56e ANNÉE - N° 1
JANVIER-MARS 1956

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

" La Tentation ", Scènes inédites publiées par Pierre-Georges Castex. 1

JOSEPH BOLLERY

Documents biographiques inédits sur Villiers de l'Isle-Adam 30

JEAN-FRANÇOIS BARRÈRE

Rimbaud, l'apprenti sorcier — En rêvant aux « Voyelles » 50

LLOYD JAMES AUSTIN

Les « Années d'apprentissage » de Stéphane Mallarmé 65

SUZANNE BERNARD

La Clef de Mallarmé est-elle dans Littré? 85

NOTES ET DOCUMENTS

AUGUSTE VIATTE

La première version imprimée du « Don du poème » 94

HENRI PERRIN

Entre Parnasse et Symbolisme : Ephraïm Mikhaël. . 96

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

RAYMOND WARNIER

Apollinaire journaliste 107

COMPTES RENDUS

DANILO ROMANO : **Essai sur le comique de Molière** (R. BRAY), 123 — P. GROSCLAUDE : **Le Renoncement de Jean Racine** (J. P.), 124 — P.-G. CASTEX : **Vigny, l'homme et l'œuvre** (P. FLOTTES), 124 — J. THORAVAL : **L'Art de Maupassant d'après ses variantes** (J. VIER), 125.

ROGER PIERROT

Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954 (suite) 127

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 143

Collection Armand Colin — Section Langues et Littératures

Chaque volume in-16, de 224 pages environ, broché ..... **300 F**

AUBRUN (Ch. V.). — **Histoire des Lettres hispano-américaines**, nº 291.

BAILLY (A.). — **L'École classique française**, nº 4.

BIANQUIS (G.). — **Histoire de la Littérature allemande**, nº 195.

CESTRE (Ch.). — **La Littérature américaine**, nº 241.

CHANCEREL (L.). — **Panorama du Théâtre, des origines à nos jours**, nº 305.

CIROT (G.) et DARBORD (M.). — **Littérature espagnole européenne**, nº 309.

CORBET (Ch.). — **La Littérature russe**, nº 272.

DELCOURT (J.). — **Grammaire descriptive de l'anglais parlé**, nº 108.

DOTTIN (P.). — **La Littérature anglaise**, nº 146.

DUMESNIL (R.). — **La musique contemporaine en France**, 2 vol., nºs 132-133.

DUPOUY (A.). — **Rome et les Lettres latines**, nº 58.
Géographie des Lettres françaises, nº 235.

GIRAUD (J.). — **L'École romantique française**, nº 100.

HOEPFFNER (E.). — **Les Troubadours**, nº 295.

LAIGNEL (M. Th.). — **Littérature italienne**, nº 83.

LE GENTIL (G.). — **La Littérature portugaise**, nº 180.

MARTINO (P.). — **Le Naturalisme français (1870-1895)**, nº 27.
Parnasse et Symbolisme (1850-1900), nº 69.

MORNET (D.). — **La Pensée française au XVIIIe siècle**, nº 81.

PELLAT (Ch.). — **Langue et Littérature arabes**, nº 278.

PLATTARD (J.). — **La Renaissance des Lettres en France, de Louis XII à Henri IV**, nº 68.

RIPERT (E.). — **Le Félibrige**, nº 45.

SÉE (Ed.). — **Le Théâtre français contemporain**, nº 106.

SIMON (P. H.). — **Histoire de la Littérature française contemporaine. 2 vol.**, nºs 310-311.

TONNELAT (L.). — **Histoire de la Langue allemande**, nº 92.

VAN TIEGHEM (P.). — **La littérature comparée**, nº 144.

Revue d'Histoire Littéraire de la France

JANVIER-MARS 1956
56e ANNÉE - No 1

LA TENTATION

Scènes inédites de Villiers de l'Isle-Adam

Nous n'avons pu découvrir la moindre allusion, ni dans la correspondance publiée ou inédite de Villiers de l'Isle-Adam, ni dans les mémoires de ses contemporains, à l'œuvre dont nous présentons aujourd'hui les vestiges. Il s'agit pourtant d'une pièce de théâtre en plusieurs actes ; et non pas d'une ébauche informe, d'un premier jet, mais d'un texte élaboré avec beaucoup de soin, à en juger par l'examen du manuscrit. L'écriture est nette et ferme ; les ratures sont peu nombreuses ; la ponctuation est strictement établie ; les jeux de scène sont mis en place avec beaucoup de minutie. Quelques pages seulement se rattachent à un état primitif de la rédaction. Visiblement, l'écrivain a déjà beaucoup travaillé.

Il n'était certes pas, cependant, au terme de son effort. On va voir que les fragments du premier et du second acte ne sont pas homogènes : on relève des modifications dans la tonalité générale, dans les données du drame et jusque dans les noms des personnages. Une brève analyse va mettre en lumière les principales difficultés que soulèvent, dans leur forme actuelle, ces scènes retrouvées.

***

Le premier acte se déroule dans un salon parisien, au cours d'une soirée dansante. Un jeune homme, Octave d'Aigues-Mortes, et une jeune femme, Sydonie Emmery, ont suspendu leur valse et entament une conversation. Sydonie est une mondaine qui vit séparée de son mari ; elle est visiblement frappée par la réserve un peu farouche de son compagnon, qui ne ressemble pas à ses cavaliers habituels. Octave est d'ailleurs un Parisien d'occasion : il mène ordinairement, dans ses terres, en Basse-Bretagne, la vie d'un gentilhomme campagnard. Il ne se laisse pas prendre au jeu de la coquette, car il adore sa femme. Sydonie, en revanche, a un soupirant assidu, sinon bien sincère, en la personne de Gontran Roche d'Hauterive, qui vient relayer Octave auprès d'elle ; mais elle ne le prend pas au sérieux et elle n'a d'ailleurs pas de peine à lui faire avouer qu'il conserve dans son cœur le souvenir d'une ancienne passion pour Geneviève d'Armelles, devenue, précisément, Mme d'Aigues-Mortes. Elle se dispose alors à rapprocher Gontran de Geneviève, afin de rompre entre Geneviève et Octave une harmonie conjugale qui fait obstacle à ses vues sur le jeune gentilhomme breton.

Le manuscrit est interrompu au bas de la onzième page sans que nous ayons fait connaissance avec trois autres personnages dont l'entrée était annoncée en tête de la scène II : M. Rodolphe d'Aigues-Mortes (père d'Oc-

SHL
WITHDRAWN

tave), le comte d'Ambacourt et Roger d'Arfeuilles ; mais ces deux derniers apparaissent dans deux autres feuillets dont le texte nous permet de suivre presque sans discontinuité le déroulement de l'intrigue. Sydonie joue de son charme auprès du très jeune Roger d'Arfeuilles, qui est le fils de la maîtresse de maison, et lui confie, en échange d'un baiser, une mission secrète : peut-être veut-elle profiter de son crédit auprès du comte d'Ambacourt pour obtenir, par l'entremise de ce vieux diplomate, que soit prolongé le séjour d'Octave à Paris ; mais une nouvelle interruption du manuscrit nous empêche d'être renseignés avec certitude sur le sens de sa démarche. Beaucoup plus clair est son entretien avec Geneviève, que nous relevons au recto et au verso d'un dernier feuillet : en éveillant l'ambition chez la compagne d'Octave, en lui offrant de recourir à Gontran pour favoriser la carrière politique de son mari, elle fait coup double, car elle conduit Geneviève vers Gontran et prépare les voies pour qu'Octave se fixe dans la capitale, à proximité de ses filets.

Au début du second acte, le plan machiavélique de Sydonie a déjà en partie réussi. Octave a été élu député ; il se sent une dette de reconnaissance envers celui qui l'a aidé dans sa candidature... et qui a pris, à son insu, le cœur de sa femme. Mais les personnages ont changé d'identité : Octave et Geneviève sont M. et Mme de Guern ; Gontran est devenu Régis de Saint-Maur ; le nom de Mme Emmery s'écrit désormais Emery. En outre, l'intrigue est compliquée par la présence d'un petit Édouard au foyer des de Guern, alors que Sydonie, au premier acte, se flattait de mettre à profit, pour détacher Geneviève d'Octave, son état d'épouse sans enfant.

Pour la plupart des pages du second acte, nous disposons de deux versions, dont l'une dut servir de brouillon à l'autre : nous avons naturellement adopté la plus récente, mieux venue, plus étoffée et fort clairement mise au net (quatorze feuillets) ; mais il a fallu recourir à la plus ancienne pour le monologue initial de Geneviève (deux feuillets) et pour la dernière série de scènes, dont nous ne possédons pas d'autre état (sept feuillets). Ces dernières pages sont d'une rédaction moins poussée ; elles comportent, en outre, des blancs, des lacunes, que l'écrivain se réservait de combler ultérieurement : nous ne savons s'il a poursuivi plus avant son travail.

Nous ne pouvons naturellement deviner non plus si la pièce, dans son esprit, devait se limiter à deux actes ou comporter de nouveaux rebondissements. Geneviève, avec l'aide du père d'Octave, va-t-elle résister à sa tentation et laisser Sydonie à sa courte honte ? Sydonie, que nous voyons reparaître avec d'Ambacourt, va-t-elle recourir à de nouvelles ruses pour arriver à ses fins ? La solution du conflit ne nous est pas fournie ; mais le problème de la fidélité dans le mariage, qui est au centre du drame, se trouve, du moins, fort nettement posé.

***

Nous savons que, dès le début de sa carrière littéraire, ce problème a préoccupé Villiers de l'Isle-Adam. *Claire Lenoir* porte en épigraphe *Non mœchaberis* et l'héroïne a subi, elle aussi, une tentation, dont le souvenir la torture. Tentation encore, la force qui entraîne Élisabeth, dans *La Révolte*, à franchir le seuil de la maison conjugale pour essayer de se construire une vie à l'image de son rêve. Élisabeth, à vrai dire, n'aime pas un autre homme ; le pitoyable Félix est bien différent du noble Octave et les deux pièces ne se déroulent nullement dans le même climat ; mais, dans l'un et l'autre cas, nous assistons à des *scènes de la vie privée* ; dans l'un et l'autre cas, l'auteur d'*Elën* et de *Morgane* renonce à dépayser le spectateur et se propose de l'intéresser à un débat intime, dans un cadre moderne.

Cette parenté, quoique assez vague, fournit un point de départ pour dater

le drame. On peut se demander si *La Tentation* et *La Révolte* n'appartiendraient pas à un même cycle. Villiers de l'Isle-Adam n'a pu réussir à faire jouer ni *Elën*, ni *Morgane*. Il est impatient de s'imposer au théâtre, cependant, et ne peut assister sans envie aux succès d'un Dumas fils : il dédiera *La Révolte* à ce robuste représentant d'un théâtre bourgeois et moralisant. *La Tentation* ne correspondrait-elle pas à un dessein semblable ?

Il existe une certaine analogie graphique entre les fragments manuscrits de *La Révolte* que possède la Bibliothèque de l'Arsenal et ceux de *La Tentation*[1]. L'analogie est plus nette encore, cependant, entre l'écriture de *La Tentation* et celle d'une page, qui se trouve entre nos mains, destinée à la première version de *L'Intersigne* (1868) ou encore celle du manuscrit de *Maison à louer*, qui est vraisemblablement de la même époque[2]. Le héros de *La Tentation*, comme celui de *L'Intersigne* et celui de *Maison à louer*, est un jeune aristocrate breton ; les trois personnages sont grands amateurs de chasses ou de chevauchées et subissent, parmi les remous de la vie parisienne, la nostalgie d'une existence au grand air, plus simple, plus saine, qui convient davantage à leur caractère farouche. Certes, Villiers de l'Isle-Adam dessinera, dans la suite de son œuvre, d'autres images semblables de lui-même ; mais celles-ci s'apparentent d'une façon particulièrement frappante.

Le second acte de *La Tentation* contient, d'ailleurs, deux allusions au *Moniteur*, qui allait devenir, le 1er janvier 1869, le *Journal Officiel* et il semble donc que nous ne devions pas situer la composition de cette pièce au delà de cette date. Mais guère en deçà non plus, croyons-nous. D'ailleurs, 1868 est une année où Villiers de l'Isle-Adam se répand volontiers dans les salons de la capitale. Il commence à fréquenter chez Nina de Villard et peut-être songe-t-il à l'épouse d'Hector de Callias lorsqu'il fait tenir à Sydonie des propos un peu amers sur la situation délicate des femmes séparées de leur mari. Il évolue aussi dans des sociétés moins mêlées et c'est très précisément cette date de 1868 qu'indique le narrateur de *L'Amour suprême* comme celle du bal de l'Hôtel des Affaires étrangères où il a rencontré la rayonnante Lysiane d'Aubelleyne.

Villiers de l'Isle-Adam semble donc avoir esquissé, vers 1868, avec notre pièce, une première tentative pour porter à la scène un sujet et des personnages modernes. *La Révolte*, *L'Évasion* devaient suivre. L'écrivain ne s'en est d'ailleurs pas tenu là et nous avons conservé des fragments de deux autres pièces, au moins, qui se rattachent à la veine bourgeoise, sinon mondaine, de son talent dramatique : dans l'un de ces fragments, d'ailleurs confus et mal venu, une mère se justifie, auprès de son fils, pour avoir eu dans sa vie une aventure d'amour ; dans l'autre, plus étendu, plus élaboré, une femme raconte dans quelles circonstances affreuses elle a conçu un enfant ; or, cette dernière ébauche paraît inspirée par le souvenir récent de la guerre franco-prussienne.

La Tentation ouvre ainsi, à l'intérieur de l'œuvre de Villiers, une sorte de cycle qui s'est déroulé dans les années 1868-1871 et qui comporte seulement deux drames achevés, mais au moins cinq drames entrepris.

***

Il est difficile de porter un jugement sur une œuvre avortée ; mais il est toujours permis de se demander si l'on doit regretter que l'écrivain ne l'ait pas menée à terme.

1. Le premier feuillet de *La Tentation* a été reproduit dans *L'Information littéraire* (janvier-février 1956) pour illustrer l'article de M. Alan W. Raitt : *État présent des études sur Villiers de l'Isle-Adam.*

2. *Maison à louer*, dont le texte était inédit, a été publié en 1954 en appendice à une nouvelle édition des *Contes cruels* (Librairie José Corti).

Nous pensons que la conduite du dialogue et de l'action justifierait un tel regret. Villiers s'y montre digne de lui-même. Les répliques, surtout au premier acte, s'enchaînent avec aisance, avec finesse, parfois avec esprit. Quelques-unes sonnent clair et paraissent bien conçues pour passer la rampe : « Tout le monde joue la comédie ; ceux-là seuls qui ne savent pas leur rôle prétendent le contraire » ; « Je connais peu de femmes capables de résister à un foyer désert et à l'occasion d'un amant ». Au second acte, le mouvement est plus lent, mais l'intérêt dramatique demeure adroitement ménagé ; le désarroi de l'héroïne, l'incompréhension d'Octave, la perspicacité de son père, suscitent, en s'affrontant, des réactions en chaîne d'un effet heureux et la scène où Régis de Saint-Maur se décide à accepter, sous l'héroïque pression de Geneviève, un poste que, pour de hautes et délicates raisons, il avait commencé par refuser, semble pouvoir fixer l'attention du spectateur. Une atmosphère angoissante pèse sur les dernières scènes et chacun pense, comme le vieux de Guern, que toutes les minutes comptent pour gagner de vitesse le feu dévorant d'une passion incontrôlable.

Mais il y a loin, justement, de la frivolité mondaine où semblent baigner, malgré la réserve d'Octave, les conversations du premier acte, à la tension presque tragique et à la solennité parfois grandiloquente du second. Le début ressemble un peu à une comédie de Musset ; puis le jeune Roger d'Arfeuilles nous fait songer au Chérubin de Beaumarchais. Une fois, cependant, que nous sommes passés de la salle de bal jusque dans le salon des de Guern, l'atmosphère n'est plus la même. La qualité du texte, qui demeure certaine, est altérée, çà et là, par des poncifs. Geneviève a des accents de mélodrame ; le père d'Octave énonce des aphorismes dont la sagesse fait songer à celle des drames bourgeois : « Chacun a le costume de ce qu'il sert, en ce monde : la différence d'honneur qui se rattache à l'habit d'un valet et à celui d'un soldat, c'est que l'un ne sert que son intérêt, et que l'autre meurt pour son devoir. Tâchons donc d'être un peu soldats. » Souple et naturel dans le dialogue mondain, le langage de l'écrivain se guinde jusqu'à l'emphase dans les scènes pathétiques. On songe alors à Sedaine, à Diderot, plus encore qu'à Dumas fils ; ou même à Émile Augier, que Villiers venait de malmener si vivement, dans la *Revue des Lettres et des Arts*, pour son *Paul Forestier* : « Deux amants. Survient le grand séparateur social, — le père, — que l'on appelle, je crois, *père noble*, en termes consacrés, chez les marionnettes [...] Une seule impression domine certains esprits au dénouement de la pièce. C'est celle que cause le vénérable père noble [...] Quelle infernale et suffisante caricature ! Comme il parle de Dieu, de vertu, d'honnêteté, de dévouement, des lois sociales !... » Hélas ! par endroits (par endroits seulement), le baron de Guern donne dans le même travers.

L'écrivain en prit-il conscience ? Se découragea-t-il pour n'avoir pas su créer, d'un acte à l'autre, une véritable unité de ton ? Il aurait, certes, éprouvé bien des difficultés à refondre ces deux actes, dont le métal n'est évidemment pas de la même coulée. Ainsi s'explique peut-être l'abandon d'une entreprise qui laisse, malgré l'inégalité de l'exécution, des traces assez belles.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

N. B. — Le manuscrit de ces scènes ne comporte pas de titre. Celui que nous proposons nous a paru correspondre au sujet de la pièce. Le mot *tentation* est d'ailleurs prononcé par l'héroïne, lorsqu'elle s'analyse, dans son monologue du second acte.

ACTE PREMIER

Un salon. — Portes, au fond, sur des salons illuminés. A droite, 1er plan, croisée ; — un fauteuil ; des coussins. A gauche, 1er plan, cheminée ; torchères allumées, à la glace. Lustre, tapis. — Dans l'éloignement, musique de bal.

SCÈNE PREMIÈRE

SYDONIE, OCTAVE D'AIGUES-MORTES, puis GONTRAN.

(*Ils viennent d'entrer : elle s'appuie, avec une sorte de lassitude, presqu'une faiblesse, au bras de M. d'Aigues-Mortes.*)

SYDONIE.

Oh !... cette fenêtre, n'est-ce pas ? Vite ! Je vous prie....

(*Elle s'asseoit dans le grand fauteuil : M. d'Aigues-Mortes ouvre la croisée, puis se détourne et regarde Madame Emmery.*)

OCTAVE.

L'air de cette avenue est très pur. Déjà vous êtes moins pâle, Madame. — Vous avez laissé, je crois, un flacon près de votre éventail ?... Je reviens dans la minute....

SYDONIE.

Non. Restez. — L'on pourrait remarquer, s'inquiéter, venir, et je ne veux qu'un instant de calme.

(*Un silence.*)

En vérité, qu'ai-je donc ?... Pour une valse ? — J'en suis confuse. — Les fleurs, sans doute.... — Oui, ces étrangères ont des coiffures... ophéliennes.... Ce bal offre le coup d'œil d'un jardin d'Acclimatation. — Et puis, vous valsez d'une façon... étourdissante, monsieur. — Oh ! c'est un compliment. — On danse, quelquefois, vers la fin de l'hiver, chez moi : je prierai Madame d'Arfeuilles de nous faire la gracieuseté d'une présentation mutuelle....

OCTAVE, *souriant.*

Ce sera, Madame, une occasion pour elle d'apprendre mon nom.

SYDONIE.

Plaît-il ?

OCTAVE.

J'ai eu l'honneur de lui être à peine... indiqué... par un indifférent, au dernier raoût de Madame de Cerny : — Dieu sait si elles s'en souviennent, l'une ou l'autre. Toujours est-il qu'on m'invita de la façon la plus gracieuse, sans laisser même à ce monsieur le temps d'achever paisiblement sa phrase d'introduction.

SYDONIE.

Vraiment ?

OCTAVE.

A Paris, vous le savez, Madame, on dit : c'est un danseur ; et la présentation est accomplie. — Il suffit d'être revêtu de l'habit noir, ce *Sésame ouvre-toi* de toutes les fêtes diurnes et nocturnes.

SYDONIE.

Je croyais le salon de Madame d'Arfeuilles un peu moins... *Mille et une Nuits* ?

OCTAVE.

J'avais oublié l'adresse. Je devais venir cependant, ayant quelques figures de connaissance à rencontrer, ici. — Je savais que c'était aux Champs-Élysées. Je m'y suis fait conduire ce soir, au sortir de l'Opéra. J'ai aperçu des fenêtres illuminées ; une file de voitures stationnait devant un portail ; j'ai fait arrêter la mienne ; je suis monté... Juste ! Je me trouvais chez Madame d'Arfeuilles !...

SYDONIE.

Vous êtes prédestiné. Eh bien, Monsieur, puisqu'il en est ainsi, suppléons nous-mêmes, n'est-ce pas, à des étrangers dont le bon vouloir ne pourrait s'autoriser, pour nous présenter l'un à l'autre, que de ce qu'ils nous sont parfaitement inconnus eux-mêmes.

OCTAVE.

Oh ! bien volontiers.

(*Souriant et s'inclinant.*)

Octave d'Aigues-Mortes, Madame.

SYDONIE, *de même, légèrement.*

Madame Emmery.

(*Un silence.*)

Et maintenant que la glace est rompue, puis-je savoir, Monsieur, d'où vient que je n'ai jamais eu l'heur de vous rencontrer dans le monde ?

OCTAVE, *appuyé au dossier du fauteuil.*

Madame, j'habite presque toujours un vieux pays, assez éloigné, les Cornouailles, en Basse-Bretagne. Je passe quelques jours à Paris, voilà tout.

SYDONIE.

Quelques jours, seulement ?

OCTAVE.

Soit dit sans la moindre mélancolie, rien ne m'y retiendra.

SYDONIE, *avec une nuance d'ironie.*

Ah ?... Je conçois... vous vivez dans vos terres ; vous faites valoir sans doute ? C'est exemplaire et l'on ne saurait trop encourager cette austérité, malheureusement bien rare chez les jeunes gens....

OCTAVE.

Vous raillez d'une façon qui me rassure, au moins, sur votre indisposition, Madame, et la magie du sourire en fait oublier l'intention

moqueuse. — Croyez-le, toutefois, les forêts du Finistère ont leur charme si le Bois de Boulogne a ses attraits ; l'air des grèves est aussi salubre que celui des boulevards, et la musique de l'Océan vaut, après tout, celle de l'Opéra !... Vous avez la Bourse, il est vrai. Nous la compensons par la chasse au loup, au renard et au sanglier : ce sont des larrons qui n'ont point la ressource de la Belgique. Quant au reste de la vie parisienne, à savoir les intérêts sans pitié, les fantaisies sans amour, les opinions sans enthousiasme, je ne me sens pas assez sceptique pour m'y intéresser. — Raillez, Madame, je le mérite. Je reste paysan.

(*Allant vers la croisée.*)

Mais voyez, plutôt, la belle nuit, pour une nuit d'hiver ! Le vent emporte les dernières feuilles : le ciel est d'une clarté froide... et les mesures finales de cette valse de Weber qui nous parviennent ici....

SYDONIE.

Oui. — J'y songeais, justement !

(*Elle se lève.*)

Un cœur viril, un esprit original... il me semble qu'on pourrait l'aimer !

(*Elle marche vers la glace.*)

Pendant que je rajuste mes boucles à ce miroir, assurez-vous donc si quelque âme en peine ne se dirige pas vers ce salon, voulez-vous ?

OCTAVE.

Entendre, c'est obéir.

(*Il monte vers la porte du fond et regarde.*)

SYDONIE, *à part — arrangeant sa coiffure.*

Est-il sincère ?... Bah ! qu'importe ! Tout le monde joue la comédie ; ceux-là seuls qui ne savent pas leur rôle prétendent le contraire.... Et c'est la pire des hypocrisies en ce qu'elle ne cache que l'impuissance et la nullité. Ne cherchons pas cette chère désillusion, qui viendra bien, toute seule, à son heure ! Laissons-nous aller, fût-ce vers l'irréel, le plus longtemps possible. — Il me plaît, tel qu'il m'apparaît. Cela suffit.

(*Approchant un flambeau de son visage et se regardant.*)

Tiens ! Je me trouve belle, ce soir !

(*Une fleur de lys naturelle, placée dans ses cheveux, se détache et tombe sur le tapis.*)

OCTAVE, *regardant au loin, et à part.*

Ah ! voici Geneviève, qui donne le bras à mon père. Heureusement qu'on joue le whist là-bas et, tout à l'heure, je vais....

SYDONIE.

Monsieur d'Aigues-Mortes ?

OCTAVE, *sans se détourner, distrait.*

Madame ?

SYDONIE, *le regardant, souriante.*

Vous savez, c'est encore moi ?

OCTAVE, *s'empressant.*

Oh ! pardon, mille fois....

SYDONIE.

Je vous rendrai la liberté tout à l'heure... c'est cette fleur qui est tombée....

(*A part, pendant que M. d'Aigues-Mortes se baisse vers la fleur.*)

Décidément, ce qui m'arrive tient du merveilleux. Il me plaît, et, chose inespérée, il ne m'aime pas ! — Cela peut devenir une passion.

(*Elle replace la fleur.*)

OCTAVE.

Ce lys fait étinceler vos cheveux noirs, Madame.

SYDONIE, *souriante.*

Oui ; comme une goutte de neige sur l'aile d'un corbeau !

(*Accoudant son bras nu, sous les dentelles, au velours de la cheminée.*)

Et vous allez partir sous peu de jours ?

OCTAVE.

Mon Dieu oui, Madame.

SYDONIE.

Je vous dois quelques remerciements pour votre héroïsme de ce soir. Voulez-vous venir demain prendre le thé chez moi, rue Bellefonds ; — vous me ferez plaisir. — 16 ou 18, je ne sais plus. Entre d'anciens amis, cela ne se refuse pas. Nous causerons de Bretagne.... Qui sait ? Cela me guérira, peut-être, de Paris.

OCTAVE, *à part.*

Une séduisante femme !... Seulement, je crois que j'ai oublié de lui dire que j'adore la mienne....

(*Haut.*)

Madame....

(*Gontran paraît au fond, à gauche.*)

SYDONIE, *à part.*

On vient. Quel ennui !... Gontran !...

OCTAVE, *l'apercevant.*

Aurai-je encore le plaisir de danser avec vous, ce soir ?

SYDONIE.

Je ne sais ; tout à l'heure je serai dans le salon bleu. Ne vous engagez pas trop d'ici-là.

(*Octave s'incline et sort.*)

Tiens ! c'est vous, Gontran ! Bonsoir !

SCÈNE II

GONTRAN, SYDONIE, puis MONSIEUR D'AIGUES-MORTES, LE COMTE D'AMBACOURT ET ROGER D'ARFEUILLES.

GONTRAN.

Bonsoir, cousine.

SYDONIE, *allongeant sa bottine devant le feu.*

Devinez qui j'ai rencontré aux Italiens. Je vous le donne en mille.

GONTRAN.

En mille ? Alors, c'est votre mari.

SYDONIE.

Justement. Et croiriez-vous, chose inouïe dans les fastes du ménage, il a eu l'impudence de me lorgner ?

GONTRAN.

C'est criant.

SYDONIE.

N'est-ce pas ? C'est d'un ... mari !...

GONTRAN.

Pas si haut, cousine. Vous causiez justement avec quelqu'un de la confrérie tout à l'heure.

SYDONIE.

Que voulez-vous dire ?

GONTRAN.

Monsieur d'Aigues-Mortes.

SYDONIE.

Il est marié ?

GONTRAN.

Oui.

SYDONIE.

Depuis quand ?

GONTRAN.

Depuis un an.

SYDONIE.

Et avec qui ?

GONTRAN, *à part.*

Tiens !...

(*Haut.*)

Avec Mademoiseille d'Armelles....

SYDONIE.

Geneviève d'Armelles ? Votre ancienne passion ?

GONTRAN.

Oui.

(*Un laquais passe avec un plateau : Gontran prend une glace.*)

Voulez-vous une glace ?

SYDONIE.

Merci.

(*A part, amèrement et les sourcils froncés.*)

Toujours, donc !

GONTRAN.

Tenez, la voilà qui danse là-bas, sous les plus beaux diamants du bal.

SYDONIE.

En effet.... — Il est donc riche, ce monsieur ?

GONTRAN.

Il a ce qu'on a. — Trente ou quarante mille livres de rente. Ces diamants étaient ceux de sa mère, Madame d'Aigues-Mortes. Des connaisseurs m'ont affirmé que c'était l'une des plus admirables femmes qui se puissent voir. Elle a disparu un beau jour, — aux eaux de je ne sais plus quelle ville d'Allemagne, où elle est morte. — Quant au jeune homme, il vit comme un loup, en Bretagne, entre sa femme et son père, qui est grand chasseur.

SYDONIE.

Oui. Elle est bien... mais elle est fagotée à souhait ! Au couvent, sa petite robe d'indienne lui allait mieux.

GONTRAN.

C'est une femme vertueuse.

SYDONIE.

Le beau mérite !

GONTRAN.

Eh ! Eh !...

SYDONIE.

Elle aime son mari ; elle a fait un mariage superbe !... Elle peut se donner le luxe asiatique de la réputation sans tache. — On a de la vertu comme on a ses pauvres.

GONTRAN.

Elle n'a pas d'enfant.

SYDONIE.

Ah ! C'est différent. Pauvre petite !...

(*A demi-voix, presque à elle-même.*)

Nous verrons bien alors !

GONTRAN, *qui s'est approché.*

Nous verrons que vous êtes une femme séparée de son mari qui n'aimez pas celles qui gardent le leur.

SYDONIE.

Je l'avoue, mon cousin !... Mais....

GONTRAN.

Mais vous êtes amère et charmante ! Pourquoi n'acceptez-vous pas l'amour que j'ai pour vous ?

SYDONIE.

Par égoïsme. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, Gontran. Si vous me parlez d'amour plus longtemps (et voilà bientôt six mois que cela dure), je vais vous détester. Si je vous déteste, vous m'aimerez d'autant. Je vous ferai donc beaucoup souffrir. (Ne m'en veuillez pas, c'est dans ma nature.) Et comme j'ai beaucoup d'amitié pour vous, cela me fera de la peine de vous voir dans le chagrin. — Or, vous ne voudriez pas me faire de la peine, n'est-ce pas ? — Donc, oubliez ce rêve ! Je ne veux pas de vous pour amant.

GONTRAN.

Vous n'êtes pas de belle humeur, cousine ?...

SYDONIE.

Moi ? Je viens de danser !

GONTRAN.

Heureux les sots ! Ils ne sont jamais désillusionnés : ils voient du premier coup le monde tel qu'il est.

SYDONIE, *fronçant le sourcil.*

Ah, voyons !... mon ami, vous plaisantez, à la fin ! — Vous savez bien que vous ne m'aimez pas. Vous avez eu un goût passager, un caprice tout au plus. Vous arrivez de province, il y a six mois ; vous voyez une femme courtisée, brillante, riche, « séparée de son mari », comme vous l'avez dit tout à l'heure, libre, suivant vous, — et, de plus, votre cousine. Vous vous êtes dit : « Celle-ci peut me poser merveilleusement dans le monde : c'est donc affaire à moi. » — Là-dessus, vous m'avez débité votre boniment, toujours confit à la gelée, et vous vous êtes figuré que j'allais tout de suite partir avec vous pour les nuages ? — C'est une erreur que vous avez commise et non pas une désillusion que vous avez eue.

GONTRAN.

C'est égal ! cousine ! vous êtes bien belle quand vous vous animez.

SYDONIE.

Je m'anime difficilement. Songez donc, mon cher !... Je suis, vis-à-vis du monde, dans une position fine et terrible ! Les sourires m'observent ; je suis séparée, — cela veut dire tolérée. Que j'aie un amant, comme plusieurs de celles qui ont eu le bon esprit de garder leur manteau conjugal, leur époux, on ne me recevra pas. Je deviendrai un prétexte à tirades sur les devoirs et l'honneur du foyer ; et l'on fera de l'hypocrisie tout à son aise sur ma réputation déchirée. C'est monstrueux, mais c'est ainsi. — Et puis, vous ne faites pas attention ! Je suis dangereuse pour les autres femmes, étant parfois plus séduisante qu'elles : elles ne seraient donc pas fâchées de se défaire de moi. Moi, je me venge avec des sourires et des pointes affreuses de leur regard qui me surveille et de leurs bénignes façons de me plaindre. C'est ma vie ! Et je l'aime ! Car j'en suis toujours sortie victorieuse. Et vous voudriez que je sacrifie d'un seul coup ces amers triomphes, qui m'enivrent, pour quoi ? pour vous qui, étant mort vous-même, ne sauriez pas seulement me faire vivre une minute ?... Allons ! mon cher ! Vous êtes fou.

GONTRAN.

Qu'est-ce qu'elle a donc, ce soir ?

SYDONIE, *devenant charmante peu à peu.*

Pourquoi vous acharner ainsi sur moi ?... Ne dirait-on pas que je suis la seule ?... Pourquoi ne courtisez-vous pas Madame d'Arfeuilles, par exemple ? Vous pourriez vous marier ensuite très avantageusement. Elle vous poserait très bien.

GONTRAN.

Parce qu'elle me déplaît.

SYDONIE.

Eh bien, Madame d'Aigues-Mortes, dont nous parlions tout à l'heure?

GONTRAN, *tressaillant.*

Parce que je ne réussirais pas.

SYDONIE.

Pourquoi cela ?... N'êtes-vous pas le contraire de son mari ?

GONTRAN.

Une raison singulière, celle-là !...

SYDONIE.

Une raison absolue, je vous assure. — Elle n'a pas d'enfant et je connais peu de femmes capables de résister à un foyer désert et à l'occasion d'un amant.

GONTRAN.

Mais elle aime son mari, qui est un digne garçon et qui le mérite. Je suis forcé d'en convenir.

SYDONIE, *à part.*

Il l'aime encore !... Bien.

(*Haut.*)

Son mari ?... mais elle le connaît bien, depuis un an de tête-à-tête. Ce n'est qu'une habitude. Vous, vous êtes l'amour ancien ; vous êtes l'inconnu. — Elle se souvient, je pense, dans certains instants de froideur.... Qui sait ? Peut-être, au fond, n'a-t-elle jamais aimé que vous.

GONTRAN.

Démon !

SYDONIE.

Enfin, essayez. — Voulez-vous que je vous aide ?

GONTRAN.

C'est impossible.

SYDONIE, *à part.*

Je te semblais donc plus facile, moi ?...

(*Haut.*)

Impossible ! — Ah !... Si j'étais homme, il me semble que je triompherais de toutes les femmes !... Parce que j'aurais au moins la première condition requise pour cela !

GONTRAN.

Laquelle ?

SYDONIE.

Les connaissant comme je les connais, je ne serais jamais assez niais pour douter de moi devant une d'elles !

(*Un silence.*)

GONTRAN.

Mais, son mari, vous dis-je....

SYDONIE.

Son mari ?... la belle affaire !... Il me faisait la cour tout à l'heure et trouvait que ce lys faisait bien dans mes cheveux.

. . . . . .

LES MÊMES ; ROGER, *enfant de seize ans*, LE COMTE D'AMBACOURT, *vieux diplomate à tabatière d'or et à prises lentes.*

ROGER, *un verre de champagne à la main.*

Voyez-vous, il n'y a que les femmes !... les femmes ! et les femmes !... Moi, d'abord, je ne connais que ça !...

D'AMBACOURT.

Oui. C'est dommage qu'il faille connaître aussi la grammaire.... (*Ouvrant sa tabatière.*)

En usez-vous ?

ROGER.

Je me fiche pas mal de la grammaire !... Les femmes ! ça tient lieu de tout.... — Justement, voici la belle Madame Emmery !... mais vous ne soupez donc pas ? On s'amuse là-bas.

D'AMBACOURT, *regardant sa montre.*

En effet, le bal tire à sa fin.

ROGER.

Ah ! Il y a beau temps qu'on ne danse plus.

SYDONIE, *assise.*

Roger, venez ici.

(*Gontran et d'Ambacourt causent ensemble. Roger vient.*)

Comme il est beau, cet enfant !... Voyez, Monsieur Roche, les yeux expressifs et intelligents !... Que vois-je ? une fleur à la boutonnière ?... Et pas une de ces demoiselles ne vous l'a demandée ?

ROGER.

Si fait. Toutes. Moi, d'abord, je les aime toutes.

SYDONIE.

Et moi ? L'on m'oublie ?

ROGER.

Vous, c'est bien différent. Vous savez bien qu'on vous adore !

SYDONIE.

Eh bien ! écoutez-moi, bien attentivement.

(*Elle lui parle à voix basse.*)

GONTRAN, *à d'Ambacourt.*

Le charmant enfant ! C'est le fils de Madame d'Arfeuilles ; il est très bien élevé.

D'AMBACOURT.

Mieux encore : il n'est [ni] bien ni mal élevé ; il n'est pas élevé du tout. Cela pousse au milieu des bals, des femmes et des soupers. C'est une fleur de serre chaude. — Il n'a qu'une chose à faire.

GONTRAN.

Laquelle ?

D'AMBACOURT.

Apprendre à fond le noble jeu de l'escrime ; — c'est le seul conseil que je puisse lui donner fructueusement.

ROGER, *à Sydonie.*

Mon baiser, d'abord !... après, oui.

SYDONIE.

Roger, c'est mal ! Vous n'avez point confiance en moi.

ROGER.

Vous m'en avez déjà promis un, et vous ne me l'avez pas donné.

SYDONIE.

Quelle mémoire a cet enfant ! Il doit être un prodige aux yeux de ses professeurs épouvantés ! — Allons !... mais je ne puis vous embrasser comme cela, devant tout le monde : voulez-vous donc me compromettre ?

ROGER.

Ah ! si ! Ah ! si ! Ça ne fait rien. — Messieurs, vous ne soupez pas, alors ? On s'amuse beaucoup là-bas, je vous assure. Il y a tout plein de plaisir, là-bas.

GONTRAN.

Mon jeune ami, vous nous accompagnerez, je l'espère ? en votre qualité de maître de la maison ?

D'AMBACOURT.

Oui, nous craignons de rencontrer Croquemitaine en chemin.

. . . . . .

[SYDONIE.]

Ma chère amie, voici Monsieur Gontran d'Hauterive, qui a l'air d'un beau ténébreux ; pratiquement, ses relations lui donnent, je crois, une influence assez sérieuse. Il est des réceptions intimes [de] Madame de Sédaiges, la femme du ministre ; et il a l'oreille du ministre.... On dit même entre nous qu'il en a eu l'oreiller. Voulez-vous que je vous le présente ? C'est une occasion.

GENEVIÈVE.

Ce monsieur qui cause avec le comte d'Ambacourt ? Vous dites qu'il est bien au ministère ?

SYDONIE.

Nous partirons après. De quoi s'agit-il ? d'un nom prescrit au préfet d'un département ! La belle merveille ! Votre mari n'est-il pas aimé, connu, estimé là-bas ? Gontran présentera M. d'Aigues-Mortes comme un diamant rare ! et qu'il faut s'attacher au plus vite, pendant qu'il n'est pas encore en lumière.

GENEVIÈVE.

Mon mari se présentera peut-être aux élections ! mais il est si négligent !

SYDONIE.

Pensez-vous qu'il puisse réussir ?

GENEVIÈVE.

S'il voulait s'en donner la peine, il pourrait tout devenir : au lieu de cela, toujours la solitude, la chasse !...

SYDONIE.

Poussez-le : quand le navire est mis à flot... l'océan le porte.

GENEVIÈVE.

Mais je ne connais personne ! Mais pourquoi ce monsieur pren-

drait-il à cœur de faire nommer Octave ?

SYDONIE.

Enfant ! Un joli sourire n'engage à rien et peut tant de choses !

GENEVIÈVE, *grave.*

Oh ! je ne sais pas, mais cela me paraît assez délicat, ce que vous dites.

SYDONIE.

Le monde est ce qu'il est.... Ne vaut-il pas mieux d'être la lumière que le papillon ?

. . . . . .

ACTE II

Un salon chez M. de Guern.

Au lever du rideau, Geneviève est assise auprès du feu, travaillant à une broderie. Contre son fauteuil, un guéridon supportant une lampe allumée : l'abat-jour baissé. Madame de Guern est vêtue de noir très simplement ; elle est fort pâle et son maintien, en général, semble être devenu plus sévère et plus grave qu'il ne l'était au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE, *seule.*

Hélas ! je suis seule et je me sens aimée... comme on ne l'est plus ! Essayer de chasser l'obsession d'une telle idée n'est, en réalité, qu'une manière plus lâche d'y penser encore ! un prétexte que je prends envers moi-même ! Lutter ? En ai-je bien l'intention, dans l'hypocrisie de mon cœur ?... La résistance est une source de joies amères !... Oublier, c'est là le devoir ! Et toute autre réflexion n'est qu'un aliment jeté au feu du rêve défendu.

(*Un silence.*)

Oh ! je vois clair, en moi ! Je crois que je ne faiblirai pas tout entière. Subir une tentation, c'est, déjà, certes, plus qu'un malheur, c'est une faiblesse ; mais enfin, si je ne puis m'interdire une pensée, cette honte n'est qu'intime et le mal peut s'arrêter là. — Me donner, trahir, déserter ?... non, je n'achèverai pas la faute. Je ne m'appartiens d'aucune façon ; je ne suis seule [ni] en moi ni hors de moi. J'ai accepté d'autres obligations que de demeurer fidèle en mon esprit ; j'ai promis, aussi, de les remplir. Et l'on s'est fié pour jamais à cette parole. Il faut, au moins, que je les sauvegarde.

(*Elle songe.*)

Oui, je porte un nom, celui de mon mari, celui de mon fils ; je suis revêtue de leur honneur et je n'ai pas le droit de disposer de ce bien sacré, qui est leur patrimoine en ma personne. Si coupable que je sois, je ne suis pas de nature à me résoudre volontiers à franchir de

pareilles limites ! Donc, ce qui peut être, humainement, sauvé du désastre est, je l'espère, hors de danger.

(*Elle se lève.*)

D'ailleurs, il ne s'agit pas, entre M. de Saint-Maur et moi, de manquer de courage. Le sentiment que nous ressentons ensemble est une estime l'un de l'autre qui, en devenant de plus en plus profonde, a perdu son nom primitif et maintenant [...] [1].

(*Elle se rasseoit et reprend sa broderie.*)

Comme les choses arrivent ! Qui eût dit cela jamais !

SCÈNE II

OCTAVE, GENEVIÈVE

OCTAVE.

(*Il entre, au fond, tenant un grand portefeuille sous le bras. A part.*)

M. de Saint-Maur aura reçu ma lettre à temps ; la vacance de cette préfecture d'Ille-et-Vilaine est une occasion très naturelle (et en toute conscience) de m'acquitter envers lui... et, dès demain...

(*Apercevant Geneviève.*)

Comment ! seule !... Oh ! chère femme !

(*Il jette ses papiers sur une table et s'approche de Geneviève.*)

GENEVIÈVE, *a part.*

Octave !

(*Haut.*)

Tu viens tard ; — oh ! ce n'est pas un reproche, mon ami !... c'est un regret.

OCTAVE.

Je te croyais à Notre-Dame, avec Madame Emery ? C'est l'heure du salut. Tu as manqué le sermon du Père Neveu.

GENEVIÈVE, *à part, tressaillant.*

Notre-Dame !...

OCTAVE, *souriant.*

De plus, c'est le mercredi des Affaires Étrangères, ce soir !... Et l'on donne... qu'est-ce que l'on donne aux Italiens ?

GENEVIÈVE.

Norma, je crois : veux-tu que nous y allions ?

OCTAVE.

Oh ! Si je le pouvais !... Relever des comptes du Budget, recevoir deux ou trois visites officielles, préparer l'interpellation de demain.... Examiner... que sais-je !... La nuit même y passera... mais tu as le bras de mon père ? Enfin !... Distrais-toi !

GENEVIÈVE, *secouant la tête.*

Toi, ou personne. — Tu as dîné à la Chambre ?

1. Feuillet mutilé. La méditation de Geneviève devait se prolonger.

OCTAVE, *s'asseyant.*

Oui : les travaux de ce projet de loi se sont prolongés fort tard et la séance d'aujourd'hui.... — Qu'as-tu donc ? tu es toute pâle ; tu ne m'embrasses pas....

GENEVIÈVE, *vivement.*

Mon ami !

(*Elle se lève souriante, puis, au moment de présenter le front à son mari, elle lui appuie les deux mains sur la poitrine. A part.*)

Mon Dieu !... Suis-je folle !... il m'a semblé, une minute, que je lui serais infidèle en l'embrassant !

OCTAVE, *la regardant.*

Voyons, est-ce qu'Édouard est malade ? Tu as quelque chose ?

GENEVIÈVE.

Non ! non !... Je m'ennuyais un peu, toute seule : il y a des jours !... Ton père a dîné au Cercle ; j'attendais Sydonie, qui n'est pas venue.... Je me suis mise au piano ; j'ai essayé de Beethoven, cette symphonie en ut mineur que j'aime tant !... puis, de ce livre soi-disant nouveau, puis, de guerre lasse, je me suis remise à cette broderie.

(*Un silence ; elle se rasseoit.*)

OCTAVE, *auprès d'elle.*

Chère Geneviève ! Rappelle-toi.

GENEVIÈVE, *lui tendant la main.*

Je me rappelle.

OCTAVE.

Tu sais qu'avant d'accepter la situation qui m'est faite à l'Assemblée, je t'ai prévenue que tu te dévouais à quelque abandon de ma part....

(*Souriant.*)

C'est là ton sacrifice pour notre pays.

GENEVIÈVE, *le regardant.*

Et je t'ai dit que j'acceptais ! Et tu remplis ton mandat de citoyen et d'homme de cœur ! Et je t'admire ! Oh ! tu me donnes assez de fierté pour que je n'aie jamais le droit de me plaindre !... Ce matin, j'ai lu, avec M. de Guern, ton discours d'hier, au *Moniteur* ; j'avais hâte de connaître l'issue de la journée : es-tu content ?

OCTAVE, *lui prenant la main.*

Écoute : je me suis aperçu souvent.... — Tiens ! tu sembles te repentir ! trouver trop lourde cette existence plus froide que jadis ! Tu es devenue inquiète, soucieuse... et il m'arrive d'éprouver auprès de toi... en ce moment même....

GENEVIÈVE.

Eh bien ?

OCTAVE.

Je ne sais quel sentiment de solitude....

GENEVIÈVE, *à part.*

Ah ! Dieu !... que dit-il !...

(*Haut.*)

Octave, je t'en prie !...

OCTAVE.

Geneviève, à cette heure je n'ai pas le droit d'être préoccupé d'autre chose que des questions graves et générales que je suis... que je me suis chargé d'éclaircir. Or, tu es ma liberté d'esprit. Pour que mes paroles soient utiles, soient justes et solides, pour que je serve bien notre pays, sois confiante absolument !...

GENEVIÈVE.

Mais je n'ai rien, rien ! Je t'assure !

OCTAVE.

Ne suis-je pas ton frère ?... ton ami !... ton mari ! Si tu me laissais dans une anxiété à ton sujet, ceci me rendrait l'étude (qui est mon devoir) impossible !... Et mon temps est celui des autres.

GENEVIÈVE.

En vérité....

OCTAVE.

Tu as une pensée secrète : parle ! qu'y-a-t-il ? Tu es comme changée, depuis deux mois ?

GENEVIÈVE, *à part.*

Il va falloir que j'apprenne à mentir, maintenant !

OCTAVE.

Voyons ! Je t'en supplie !... Geneviève !

GENEVIÈVE.

Puisque tu veux le savoir, il y a....

OCTAVE, *souriant.*

Ah ! tu vois ! Je te disais bien....

GENEVIÈVE, *pâle et avec effort.*

Il y a... que tu ne m'aimes plus !...

OCTAVE, *étonné, après un instant.*

Moi !... Et c'est là ton secret ?...

(*Lui regardant les yeux.*)

Qu'ai-je fait qui te permette de supposer cela ? Tu me manques de respect, Geneviève !

GENEVIÈVE.

Oh !... quelle parole !...

(*Haut.*)

Cesse d'être trop chercheur de termes exacts avec moi, qui suis ta femme ! Je parle, comme il me vient à l'esprit... et, souvent, les mots sont plus violents sur mes lèvres que je ne les pense.... — Je veux dire que je me sens délaissée ; que tu défends tes lois avec un enthousiasme dont on serait presque jalouse !... La patrie, oui, sans doute ! Pardonne-moi, si j'ai peur d'être oubliée, moi, ton foyer, aussi !

(*A part.*)

O honte !... Je... je ne sais plus ce que je réponds.

OCTAVE.

Mais tu es mon triomphe et mon orgueil ! Tu es ma joie ! ma récompense, si je fais bien ! Tu es ce que je vénère, ce que j'aimerai, ce que je protègerai jusqu'à la mort !... Édouard même n'est que mon fils : toi, tu es mon enfant ! *Qu'est-ce que c'est* que ces papillons noirs, Geneviève ?... Eh bien ! comment ? Tu trembles ? Vite !... Où souffres-tu ?

GENEVIÈVE, *oppressée.*

Au cœur ! En toi ! Octave ! Octave ! Je t'aime... je....

OCTAVE, *souriant.*

Mais, je l'espère bien !...

(*M. de Guern paraît au fond et les regarde.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE BARON DE GUERN

GENEVIÈVE, *dans les bras de son mari.*

Hélas, tu ne comprends donc pas !...

OCTAVE.

Geneviève !... mais, achève donc, enfin.

GENEVIÈVE, *à voix basse.*

Sauve-moi !...

OCTAVE.

De qui ? de quoi ?

LE BARON DE GUERN, *à part.*

Oh !...

GENEVIÈVE.

Écoute, Octave, mon ami ! mon mari ! prends-moi ! je suis malheureuse ! je voudrais te voir bien comprendre ce qui est indicible ! Enlève-moi ! Enlève-moi d'ici ! Je... non, ce n'est pas que je sois malade, mais, tiens....

(*Elle ouvre les yeux et le regarde ; puis, d'une autre voix.*)

Je pense souvent à mon fils ; je le voudrais auprès de moi ; cette pension où l'on voit ses enfants au parloir, c'est une prison ! — La dernière fois, justement, je l'ai trouvé un peu pâlot, lui aussi ! — Et alors, oui, je crois que c'est ce qui m'inquiète.... Et puis, n'aimant pas le monde, je me trouve si seule, à Paris ! L'air de Paris ne lui est pas bon, à Édouard ! — J'aime mieux être en Bretagne, avec ton père et lui, en attendant que tu reviennes ! hein ? veux-tu, dis ? je veux m'en aller là-bas, dans notre maison ! chez nous ! dans la vieille maison où nous nous sommes tant aimés ! où ma mère est morte en me bénissant !... Laisse-moi partir !

LE BARON DE GUERN, *à part, sombre.*

Des mots qui sonnent le passé !

(*S'avançant.*)

Octave, j'ai déjà pensé à ce voyage : — et je crois que Geneviève a raison.

OCTAVE, *souriant.*

La session sera close dans deux mois ; alors, je serai libre.

GENEVIÈVE.

Deux mois !...

OCTAVE, *souriant.*

Tu veux retourner à Rennes tout de suite ? quelle idée !...

LE BARON DE GUERN.

Mon cher enfant, ta femme est souffrante, réellement ! — Édouard et Geneviève ont besoin de l'air du pays... et, ma foi, moi-même, je les accompagnerai avec plaisir.

GENEVIÈVE.

Oh ! merci ! mon bon père !...

(*A Octave.*)

Tu l'entends ?

OCTAVE, *un peu boudeur.*

Diable ! mais c'est que — vous pensez à vous !... Cette maison-ci, sans vous deux....

GENEVIÈVE.

Là-bas, aussi, ce sera triste sans toi, mon ami ! Cependant laisse-moi te conseiller cette séparation de quelques jours.

OCTAVE.

Comment, tu aimes à ce point nos clochers et nos bruyères que tu dépérisses, toi et ton fils, pour quelques jours passés à Paris ?... Et toi, mon père, tu penses comme elle ?...

DE GUERN, *riant.*

C'est une bonne Bretonne, ta femme !

GENEVIÈVE.

Tu consens ?

DE GUERN, *à part.*

Oh ! Je crains d'y voir trop clair pour tous les deux !

OCTAVE.

Sans doute, puisque tu le désires ; — quand veux-tu partir ?

DE GUERN.

Voulez-vous me laisser répondre pour vous, Geneviève ?

GENEVIÈVE, *joyeuse.*

Oui, Monsieur de Guern.

DE GUERN, *tranquillement.*

Ce soir.

(*Il sonne.*)

GENEVIÈVE, *après un mouvement de surprise.*

Ce soir ?... Oh !... — Comment ! Et mon fils !...

DE GUERN.

Il sera ici dans deux heures : je vais le prendre.

OCTAVE.

Voyons ! Est-ce que vous êtes fous, tous les deux ?

GENEVIÈVE.

Mais, vous n'y songez pas, de Guern : il dort ! il est trop tard !... Demain, après-demain... rien ne presse.

DE GUERN.

Les bonnes résolutions pressent toujours. Il s'éveillera. On l'habillera. Voilà tout.

OCTAVE, *éclatant de rire.*

Quel homme d'exécution vous faites !...

(*De Guern, à ce mot, se détourne ; regarde son fils ; puis sonne de nouveau.*)

DE GUERN, *avec une impatience singulière.*

Ce Thomas est sourd !... Je crois qu'il se grise, en vérité, et qu'il a changé le cidre pour le vin ! Voilà bien les corruptions de la grande ville !... Thomas !

GENEVIÈVE, *à part, observant de Guern.*

Quel regard !... C'est étrange, ceci !...

OCTAVE.

Ah ! ça, parlons sérieusement !...

(*Entre Thomas.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, THOMAS

THOMAS, *réjoui et rougeaud.*

J'ai reconnu le coup de sonnette... c'est Monsieur le baron ?

DE GUERN.

Thomas, préviens Marie qu'elle ait à préparer, à l'instant même, les malles de Madame de Guern. Toi, tu vas t'occuper de ma valise. Nous partons ce soir, à onze heures.

THOMAS, *avec joie.*

Pour la Bretagne, Monsieur le Baron ?

DE GUERN.

Et où veux-tu que nous allions !... avec l'enfant !

THOMAS.

Ah ! tant mieux !... Ils sont trop malins, ici !... Et bien qu'on dise que Monsieur Octave leur donne du fil à retordre....

DE GUERN.

Vite ! Allons !

THOMAS.

J'y vais, Monsieur le baron !... — Ah ! c'est qu'il y a une ordonnance qui est venue apporter un papier pour Monsieur Octave.

OCTAVE.

Bon ! Je sais ce que c'est !... Fais monter.

DE GUERN, *bas à Thomas.*

Une voiture, prête et chargée, à dix heures et demie. Va.

(*Thomas se retire. Geneviève, Octave, le baron de Guern, seuls.*)

GENEVIÈVE, *un peu rieuse.*

C'est presque amusant et cela vaut mieux, en effet !... c'est un voyage qui devient une aventure ! Vous êtes un séducteur, Monsieur de Guern !

(*De Guern, sans répondre, se met à une table et écrit.*)

OCTAVE.

En vérité, je n'y conçois rien ! Je vous trouve bien brusque dans vos décisions... surtout lorsqu'il s'agit de me quitter.

GENEVIÈVE, *tout bas, et caressante.*

Tais-toi ! — Oh ! si tu savais ! Là-bas, après les journées d'orage, en voyant le soleil mourir sur les eaux et sur les bois, j'irai, avec ton fils, en lui parlant de toi, dans cette promenade du Thabor où nous allions autrefois, les premiers jours de notre mariage, lorsque nous étions bien, tout entiers, l'un à l'autre ! Je lui apprendrai à être digne du nom, sans doute illustre, que tu lui laisseras. — Tiens, je prendrai pour son précepteur l'abbé Romelec, — n'est-ce pas, mon père ? — Et puis, à Rennes, je reverrai nos vieux amis, nos parents, qui nous aiment ! Ce n'est pas comme ce monde de Paris auquel je ne m'accoutume pas !... Oh ! notre Édouard ! il me donnera la main, à la cathédrale, tous les dimanches ! — Et les journaux, chaque matin, nous apporteront des nouvelles de toi ! de ta noble et haute parole ! Et l'on dira de moi : « C'est sa femme !... c'est Madame de Guern !... » Vois, un peu, comme je serai fière.

(*Octave la serre dans ses bras.*)

GENEVIÈVE, *à part.*

Du courage, mon Dieu !

DE GUERN, *à part.*

Si ce que je pense est vrai, sainte femme, — oh ! sois bénie !... ce que tu fais là, c'est héroïque !

OCTAVE.

Allons, embrassez-moi et partez.

GENEVIÈVE.

Ah ! mon ami ! que je sois au fond de tes pensées, comme tu es l'âme des miennes.

(*A part.*)

Je crois que je suis sauvée !

SCÈNE V

LES MÊMES, THOMAS, rentrant ; puis UN LAQUAIS

THOMAS, *parlant à un laquais en livrée — solennel.*

Entrez, Monsieur le Général !

OCTAVE.

Qu'est-ce que tu me chantes-là, imbécile !...

(*Au laquais.*)

Donnez-moi ce pli ; — vous êtes au Ministère de l'Intérieur, n'est-ce pas ?

LE LAQUAIS.

De la part de Son Excellence elle-même.

OCTAVE.

Bien. Allez.

(*Il met la lettre dans sa poche. Le laquais sort, suivi de Thomas.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *seuls.*

OCTAVE.

Voilà ce que c'est que de vivre en religieuse, chère femme !... Thomas prend les livrées pour des uniformes !...

DE GUERN, *se levant, sa lettre à la main.*

Chacun a le costume de ce qu'il sert, en ce monde : la différence d'honneur qui se rattache à l'habit d'un valet et à celui d'un soldat, c'est que l'un ne sert que son intérêt, et que l'autre meurt pour son devoir. Tâchons donc d'être un peu soldats. — Maintenant, signe ceci, Octave.

GENEVIÈVE, *regardant de Guern, après un tressaillement.*

Qu'y a-t-il donc dans la vie de Monsieur de Guern pour que ses moindres paroles donnent toujours à songer, même en des instants comme celui-ci !

OCTAVE, *riant et lisant.*

Ah ?... c'est pour lever l'écrou de mon fils ! allons, je t'autorise.

(*Il s'asseoit, pour signer, à la table du fond.*)

DE GUERN, *qui a redescendu la scène vers Geneviève.*

Geneviève, un mot, je vous prie [1].

. . . . . .

DE GUERN.

Geneviève, un mot.

GENEVIÈVE.

Que voulez-vous, père ?

DE GUERN.

Écoutez-moi. Je vais prendre Édouard. Vous allez rester seule une heure. Les meilleures résolutions dépendent souvent d'un hasard et la faiblesse suit parfois les meilleurs mouvements. Vous êtes souffrante. Je crois à l'absolue nécessité de ce prompt départ.

1. Le manuscrit mis au net se termine ici. Nous devons maintenant nous reporter à un état antérieur du texte. Il en résultera quelques singularités. On ne devra pas s'étonner, alors que nous sommes arrivés à la scène VI, qu'il faille revenir, ci-dessous, à une scène IV, car le découpage n'est pas le même dans les deux versions. En outre, l'intervention du laquais a été déplacée lors de la seconde rédaction ; elle était prévue, dans la première, un peu plus loin et nous allons donc la retrouver.

GENEVIÈVE.

Que voulez-vous dire, mon père ?

DE GUERN.

Geneviève, voulez-vous me donner votre parole d'honneur que vous partirez avec moi et votre fils cette nuit même, et qu'aucune réflexion, que rien ne saurait modifier ni suspendre la détermination que nous avons prise ?

GENEVIÈVE, *après un silence et le regardant.*

Je vous le jure !

(*A part.*)

Quel regard !...

DE GUERN.

Bien ! Vous êtes une noble femme.

UN LAQUAIS.

De la part de Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

OCTAVE.

Je sais. Posez ce pli sur la table.

(*Le laquais sort.*)

OCTAVE.

Voyons, vous me cachez quelque chose, à la fin !

DE GUERN.

Peut-être.

OCTAVE.

Ah ! s'il en est ainsi, je veux le savoir !

DE GUERN.

Suis-je ton seul ami ?

OCTAVE.

Sans doute, mon père ! mais enfin j'ai droit....

DE GUERN.

Ne la questionne pas. Oh ! Elle est réellement malade ! Il lui faut l'air natal ! Il lui faut son fils ! Et sans retard ! Crois-moi ! J'agis pour le mieux et toute question, en inquiétant Geneviève, pourrait aggraver, par une sensation, le mal qu'elle éprouve ! Viens nous rejoindre dans deux mois et tu la trouveras guérie, heureuse, bien portante ! Mais, ce soir, laisse-moi le soin complet d'une circonstance qui ne signifie rien autre chose ! Je te le demande, au nom de ce qu'il y a de plus sacré.

OCTAVE.

J'obéis.

(*Un silence.*)

DE GUERN.

Je vais chercher ton fils.

GENEVIÈVE, *avec une expression de joie.*

Moi, je vais donner les clefs à Marie et lui indiquer ce que j'emporte aujourd'hui. Tu prendras le reste à ton retour. Dans un moment, je suis à toi !...

SCÈNE IV

OCTAVE, *seul.*

C'est étrange ! J'éprouve un serrement de cœur.... Qu'ont-ils tous les deux ?... Hélas ! Et le temps... le temps qui passe ! et je ne puis même pas penser.... — Ah ! cette lettre....

(*Il l'ouvre.*)

« Monsieur,

La vacance de la Préfecture d'Ille et Vilaine est donnée de ce soir à Mr le baron de Saint-Maur à votre recommandation et paraîtra demain au Moniteur.

Recevez, etc. »

(*Il tire sa montre.*)

Et Monsieur de Saint Maur qui ne vient pas ! A-t-il reçu ma lettre à temps, ce soir ? Ces occasions sont rapides. Il faut télégraphier au ministère avant minuit !... Et ce projet de loi de demain ! Que de besogne et de soucis ! Ah ! j'ai hâte d'en finir et de les rejoindre en Bretagne. Geneviève a raison.

[SCENE V

OCTAVE, THOMAS

THOMAS, *annonçant* [1].]

M. d'Ambacourt.

[OCTAVE.]

Fais passer dans mon cabinet. J'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, *seule* ; *puis* RÉGIS

[GENEVIÈVE.]

Je ne le verrai plus !... Cette présence silencieuse, d'où sort une impression pareille à l'étreinte des vagues, ces yeux si calmes, ce cœur si profond ! Je les oublierai ! Ainsi nos destinées se seront croisées, sans qu'une parole nous ait trahis.

THOMAS, *annonçant.*

M. le baron de Saint-Maur.

GENEVIÈVE.

Hein !...

(*Régis paraît à la porte.*)

Lui !... Comment !... Ici !... Est-ce que je rêve ?...

1. Ces indications scéniques, dans la hâte de la rédaction, n'ont pas été portées sur le manuscrit : nous les restituons.

SCÈNE VII

RÉGIS, GENEVIÈVE

RÉGIS, *s'avançant.*

[...] [1].

SCÈNE IX

OCTAVE, D'AMBACOURT, SYDONIE, RÉGIS, GENEVIÈVE

OCTAVE.

Ah ! Monsieur de Saint-Maur !... Je vous remercie, Monsieur, de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à mon invitation ce soir même. La proposition dont j'ai à vous parler vous paraîtra, je pense, avoir mérité quelque dérangement....

RÉGIS.

[...] [2].

OCTAVE.

Réfléchissez, Monsieur.

(*Il se détourne et cause avec d'Ambacourt.*)

GENEVIÈVE, *à part.*

Comment ! L'avenir brisé ! Toute une destinée regardée comme un rien ! lui, seul ! sans fortune ! Et parce qu'il m'aime et qu'il ne veut pas devoir à mon mari.... Ai-je le droit de souffrir un tel sacrifice ?

(*Brusquement.*)

Ah ! ce n'est pas cela, seulement ! La raison de ce refus, je la vois, je la sens ! Il sait bien que dans la même ville, respirant le même ciel, seuls, libres, devant nous voir même par la nécessité de nos positions, nous ne résisterons pas l'un à l'autre ! Et que par quelque nuit sombre... dans l'isolement et dans l'amour de notre cœur... il y aura la faiblesse terrible ! Et que je succomberai, s'il n'a pas la force impossible de ne pas me prendre dans ses bras !... C'est le danger de cette joie qu'il refuse ! C'est pour moi qu'il renonce à moi !... Mon Dieu ! mon Dieu !

RÉGIS.

Vous ne prenez pas de thé, madame ?

GENEVIÈVE.

Merci, Monsieur....

(*Très bas.*)

Monsieur de Saint-Maur, acceptez donc la position qui vous est faite ! Je regretterai seulement que diverses circonstances me privent du plaisir de vous rencontrer à Rennes. Mon fils faisant son éducation à Paris, je vois que je serai tout à fait obligée d'y rester moi-même...

1. Réplique non rédigée. L'écrivain, en outre, laisse un blanc pour les scènes VII et VIII, qu'il n'a pas écrites.

2. Réplique non rédigée. Le mouvement de la scène incline évidemment à supposer ici, de la part de Régis, une parole de politesse, puis, lorsqu'Octave a formulé sa proposition, un refus.

le pauvre enfant n'ayant pas d'autre distraction que de venir chaque semaine à la maison... et il est bien naturel que je ne la lui refuse pas.

RÉGIS.

Madame, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner en me donnant ce conseil, je regrette que le sentiment d'une certaine inaptitude administrative me donne lieu d'hésiter à prendre ainsi sur moi....

GENEVIÈVE.

Ce sont là des difficultés d'habitude auxquelles vous vous plieriez plus facilement que d'autres qui n'auraient point, sans doute, votre intelligence et votre volonté. Acceptez, Monsieur. Je ne sais pourquoi, je serais très particulièrement heureuse que vous eussiez une obligation envers mon mari. Ce serait, entre vous, le gage d'une amitié bien désirable, en ce que les amitiés loyales sont rares.

RÉGIS, *tressaillant.*

Oui, et ce serait un obstacle de plus entre elle et moi, puisque je devrai quelque chose à cet homme !... Voilà ce qu'elle veut dire.... Ceci est le plus atroce.... Allons, courage ! Elle en a plus que moi pour avoir eu cette idée et l'avoir exprimée surtout !... C'est un ordre. Elle a raison. Et je dois obéir.

GENEVIÈVE, *à part.*

Ah ! ce qu'il doit souffrir, ce noble cœur !

(*Haut.*)

Qu'en pensez-vous, M. de Saint-Maur ?

RÉGIS.

Il est présomptueux d'apporter dans l'exécution d'une tâche importante, et qui représente une partie de la nation, des préoccupations étrangères, assez graves pour faire craindre d'en compromettre, malgré soi, les intérêts. Or, s'il faut le dire, je suis actuellement sous le coup d'une circonstance, d'un malheur... qui ne permet pas d'espérer de longtemps, de toujours même, je le crois, — la liberté d'esprit nécessaire pour me rendre digne des fonctions que j'entreprendrais en acceptant, surtout aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

Oh ! Monsieur, quels sont les soucis personnels... et tout le monde peut en éprouver de profonds — que ne saurait dissiper, ou tout au moins alléger, le sentiment que l'on doit avoir d'être utile à ses concitoyens, d'accomplir des devoirs que l'on s'impose, de tenter, selon les circonstances offertes par le destin, le sacrifice de soi-même ?... Ne faut-il pas nous oublier afin d'être toujours dignes que les autres se souviennent de nous ?... Et puis, les cœurs élevés, les âmes loyales et sans tache, sont devenues rares, Monsieur ; elles ne doivent pas ainsi se défier d'elles-mêmes, et c'est une justice qu'elles doivent subir de ne point refuser, de rechercher même, aujourd'hui, les postes difficiles dans l'intérêt de tous. Les hommes doués de ces natures ne

sauraient s'en tirer plus mal que ceux qui les remplaceraient peut-être avec le seul mobile d'un intérêt personnel.

RÉGIS.

Et c'est la femme d'un autre !...

(*Il salue profondément Geneviève et va vers la table.*)

OCTAVE.

Je dois vous dire, Monsieur de Saint-Maur, que je vous serais obligé de vouloir bien me faire connaître votre décision à ce sujet demain, s'il est possible, — m'étant trop avancé, paraît-il, comptant absolument sur votre adhésion, et je dois prévenir des circonstances subites qui se sont élevées.

RÉGIS.

Madame de Guern vient de lever les difficultés que je croyais oirv, Monsieur, dans ma capacité personnelle et j'accepte.

OCTAVE.

Allons ! tant mieux. Vous voilà des nôtres.

(*Il signe.*)

SCÈNE X

LES MÊMES ; DE GUERN entrant avec ÉDOUARD.

OCTAVE.

Ah ! Édouard !...

(*Il embrasse son fils.*)

ÉDOUARD.

Bonjour, papa !

(*Il va à sa mère.*)

GENEVIÈVE, *très bas.*

O mon enfant !

(*Elle l'embrasse.*)

DE GUERN, *regardant Sydonie.*

Cette femme ! encore ici ! Elle est venue proposer sans doute quelque soirée fatale... où Geneviève doit revoir celui qu'elle veut fuir !... J'arrive à temps. Voyons. Le danger venait de là ! J'en jurerais !

OCTAVE.

Mon père, je vous annonce une bonne nouvelle. M. de Saint-Maur, qui dans le temps m'avait été favorable, vient d'être nommé au département d'Ille et Vilaine ; et comme vous allez habiter Rennes avec Geneviève, je suis heureux d'avoir été pour quelque chose dans cette nomination que je viens de lui apprendre et qu'il fallut tant d'instances pour lui faire accepter.

DE GUERN, *s'inclinant.*

En effet, Monsieur, je serai très heureux, ainsi que Madame de Guern, de continuer avec vous des relations si heureusement commencées ; je connais un peu l'esprit du département, en général, et si je puis vous être de quelque utilité à ce sujet, disposez de moi.

GENEVIÈVE, *bas à M. de Guern.*

J'ai à vous parler.

DE GUERN.

Qu'est-ce donc, ma chère Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Mon père, je vous demande de me rendre ma parole. Nous n'avons pas songé que ce départ était impossible.

DE GUERN, *à part.*

Elle faiblit ! Il y a un rendez-vous ! Et c'est cette vipère !

(*Haut.*)

Impossible ? Pourquoi donc ?

GENEVIÈVE.

Cela ne se peut malheureusement pas, mon ami, attendu que je ne sais trop ce que l'on penserait d'une femme qui abandonne son mari dans la situation officielle où se trouve Octave. Je puis attendre ! et, dans deux mois, nous repartirons ensemble.

(*A part.*)

D'ici là, je m'arrangerai pour un voyage en Italie avec mon mari, Édouard et lui... et au retour, bien des choses auront pâli, je l'espère, dans mon esprit.

DE GUERN.

Geneviève, je pressentais la faiblesse que vous montrez ; et c'est pour vous contraindre que je vous ai demandé la parole d'honneur que vous m'avez formellement engagée de partir pour la [Bretagne.]

Cetera desunt.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES INÉDITS SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

A Pierre-Georges Castex.

En dépit de la conscience de leurs auteurs, les diverses biographies de Villiers de l'Isle-Adam, de Robert du Pontavice de Heussey à Max Daireaux, sont loin d'avoir épuisé le sujet et renferment maintes erreurs. Non seulement l'auteur des *Contes cruels* était très discret sur sa vie privée, mais son évasion perpétuelle hors du monde est à l'origine du halo de légende qui embrume et voile la réalité de son existence pleine de noblesse et de misère.

Loin de moi le désir de violer la pudeur qui lui fit dérober, sous la splendeur des créations de son cerveau et son mépris des contingences, les banales exactitudes de la vie qui lui fut imposée. D'autre part, je n'ai pas la prétention de combler toutes les lacunes et de rectifier toutes les erreurs biographiques des historiens littéraires qui se sont penchés sur le sillage terrestre de l' « Écuyer de la Chimère ». Les quelques révélations qui vont suivre n'ont pas d'autre dessein que celui de fixer quelques pas du héros qui foula si légèrement cette « vieille terre » dont il avait affirmé : « Je ne bâtirai pas les palais de mes rêves sur ton sol ingrat... [1]. »

Villiers de l'Isle-Adam a Lannion.

On sait, généralement, que Jean Marie Mathias Philippe Auguste de Villiers de l'Isle-Adam est né le 7 novembre 1838 à Saint-Brieuc, 2, rue Saint-Benoît, dans une maison appartenant à sa grand-tante maternelle, M^lle^ Marie-Félix (ou Félicie ou Félicité, selon les documents) Daniel de Kerinou qui, le 11 juillet 1836, par arrêt de la Cour Royale de Rennes, avait adopté sa nièce, Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, laquelle, l'année suivante, le 31 mai à la mairie, le 1^er^ juin 1837 en l'église cathédrale de Saint-Brieuc, devait épouser le marquis Joseph Toussaint Charles de Villiers de l'Isle-Adam et devenir la mère du poète d'*Axël*. Le contrat de mariage, en son article huit, stipulait que la mère adoptive de la future s'obligeait, pendant sa

1. *Axël*, quatrième partie, scène V.

vie, à fournir la pension et le logement aux époux, lesquels s'engageaient à demeurer avec elle, soit à Saint-Brieuc, soit en tel autre endroit où elle jugerait à propos d'aller habiter.

Mlle de Kerinou avait acheté la maison, 2, rue Saint-Benoît, le 6 février 1835, d'une famille Armez ; mais ce vieil immeuble, bâti en 1665, par les Dames Bénédictines du Calvaire, pour y loger leur aumônier, devait être d'un entretien trop onéreux car, dès 1841, la vénérable propriétaire le revendit à un sieur Soubiates. La famille demeura encore quelque temps à Saint-Brieuc ; mais le 16 mars 1846, la tante Kerinou recevait une lettre portant la suscription suivante :

Madame
De Krinou [1]
en sa maison du Marhala
LANNION

Cette lettre, en provenance de Lorient, était envoyée par la sœur de la destinataire, Mme Le Nepvou de Carfort, mère réelle de Mme de Villiers de l'Isle-Adam. Celle-ci répondait à sa sœur qui lui avait appris que le petit Mathias [2], alors âgé d'un plus de sept ans, avait eu le croup ou, du moins, une affection similaire.

En 1846, Mlle de Kerinou s'était donc fixée à Lannion, avec ses enfants adoptifs, selon les clauses du contrat de mariage. Quelle était donc cette « maison du Marhala » assignée comme demeure à « Madame de Krinou » ? La véritable orthographe est « Marc'hallac'h » ce qui, en langue bretonne, signifie *Marché aux chevaux*. Quiconque passe par Lannion trouve facilement ce vaste quadrilatère bordé de pittoresques logis. Celui de Mlle de Kerinou porte le no 14 de la place. Il est occupé actuellement par le Docteur Jean Le Goffic, fils du poète et Académicien Charles Le Goffic (1863-1942). Le Docteur Le Goffic acquit cette maison en 1920 et a bien voulu, de l'acte du 3 juin 1920, passé en l'étude de Me François Tassel, notaire à Lannion, extraire ce qui suit :

Madame Vve Hamon était propriétaire de ces immeubles pour en avoir fait l'acquisition à Monsieur Joseph Toussaint Charles de Villiers de l'Isle-Adam et Madame Marie Françoise Le Nepvou de Carfort, son épouse, propriétaires demeurant à Paris, suivant contrat reçu par ledit Me Derrien, notaire, le vingt et un septembre mil huit cent soixante douze, dont une expédition a été transcrite au bureau des hypothèques de Lannion, le vingt cinq septembre mil huit cent soixante douze, volume 206, numéro 27.

.....

Cette maison est advenue à Madame de Villiers de l'Isle-Adam de la succession de Madame Marie Félix Daniel de Kerinou, sa mère adoptive qui l'avait achetée à Monsieur Charles Eno et Marie Le Du, sa femme, cor-

1. En 1846, Mlle de Kerinou avait soixante-deux ans et sa maternité d'adoption l'autorisait à se parer du titre de Madame. D'autre part, le préfixe *Ker* (maison, en breton) est souvent abrégé dans les noms propres.

2. En famille, l'auteur d'*Axël* fut toujours prénommé Mathias ; il ne fut Auguste qu'en littérature, encore qu'il signât quelquefois « Comte Mathias ».

donniers à Lannion, par acte du douze mai mil huit cent quarante six ; Me Le Borgne, notaire à Rospez.

Aucun doute n'est possible. Mlle de Kerinou et la famille de Villiers de l'Isle-Adam habitaient, en 1846, à Lannion, 14, Place du Marc' hallac'h. L'immeuble est resté à peu près le même, sauf une légère modification apportée par le Docteur Le Goffic qui a fait construire une avancée surmontée d'une terrasse pour mettre sa maison à l'alignement de l'immeuble voisin.

La famille Daniel (ou Danuel) de Kerinou (qui portait « d'azur à deux coupes couvertes d'or ») était originaire de la région de Lannion et il est probable que Marie-Félix y était née, car lorsqu'elle adopta sa nièce, il fut nécessaire de placarder la décision de la Cour Royale de Rennes sur les murs de Lannion, ainsi qu'il résulte du certificat suivant :

Nous Maire de la ville de Lannion, chef-lieu d'Arrondissement, Département des Côtes du Nord, certifions que dix exemplaires de l'arrêt de la Cour Royale de Rennes en date du 11 juillet 1836, qui admet l'adoption de Mlle Marie Françoise Le Nepvou de Carfort par Mlle Marie Félicie Daniel de K/inou, ont été affichés aujourd'hui à Lannion par le Sr Hélary, afficheur spécial.

Lannion le 26 août 1836
Le Maire absent
(signé) : Ml Pollard adjt.

L'acte d'adoption avait été reçu le 26 juillet 1836 par le Maire de Saint-Brieuc et transcrit en marge de l'acte de naissance de l'adoptée qui était née dans cette ville le 18 janvier 1811.

Ce n'était donc pas au hasard que « Madame Tante » avait choisi Lannion pour y fixer sa résidence. Sans doute était-il devenu prudent d'éloigner le marquis de Saint-Brieuc, théâtre de ses opérations financières, aussi chimériques que ruineuses.

Il est évidemment difficile de retrouver, à Lannion, des traces du séjour de Mathias qui, comme on le verra plus loin, dès 1847, fut mis en pension à Rennes. D'autre part, bien que la propriété de la maison du Marc'hallac'h n'eût été aliénée qu'après la mort de la tante Kerinou, survenue à Paris le 13 août 1871, on sait que la famille Villiers-Kerinou revint à Saint-Brieuc où elle occupa divers logis [1] avant d'émigrer définitivement à Paris pour assurer la gloire du poète naissant. Cependant le passage à Lannion de Mathias ne fut pas marqué uniquement par une attaque de croup ou de simili-croup. L'écrivain garda des souvenirs de la petite ville bretonne : dans ses papiers, on a retrouvé un fragment de manuscrit concernant « la vieille église de *Brenévelé* ». Malgré l'altération du nom qui, sur le manuscrit original, est suivi de la mention raturée mais lisible « *près de Lannion* », il est facile de reconnaître l'église de *Brélevenez*, construite par les Templiers au XIIe siècle, remaniée au XIIIe et pourvue, au XVe, d'un clocher

1. 4, rue Saint-Gouëno ; 17, rue Vicairie ; 9, rue Saint-Michel ; 12, rue de Brest ; 14, rue Saint-Pierre.

à double balcon à jour s'achevant par une flèche élancée. Cette église domine Lannion et on y accède par un escalier en granit de 142 marches, bordé, à gauche dans le sens de la montée, de pittoresques logis.

Le petit fragment manuscrit concernant l'église de Brélevenez a été recueilli par Pierre-Georges Castex, sous le titre « La vieille église », dans le petit volume, *Reliques* de Villiers de l'Isle-Adam (Paris, José Corti, 1954).

Villiers de l'Isle-Adam a Rennes.

Tous les biographes de Villiers s'accordent pour affirmer qu'il commença ses études à l'Institution Saint-Charles, de Saint-Brieuc, puis au Lycée impérial de cette ville, ouvert en 1853, qu'il les continua au Lycée de Laval et les acheva au Lycée de Rennes. Mais si on retrouve des traces de son passage à l'Institution Saint-Charles et au Lycée de Laval, les archives du Lycée de Rennes sont muettes à son sujet. La vérité est que la période des études de Villiers est aussi mal connue que les autres phases de son existence.

P.-G. Castex a retrouvé un fragment de certificat, timbré d'un cachet ovale orné, au centre, d'une effigie de saint Vincent de Paul entourée de l'inscription : « Pension de St Vincent de Paul » et ainsi libellé :

> Je soussigné, Directeur de l'Institution St Vincent de Paul, certifie que le jeune Mathias Villiers de l'Isle-Adam a passé dans l'établissement que je dirige le premier trimestre de l'année scolaire 1850-51. Nous n'avons eu aucun reproche à lui faire pour la conduite morale et religieuse, et il a mon- ... [1].

Une malencontreuse déchirure fait s'arrêter le document sur ce mot inachevé et nous prive du plaisir de connaître les autres qualités montrées par Mathias dans cet établissement dont le lieu n'est pas précisé dans le lambeau subsistant.

Des circonstances fortuites m'ont permis d'apprendre qu'il existe un collège Saint-Vincent à Rennes. Il s'agit d'une école secondaire religieuse. Le local ancien, confisqué par l'État à l'époque des lois sur les congrégations enseignantes, abrite actuellement l'École primaire supérieure de jeunes filles. Il est situé rue Jean-Macé qui se nommait précisément autrefois avenue du Collège Saint-Vincent. Celui-ci a émigré à l'angle de la rue de Paris et du boulevard de la Duchesse-Anne. Mais les archives ont été conservées et M. le Docteur Henri de Sallier Dupin, secrétaire général de l'Association des anciens élèves de l'École Saint-Vincent de Rennes a bien voulu y faire des recherches qui établissent que Villiers de l'Isle-Adam fut élève de cet établissement. Il est inscrit, en qualité de pensionnaire, au cours de l'année scolaire 1847-1848 avec la mention « entré le 1er mai », en 1848-1849, présent pendant le premier trimestre et la moitié du second, il est porté sortant le 20 février 1849. Il ne figure

1. Document inédit.

pas au registre de l'année 1849-1850, mais reparaît sur celui de 1850-1851, avec indication : « sorti le 1er janvier 1851 », ce qui correspond au certificat ci-dessus qui dut servir à son admission dans un autre établissement, peut-être Saint-Charles, de Saint-Brieuc.

Les comptes de l'économat de l'École Saint-Vincent nous apprennent que le jeune Villiers suivait des cours supplémentaires de musique instrumentale à 14 francs par mois et de musique vocale à 5 francs qui venaient s'ajouter au prix de la pension qui était de 174 francs par trimestre, plus les frais de fournitures classiques et divers.

Les lacunes qu'on observe dans les scolarités de Villiers au Collège Saint-Vincent ne prouvent pas que ses études aient été interrompues pour autant. Au cours d'un article paru dans *Le Goéland* de mai-juin 1946 et consacré à « Un ami de Villiers de l'Isle-Adam » (Amédée Lemenant des Chesnais), René Martineau donne des précisions sur la présence de Villiers au Lycée de Laval pendant les années scolaires 1848-1849 et 1849-1850. Il figure même au palmarès de ce Lycée pour ces deux années, bien que l'année 1848-1849 le trouve au Collège Saint-Vincent pendant le premier trimestre et la moitié du second. Voici les prix obtenus par l'élève Villiers de l'Isle-Adam (Mathias) au Lycée de Laval :

Année scolaire 1848-49

Classe élémentaire 2e année maître M. Malet — Version latine — 1er accessit : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias (de St Brieuc). — Récitation — 3e accessit : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias. — Instruction religieuse (Cours particulier aux internes par M. l'aumônier) 6e division, 2e prix : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias.

Année scolaire 1849-50

Classe de Sixième — professeur M. Hamelin — Version latine, 4e accessit : de Villiers de l'Isle-Adam M. — Version grecque : 5e accessit : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias. — Récitation : 4e accessit : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias. — Écriture (2e division), 1er prix : de Villiers de l'Isle-Adam, Mathias [1].

On peut se demander à quoi correspondaient ces changements d'un établissement et d'une ville à l'autre, au probable détriment des études de l'intéressé. Le 1er janvier 1851, Mathias venait d'achever, depuis peu, sa douzième année. Son dernier séjour à Saint-Vincent dut marquer la fin d'une expérience poursuivie alternativement à Rennes et à Laval et qui le montra rebelle, ou inapte, au régime de l'internat. C'est alors qu'on dut le ramener à Saint-Brieuc et qu'il fréquenta en qualité d'externe l'Institution Saint-Charles puis, brièvement, le Collège devenu Lycée en octobre 1853. Il est possible qu'il revînt à Rennes, puisque certains auteurs affirment que sa famille l'y suivit et s'installa rue Corbin ; mais aucun ne donne de précisions sur la manière dont se poursuivirent et s'achevèrent ses humanités.

Les rencontres de l'histoire littéraire sont curieuses et permettent

1. *Le Goéland* (Dir. : Théophile Briant, Paramé), mai-juin 1946.

des rapprochements inattendus. De 1849 à 1861, le Collège Saint-Vincent comptait parmi ses professeurs un jeune prêtre, l'abbé Henri Boussier, qui fut chargé successivement des classes de 8e et de 7e. En 1861, l'abbé Boussier fut nommé vicaire à l'église Toussaints de Rennes et chargé de la direction des « Enfants de Marie ». Il s'occupa tout spécialement d'une jeune fille nommée Anne-Marie Roulé qui fut la « Véronique Cheminot » du *Désespéré*, de Léon Bloy. L'abbé Boussier enseigna-t-il les rudiments à l'élève Villiers ? C'est possible : l'âge de celui-ci, à cette époque, correspondait aux classes élémentaires. Lorsqu'en 1887, Villiers lut le livre de son ami Léon Bloy, il ne se doutait certainement pas que l'héroïne du roman et lui-même avaient eu le même éducateur.

Projets de riche mariage.

Le marquis Joseph Toussaint Charles de Villiers de l'Isle-Adam rêva toute sa vie, qui fut longue (30 août 1804-1er décembre 1885), de redonner à sa famille le lustre qu'elle avait eu jadis, en lui assurant une fortune immense. Recherche de trésors supposés enfouis dans la terre armoricaine, récupération d'héritages, exploitation de mines d'or lointaines, renflouement de galions coulés depuis des siècles, rien ne rebutait sa dévorante activité qui ne réussit qu'à engloutir le modeste avoir de la tante Kerinou. Tout naturellement, il était convaincu que son fils ne pouvait épouser qu'une richissime héritière et il parvint à imposer cette obsession à toute la famille. Il n'était pas jusqu'à l'oncle Victor, recteur de Ploumilliau qui ne fût persuadé que la conquête d'une dot devait être l'unique souci de son neveu. Lorsqu'en 1880, celui-ci lui envoya son drame, *Le Nouveau Monde*, qui venait d'être publié, il reçut cet étrange remerciement :

Diocèse de St-Brieuc
et Tréguier

PAROISSE
de
PLOUMILLIAU

Ploumilliau, le 5 décembre 1880

Mon cher Neveu,

J'ai lu attentivement votre Drame *Le Nouveau Monde*. Je ne suis guère bon juge en la matière, et puisqu'on vous a préféré à vos concurrents, c'est une preuve que votre travail valait mieux. Il y a du stile (*sic*), du mouvement et parfois quelques nobles pensées. Mais je dois vous l'avouer, Washigton (*sic*) paraît peu, trop peu peut-être et quant à vos personnages de femmes, je les trouve peu intéressantes. J'estime que les femmes qui divorcent sous prétexte qu'elles n'avaient pas obtenu celui qu'elles aimaient — c'était avant le mariage qu'il fallait montrer son caractère. Quant à Mary, c'est une moyenne vertu. L'autre femme est un monstre.

Enfin, mon cher neveu, je suis heureux d'apprendre que cette œuvre vous ait procuré honneur et argent, ce qui ne m'empêche pas de craindre que la littérature ne vous conduise pas à la fortune. Votre père devait vous marier à des femmes millionnaires, voilà ce que je désire et vous souhaite de tout cœur. Cela vaudrait mieux que des Drames.

Que Dieu vous soit en aide, mon cher neveu et puissiez-vous réussir à vous caser d'une manière convenable.

Votre vieil oncle
V. de l'Isle-Adam

P. S. — Soyez mon interprète auprès de vos vieux parents [1].

Nous voilà assez loin, semble-t-il, de l'abbé Maucombe de *L'Intersigne* auquel certains auteurs ont donné comme modèle l'abbé Victor de Villiers de l'Isle-Adam.

Mais le plus extraordinaire témoignage qu'on ait trouvé de cette chasse à l'héritière millionnaire, est ce contrat dûment rédigé sur papier timbré :

Je soussigné reconnais avoir reçu du Comte de Villiers de l'Isle-Adam deux cent mille francs et sa signature qui devront être payés aussitôt son mariage avec la personne que je dois lui présenter, et dans le cas où ce mariage n'aurait pas lieu, ces billets ne sauraient avoir de valeur et ne pourront conséquemment être présentés.

Paris, le 23 décembre 1873
[signé :] Cte de La Houssaye
15, Avenue Trudaine

—

Il faudra que la fortune de la femme du Comte de Villiers de l'Isle-Adam soit au minimum de trois millions.

Cte de La Houssaye [2].

La date de ce document inouï le fait tout naturellement se rapporter à l'aventure du voyage de Villiers à Londres en vue de sa rencontre avec une richissime miss anglaise qui devait vraisemblablement être « la personne » désignée par le Comte de La Houssaye.

D'après une lettre de Villiers à Mallarmé, recueillie par Georges Jean-Aubry, ce voyage eut lieu dans les premiers jours de 1874. La lettre à Mallarmé est datée de « Londres, lundi 5 january 1874 ». La fiancée y est discrètement désignée par « Miss R. », et l'on voit le rêveur impénitent transformer rapidement cette opération commerciale en aventure réellement amoureuse et romanesque. Le créateur d'*Isis* ne pouvait se résoudre à faire un mariage d'argent.

Cher Mallarmé, j'aime bien tard et c'est la première fois de ma vie que j'aime. Puis-je comparer ce qui est incomparable ? J'aime un Ange comme il n'y en a positivement pas deux sous le soleil ! C'est le dernier, mon cher, après celui-là, on pourra tirer l'échelle de Jacob ! J'aime ma seule femme possible. Ses millions, c'est fort bien, c'est très heureux et splendide, mais ce n'est plus ça du tout. Il est tout naturel qu'une étoile ait des rayons, c'est admirable : mais l'étoile est une terre céleste, aussi, indépendamment de l'atmosphère qui la fait briller [3].

Il ne manque rien à cette idylle, pas même un projet d'enlèvement pour forcer la main au père ou tuteur, « homme glacé » qui veut enfer-

1. Lettre inédite.
2. Document inédit.
3. G. Jean-Aubry, *Une amitié exemplaire*, Paris, Mercure de France, 1942, p. 60 et suiv.

mer la jeune fille et « la *marier de force* à quelqu'un qu'elle ne peut souffrir ».

Peu de temps avant son départ pour Londres, on voit Villiers rassembler tous les articles élogieux suscités par *La Révolte*, le seul de ses ouvrages qui, à cette époque, ait fait quelque bruit dans la presse. Le 5 décembre 1873, il écrit à Théodore de Banville :

Voilà : *pour un motif d'une urgence et d'une importance absolues pour moi*, j'ai besoin, mais bien besoin, du feuilleton que vous m'avez consacré à *L'Opinion* : il est du lundi 9 ou 12 mai 1870.

Je suis allé à *L'Opinion*, j'en avais acheté une vingtaine. Je n'en ai plus un seul et il faudrait une lettre expresse de vous pour qu'on m'en donnât un, car ils ne savent pas où le trouver et sont peu empressés. — Enfin, je ne vous dis pas une chose en l'air, c'est vraiment sérieux.

Mon cher ami, *c'est bien important et bien pressé, je vous assure* : croyez-moi très sérieux quand je me mêle de l'être et notamment aujourd'hui. Répondez-moi un mot, voulez-vous, à ce sujet, en m'indiquant l'heure à laquelle vous seriez chez vous un de ces jours.

Le prêter suffirait : je m'engagerais sur l'honneur à ne pas m'en dessaisir et à le rendre. Écrivez-moi un *mot*. Je pars dans cinq jours et JE COMPTE SUR VOUS [1].

Le 18 décembre 1873, il tente la même démarche auprès de Mme Hennequin qui avait également publié un article sur *La Révolte* : « C'est un des meilleurs qui ont paru, écrit-il, et j'ai un intérêt très réel à le posséder [2]. »

Visiblement, il ne lui suffit pas d'aborder en Angleterre avec son nom prestigieux, mais il désire faire la preuve que, lui-même, l'a illustré dans les Lettres.

M. Marc Loliée, libraire, rue des Saints-Pères, à Paris, m'a aimablement communiqué un exemplaire de *La Révolte*, somptueusement relié en plein chagrin noir, avec ornements dorés, dentelle intérieure et tranches dorées, par les soins de l'auteur, car, *sur une page de garde de la reliure*, figure la dédicace suivante :

A Miss Anna Eyre
Hommage sincère et sympathique
de son ami
Le Cte Villiers de l'Isle-Adam.

Miss Anna Eyre serait-elle la mystérieuse fiancée de Londres ? Il est permis de le supposer, en s'appuyant sur ce qui précède, c'est-à-dire l'empressement que mettait Villiers à réunir les articles de presse sur la représentation de *La Révolte* au Théâtre du Vaudeville, le 6 mai 1870. Quoi de surprenant à ce qu'il eût assorti cette documentation d'un exemplaire de la pièce revêtu d'une reliure de choix à l'intention de la fiancée à conquérir ? On pourra faire remarquer que les initiales de miss Anna Eyre ne correspondent pas à celle de « Miss R. » que Villiers donne dans sa lettre du 5 january à son ami

1. Lettre à Théodore de Banville, *Mercure de France*, 1er janvier 1939.
2. Catalogue d'autographes Noël Charavay, novembre 1922.

Mallarmé. Mais ne plaisante-t-il pas avec le professeur d'anglais qu'est Mallarmé, en représentant phonétiquement par un *R* le patronyme *Eyre* de la jeune fille ? Ce n'est qu'une hypothèse, certes, mais que rend singulièrement plausible cet exemplaire de *La Révolte* relié magnifiquement à l'intention d'une dédicataire que l'auteur tenait à honorer tout particulièrement.

Quoi qu'il en soit, ce grand amour s'acheva par une déception, peut-être réciproque.... A Londres, Villiers avait eu comme cicerone un employé de sollicitor, féru de poésie française, ami de Mallarmé, John Payne ; mais Villiers rentra à Paris sans avoir revu le juriste londonien ; il alla confier la désastreuse issue de sa belle aventure au poète de l'*Après-midi d'un faune* qui tenta d'avoir des précisions auprès de John Payne. Celui-ci lui répondit, le 4 mars 1874 :

Les nouvelles de Villiers ne font naturellement qu'augmenter ma propre tristesse. Mais comment cela s'est-il passé ? Je n'en sais rien Je crains (comme je l'ai toujours craint) que le malencontreux résultat vint de la faute de la jeune fille, une jeune personne assez hystérique [1] et *poseuse*. Je me suis bien gardé d'en toucher un mot à Villiers, mais je crois qu'il s'était aperçu de mon opinion à cet égard. Je te prie de lui serrer la main (à Villiers) de ma part et de lui dire la sympathie que je lui porte et le souvenir charmant des quelques heures qu'il a passées chez moi [2].

Comment cela s'est-il passé ? se demande John Payne. Il est probable que le récit qu'en fit Villiers à Mallarmé et à ses autres amis parisiens fut fantastique et fleuri d'imaginatives broderies. Voici le souvenir qu'en avait gardé Henry Roujon, beau-frère de Jean Marras :

Une tradition veut qu'il ait vogué jusqu'à Londres, sous la conduite d'un marieur de profession, qui l'avait pourvu, pour la circonstance, de vêtements fashionables et d'une montre à répétition. Ainsi vêtu et orné, il aurait eu avec une demoiselle anglaise richissime et orpheline, une entrevue dans une loge de Covent-Garden. Toujours selon la tradition orale, il fut imprécis et tumultueux. Il récita son prochain livre à l'étrangère, la noya de lyrisme, l'épouvanta ; elle le prit pour un évadé de Bedlam. Le soir même, la jeune miss, encore frissonnante, déclarait préférer le célibat éternel, et même le cloître, à la couronne comtale de l'Isle-Adam. Le marieur, déçu et furieux, rompit avec son client, lui reprit la montre, l'abandonna dans l'immense Londres. Après le premier moment d'effarement, Villiers dont le donquichottisme gardait des roueries de Sancho, parvint à découvrir dans la ville la moins poétique du globe un sollicitor qui faisait des vers. Le jurisconsulte, amant des muses, le rapatria à titre de confrère [3].

Henry Roujon, avec son beau-frère Jean Marras, était du cercle des intimes de Villiers et de Mallarmé. Il se retranche derrière la « tradition orale ». On sait ce que celle-ci pouvait devenir avec, au départ, un récit de Villiers qui, en parlant devant un groupe amical, pouvait facilement mêler à la réalité la trame de l'œuvre en gestation

1. Il est évident que, sous la plume de John Payne, *hystérique* conserve sa signification anglaise : *nerveuse, excitée.*
2. G. Jean-Aubry, *Une amitié exemplaire* (*op. cit.*), p. 65.
3. Henry Roujon, *La Galerie des Bustes*, Paris, J. Rueff, 1908, p. 117-118.

dans son cerveau. On voit que ce que rapporte Henry Roujon serre d'assez près ce que nous savons. Il est bien possible que, désireux de séduire la jeune miss par son lyrisme et l'abondance de ses projets littéraires, Villiers n'ait réussi qu'à l'épouvanter. Le seuil du palais de ses rêves était inaccessible aux simples mortelles, fussent-elles anglaises, d'une beauté plus qu'humaine et alourdies de livres sterling. On verra plus loin que cette constatation pourrait bien être à l'origine de la plus amère et la plus originale de ses œuvres.

L'Ève nouvelle.

Dans *Une amitié exemplaire*, page 66, G. Jean-Aubry émet timidement que : « On peut même se demander s'il n'y a pas dans l'Alicia de *L'Ève future* un souvenir de cette passion de 1874. » Reprenant cette hypothèse à son compte, dans *Villiers de l'Isle-Adam révélateur du Verbe* [1], M. André Lebois la rend parfaitement plausible en l'étoffant d'une argumentation serrée et précise, au cours de son chapitre intitulé « Ses amours ; sa conception de l'amour ». Je n'ajouterai rien au raisonnement de M. Lebois qui se suffit à lui-même. Qu'il me soit permis de verser au débat, non une preuve, mais un fait matériel militant en faveur de la genèse de « Lord Ewald » et « Alicia Clary » à partir de l'aventure londonienne.

L'Ève future fut longtemps sur le chantier : les recherches dans des ouvrages techniques nécessitées par l'appareil scientifique de l'ouvrage justifient pleinement la longueur de sa gestation. Cependant, jusqu'à présent, tous les bibliographes s'accordaient pour signaler que *L'Ève future* avait paru *pour la première fois* dans *La Vie moderne*, du 18 juillet 1885 au 27 mars 1886. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis la décevante idylle. Ce pouvait paraître bien long, même en tenant compte du souci d'exactitude scientifique de l'auteur. Or, si *La Vie moderne* et les années 1885-1886 eurent le privilège de voir paraître *L'Ève future* pour la première fois *sous ce titre*, l'œuvre était achevée dès 1880 et sa publication commença dès la fin de cette année ; mais elle était intitulée *L'Ève nouvelle*.

Au cours de l'année 1880, Villiers forma le projet de fonder un journal-revue, de concert avec un ami, Ed. Taine qui, lui-même, créait un journal quotidien, *L'Étoile Française* :

Paris, 27 9bre 80

Mon cher Villiers,

J'ai longuement et patiemment étudié et analysé l'idée de ton journal-revue, « Le Verdict ».

Je la trouve excellente, et pour te le prouver, je mets à ta disposition les bureaux, locaux, administration, imprimerie et composition de mon

1. Neuchâtel, Éditions H. Messeiller, 1952.

journal quotidien « *L'Étoile Française* », 16, rue de la Grande Batelière, au dessus du Gaulois.

En outre, l'appui du journal t'est entièrement acquis puisque nous y collaborerons.

Viens quand tu voudras me voir dans mon cabinet que je mets également à ta disposition.

Ed. Taine.

P.-S. — Occupe-toi au plus tôt de ton installation personnelle. Mon premier numéro devant paraître du 5 au 10 Xbre.

E. T. [1]

Le Verdict, à ma connaissance, ne vit jamais le jour, mais le premier numéro de *L'Étoile Française* parut le mardi 14 décembre 1880, avec le premier feuilleton de *L'Ève nouvelle*. Il était d'ailleurs en retard d'un jour, ainsi qu'il résulte de cette annonce à la quatrième page :

Paraît lundi matin, 13 décembre
L'ÉTOILE FRANÇAISE
Journal de combat, républicain, quotidien.
Dès son premier numéro, *L'Étoile Française* publiera en feuilleton
L'ÈVE NOUVELLE D'EDISON
la plus saisissante et la plus étrange conception de la littérature française
par le comte *de Villiers de l'Isle-Adam.*
Rédaction et Administration : — 16, rue de la Grange-Batelière, Paris.

Cette annonce était flanquée, à droite et à gauche, du prix du numéro : 15 centimes, et des conditions d'abonnement.

Le premier feuilleton, portant comme titre, simplement, *L'Ève nouvelle*, est daté du 13 décembre 1880, alors que le numéro du journal porte la date du mardi, 14 décembre. Le feuilleton s'étale au rez-de-chaussée des deux pages intérieures de la feuille. Le même numéro contient, en première et deuxième page, *Vox Populi*, dont c'est la première publication. *L'Ève nouvelle* continua à paraître, avec quelques interruptions, jusqu'au 4 février 1881. Le dernier feuilleton porte le n° 45, bien qu'en réalité ce fût le 46e, car il y eut deux fois le n° 15. Il y eut également des erreurs dans la numérotation des chapitres, et même une transposition dans l'ordre de ceux-ci, rectifiée par une note de la rédaction, le 21 décembre 1880. Bien qu'il porte, comme les précédents, la mention rituelle « (à suivre) », le dernier feuilleton n'achève pas *L'Ève Nouvelle*. Il contient les chapitres suivants du Livre sixième : VIII. — *Révolte* ; IX. — *Incantation* ; X. — *Idylle nocturne* ; XI. — *Adieu*. Ce dernier s'achève par ce dialogue :

« A propos, — et la vivante ? demanda Edison.
Lord Ewald tressaillit.
— Ma foi, dit-il, je l'avais oubliée.

Les lecteurs de *L'Étoile Française* n'en surent jamais davantage. Dans la publication de *L'Ève future* de *La Vie Moderne*, ce dialogue,

1. Lettre inédite.

laissé en l'air par *L'Étoile Française*, appartient au chapitre XI. — *Explications rapides*. Dans l'édition en librairie, il fait partie du chapitre XII. — *Penseroso*.

Il existe de très nombreuses variantes entre *L'Ève nouvelle* et *L'Ève future*, de même qu'on en relève quelques-unes, beaucoup moins importantes, entre le texte de *La Vie Moderne* et celui du volume paru chez M. de Brunhoff, en 1886. Ces dernières ont fait l'objet d'une étude de M. E. Drougard, dans le *Bulletin du Bibliophile* de juillet 1949. Le texte de *L'Ève nouvelle* reste à étudier.

Pourquoi la publication de *L'Ève nouvelle* resta-t-elle en suspens dans *L'Étoile Française*, alors qu'il ne restait plus que deux ou trois chapitres avant la fin ? Le journal ne donne aucune explication et, après quelques jours sans feuilleton, le 12 février 1881, à la place de l'œuvre de Villiers, il donne *Clémentine de Charles*, par Maurceley et, le 15, il annonce un nouveau roman, *La Femme à cent sous*, de A. Lapointe. Villiers n'avait-il pas terminé son œuvre et l'administration du journal se lassa-t-elle de l'attendre ? C'est assez dans la manière de Villiers qui, peut-être, ne se décidait pas à conclure.

Cependant, il est à remarquer que cette cessation de la collaboration de Villiers à *L'Étoile Française* coïncide avec un changement d'orientation affirmé, désormais, à chaque page de ce quotidien :

Nous voulons nous mettre davantage au diapason de ce que nos abonnés réclament....

Nous affirmerons davantage nos idées républicaines....

Nos lecteurs veulent être amusés et distraits....

Ne dirait-on pas un écho de la conversation de *Deux Augures* ?...

Enfin, dès le 5 février 1881, lendemain du dernier feuilleton de Villiers, le prix du journal passait de 15 à 10 centimes [1].

Villiers de l'Isle-Adam père de famille.

Tous les écrivains qui ont noté le souvenir de leurs relations avec Villiers dans les dernières années de sa vie, ont parlé de *Totor* ainsi que le nommait familièrement l'auteur d'*Axël* qui entourait cet enfant d'une sollicitude et d'une tendresse qu'on n'aurait pas attendues de l'éternel absent des contingences terrestres. Dès que le bambin eut cinq ou six ans, Villiers l'emmenait avec lui, au café et chez ses

1. Depuis la rédaction de cet article, il nous a été permis de découvrir que *L'Ève nouvelle* avait fait l'objet d'un premier essai de publication dans *Le Gaulois*. En effet, à partir du 4 septembre 1880, en 14 feuilletons quotidiens (sauf le 14 septembre), le journal d'Arthur Meyer donne tout le Premier Livre de *L'Ève nouvelle* qui s'achève le 18 septembre 1880 sans aucune explication sur l'arrêt de la publication. Le 19 septembre, *Le Gaulois* paraît sans feuilleton et annonce un nouveau roman, *La Femme d'Or*, de Saint-Juirs, dont la publication commence, en effet, le lendemain, 20 septembre 1888.

N'est-il pas curieux de constater que, successivement, *L'Ève nouvelle*, cette magnifique tentative de création de l'Idéal féminin, dut s'effacer pour faire place, dans le très-bourgeois *Gaulois* à *La Femme d'Or* et dans la démocratique *Étoile Française*, à *La Femme à cent sous* ?

amis. L'enfant était charmant, si l'on en croit une aquarelle de Guth, datée de 1888, qui le représente joufflu avec de longs cheveux bouclés. Cette image porte, au-dessous du nom, *Victor Villiers de l'Isle-Adam*, écrit de la main paternelle, cette dédicace manuscrite du même : « *A Totor, son papa, Mathias Villiers de l'Isle-Adam* »[1]. Huysmans, pourtant peu porté aux manifestations de tendresses sentimentales, écrivait à un ami, le 8 juillet 1886 :

Villiers est venu dimanche avec son enfant : imaginez un mioche joli, bien qu'ayant encore le type kalmouk du père, avec de grands yeux qu'il tient évidemment de sa mystérieuse mère. Ce pauvre petit diable très gentil — trop intelligent — est un Villiers, *maternel*, plus que paternel. C'était vraiment touchant ; ça a fini, par exemple, comme toujours, à minuit. Villiers divaguait — et il a fallu que Bloy les reconduise, crainte d'accidents tandis que Villiers dissertait de sciences occultes [2].

Quelques jours auparavant, le 3 juillet, Léon Bloy écrivait à la femme de son ami Louis Montchal :

Mon cher ami Villiers a un petit garçon de cinq ans, de la plus grande beauté. Eh bien ! quand je vais chez lui, je deviens comme un aliéné. Je me roule aux pieds de cet enfant et je l'épouvante presque en l'embrassant avec des larmes et des sanglots [3].

Tous les amis de Villiers réclamaient Totor. Verlaine avait souhaité sa présence à l'un de ses « mercredis » de la rue Royer-Collard, car Villiers lui répondait, le 7 octobre 1888 :

Mon cher Verlaine,
Je reçois ta bonne lettre ce matin. J'irai mercredi. Probablement avec Dierx. — Quant à mon petit garçonnet, il a cinq bons points que Mercier a vus de ses yeux, et il dormirait peut-être à la veillée ; puis il fait frisquet, depuis quelque temps. Enfin, nous verrons : — j'ai appris à ce Totor :

Commence par prier pour... nous [4]

(avec un petit arrangement *ad hoc*). Tu passeras sur cette incartade inconsciente et sans conséquences... [5].

Le 1er février 1887, invitant Villiers à un de ses dîners dominicaux, Huysmans précisait :

... Vous seriez admirable si, avec Totor, vous veniez dîner, dimanche, 11, rue de Sèvres [6].

Tous les biographes de Villiers ont rapporté l'histoire de son enlèvement, lorsqu'il avait sept ans, par une troupe de saltimbanques qui stationnait dans les environs de Saint-Brieuc. Son père l'aurait

1. Voir la reproduction de ce portrait, avec l'autographe de Villiers, dans la brochure du Comte H. Le Noir de Tournemine : *Autour de Villiers de l'Isle-Adam*, Saint-Brieuc, Francisque Guyon, 1906.
2. Lettre inédite.
3. Léon Bloy, *Lettres aux Montchal*, Paris, Typographie François Bernouard,...
4. Allusion à un vers d'*Amour* qui venait de paraître :
« *Commence par prier pour moi* » (Lucien Létinois, XXII).
5. Ernest Delahaye, *Documents relatifs à Paul Verlaine*, Paris, « Maison du Livre », 1919.
6. Lettre inédite.

retrouvé quelques jours après, à Brest, déjà devenu le favori de la troupe ambulante. Plus tard, lui-même racontait cette aventure, en l'amplifiant et en la magnifiant : « Il fallait l'entendre, écrit son premier historien, Robert du Pontavice de Heussey, lorsque, dans son style imagé, il faisait revivre les souvenirs des *deux années* qu'il avait passées au milieu de ces admirables et sinistres bohémiens, visitant successivement l'Italie, l'Allemagne, le Tyrol et la chevaleresque Hongrie, sauvé et rendu enfin à sa famille, par le dévouement d'une jolie Tzigane, dernière descendante d'une race séculaire, etc. [1] »

Faut-il croire que Totor fut l'objet d'une aventure analogue ? C'est ce qui semble résulter d'un brouillon de lettre de la main de Villiers et adressé au Préfet de Police. Le document n'est pas daté ; mais comme il y est question de la Place de Clichy, on peut le situer vers 1883 ou 1884, car l'auteur des *Contes cruels* habitait à cette époque, au 16 de ladite place, un immeuble qui, depuis quelques années, a fait place aux bâtiments du Lycée Jules-Ferry. Le souvenir de cette adresse nous est conservé par un quatrain de Mallarmé :

Monsieur le Comte de Villiers
De l'Isle-Adam, qu'on serait aise
De voir parmi mes familiers,
A Paris, Place Clichy, seize.

Mais voici le témoignage de l'angoisse paternelle et de l'appel à l'autorité préfectorale pour assurer la sécurité des enfants dans les rues de Paris :

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous demander un instant d'audience pour vous soumettre un fait particulier, qu'il serait difficile et trop long d'exposer par écrit — il s'agit, d'une part, d'une tentative de rapt d'enfant — le mien — par deux malfaiteurs des boulevards extérieurs, lequel rapt a été tenté dans des conditions d'audace incroyable, hier au soir place de Clichy.

Et, d'autre part, de la conduite inexplicable d'un gardien de la paix auquel on venait demander secours en cette circonstance [2].

Quelles que fussent la conscience et la tendresse avec lesquelles Villiers acceptait ses devoirs de paternité, chez lui, l'idéaliste impénitent, le créateur de Tullia Fabriana, de Morgane, d'Akëdysséril, d'Hadaly, de Sara de Maupers et de maints types de la femme supranaturelle, ne perdait jamais ses droits, et sa prodigieuse verve imaginative lui faisait raconter à ses amis que ce bel enfant, qu'il était si fier de promener par la main, « lui avait été apporté dans une corbeille, à son domicile, de la part d'une princesse authentique, d'une beauté surhumaine, qu'il avait rencontrée et possédée dans une serre, au cours d'une soirée chez la princesse Ratazzi... » [3].

1. Robert du Pontavice de Heussey, *Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Albert Savine, 1893.

2. Document inédit.

3. Léon Deffoux, *Les derniers jours de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, « La Centaine », 1930, p. 14. Léon Deffoux ajoute : « Cet étonnant récit n'allait pas sans faire

Seules, dans cette histoire, étaient exactes ses relations avec la Princesse Ratazzi. Petite-fille de Lucien Bonaparte, Marie Laetitia Studolmine Wyse, surnommée la *Princesse Brouhaha*, épousa successivement Frédéric de Solms, le Commandeur Urbain Ratazzi et don Luiz de Rute y Giñez. Elle était familière du salon de Nina de Villard où Villiers la rencontra. Il assista certainement aux soirées qu'elle donnait à l'hôtel d'Aquila, 45, avenue du Bois de Boulogne, où elle rendait ses politesses à Nina en la priant d'amener la fleur du panier de la littérature et des arts qui fréquentait le célèbre salon du 82, rue des Moines. Mais si la naissance de Totor est un conte, c'est un *conte cruel*, dont la banalité est brutalement résumée par cet acte d'état civil :

Extrait des minutes des Actes de Naissance
du IX^e^ arrondissement de Paris
ANNÉE 1881

L'an mil huit cent quatre vingt-un, le onze janvier à quatre heures du soir acte de naissance de : Victor Philippe Auguste DANTINE, du sexe masculin, né le dix janvier courant, à une heure trois quarts du soir, rue de Dunkerque, 60, fils de Marie Elisabeth Dantine, âgée de trente cinq ans, journalière, demeurant à Paris, rue de Larochefoucault, — 64. Dressé par nous, Gustave Alexandre Peutin dit Tancrède, adjoint au Maire, Officier de l'État civil du neuvième arrondissement de Paris, sur la présentation de l'enfant et la déclaration faite par Suzanne Anatole Avenel, sage-femme, âgée de quarante-huit ans, demeurant à Paris, 60, rue de Dunkerque, ayant assisté à l'accouchement, en présence des témoins, MM. Victor Panot et Charles Mahrant, qui ont signé avec la déclarante et Nous après lecture.

[Suivent les signatures.]

[En marge :] Par acte de mariage contracté en la Mairie du VII^e^ arrt de Paris, le 14 août 1889, Jean Marie Mathias Philippe de VILLIERS de l'ISLE-ADAM et Marie Elisabeth DANTINE ont reconnu et légitimé l'enfant ci-contre. Paris, le 7 janvier 1890. Le Greffier, [signé :] Garcement[1].

Le 23 février suivant, l'enfant était baptisé, ainsi qu'il appert des archives de l'église de la Trinité :

Diocèse de Paris
PAROISSE DE LA SAINTE TRINITÉ

—

L'an mil huit cent quatre vingt-un, le vingt-trois février a été baptisé Marie Joseph Alphonse Victor Philippe Auguste.

fils de Marie Elisabeth DANTINE
demeurant rue Larochefoucault, 64.

Le parrain a été Alphonse Jorre, demeurant rue Larochefoucault, 64.

grincer quelque peu J.-K. Huysmans. On sentait que l'auteur d'*En ménage* était toujours sur le point de dire à Villiers : « Allez, vous feriez mieux de nous avouer que vous avez eu ce gosse avec votre femme de ménage.... »

En effet, dans la lettre inédite du 8 juillet 1886, citée précédemment, on entend un écho de ce grincement, lorsque Huysmans écrit à son correspondant : « ... *de grands yeux qu'il tient* ÉVIDEMMENT *de sa mystérieuse mère* ».

Le pessimisme naturaliste de Huysmans ne pouvait comprendre le besoin d'évasion dans l'irréel qui soutenait Villiers au-dessus de sa misère.

1. Document inédit.

La marraine a été Caroline Cheynet, femme Bénistant, demeurant rue Larochefoucault, 64 [1].

Ainsi, la « princesse » se nommait humblement Marie Dantine. Elle était veuve d'un cocher, Joseph Brégeras, dont elle avait déjà un fils prénommé Albert, et elle exerçait la profession de journalière. Dans aucun de ces actes, si ce n'est dans la mention marginale ajoutée neuf ans plus tard à l'acte de naissance, n'apparaît le père de Totor. Cependant les prénoms donnés à la mairie, puis ajoutés au baptême, évoquent l'ascendance paternelle : Joseph rappelle le marquis Joseph Toussaint, Victor, le grand-oncle, curé de Ploumilliau, enfin, Philippe Auguste étaient empruntés au père naturel. Malgré cette discrétion qu'il devait à son nom et, surtout, à ses père et mère encore vivants, Villiers n'en accepta pas moins les charges de sa clandestine paternité, soit la mère, le fils du premier lit et le nouveau-né.

Littérature judiciaire.

Le 23 juillet 1882, Villiers de l'Isle-Adam écrivait à un ami :

... J'ai reçu vos deux lettres en même temps, car je ne demeure plus rue de Bruxelles, mais rue Fontaine, 29, Hôtel Saint-Georges.

Ainsi j'erre d'endroits en endroits jusqu'à ce que j'aie gagné un lit, une table et une chaise. J'espère que ce ne sera pas long désormais, car les épreuves, bien qu'elles ne soient jamais imméritées, quand elles sont un peu trop lourdes, finissent par accabler et notre faiblesse ne les sent plus comme des grâces [2].

Le pauvre Villiers ne cessa jamais d'errer. A Paris seulement, j'ai relevé plus de trente logis différents où il vécut des périodes plus ou moins longues de sa courte existence, et je ne suis pas sûr d'en avoir épuisé la nomenclature.

En 1886, il habitait 31, rue de Maubeuge et il faut croire qu'il avait gagné les quelques meubles que son humble ambition lui faisait désirer quatre ans auparavant, car au mois d'avril, par la diligence de Me Gavard, huissier, cette affiche s'étalait à sa porte :

VENTE
PAR AUTORITÉ DE JUSTICE
Hôtel des Commissaires-Priseurs
No 6, rue Rossini, à Paris
Le huit avril 1886 — heure de midi

Consistant en :

Bureau, table
Chaises, Calorifère, etc.

Expressément au comptant [3].

1. Document inédit.
2. Lettre inédite à un ami non identifié.
3. Document inédit.

A peine les avait-il conquis qu'on lui contestait la propriété de la table et de la chaise qui lui permettaient d'écrire autrement qu'à plat ventre sur le plancher d'une chambre nue, comme la légende veut que fut écrite *L'Ève future*. Si on lui laissait son lit, c'est que la loi miséricordieuse le met à l'abri des saisies.

Cette vente par autorité de justice avait lieu à la requête du « Crédit Général des Flandres » dont le siège était à Bruges, 100 *bis*, rue des Pierres. J'ignore quelle dette Villiers pouvait avoir contractée envers cette banque flamande. N'était-ce pas une séquelle des opérations financières du marquis, dont le fils avait assumé courageusement la succession ?

Quoi qu'il en soit, on peut remarquer que la ville de Bruges était un lieu maléfique pour la famille de Villiers de l'Isle-Adam : le Maréchal Jean « fut occis à Bruges par le commun peuple ainsi qu'il pensait prendre la ville avec son seigneur et maître le mercredy ès fêtes de Pentecostes l'an de Notre Seigneur mil quatre cent trente sept », ainsi qu'on pouvait lire sur son tombeau en l'église Saint-Donat (aujourd'hui détruite). Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, au service duquel le Maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam avait trouvé la mort, stipula formellement, par le traité conclu le 17 février 1438, qu'une somme de 10 000 couronnes d'or serait payée par la commune de Bruges au fils du trépassé, et qu'un anniversaire solennel serait célébré chaque année, à perpétuité, en présence du magistrat, pour le repos de l'âme de son excellent serviteur [1].

La vente, prévue pour le 8 avril 1886, n'eut lieu que le 1er mai suivant, à deux heures de l'après-midi, sur place, par les soins de Me E. Fontaine, commissaire-priseur.

Avec quelques jours d'avance [2], le Crédit Général des Flandres, de Bruges, avait fait célébrer l'anniversaire de la mort du Maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam, en faisant disperser aux enchères, pour quelques sous, les meubles de son descendant. Le magistrat, prévu par le duc de Bourgogne, était remplacé par un recors. Encore un conte cruel vécu !

Le dernier logis. — Le dernier des Villiers.

En avril 1889, Villiers, déjà très malade, avait quitté son insalubre gîte, au quatrième étage, 45, rue Fontaine à Paris et il était allé habiter à la campagne, 15, rue de la Croix (aujourd'hui rue Émile-Zola), à

1. Cf. *Inscriptions funéraires de la Flandre occidentale*, par J. Gailliard, tome Ier p. 95 (2 vol., Bruges, Edw. Gailliard, 1851). — Convertie en prison à l'époque de la Révolution française, l'église Saint-Donat de Bruges avait vu enlever ou briser ce qu'elle avait de plus précieux. Vendue en 1799, elle fut démolie avec les maisons voisines, le 14 octobre de la même année. (Cf. *Histoire de Bruges et des événements dont cette ville a été le théâtre jusqu'à la Révolution française*, par Alexandre Couvez, Bruges, Vandecasteele-Werbrouck, 1850.)

2. Le Maréchal Jean avait été tué le 22 mai 1437.

Nogent-sur-Marne, une maison avec un jardin. C'est là qu'il vécut, *chez lui*, ses derniers jours, recevant les soins du Docteur Albert Robin et du Docteur Fournier. Le 12 juillet suivant, n'en pouvant plus, il se fit transporter à l'Hospice des Frères Saint-Jean-de-Dieu, 19, rue Oudinot, à Paris. Le 24 juillet, se sentant en danger, il se fit apporter une feuille de papier timbré à soixante centimes et il rédigea ce testament :

Je soussigné Mathias de Villiers de l'Isle-Adam déclare donner et léguer à Monsieur Victor Philippe Auguste Dantine, mineur, né à Paris le dix janvier mil huit cent quatre vingt un, tous les biens que je laisserai au jour de mon décès, l'instituant, à cet effet, mon légataire universel.

Paris, le vingt quatre juillet, mil huit cent quatre vingt neuf

Mathias de Villiers de l'Isle-Adam [1].

Dans la nuit du 12 août suivant, ayant, sans doute, dans la journée, été pressé par Huysmans d'épouser la mère de son fils, pour légitimer celui-ci, le moribond, dont l'insomnie était hantée par cette pensée de l'avenir de son enfant, l'esprit torturé par la perspective de cette mésalliance devant laquelle l'orgueil de sa race refusait de s'incliner, tenta un dernier effort pour éviter cettt humiliation et il jeta sur un chiffon de papier, d'une écriture tragiquement déformée par l'angoisse et la souffrance, cette suprême déclaration :

ce 12 août au
soir
deux heures
du matin

me sentant un peu malade
et en cas d'accident je
donne et lègue mes
livres, hélas, le peu
que ce peut être à
madame Marie Bré-
geras qui m'a *donné*
mon fils Victor
QUE JE RECONNAIS PAR
la présente, A LA HATE
Mathias de Villiers de
l'Isle-Adam.

Cet émouvant autographe, découvert par M. Alan W. Raitt qui l'a cité dans son étude « The last Days of Villiers de l'Isle-Adam » (*French Studies*, juillet 1954), a été reproduit en fac similé, en tête des *Reliques* de Villiers de l'Isle-Adam (Paris, José Corti, 1954).

Deux jours après, ayant enfin cédé aux instances de Huysmans, Villiers épousait la mère de son fils, qui héritait ainsi légitimement du nom de Villiers de l'Isle-Adam et des « biens » de son père :

Extrait des minutes des Actes de Mariage
du VII[e] arrondissement de Paris
Année 1889

L'an mil huit cent quatre vingt-neuf, le mercredi quatorze août à quatre

1. Document inédit.

heures du soir, Nous, Claude Arthur Pougy, Adjoint au Maire, Officier d'Académie, Officier de l'État civil du septième arrondissement de Paris, agissant en exécution de l'Instruction Ministérielle du 11 mai 1811 relative aux mariages *in extremis* sur la production du certificat délivré le dix courant par le Docteur Mène, demeurant à Paris, rue Oudinot, 20, et constatant que le sieur Jean Marie Mathias Philippe Auguste de VILLIERS de L'ISLE-ADAM est dans l'impossibilité absolue de sortir de sa chambre, nous nous sommes transportés au domicile du dit de Villiers de l'Isle-Adam que nous avons trouvé malade de corps, mais sain d'esprit et d'entendement, le dit de VILLIERS de L'ISLE-ADAM nous a requis de procéder à la célébration de son mariage que nous avons prononcé après avoir fait ouvrir les portes de sa maison et constaté comme suit. — Acte de mariage de Jean Marie Mathias Philippe Auguste de VILLIERS de L'ISLE-ADAM né à St Brieuc (Côtes du Nord), le sept novembre mil huit cent trente-huit, homme de lettres demeurant à Paris, rue Oudinot 19, avant rue Fontaine, 45, fils majeur de Joseph Toussaint Charles de VILLIERS de L'ISLE-ADAM et de Marie Françoise LE NEPVOU de CARFORT DANIEL de KINOU [*sic*], époux décédés, d'une part. — Et de D^me^ Marie Elisabeth DANTINE, née à Vielsalm (Luxembourg), le quinze août mil huit cent quarante cinq, sans profession, demeurant à Nogent-sur-Marne (Seine) et avant 45, rue Fontaine, fille majeure de Jean Joseph DANTINE et de Pétronille CAHAY, époux décédés, veuve de Joseph BREGERAS, la future et les témoins du présent acte lesquels affirment la connaître déclarent avec serment que ses aïeuls et aïeules sont décédés et qu'ils ignorent le lieu de leur décès, d'autre part. — Dressé par Nous, Claude Arthur Pougy, Adjoint au Maire, Officier d'Académie, Officier de l'État civil du septième arrondissement de Paris, qui avons procédé publiquement au domicile du futur en la célébration du mariage dans la forme suivante : Après avoir interpellé les futurs qui ont déclaré qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage et en outre qu'ils reconnaissent pour leur fils en vue de légitimation VICTOR PHILIPPE AUGUSTE, né à Paris, le dix janvier mil huit cent quatre vingt-un, inscrit le lendemain à la mairie du neuvième arrondissement, comme fils de la susnommée, Nous leur avons demandé s'ils veulent se prendre pour époux, et chacun ayant répondu affirmativement et séparément à haute voix, Nous avons prononcé au nom de la Loi que : Jean Marie Mathias Philippe Auguste de VILLIERS de L'ISLE-ADAM et Marie Elisabeth DANTINE sont unis par le mariage, en présence de : MM. Stéphane Mallarmé, homme de lettres, quarante sept ans, rue de Rome, 89, Georges Huysmans, homme de lettres, âgé de quarante ans, rue de Sèvres, 11, Léon Dierx, homme de lettres, âgé de cinquante-un ans, demeurant Avenue de Clichy, 13, Gustave de Malherbe, rentier, âgé de trente quatre ans, demeurant rue Notre Dame des Champs, 54, témoins qui ont signé avec les époux et Nous, après lecture.

[Suivent les signatures.]

[En marge :] Enregistré à Paris, 7^e^ Bau le 29 9bre 1889, F^o^ 37 V^e^ C^i^ 3, reçu trois francs 75 C/X^es^ compris, [signé :] Péris [1].

Le 18 août suivant, à 11 heures du soir, Jean Marie Mathias Philippe Auguste de Villiers de l'Isle-Adam avait cessé de vivre « chez les passants ». Le peintre Franc Lamy dessina une dernière image de son ami reposant enfin pacifié sur le petit lit de sa chambre nuptiale et mortuaire, chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu. Ce dessin a été reproduit en frontispice de l'édition Chamuel d'*Elën* (1896).

1. Document inédit.

Dans ses souvenirs, *Avant l'Oubli*, publiés par la *Petite Illustration*, du 15 avril 1933 au 23 juillet 1938, Henri Lavedan consacre un chapitre à Villiers qu'il avait bien connu et rencontré souvent, accompagné de Totor. L'Académicien, auteur du *Prince d'Aurec*, écrit, le 22 septembre 1934 :

> ... il y a quelques mois, les journaux nous apprenaient en deux lignes qu'on avait découvert à la campagne, dans le fossé de je ne sais plus quelle grand'route, le corps d'un homme mort de faim, « fils de Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain bien connu ». C'était lui, mon Totor.

Qu'un reporter, pressé de livrer sa copie et désireux de devancer ses confrères dans l'annonce d'un fait-divers plus ou moins sensationnel, se laisse abuser par une similitude de nom, c'est banal et sans importance ; mais qu'un écrivain, prétendant à ce titre, recueille, sans contrôle, dans des mémoires qu'il destine gravement à la postérité, de semblables erreurs, on a peine à admettre une telle légèreté.

Il est vrai qu'il a fallu que M. Henri Lavedan meure à son tour et que sa bibliothèque soit dispersée (5, 6, 7 mai 1941) pour qu'on sache qu'elle contenait l'unique exemplaire connu d'*Azraël*, alors que tous les bibliographes de Villiers avaient parlé de cette œuvre sous une forme dubitative et se demandaient si elle avait été publiée [1]. M. Lavedan, qui possédait tous les livres de Villiers avec d'amicales dédicaces, ne fit jamais un geste pour résoudre cette énigme dont, seul, il avait la clef.

Quant au dernier des Villiers de l'Isle-Adam, la vérité sur sa mort n'est pas aussi romantiquement tragique que l'ont rapporté des journalistes pressés et, à leur suite, un « Immortel » étourdi. Mais la légende, qu'il avait contribué à créer, poursuivit Villiers jusque dans sa descendance et jusque sous la plume des témoins de sa vie. Si les « biens » de son père n'assurèrent pas à Victor de Villiers de l'Isle-Adam les trésors de la crypte du château d'Auersperg, ils lui permirent néanmoins, tout au long de sa brève existence, d'avoir un domicile et un lit. Il mourut à vingt ans, miné par la tuberculose, le 28 avril 1901, chez sa mère, 131, avenue de Saint-Ouen, à Paris. Il repose, avec son père, au Père Lachaise, sous une dalle de pierre marquée de l'écu « d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère d'hermine vêtu d'un fanon du même ».

JOSEPH BOLLERY.

1. Cf., entre autres, E. Drougard, *Les Trois premiers Contes* (2 vol. in-8°, Paris Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1931), t. I, p. 201 et suiv.

RIMBAUD, L'APPRENTI SORCIER

En rêvant aux « Voyelles »

(Une hypothèse investigatoire)

> Si l'on avait demandé au gendre de Laban pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne faisaient pas des agneaux verts, il aurait été bien embarrassé.
>
> VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs.*

J'ai souvent admiré qu'on mît parfois en note, au bas d'un texte, ce que chacun sait, ou du moins peut chercher et trouver, et non ce que soi-même on ignore, quitte à poser la question. Cet étonnement me revenait en lisant le vers de *Voyelles*

Je dirais quelque jour vos naissances latentes

annoté : « *Latentes*, cachées (mystérieuses) ». Une édition scolaire des *Pages choisies* de Rimbaud [1], la première, je crois, et fort méritoire et courageuse, nous donne l'occasion de constater, avec Étiemble, combien peu l'on sait pour expliquer ces poésies. Après tant de gloses, je nous croyais plus avancés. Visiblement, le travail entrepris depuis quelque temps sur le texte de Mallarmé doit être aussi appliqué aux poésies de Rimbaud.

On a cherché à expliquer ce trop célèbre sonnet en recourant tantôt à diverses théories occultes ou pratiques hallucinatoires, tantôt aux réminiscences, peu vraisemblables chez un jeune adolescent, d'un alphabet d'enfant (conscientes ou non, elles sont généralement plus tardives). Sur ce dernier point, M. Bouillane de Lacoste fait remarquer que dans un alphabet en couleurs, deux lettres en *noir* et *blanc* sont à peine concevables : en fait, on sait que l'exemplaire invoqué par Ernest Gaubert présente *A noir*, mais *E jaune* (supposé pâli, d'où *blanc*, dans celui qu'aurait eu Rimbaud enfant). Quant à prétendre associer *théoriquement* les couleurs et les sons, comme les poètes, après les philosophes, le faisaient depuis quarante ans au moins, je pencherais à croire qu'une telle pensée était assez éloignée de son esprit :

1. H. Bouillane de Lacoste, *Classiques illustrés Vaubourdolle* (Hachette, 1955).

pourquoi donc aurait-il laissé de côté une couleur aussi fondamentale que le *jaune*, si ce n'était le hasard qui avait conduit d'abord son investigation poétique ? Et l'on pourrait bien dire que toute poésie est un hasard confirmé. Évidemment, cette fois, son intérêt n'était pas d'abord aux couleurs, mais aux lettres. « Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. » Oui, mais Verlaine gâte tout, en ajoutant : « Il le voyait comme ça, c'est tout. » Qu'est-ce qu'il en sait ? Il est plus juste, à mon sens, lorsqu'il juge, tout en l'admirant (il n'y a pas d'antinomie), ce sonnet « un peu fumiste ».

Étiemble, ayant fait « table rase », nous convie à nous armer d'une grammaire et d'un dictionnaire. Chose facile pour qui, comme moi, connaît d'assez loin, en somme, la glose rimbaldienne [1]. C. A. Hackett, naguère, nous demandait de nous rappeler qu'il s'agissait d'un enfant, seulement trop idolâtré depuis lors. Son œuvre, jugements et poèmes, laisse apparaître un mélange d'arrogance et de fraîcheur, de crapule et d'aspiration à la pureté, de dons prodigieux et de limites, de tumultueux savoir et d'ignorance. Dans cette optique, prenons Étiemble au mot. Que dis-je, *aux mots*. Ce n'est pas aux couleurs, avons-nous dit, que Rimbaud ici s'intéresse, mais aux lettres.

Imaginons qu'il lui soit arrivé, comme à ses pareils, de se pencher et de rêver, à la bibliothèque ou à la maison, sur un dictionnaire, sur le trésor inépuisable d'un dictionnaire (*Thesaurus* !), du « Grand Dictionnaire Universel » de 1865 ou de tout autre. Il rêve sur ces colonnes qui, texte et illustrations, lui ouvrent un univers disparate et prodigieux, mystérieusement composé : tout un monde de réalités *naît*, à proprement parler, lettre par lettre et mot par mot, de ces majestueuses onciales, blanches ou noires, à coup sûr sans couleur. Mais les mots leur en donnent une. Certainement, peut-il penser, ce n'est pas un hasard, mais un mystère, si *alambic*, *alchimie*, *anathème*, *arcane*, *abîme* (je prends au hasard) commencent par la même lettre A ; ni si *épée*, *épieu*, *épine*, *esquille*, *écharde*, *éperon*, etc., assignent à l'E la pointe ; ni si une musique sonore se donne rendez-vous à O : *orchestre*, *orgue*, *orphéon*, *ophicléide*, voire *ocarina*. Un sens prédestiné, peut-être aussi une couleur, semble se dégager de chacune de ces lettres du dictionnaire, véritable *matrice*, qui porte en puissance autant de multiples réalités que de combinaisons infinies de lettres ajoutées à

1. La bibliographie des interprétations de ce poème est recueillie dans l'article de R. Etiemble, *Le Sonnet des Voyelles*, *R. L. C.*, 1939, p. 235-261, à compléter par quelques pages de son *Mythe de Rimbaud*, pour la période postérieure. La mienne se range du côté des explications par l'alphabet, émises par E. Gaubert dans le *Mercure de France*, 1er novembre 1904, p. 551 (reprises dans le numéro du 1er janvier 1935, p. 188) et par H. Hérault dans la *N. R. F.*, octobre 1934, p. 604 (« frêle château de cartes », commentaient H. Bouillane de Lacoste et P. Izambard dans le numéro cité du *Mercure* de 1935). Il me semble que ni l'un ni l'autre n'ont tiré un développement convenable de leur idée, obsédés qu'ils étaient d'abord par la couleur des voyelles. Je n'en saisis pas moins nos rencontres comme des indices, que je m'efforcerai de signaler.

cette initiale peuvent former de mots. *Latentes* : dans l'attente d'être. Il en est trop, c'est un vertige ! Mais à se borner aux archétypes de l'alphabet, qui sont les *voyelles*, les sons élémentaires, le prodige reste entier, seulement démonstratif :

... Voyelles,
Je dirai quelque jour *vos naissances latentes.*

Il les dit sans tarder. Cette magie, à mon idée, est tout aussi valable et attirante, — et substantiellement profonde, — pour l'esprit d'un enfant qui ne l'est plus tout à fait, que ces cauchemars alchimiques jaillis d'esprits plus érudits que le sien. Qui, vraiment, n'a pas rêvé, enfant, sur ces vignettes de frontispice où, pour chaque lettre, se regroupent dans le plus irréel des paysages des réalités disparates, désignant à l'œil ces *naissances latentes* des voyelles ou, d'ailleurs, des consonnes : une ancre, une astérie (vulgairement, étoile de mer), une antilope et une amphore se disposent en paix à l'ombre d'un A majuscule dans les jambages duquel une araignée a fait sa toile. Pourquoi cela, pourquoi ? Je ne dis pas qu'il se soit directement inspiré d'une de ces fantastiques compositions, mais que telle d'entre elles pouvait bien, si besoin était, lui figurer l'idée profonde que la lecture du dictionnaire lui proposait, et où je crois voir, à tort ou à raison, un thème poétique rare et authentique et le véritable point de départ de ce poème. Or, Rimbaud l'écrit à Paul Demeny, à l'époque assumée des *Voyelles* : « Des faibles se mettraient *à penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! » (15 mai 1871.)

A noir : non pas en soi, mais *A noir*, parce que *A, noir corset velu des mouches.* Sur la planche des *Arthropodes* s'étale obscènement l'*abdomen* de la mouche [1]. Et c'est l'abdomen qui est *velu.* On ne dit pas *corset*, élève Rimbaud, mais corselet ou thorax. — Je dis *corset*, parce que c'est le ventre de la mouche, couvert d'un corset de poils noirs. Croyez-moi qui aime regarder les mouches, étincelantes au soleil (vertes ou bleues, bien sûr, les plus sales), dont l'essaim bourdonnant [2] (oui, d'un *bombinare* inusité, issu de *bombinatio*, bourdonnement d'insectes, dans le dictionnaire latin) pullule autour des charognes, « au détour d'un sentier... sur un lit semé de cailloux ». Ce spectacle, familier aux champs, est de ceux qui fascinent un enfant, naïvement morbide. Baudelaire, pouvait-il l'oublier, a magnifié ce ventre ouvert :

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves....

1. Confirmé par la note de M. Coulon, *Mercure de France*, 1er janvier 1935, p. 180, de préférence à *Abeille* qui, malgré Virgile, ne hante pas la charogne et n'est pas si noire, mais figure sur l'alphabet Gaubert avec *Araignée, Astre, Arc-en-ciel.* C'est aussi le mot-clef pour H. Hérault.

2. Cf. *Chanson de la plus haute Tour* :

Au bourdon farouche
Des sales mouches.

A, golfes d'ombre : *abîme, abyssal, anse, antre, arcane.* Au propre, au figuré, en surface et en profondeur (abîme, projection de l'anse), tout dit la *mer* et la *ténèbre.* Ces charognes mêmes, « puanteurs cruelles », sont « golfes d'ombre », ventres ouverts sur le mystère [1]. A égale ombre, et pourriture des fonds, et cruauté des nuits et des abandons ; la femme en est. *A noir.*

E blanc, parce qu'*E, candeurs des vapeurs et des tentes.* Il avait d'abord écrit *frissons,* en double ; il préfère le réserver pour *ombelles.* Qu'importe, *candeur,* du latin encore, comme plus tard *virides,* est plus approprié, sinon aussi euphonique, pour désigner la blancheur de l'*écume* et de l'*étamine.* Et prenez les *vapeurs* comme vous l'entendez, au féminin (nuage, buée) ou au masculin, que je préfère (sillage d'écume des *steamers*), c'est toujours *blanc. Étamine* de l'*étendard,* peut-être *enseigne* (de cavalerie), ou cette flamme qui tremble (*frissons*) au sommet des tentes et qui s'appelle pavillon : quoi, c'est aussi une tente. Tout tourne en rond dans une blancheur qui claque au vent, ou frémit sur l'eau : une blancheur marine. Peut-être *exploration* aurait-il suffi à lui évoquer les blancheurs des *escales* en Orient et des *escalades* en montagne [2] ?

Lances des glaciers fiers : là j'achoppe, et me réconforte d'être seul à me poser la question. *Glaciers* pour leur blancheur et *fiers,* superbes et sauvages, pour leur altitude, leur air altier, soit. Mais, *lance* au poing, ils ont un air bien militaire, et, au pluriel, cela fait un véritable régiment. Certainement, le jeune Rimbaud n'a pas été y voir, et il en reste aux vignettes de la Bibliothèque des Merveilles (Hachette éditeur, 1865 et années suivantes). Pour lui, un glacier ne se présente pas, semble-t-il, comme une masse inclinée en lente progression, mais, disons, comme un élancement. Il est vrai qu'elle peut avoir ses émergences ou ses éminences. Mais cheminées ou éperons sont de roche, non de glace. Bloc erratique a bien rapport aux glaces qui le portent, mais c'est de roche et hors de compte. Tout ce qui pointe commence par E : *épi, épieu, épine, épée, échine, écharde, esquif, esquille, espadon, esturgeon,* etc. Faut-il chercher ailleurs du côté des marchands de sorbets ou mieux de ces navires brise-glaces, chargés de pourfendre, avec leur éperon d'acier, quelque banquise de Jules Verne ? L'échelle à glace est un moyen horizontal, non vertical, de sauvetage. Visiblement Rimbaud a pensé à quelque stalagmite de *glaçons,* comme l'indique une variante. Faute de mieux, je me rangerai à *Eguille,* orthographe archaïque, mais encore citée en 1865, d'*aiguille,* « som-

1. Noter cette rencontre avec Hugo (inédit pour Rimbaud) : « La science entre dans le *cadavre,* cette *caverne effrayante* où il n'y a plus l'homme et où il y a Dieu. » (*Océan,* p. 456.)

2. Sur le pouvoir évocateur de la toile, cf. *Les Poètes de sept ans* :

En bas, seul et couché sur des pièces de *toile*
Ecrue et pressentant violemment la *voile* !

met d'une montagne qui s'élève en pointe aiguë et élancée ». Ce n'est sans doute pas le dernier mot [1].

Rois blancs (et non *rais*, comme le montre clairement le *fac-similé*) n'a de sens qu'au pays où ils peuvent être noirs : *émirs* [2], *effendis*, *empereurs*, tous chefs ou seigneurs, donnent à penser que l'éminence est aussi figurée. Enveloppé de sa blanche gandoura, le premier a plus d'un titre à retenir notre attention. Mais je penche pour les rois d'ivoire au jeu d'*Échecs*, de *sha*, en persan roi, nous dit le dictionnaire. L'étymologie, ici, impose roi plutôt que chef.

J'hésitais pour ces ombelles frissonnantes, quand un ami des fleurs (le jeu se joue seul ou en société) me rappela l'*euphorbe*, qui croît sur le bord des chemins : double gain, elles sont lactescentes et « leurs fleurs sont disposées en ombelles ». Mais l'enfant n'a pas besoin du dictionnaire pour savoir que, pressées, elles donnent un lait blanc. Simplement, il les retrouve nommées au grand livre avec un plaisir familier.

I, pourpres. Non pas au singulier, mais au pluriel. Des étoffes teintes en rouge, mieux que des rougeurs. Pourquoi non des *Indiennes*, ces cotonnades des Indes qu'on faisait à Rouen [3] ? Mais *I rouge*, parce qu'*Incarnat*, d'abord, la couleur même des lèvres, de la chair et du sang. Sang pourpre, pourpre de colère et fièvre pourpre. I rouge parce qu'*incarnat*, *ire*, *ironie*, *ivresse* : rouges les lèvres d'une *Joconde*, rouge la colère et rouge aussi l'ivresse. Rouge le sang, mais pourquoi *craché* ? C'est qu'on le voit ? Une sorte d'équilibre spécieux s'établit, tant bien que mal, du mal et du bien, du putride et du pur, du sale et du propre : du sang craché et des lèvres belles, des rides alchimiques et des vagues marines, des strideurs en O et des silences angéliques. Comment se file l'association ? Par cet *ictère* grave, où l'on vomit le sang, causé par les « excès alcooliques..., les émotions vives, la colère » ? Non, jaune reste la jaunisse. *Infirmerie* est bien vague. *Ichor*, nous y voilà plutôt : sang des dieux grecs tourné par les médecins en sanie purulente, en bile, en décharge des femmes en couches [4]. Car, s'il est vrai, il y a beau temps que la surprise *ingénue* a fait place au souci *ingénieux* de surprendre : qui ? le lecteur, ou mieux le secret des mots ; un peu des deux.... Qui ne le sent à ces associations malgré tout dirigées et à cette interversion de l'alphabet : U avant O. Parce qu'il a le souci d'éviter l'*hiatus*, non pas ici, mais au premier

1. J. Richer suggère *Everest*.

2. *Emir*, figuré sur l'alphabet Gaubert, avec *Étendard*, *Esclave*, *Enclume*. *Eau*, mot-clef de H. Hérault, paraît, pour la sonorité, improbable.

3. Pour mention, *Indiens* ou *Iroquois* (Peaux-Rouges) de H. Hérault et, dans l'alphabet Gaubert : *Indienne*, *Injure*, *Inquisition*, *Institut*. Cf. *Les Poètes de sept ans* : il était « rouge »,

Quand venait, l'œil brun, folle en robe d'indiennes,
— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté....

4. Obsession des images de sang, comme plus tard chez Apollinaire. Cf. *Les Premières Communions* :

La vision la prit des candeurs du dimanche ;
Elle avait rêvé rouge. Elle saigna du nez.

vers, ce scrupule détournerait l'ordre des lettres dans le poème ? Allons donc, il s'encombre bien de l'uniformité des rimes féminines ! Sonnets « plus « *réguliers* » que ceux de l'année précédente », note prudemment M. Bouillane de Lacoste. Il doit y avoir une raison supérieure. Poursuivons l'épreuve.

U vert : *U, cycles*, c'est-à-dire U pour *Univers*, sans jeu de mots [1]. U vert, parce que l'U et le V ne font qu'un dans le latin *viridis*, qui donne le ton et la clé : *viridité*, synonyme peu usité de *verdeur* ou *verdure*, mais auquel il faut bien recourir pour désigner l'état de ce qui est vert, car la langue française manque d'un mot à cet effet. Tout vert en U ou en V, comment cela se peut-il ? *Undae, urus, Urania* ou *vagues* (et *vents*), *vaches, vieillards* [2]. Mais pourquoi *cycles* ? L'univers suffirait à en rendre compte. Mon dictionnaire tourne-t-il au latin ? *Umbilicus* évoque tout ce qui est circulaire ou cylindrique. *Unda* : les vagues, ces « vibrements », ondulations des mers soulevées par les vents. *Divins* : à cause d'Éole, ou d'Uranus, qui épousa la Mer ? C'est que Dieu n'est effectivement pas éloigné et que Rimbaud, peu à peu excité par tant de coïncidences trouvées ou provoquées, tourne au mage, se croit ou se donne l'air de se rapprocher d'une explication universelle. L'association, à vrai dire, se fait cette fois plus encore par les formes que par les couleurs et les lettres. Tout tourne en ondes, cycles de l'univers, vagues de la mer, rides des fronts, sauf ces *pâtis* qui s'insèrent par la *viridité* universelle de la vie sur terre comme sur mer. *Vibrements... des mers virides, paix des pâtis* : une allitération parallèle soude aux verdures marines ces verts pâturages où paissent les vaches (ou les *ures*) ; mais *paix* suggère que l'association s'est doublée d'un contraste de la violence des mers à la quiétude des pâtures immobiles [3]. *Paix des rides* : l'association se poursuit par la forme (on dit aussi des « rides » ou des « risées » à la surface des flots) sous le signe de la lettre : *Uranie*, muse de l'Astronomie, a plus d'un droit à une révérence de l'Alchimie, ou à une association avec elle. Sa robe, cependant, est azurée, et non pas verte. Mais il y a les *azurs verts* du *Bateau Ivre*, les *cieux vert-chou* de mes *Petites Amoureuses* et *moirés de vert* des *Premières Communions*. Ou faut-il renoncer à la couleur et se borner à ces ondes abstraites inscrites par les veilles aux fronts des solitaires ? ou croire, satiriquement, que la claustration studieuse verdit le front des savants, tels, dans *les Assis*, ces « *verts* pianistes » des bibliothèques, qui ont « les yeux cerclés de bagues *vertes* » ? Mais le ton serein de ce vers s'accommode mal de cette caricature chromatique, à moins qu'elle ne dépouille le sarcasme pour ne garder que le symbole (sans aller jusqu'à la pureté expliquée par C. A. Hackett) ou quelque reflet peu croyable d'une

1. *Univers* pour Hérault. Je ne crois pas nécessaire de supposer l'évident jeu de mots. Il est remarquable, à propos de *viridité*, que nos substantifs désignant la coloration tournent au figuré : *candeur, verdeur, rougeur*.
2. L'alphabet Gaubert donne aussi *Ure* et *Uranie*, à côté d'*Uniforme* et d'*Urne*.
3. Cf. dans *Alchimie du Verbe* : « La félicité des bêtes ».

vision de Rembrandt (son *Philosophe* est phosphorescent) ou de Dürer ou de tel peintre flamand ? Un point d'interrogation. Pourquoi faut-il qu'un vers sans rapport de Victor Hugo me hante ici :

> Comme les *ulémas* quand paraît le muphti...[1].

Ah, si ces « docteurs de la loi » étaient vêtus de vert ! Mais, chez Hugo, ce sont des arbres, « vieillards... tout ridés » qui

> Contemplent de son front la sereine lueur
> Et murmurent tout bas : C'est lui ! c'est le rêveur !

Non, l'alchimie, par Uranie ou autrement, s'imposait là comme une préparation psychologique du dernier tercet en O, auquel est dévolue la part d'évoquer l'Etre : après l'Univers, son Créateur, Dieu. C'est là, sans doute, la raison de l'interversion des deux dernières voyelles.

O bleu. Mettons à cause d'*outremer*, car cet O saura se foncer en violet : O bref, *omicron*, bleu de ciel ; O, *l'oméga*, lie de vin ou aubergine. Je serais tenté de trouver que c'est le seul endroit où se marque un effort d'équivalence des sons et des couleurs : *oméga*, plus grave et soutenu, plus sombre en somme qu'*omicron*, comme le violet par rapport au bleu. Le crépuscule se charge de cette nuance, de cette mue. Mais, jouant le jeu de l'audition colorée, je gage que j'aurais vu cet O du plus bel or, couleur de clairon.

O suprême Clairon. Rimbaud, ici, n'abuse pas des majuscules. Celle-ci, visiblement, indique qu'il ne s'agit pas de n'importe quel clairon, mais bien de l'éternelle Trompette de l'Apocalypse, celle qui convoquera les morts au Jugement Dernier [2]. Car, comme l'avait dit Hugo :

> Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.
> Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
> Calme, attendre le souffle immense de l'archange.
> . . . . . .
> Et c'était le clairon de l'abîme [3].

Maintenant, quelle transformation, au sens propre, subit ce cuivre au pavillon ouvert en O dans l'imagination de Rimbaud ? On peut hésiter : O, ai-je dit, c'est le rendez-vous de la musique : *orchestre*, *orphéon* [4] suggèrent des ensembles instrumentaux ou vocaux ; l'*ocarina* manque de dignité ; l'*orgue* [5] est certainement riche en associations religieuses et possède des timbres aux « strideurs étranges » (Basson, Cor anglais, Flûte, etc.), propres à résonner sous la voûte d'une église céleste, mais formellement il évoque les tuyaux d'une immense flûte

1. *Contemplations*, I, 2.
2. Cf. le *Dies Irae* : *Tuba mirum spargens sonum.*
3. *Légende des Siècles*, 1re série, *La Trompette du Jugement.*
4. Des fanfares locales, aussi. Cf. « flottes orphéoniques » dans *Villes* (*Illumin.*).
5. Retenu comme mot-clef par H. Hérault, cependant que l'alphabet Gaubert donne *Oliphant*, mais aussi *Onagre*, *Ordonnance*, *Ours*. D'autres, qui, pour O, pressentent la coïncidence de la forme et du sens, tournent autour d'*Orgueil* (*Orgue-Œil*) et *Omnipotence*.

de Pan plus qu'un unique pavillon sonore. L'*ophicléide*, dans le registre sarcastique, aurait l'avantage d'un instrument saugrenu et à coup sûr strident, dont le facile symbole formel (serpent) relierait au péché originel le jugement dernier. *L'oliphant* répond mieux par la simplicité de sa forme et la richesse de sa légende médiévale (Charlemagne, Roland et son suprême appel) aux nécessités d'un instrument à vent primitif. Rien de bleu, cependant, en tout cela, que le ciel où il doit opérer. Cette sonnerie fatale résonnera dans le silence des espaces infinis qu'elle appelle par contraste :

Silences traversés des Mondes et des Anges....

De nouveau, les majuscules dignes d'une prophétie. Nous y sommes bien, en effet, et c'est sans doute le seul vers dont l'interprétation par un alphabet mythique rende pleinement compte. Les *Mondes* sont les *Orbes*, en latin d'abord (et encore), aussi en français (espaces parcourus par les planètes). Les *Anges* sont distribués en neuf *chœurs* ou *Ordres*. On voit bien que cette cohorte protocolaire, dont les *silences* sont des *oraisons*, est là pour annoncer le Maître. Tout, depuis le premier tercet, nous le faisait attendre, et même de plus loin : car ici se termine l'ordre alphabétique, qui va d'*alpha* à *oméga*, soit recouvre toute la Création [1]. L'*oméga* est avec l'*alpha* (comme le *chi* pour le Christ, l'œil dans le triangle, etc.) un des signes mystiques de la symbolique chrétienne que l'œil du poète enfant avait pu remarquer sur des ornements d'église ou des décorations de chapelle ou des images de livres : il désigne l'omnipotence sur le créé, l'omniprésence en tous temps et tous lieux, qui sont choses du Créateur. *Il* est donc. A Lui seul est dévolu ce tiret fort remarquable, qui, anticipant sur la pause finale, me paraît un signe d'attente : l'annonce de son nom. Cette céleste musique de la symphonie astrale et séraphique, qui n'est que *silences* oratoires, sacrés *oratorios*, offerts à l'adresse de Dieu et *traversés* par l'attente de son message, est un encens en son honneur. Les chœurs des Anges joignent leur hymne pur à l'inaudible musique des Sphères. Mais on ne voit pas Dieu, c'est Lui qui voit, et de *Ses Yeux* (comme on comprend la majuscule de l'S) tombe seulement le rayon de *Son Regard*, comme sur la chasuble de l'officiant le rayon de Charité descend de l'Oeil inscrit dans le triangle ou de l'alpha-oméga, comme le rayon du Soleil, à l'aube éternelle, s'élève de l'Orient mystique : *Oculi, Œil, Orient.*

J'aime ce souvenir de Leconte de Lisle, évoqué par M. Bouillane de Lacoste :

Dites son rire frais, plus doux que l'aubergine,
Le rayon d'or qui nage en ses yeux violets.

Mais sommes-nous assez loin des grâces mièvres de *Péristéris* ? Il me

1. Cf. *Apocalypse de saint Jean*, I, 8 : « Je suis l'*alpha et* l'*oméga*, dit le Seigneur Dieu, Qui est et Qui était et Qui vient, le Tout-Puissant. » On peut noter que les cinq voyelles forment le nom du Créateur : I A O U E ou I E O U A (J. Richer).

paraît difficile d'attendre, à la fin de ces deux tercets, tels qu'ils sont composés, une présence autre que celle du Créateur des Choses. Je pense, cependant, que l'*Œil* eût paru un plus clair symbole au singulier qu'au pluriel qui semble livrer cet organe aux passions humaines. Mais il le fallait à la fin, c'est une rime peu commune, l'Y si possible ajoutait à la valeur terminale, que sais-je ? L'aubergine seule me ravit qui lie l'*oméga* au *violet*. Mais c'est couleur d'aube, et, en outre, ce symbole de carême est propre, sinon à manifester la joie éternelle, du moins à nous préparer à l'auguste rencontre :

— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

Les majuscules, réservées à ce dernier tercet, sont témoin de la Puissance divine. Mon Dieu, le bel effet qu'aurait l'Ombre délicieuse [1] à suivre le garçon dégingandé aux mains rouges dans ces vers, pour couronner par un souvenir d'amour ce sonnet sur les lettres de l'univers, dont l'apparente logique, s'il y en a une, est de s'élever de l'ici-bas à l'au-dessus [2].

Eh bien, sommes-nous assez engagés dans le délire ? Nous avons assumé une démarche régulièrement égarée, avec sa logique inattendue et ses écarts incompréhensibles. La piste me paraît sûre et certains jalons fermement établis. Mais il s'en faut qu'ils aient tous ce caractère d'unicité qui les ferait reconnaître. Au moins sommes-nous entrés dans la voie de l'explication réciproque de l'ensemble et des détails. Résumons donc nos forces.

1° *La thèse.* — Rimbaud n'est pas parti des couleurs pour les assigner à des lettres choisies, les voyelles, dont les objets énumérés seraient des échantillons imagés, à valeur plus ou moins symbolique ; car une couleur, le jaune, y manquerait sans motif et affaiblirait la valeur du système, si système il y avait. Rimbaud semble être parti des lettres, nommément des lettres fondamentales, les voyelles, et des mots qu'elles amorcent, pour surprendre entre les mots — au moins certains mots — commencés par la même lettre une concordance profonde de sens, de climat, qui pouvait se rendre sensible par une couleur correspondante.

2° « *Vos naissances latentes* ». — Il me paraît que cette expression qu'on n'explique pas, parce que, par rapport au reste, elle est en somme assez claire, appelle un éclaircissement indispensable et qu'elle est essentielle pour l'intelligence du poème. Il s'agit, pour moi, des réalités en puissance que portent, pour ainsi dire, en elles les voyelles.

3° *L'interversion des deux dernières voyelles.* — En admettant que l'hiatus « O bleu — U vert » justifierait la rupture finale de l'ordre alphabétique dans le premier vers, ce ne serait qu'une justification accidentelle, insuffisante pour le reste du poème. Il faut chercher

1. Témoignage d'E. Delahaye, reproduit en note par H. Bouillane de Lacoste.
2. Par sa voie mystique, C. A. Hackett, et par ses associations occultistes, Cl.-E. Magny parviennent à peu près au même résultat : un contact avec l'Absolu.

ailleurs la cause de cette rupture, probablement dans l'intention de réserver O pour la fin, comme une forme parfaite (le cercle) et hautement significative ou symbolique (Dieu).

4° *La syntaxe et le vocabulaire.* — Ils donnent l'impression d'une lecture itinérante du dictionnaire. Tout le poème est écrit, à la manière impressionniste, en substantifs ou expressions substantivées[1]. Car ce sont les notes, les impressions d'un voyage dans l'univers lexicologique. Le lecteur en reçoit le choc avec la même surprise de reconnaissance qu'en ce jeu psychologique qui consiste à dire l'image ou le mot qu'a éveillé la soudaine émission d'un nom de concept. Mais ici ce sont les mots eux-mêmes, avec les images qu'ils comportent, qui accourent à l'énoncé et comme à l'appel de leurs voyelles-mères.

Le vocabulaire de ce poème n'est ni plus ni moins recherché qu'à l'ordinaire chez Rimbaud. Je dirais, plutôt moins : c'est-à-dire le vocabulaire apparent, celui des images traductrices, car, si notre idée est juste, il est la transposition d'un vocabulaire « *réservé* » et comme sous-tendu, dont le choix tient à la fantaisie profonde du poète. De ce vocabulaire caché, certains mots nous sont apparus avec une valeur, semble-t-il, d'évidence : tels, *Ordres* et *Orbes*, *Univers*, *Euphorbe*, *Ire*, *Ivresse*, probablement *Émirs* ou *Échecs*, *Ichor*, *Abdomen*, etc. La meilleure preuve est que certains d'entre eux avaient paru à d'autres qu'à nous, par une voie différente, s'imposer comme des clés. Rimbaud jeune avait la fringale des mots, un goût presque morbide pour les images qu'ils développent et pour les vocalises qui les chantent, une curiosité d'apprenti-sorcier pour les harmonies irrationnelles nées de leurs unions adultérines. Les coller ensemble et voir « ce qui en sortira ». C'était le moyen d'étendre la langue et d'enrichir la poésie, de faire du nouveau. Il l'avait hérité de Hugo, mais le maître sorcier s'était gardé d'aller trop loin partout ailleurs que dans l'expérience métaphysique. L'apprenti Rimbaud prend les outils laissés par le mage et se donne le jeu étonnant de créer. De fait, des assemblages de mots apparemment hasardés et dépourvus de sens en font naître un, que dis-je ? plusieurs. Une part de la poésie de Rimbaud est dans ce défi des mésalliances : les *cieux vert-chou*, *les pubescences d'or*, *les frissons de volets*, *les rousseurs de l'amour*, *les phosphores chanteurs*.... On comprend le lien de Rimbaud à l'écriture automatique des surréalistes. Mais rien d'automatique là où tout est concerté. Est-ce une démarche de rêve ? C'est l'analogue, un rêve de dormeur éveillé qui jette pêle-mêle les images et dit l'histoire de leurs hasards. Le dictionnaire est sa clé des songes.

Hugo l'avait pratiqué avant lui. Rimbaud savait les poèmes du « vieil Orphée » et, même s'il faisait la moue devant la timidité de ses visions ou de ses folies, il en appréciait assez la qualité de délire poétique pour n'en pas oublier la leçon. C'est dans la plus plate et la plus

1. « C'est à la gloire des substantifs que résonnent tant de vers » (G. Bachelard, Préface à *Rimbaud l'Enfant* de C. A. Hackett, J. Corti, 1948, p. 12.)

fameuse des apologies littéraires de Hugo, un poème su de Rimbaud, celui du « bonnet rouge au vieux dictionnaire », qu'elle est soulignée. On se rappelle les vers :

> Je me borne à ceci : je suis ce monstre énorme,
> Je suis le démagogue, horrible et débordé,
> Et le dévastateur du vieil ABCD [1].

Débordé, le mot n'est que trop juste : déchaînez les mots, ils vous mènent. Quelle résonance pouvaient avoir eue pour le jeune lecteur des vers « magiques » comme ceux-ci :

> L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel ;
> Et je n'ignorais pas que la main courroucée
> Qui délivre le mot délivre la pensée.

Le maître sorcier connaissait son pouvoir et ses limites (« *je n'ignorais pas* »), et, de fait, on le voit parfois tourner court devant un enchantement verbal. Froidement, l'apprenti délivre à son tour les mots et guette quelle forme neuve va surgir de son cuvier lexicologique ? Il les cherche, les brusque, les accouple monstrueusement [2] :

> Ils roulent pêle-mêle au gouffre obscur des proses
> Ou font gronder le vers, orageuse forêt.

Pauvre niais (*Hugo a bien du vu...*) ! pense l'apprenti du maître, et de s'enchanter :

> O nature, alphabet des grandes lettres d'ombre....

Mais il approuve son discernement, lorsque celui-ci disait :

> Oui, tout-puissant ! tel est le mot. *Fou qui s'en joue !*

Oh ! combien il est d'accord ! « Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! » (15 mai 1871.) Un vertige, disions-nous. Car il s'agit de cela : se faire voyant. Pauvre petit « paysan », calculé jusque dans ses aventures poétiques ! *Se faire* : ne l'est pas qui veut ! il en rêve, il en crève. *Alchimie du verbe* : et oui, l'or poétique. « Je voyais de l'or, — et ne pus boire. » Nous y sommes : « J'*inventai* la couleur des voyelles ! *A* noir, — *E* blanc, *I* rouge, *O* bleu, *U* vert. » Ici, plus besoin d'interversion : bas le pauvre masque, il jette aux orties le froc du mage, à peine endossé. *Inventai* : l'alchimiste lit « découvris » ; le poète pénitent entend : « Créai de toutes pièces. » Et ils ont cru : c'était donc ça, être poète ! « Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, *je me flattai* d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. » Le ton est bien : *A moi. L'histoire d'une de mes folies.* Et, prudemment, il ajoute : « *Je réservai la traduction.* » Il aurait, probablement, été en peine de la donner. Mais il savait le pouvoir des mots, la magie du verbe :

1. *Contemplations*, I, 7.
2. « A l'instar des comprachicos, quoi ! » (15 mai 1871). Est-il nécessaire de rappeler que, dans *L'Homme qui rit*, ces chirurgiens d'une cruelle esthétique opèrent sur la chair de l'enfant une mutilation qui en fait un monstre ?

La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe. (...)
Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots ! Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit.

Orgueil, déception, sens aigu de l'inanité, se bafouer soi-même et les autres, crever les ballons gonflés avec passion, toutes ces nuances sont dans cette nouvelle « confession d'un mangeur d'opium », qui nous fait revivre avec une tendresse effrayée ces nuits, pas veules, mais tellement tristes, où solitairement d'une mansarde il s'entraînait à ces créations hallucinatoires.

5° *Sons, formes et couleurs.* — Mais, quand cela serait, il reste à raisonner la fascination de ces mots ainsi assemblés sur nous. Certes, nous ne sommes plus au temps où, sur le conseil de Voltaire ou de d'Alembert, on traduisait en prose une pièce de vers pour en apprécier le mérite. Il semble même à certains qu'une tentative d'explication nuise au plaisir poétique. La poésie serait-elle devenue si fragile ? L'expliquer, c'est, au contraire, l'éprouver.

Les sons, d'abord, ont une étrange plénitude. C'est peu dire qu'ils charment, ils satisfont. Ils se caractérisent par une succession harmonieuse qui s'interdit la réutilisation ou l'alternance facile. G. Bachelard l'a dit : « ... il cherche la paix vocale en jouissant *longuement* des voyelles... Que de beaux vers qui multiplient les voyelles sans les user jamais ! » [1]. Consonnes et voyelles donnent en effet l'impression de jouir de l'accent qu'elles ont à leur place (à de très rares exceptions : « des pâtis *se*més », *se*més est un son faible, étouffé) : ainsi les deux vers « *A, noir corset velu...* » et le vers « *Lances des glaciers fiers* » aussi. Mais il ne fuit pas l'allitération, comme le veut Bachelard [2], il l'utilise à bon escient, il s'efforce à la contrôler, car, au contraire, elle l'obsède ici et ailleurs : en voyelles, « p*u*anteurs cr*u*elles » ; en consonnes, « *p*aix des *p*âtis... *p*aix » ; en voyelles et consonnes composées « *l*ances des *gl*aciers *f*iers », « *v*ibrements d*i*v*i*ns des mers *v*ir*i*des », « suprême... strideurs... silences ». Mais, toujours une pause évite le jeu systématique des allitérations : *des mers*, par exemple. Il y a dans la manière avec laquelle il joue des sons un sens des tons et des demi-tons (*lèvres belles*) dont l'instinct (« avec des rythmes instinctifs ») est d'un raffinement savant.

Mais les sons ne sont pas tout. Même si le choix des mots s'est fait selon une espèce de hasard, cela *est*. Comme tout paysage, même absurde, du fait qu'il est composé, il se trouve un sens. Ce n'est pas, chose étrange, par l'harmonie des couleurs que celui-ci s'impose. Le premier vers surprend, il ne chatoie pas. Il vous jette brutalement les couleurs au visage, comme un annonceur de loterie foraine. *Vert* et *bleu* ne se marient que dans la nature (un ciel intense fond sur les prés), rarement sous la main de l'homme. *Rouge* et *vert* font un accord complémentaire banal, s'il n'est pas dosé en une savante disproportion,

1. *Loc. cit.*, p. 9.

comme *noir* et *blanc*. C'est l'assurance de l'affirmation insolite qui retient :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles.

et l'étiquette finale en forme d'apostrophe, qui cerne comme d'un trait noir ces tons élémentaires disposés sur la palette en délire. Or, le cerne est une ouverture, Cézanne le montrait dans le même temps en peinture. Ce ne sont que voyelles, sons *a priori* incolores, indifférenciés pour le sens, et ils ouvrent le monde des réalités. Ils donnent un *ton*, une *forme*, un *sentiment*. Pour la couleur, l'expérience montre qu'elle varie selon les esprits : tel verrait O jaune, que Rimbaud omet. S'il n'avait été guidé par les lettres, il eût pu donner l'accord élémentaire : I rouge, U bleu, O jaune. Mais A pouvait être aussi bien rouge, par la plénitude grave, donc sombre, du son. En revanche, s'il est exact qu'il ait été guidé par des associations d'abord fortuites, puis recherchées, du dictionnaire, je suis le premier à dire qu'I pour Indigo eût pu donner bleu, E vert pour Émeraude ou rouge pour Écarlate. C'était comme un accord qu'on plaque un peu au hasard sur le clavier et qui se trouve satisfaisant. Un autre l'eût été. Mais celui-là *est*. Et cela suffit. Ni plus ni moins que nous sommes satisfaits, et jamais las, de regarder le cheval blanc de Gauguin boire des reflets orange sous un arbre bleu. En matière de couleurs, Rimbaud est le Gauguin de la poésie. Il a du peintre la fantaisie arbitraire (elle a sa logique profonde) et le goût de l'étrange. Mais on se perdrait en vaines considérations à discuter pourquoi le rouge ici et le vert là. L'un « le voyait comme ça, mais c'est tout » ; pour l'autre, c'était comme cela, et c'est tout [1].

Par la violence du dessin, c'est-à-dire de l'écriture, c'est Van Gogh qu'il rappelle, les vagues bleues et les volutes où s'inscrit son cauchemar de la réalité. La gradation des formes, peut-être née du hasard (d'un hasard contrôlé), est sensible dans ce poème. Elle vaut même un sentiment. Cela commence par des volumes noirs, en A : rondeurs et cavités, surfaces convexes et concaves limitant des espaces. Rond le corset, ronde la nuée bourdonnante, ronde l'ombre. La vision se poursuit par des pointes et des éclairs blancs : quelque chose qui perce, se dresse ou passe, et tremble, E. I, ce seraient les taches, des étendues variables de rouge, intensément liées à la vie organique et affective de l'homme. U, en forme de vases communicants ou de diapason [2], ce sont les ondes, vagues et rides, et peut-être ondulations d'herbes sous le vent. La forme parfaite vient en dernier, celle qui correspond le mieux au dessin de sa lettre, O le cercle : ouverture du clairon, l'Œil,

1. Le rapprochement, on ne s'en étonnera pas, a déjà été fait par L. Hautecœur et par H. Hatzfeld, cf. l'ouvrage de ce dernier : *Literature through Art*, Oxford, 1952, p. 200.

2. Comme le note Cl.-E. Magny, p. 33 de son *Arthur Rimbaud* (éd. Seghers), mais sans le jeu de mots pseudo-étymologique.

Orbis, le monde et ses révolutions [1]. Ainsi se compose une harmonie de configuration géométrique : volumes, pointes, étendues, courbes, cercles. Je ne dis pas que, s'il y avait inscrit des triangles ou des carrés, l'effet eût été très différent et moins satisfaisant. Mais, comme tel essaie de rendre sensible l'équilibre d'un paysage de blés, l'été, par Breughel, ainsi pouvons-nous penser que ces formes se composent dans notre impression du poème pour s'acheminer vers celle des volutes et du cercle et contribuer par là à la satisfaction que son ensemble inspire.

Enfin, le sentiment, comment naîtrait-il de mots assemblés sans autre dessein apparent que leurs formes, leurs couleurs, leurs puissances d'évocation ? Ne nous dupons pas : la pièce n'émeut pas, elle impressionne, et elle intéresse ; dès le début, elle intrigue par le ferme naturel de son étrangeté, puis nous tient fascinés par son mystère seulement entrevu. C'est déjà, là, le mage idéaliste d'*Aube*, qui commande aux éléments et les fait naître à son appel. Mais son Talmud est le dictionnaire et ce mage est l'homme. Tout homme qui désigne convoque le réel. Et notre temps s'est tellement intéressé au langage que c'est devenu banal pour nous de dire que nommer c'est déjà posséder. Les voilà donc qui se lèvent à l'appel de la voix impérieuse, « toutes les choses existantes », comme dit le Larousse, qui composent l'univers. Non pas toutes, mais certaines seules, à titre d'échantillons, sont élues. Ombre et pourriture, d'abord, au ras de terre, nous rappellent notre mortelle origine et le néant d'où l'homme est tiré et auquel il doit retourner. Pourtant, toutes sortes de blancheurs nous invitent à l'éminence temporelle ou spirituelle. Mais la nature nous tient : le principe vital qui nous anime, le sang rouge, est aussi le véhicule de nos passions dégradantes. La sagesse naît aux balancements ordonnés qui nous entraînent dans le sillage universel. Quand y retentit pour nous l'appel de l'Être, répercuté à travers les espaces silencieux et priant, un rayon suprême descend sur nous et nous relève de notre condition.

Ainsi pourrait-on voir s'ébaucher, analogue à la configuration géométrique, l'architecture affective de ce poème issu d'une aventure au pays des mots. Nul ne saurait dire ce qui en est : « *Je réservai la traduction.* » On ne s'est pas privé d'en proposer qui, curieusement, à l'exception d'une erratique doctrine esthétique, convergent vers un même climat d'interprétation. Nul doute que le but apparu en chemin au poète fût de *ravir* l'univers. Mais, à se borner à la méditation lyrique sur les mots, les formes et les choses, Rimbaud se retrouve en compagnie d'affinité avec les esprits réputés le plus naturellement

1. A rapprocher de Claudel : « de l'inépuisable dans la fermeture, le *cercle* qui est le type de toutes les formes, fini et infini, *œuf*, *semence*, *bouche ouverte*, *zéro* ». (*Correspondance* de Paul Claudel et André Gide. p. 91.) Voir l'intéressant commentaire de G. Poulet dans l'*Hommage à Paul Claudel*, N. R. F., 1955, p. 445.

« visionnaires », Balzac méditant sur le destin des Z et surtout Hugo contemplant les coïncidences :

Il y a un *quid divinum* dans le mystère de la formation des langues. Souvent la configuration du mot, la forme et le choix des lettres révèlent, pour ainsi dire, le soin d'arrangement d'une intelligence préexistante et contient un sens profond, visible pour les seuls rêveurs. Y a-t-il rien, par exemple, de plus saisissant quand on l'examine que cet étrange mot de *Phœbe* presque entièrement composé de pleines lunes, de demi-lunes et de croissants [1] ?

C'est la coïncidence de la forme et du nom qui arrête l'attention de Hugo et d'autres rêveurs romantiques. Rimbaud, l'enfant qui ne l'est plus, rêve sur son « thesaurus » et va plus au fond du mystère des mots. Il s'envoûte dans la contemplation des multiples conformités de lettres, de sens, de son, de couleur. Pourquoi, pourquoi ? Il secoue frénétiquement ces voyelles pour leur faire rendre l'âme. Il la connaît sa langue, pour l'avoir violée. Il lui a demandé et enseigné tant de plaisirs défendus qu'il en éprouvera plus vite qu'aucun autre de ses amants une lassitude égarée. Il aura eu sa peau, mais le secret qu'il implore de cette beauté publique, son cœur même lui reste défendu. Il aura été plus près qu'aucun autre, comme si ce sale gosse n'offrait pas de danger, mais c'est pour en être affolé davantage, désorienté. Rien ne signifiera plus rien pour qui aura détourné les mots de leur ordinaire usage. Au bout de deux ou trois ans, il pourra, au sens propre aussi, dire : *Je ne sais plus parler.* Il lui restera, après ces inoubliables (pour nous) débauches, à se rééduquer dans les manuels techniques et la correspondance d'une rigueur commerciale [2].

JEAN-BERTRAND BARRÈRE.

1. *Océan*, p. 277 (inédit pour Rimbaud). Cf. le fragment sur les O (cercle, œil, araignée, infini, etc.) intitulé *Géométrie*, *ibid.*, p. 458.

2. J'en trouve confirmation dans le lucide diagnostic d'un esprit certes bien différent, Paul Valéry : « Voici un peu plus de cinquante ans, quand j'ai subi le choc des *Illuminations*, j'ai essayé de m'expliquer le système, conscient ou non, que supposent les passages les plus virulents de ces poèmes. Il me souvient d'avoir résumé ces observations — et, en somme, mes défenses — par ces termes : Rimbaud a inventé ou découvert la puissance de « *l'incohérence harmonique* ». Arrivé à ce point extrême, paroxystique de l'irritation volontaire de la fonction du langage, il ne pouvait que faire ce qu'il a fait, fuir » (à J.-M. Carré, 25 février 1943). On ne pouvait mieux dire.

LES « ANNÉES D'APPRENTISSAGE » DE STÉPHANE MALLARMÉ [1]

Il y a environ trente-cinq ans, M. Henri Mondor se mit, avec une ardeur exemplaire, à recueillir « des manuscrits, des lettres et des reliques » de son poète de prédilection. Après vingt ans d'heureuses trouvailles, dont il faut espérer qu'il nous fera un jour le récit, il mit généreusement à la disposition du public lettré l'essentiel de ces documents en publiant sa *Vie de Mallarmé*. Depuis lors, il n'a cessé de publier les nouvelles pièces qui viennent enrichir son incomparable collection. Comme la dizaine de volumes qui l'ont précédé, *Mallarmé lycéen* apporte ainsi une riche moisson d'inédits, qui jettent une vive lumière sur une époque, assez mal connue jusqu'ici, de la vie du poète : celle de ses premières tentatives et de ses premières curiosités littéraires. Nous nous proposons de dresser ici le bilan de ces nouveaux apports, et d'ajouter quelques précisions complémentaires. Nous examinerons successivement l'introduction, les poèmes de Mallarmé, et l'anthologie personnelle qu'il s'était constituée.

I

L'introduction brosse un large tableau de l'enfance et de la jeunesse du poète. Elle apporte aussi un important document nouveau sur une autre époque de sa vie : une lettre de décembre 1869, qui nous révèle un Mallarmé enjoué, tendre et affectueux envers ses demi-sœurs, au moment même où il écrivait les sombres et mystérieuses pages de son conte inachevé *Igitur*. Mais fallait-il abréger cette lettre, de quatre pages ? Pourquoi nous priver de la « page sur ses projets parisiens » ? (Voir p. 90.)

Pour le reste, M. Mondor a eu l'heureuse idée de rassembler, outre

1. A propos du livre d'Henri Mondor : *Mallarmé lycéen, avec quarante poèmes de jeunesse inédits*, Paris, Gallimard, 1954, in-16, 362 pages (« Vocations », t. I, Collection dirigée par Henri Mondor, de l'Académie française).

les données de ses livres précédents [1], une riche documentation comparée sur la jeunesse d'autres écrivains illustres : Racine, Joubert, Victor Hugo, Vigny, Lamartine, Gérard de Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Michelet, Taine, Renan, Jules Vallès, Claudel, Mauriac, André Maurois... Un exemple montrera la méthode employée :

> Comment le voyaient ses camarades de jeux ou ses premiers interlocuteurs, à égale distance des hilares et des mortifiés ? Il semble n'avoir été ni piquant et rude comme Racine, ni triste comme Vigny, ni entraînant et jubilant comme Victor Hugo, ni distant comme Baudelaire, ni chétif et orageux comme Michelet. Son esprit doucement anarchique, son dédain des succès ordinaires, avaient peut-être déjà frappé (p. 86).

« Peut-être », dit prudemment le commentateur, qui ajoute : « Pour toutes ces interrogations, les documents valables restent retardataires ; inutile de croire y suppléer utilement par l'impatience et la présomption des conjectures » (p. 86-87). Le fait est que nous n'en savons rien ; sans doute parce que peu des condisciples parisiens ou sénonais de Mallarmé étaient destinés à la célébrité : leurs témoignages, s'il y en a eu, n'ont pas été conservés ou retrouvés. Voilà, en tout cas, un champ ouvert aux recherches : elles pourront tenter, peut-être, des érudits locaux, ou les professeurs du lycée de Sens.

Les succès scolaires de Mallarmé, fort honorables en somme, surtout en anglais, en vers latins, en version grecque et en narration française [2], suggèrent une remarque. Ne peut-on pas regretter que Mallarmé n'ait pu suivre la carrière normale de l'enseignement, licence, agrégation, doctorat, au lieu d'entrer par la petite porte d'un certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais ? Sa vocation essentielle aurait été moins entravée par les servitudes du métier ; ses études linguistiques et philosophiques auraient peut-être suivi des chemins moins hasardeux. A cet égard, il nous semble qu'il aurait peut-être fallu reprendre les données du chapitre *Être professeur*, de *Mallarmé plus intime* ; car cette correspondance avec le grand-père Desmolins met en lumière l'affirmation décisive de la vocation poétique de Mallarmé, pour qui le choix de l'enseignement équivalait au choix de la

1. Nous y renvoyons par les sigles suivants :
VM : *Vie de Mallarmé*, édition complète en un volume, Paris, Gallimard, 16e éd., 1946 ;
OC : *Stéphane Mallarmé : Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 65, Paris, Gallimard, 1945 ;
PP : *Stéphane Mallarmé : Propos sur la Poésie*, Monaco, Éditions du Rocher, édition revue et augmentée, 1953 ;
MPI : *Mallarmé plus intime*, Paris, Gallimard, 1944 ;
HF : *Histoire d'un Faune, ibid.*, 1948 ;
EL : *Eugène Lefébure, ibid.*, 1951 ;
ML : *Mallarmé lycéen, ibid.*, 1954.

2. Voir pour le détail de ces palmarès la « Chronologie de Mallarmé », OC, p. XVI-XVII. Dans ML, ces données sont résumées p. 87-88. — N'a-t-on pas conservé les appréciations de ses professeurs ? Ne sait-on rien sur les deux pensions religieuses, d'Auteuil ou de Passy, où Mallarmé a commencé, dès dix ans, sa vie d'interne ?

Poésie [1]. Si cette explication franche était intervenue quelques années plus tôt, et si Mallarmé, comme il est probable, avait pu, avec sa « douce obstination », secondé d'ailleurs par son admirable belle-mère, emporter la victoire, il aurait sans doute évité ce calvaire que fut sa vie de professeur, qu'il abordait avec tant d'illusions [2]. Il n'est pas sûr qu'il n'eût pas été plus libre et plus heureux dans l'Enregistrement : il y aurait difficilement trouvé plus de souffrances que dans l'enseignement subalterne.

Sur la vocation même de Mallarmé, aucun document ne jettera sans doute jamais autant de lumière que la *Prose pour des Esseintes*, qui en est l'expression la plus belle, la plus profonde et la plus authentique. L'initiation à la métrique est autre chose ; et sur ce point, M. Mondor apporte un petit fait nouveau qui n'est pas sans intérêt. Selon une tradition familiale, « les toutes premières notions de versification auraient été données, avant le collège, à Stéphane Mallarmé, par Mlle Fanny Dubois d'Avesnes » [3]. Ce qui est certain, c'est le rôle déterminant de l'éducation religieuse dans les premiers essais littéraires de celui qui, plus tard, devait « terrasser » ce qu'il appellera « ce vieux et méchant plumage, Dieu » [4].

Les *Juvenilia* que l'on connaissait déjà (voir la liste, p. 119) avaient, en effet, à défaut d'autres qualités, une « suavité effusive », une « édifiante musique de circonstance » (p. 73) : *L'Ange gardien*, de 1854, *La Cantate pour la première communion*, de 1858, et *La Prière d'une Mère*, de 1859, sont d'excellents exemples de ce lyrisme de patronage. Mais les deux poèmes sur la mort de « Harriet », *Sa fosse est creusée* !... et *Sa fosse est fermée*, de 1859 également, permettaient déjà de voir que Mallarmé composait, parallèlement, ces effusions religieuses de commande et des vers où, disciple enthousiaste de Victor Hugo, il exprimait ses premières révoltes. Deux poèmes dédiés à son condisciple A. Espinas avaient laissé entrevoir aussi que les curiosités littéraires du jeune Mallarmé ne se bornaient pas à Victor Hugo, et qu'il avait

1. Voir MPI, p. 78-119.

2. Cf. PP, p. 36 : « La vie de professeur dans un lycée est simple, modeste. Nous y serons tranquilles » ; p. 66-67 : « ... Que d'impressions poétiques j'aurais, si je n'étais obligé de couper toutes mes journées, enchaîné sans répit au plus sot métier et au plus fatigant, car te dire combien mes classes, pleines de huées et de pierres lancées, me brisent, serait désirer te peiner. Je reviens, hébété. » Cf. aussi p. 57, 61, etc.

3. Sait-on quelque chose de cette demoiselle lettrée ? Elle a inspiré à son jeune élève « l'enfantine déclaration suivante, seuls vers et rimes libres qu'il se dût jamais permettre :

Ma chère Fanny
Ma bonne amie
Je te promets d'être sage
A tout âge
Et de toujours t'aimer (p. 112, note).

4. Voir lettre à Cazalis, du 14 mai 1867, PP, p. 87. — Cf., sur l'inspiration religieuse des premiers poèmes de Mallarmé, les observations judicieuses de M. Mondor, ML, p. 73.

essayé d'autres cordes de la lyre romantique. Sur tous ces points, le recueil de 1859-1860 apporte des lumières décisives.

Avant de l'aborder, rappelons les deux phrases par lesquelles, en novembre 1885, Mallarmé résumait pour Verlaine son enfance :

> J'ai perdu tout enfant, à sept ans, ma mère, adoré d'une grand'mère qui m'éleva d'abord : puis j'ai traversé bien des pensions et lycées, d'âme lamartinienne avec un secret désir de remplacer, un jour, Béranger, parce que je l'avais rencontré dans une maison amie. Il paraît que c'était trop compliqué pour être mis à exécution, mais j'ai longtemps essayé dans cent petits cahiers de vers qui m'ont toujours été confisqués, si j'ai bonne mémoire [1].

« Cent petits cahiers », dit Mallarmé. En voici quatre, dont un seul de vers originaux, les trois autres contenant des vers copiés dans ses auteurs préférés. Étant donné les dates, on peut croire que c'est tout, à moins qu'il n'y en ait eu d'autres avant 1859 ou après 1860.

II

Le recueil des poésies de Mallarmé, intitulé *Entre quatre murs*, n'a pas été entièrement conservé. La table des matières (p. 223-225) donne le titre de cinquante-cinq poèmes. Dans le texte, il en manque douze, et deux autres, ayant été rayés par Mallarmé, n'ont pas été publiés par M. Mondor. Fallait-il respecter cette suppression, puisque Mallarmé n'a jamais publié les autres poèmes non rayés ? Parmi ceux qui manquent, on regrettera celui qui porte le titre *Ma bibliothèque* : y aurait-on trouvé des indications sur les goûts littéraires du jeune poète ? Un autre est intitulé *Inde* : Leconte de Lisle aurait-il passé par là ? Ou Mallarmé avait-il éprouvé le « seul souci de voyager / Outre une Inde splendide et trouble » ?

Ce qui frappe d'abord dans ces vers, c'est leur nombre. Il y en a 1477, ou 1449 si l'on défalque les vingt-huit vers rayés ; en donnant une moyenne de quarante-cinq vers aux douze poèmes manquants, on arrive au chiffre donné par M. Mondor, de « près de deux mille vers composés ». Ce recueil du jeune Mallarmé suffit ainsi à battre en brèche « la légende imbécile de sa stérilité native, de son impuissance » (p. 295). Il faut dire, pourtant, que c'est Mallarmé le premier qui a imprudemment créé cette légende ; mais il ne fallait pas prendre au pied de la lettre ses nombreuses allusions, dans ses poèmes et ses lettres de jeu-

1. Cité, ML, p. 16-17 ; voir OC, p. 662. Remarquons que c'est à cinq ans que Mallarmé a perdu sa mère, et non à sept, comme il le dit, ni à six ans, comme l'écrit M. Mondor, ML, p. 70. — Mallarmé affirme aussi, OC, p. 662, qu'un de ses ascendants « écrivait des vers badins dans les Almanachs des Muses et les Étrennes aux Dames ». Certains de ces recueils étaient peut-être conservés par sa famille : l'enfant a pu s'y baigner dans l'atmosphère romantique qui sera celle de ses *Juvenilia*. Il y a là une petite recherche à faire.

nesse, à sa « stérilité » et à son « impuissance » [1]. Et s'il a écrit 1450 vers en 1859-1860, ses poésies complètes comportent exactement 1401 vers, moins qu'une seule tragédie de Racine. La différence, c'est que ces vers sont définitifs et parfaits, alors que les autres... Mallarmé n'était ni stérile, ni impuissant : il était exigeant, ayant conçu un idéal de perfection qui excluait tout abandon à sa native fécondité. Les *Vers de circonstance* montrent, d'ailleurs, qu'il avait conservé toute sa virtuosité d'improvisation dès qu'il ne s'agissait pas de choses importantes.

Les poèmes sont classés méthodiquement en six sections : *Fantaisies* ; *Élégies* ; *Odelettes* ; *Stances* ; *Sonnets, Rondeaux, Triolets* ; *Boutades* [2]. Ils sont soigneusement datés aussi ; et la chronologie est plus importante pour nous que ce classement assez arbitraire. En suivant les dates de composition, on peut, en effet, tirer des conclusions fort intéressantes sur l'évolution littéraire et morale du jeune poète.

Constatation piquante : c'est en disciple de Musset que Mallarmé ouvre son recueil. En janvier 1859, il acquiert les *Premières Poésies* et les *Poésies Nouvelles* de Musset [3]. Le premier poème du recueil, daté de janvier 1859, montre qu'il n'avait pas mis longtemps à en profiter. Ce *Chant d'ivresse* (p. 140), avec son attirail de « castagnettes », de « seins nus », du « poignard de Tolède », du « boléro », de « l'Andalouse », est une déclaration d'espagnolisme faite d'emprunts à *L'Andalouse* et à *Madame la Marquise* [4]. Même modèle dans plusieurs poèmes de mars 1859 : *La Chanson du fol* (p. 131), *Réponse à Espinas* (p. 192), et *Sonnet à R...* (p. 206) [5]. Cette influence est peu durable,

1. C'est là un des thèmes constants et paradoxaux de ses poèmes du *Parnasse* de 1866 ; cf. :

L'impuissance s'étire en un long bâillement (*Renouveau*) ;
Car le Vice, rongeant ma native noblesse,
M'a comme toi marqué de sa *stérilité* (*Angoisse*) ;
Fossoyeur sans pitié pour la *stérilité* (*Las de l'amer repos*) ;
Le poète impuissant qui maudit son génie (*L'Azur*).

Cf. aussi l'invocation de la *Symphonie littéraire* de 1864 : « Muse moderne de l'*Impuissance*, qui m'interdis depuis longtemps le trésor familier des Rhythmes et me condamnes (aimable supplice) à ne faire plus que relire... » (OC, p. 261). Cf. enfin PP, p. 35, 49-50, 55-56, 75, 96, 103. Une lettre non recueillie dans PP est particulièrement significative : « C'est un conte, écrit Mallarmé à propos d'*Igitur*, par lequel je veux terrasser *le vieux monstre de l'Impuissance, son sujet*, du reste, afin de me cloîtrer dans mon grand labeur déjà réétudié. S'il est fait, je suis guéri. *Similia similibus* » (OC, p. 1573). Le conte n'a jamais été achevé, sinon sous la forme du *Coup de dés*.

2. Certains de ces titres font songer à Banville ; mais rien dans les textes ne semble trahir nettement cette influence qui, M. Mondor le rappelle (ML, p. 260, note), ne se laissera percevoir qu'en 1861, dans le poème *A une petite laveuse blonde* (OC, p. 16).

3. Dans la Collection Charpentier : cf. HF, p. 25. Sur la bibliothèque de Mallarmé, voir VM, p. 22-23 ; HF, p. 23-25, 34, 37, 48, 49-50, 53, 58, 79, 81, 91, 99-100, 147, 151, 183, 195 ; OC, p. 1391, 1406 ; ML, p. 107-109. — On souhaiterait un inventaire précis, complet et détaillé de cette bibliothèque, si cela est encore possible. « J'ai lu tous les livres », dit Mallarmé dans *Brise marine* : on voudrait savoir lesquels.

4. Voir les *Poésies* d'Alfred de Musset, édition de la Pléiade, p. 84, 88.

5. Cf. ML, p. 133 : « Son noir corset de soie / Qui craque... » ; Musset, éd. cit., p. 85 : « Elle fait... craquer son corset de satin... » ; ML, p. 192, le nom de Pépita (cf. Musset, p. 136) ; ML, p. 192, la Camargo des *Marrons du feu* (relevé par M. Mondor, p. 255, cf. aussi p. 249) ; ML, p. 206, le Hassan de *Namouna* (Mallarmé : « Fumer

cependant : le dernier emprunt caractérisé à Musset semble dater de juillet 1859 ; dans le poème *Pan* (p. 181), Mallarmé s'est souvenu d'un détail de *Rolla* [1].

Mais dès février 1859, dans des *Vers écrits sur un exemplaire des Contemplations* (p. 190), c'est un disciple fidèle de Victor Hugo qui se révèle [2]. Le jeune lycéen défend le grand exilé contre les attaques de l'Université, qualifiée d' « oison-vautour ». Ce qu'il retient du livre ici, c'est *Pauca Meæ*, qu'il loue en des vers d'une gaucherie touchante :

> Hugo ! Hugo ! la voix
> Du luth qui pleure un ange au ciel ravi, ta fille
> Dormant sous une croix,
> Est une voix qui met au cœur bien des délires,
> A l'œil bien des sanglots !

Dans le sonnet *Réponse à Germain* (mars 1859), Mallarmé refuse de se mesurer avec le Maître : il y encourage son ami, dont le vers, dit-il, est « Plus lutin qu'Esmeralde et d'airain comme Hugo ! » (p. 208). Dans *Sourire* (avril 1859), il fait allusion à la chanson de Gastibelza, « l'homme à la carabine » ; et tout le poème semble s'inspirer du *Spectacle rassurant* de Victor Hugo [3]. Tous les poèmes de juillet 1859 sont dominés par cette influence, qu'il s'agisse du poème *A Dieu* ! (p. 180), des deux élégies inspirées par la mort de son amie Harriet, ou du grand hymne à *Pan* [4].

Cette influence majeure de Victor Hugo persistera à travers tout

dans l'ambre et l'or un tabac... » ; Musset, p. 250 : « Il fumait de l'opium dans l'ambre ». Mallarmé répétera cette image dans *La Colère d'Allah*, de décembre 1859 : « Un soir que dans l'ambre et l'or... il fumait... »).

1. ML, p. 181 :

> Et devant un soleil d'argent, toutes ces têtes
> *Se courbaient... Seul debout*, j'étais là frémissant...

Cf. Musset, p. 282 :

> *Et je reste debout* sous tes sacrés portiques,
> Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux
> *Se courbe*, en murmurant sous le vent des cantiques....

2. Nous n'avons aucune précision quant à la date à laquelle Mallarmé acquit les *Contemplations*, parues en 1856. Il paraît vraisemblable que ce fut vers février 1859.

3. Cf. *Guitare*, *Les Rayons et les Ombres*, XXII ; *Spectacle rassurant* est le n° XVII du même recueil. — Le titre, la forme, voire certains détails de *Sourire* font penser aussi au *Premier sourire du Printemps*, de Gautier.

4. Les deux élégies avaient été publiées par A. Thibaudet dans la *N. R. F.*, du 1er juillet 1933, p. 865-887. M. Mondor trouve le commentaire de Thibaudet bien sévère (p. 268) ; pour notre part, nous ne pouvons qu'y souscrire, lorsque Thibaudet affirme que « l'auteur de ces deux pièces avait, en 1859, beaucoup à désapprendre : à savoir un hugolisme candide qui eût supprimé son appel poétique » (*N. R. F.*, p. 872). — L'hypothèse de M. Kurt Wais (*Mallarmé*, Munich, C. H. Beck, 2e éd., 1952, p. 55-56), qui veut que *Sa fosse est fermée...* date de 1862 et s'applique à Henriette Yapp, est dénuée de tout fondement : ce poème est bien de 1859, et se rapporte à Harriet Smyth. — Pour la fin de *Pan* (ML, p. 185) :

> Vois le ciel ! *vois la terre ! homme, c'est là ta bible,*

cf. V. Hugo, *Cont.*, III, VIII :

> Je lisais. Que lisais-je ? Oh ! le vieux livre austère,
> Le poème éternel ! — *La Bible ? — Non, la terre.*

Cf. aussi *Religio* (VI, XX), pour l'image de « l'élévation de la lune ». Mallarmé l'applique au soleil. Valéry s'en inspirera plus directement dans son sonnet de jeunesse : *Élévation de la lune.*

le recueil, même quand d'autres éléments viendront s'y ajouter. Le poème *Rêve antique* est un exemple assez curieux de cette « contamination ». En octobre 1859, Mallarmé achète les *Poésies* de Chénier [1]. Ce poème date du même mois. Le premier hémistiche « Elle est dans l'atrium » est emprunté au *Rouet d'Omphale* ; et le poème développe une autre indication donnée par Victor Hugo, qui disait dans *A propos d'Horace* : « Tu surprenais Glycère ou Lycoris au bain. » Mais « la blonde Lycoris » vient autant de Chénier que de Victor Hugo ; et Chénier aussi avait convié le jeune poète à suivre son exemple :

> Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
> Sur un banc de gazon mollement étendue....

Le style du *Rêve antique* rappelle bien plus Chénier que Victor Hugo : cf. les expressions « mollement », « la pâle Phoebé », « sa gorge d'albâtre », « ô brune Hébé », « ton arc d'argent, Diane aux forêts lancée » [2].

Le poème *Loeda* (avril 1859) semble également inspiré en partie de Chénier, avant même l'acquisition des œuvres de celui-ci. Le sous-titre d'*Idylle antique* déjà fait penser à lui (p. 152). Mais on peut se demander si Leconte de Lisle n'y était pas pour quelque chose : son *Hélène*, publiée en 1852, contient un récit des amours de Léda et du Cygne divin. Ici encore, le style du poème de Mallarmé fait penser plutôt à Chénier : il a pu, d'ailleurs, s'inspirer d'un poème oublié, dû à quelque autre imitateur de Chénier, ou même inventer librement son récit, d'après les données connues de cette légende, très souvent traitée dans l'art de tous les temps, de l'Antiquité jusqu'à Henri de Waroquier. Saluons, en tout cas, la première entrée du Cygne, ainsi que du Faune et des Nymphes, dans le bestiaire mallarméen [3].

D'autres exemples montrent que Mallarmé n'a pas attendu l'acquisition des livres de ses poètes favoris pour connaître leurs œuvres. Ainsi, bien qu'il n'ait acquis qu'en janvier 1860, *La Légende des Siècles* [4], il avait déjà écrit, en novembre 1859, *Éclat de rire* (p. 214), vigoureuse défense de Victor Hugo contre les attaques d'un condisciple, qui semble avoir été le même Germain, salué quelques mois plus tôt comme un émule heureux du grand poète. Il s'agit du « poème géant », paru le 26 septembre. Et en décembre, Mallarmé écrit *La Colère d'Allah*, pastiche de Victor Hugo et contre-partie de *Sultan Mourad*. Ce tyran sanguinaire fut sauvé pour avoir secouru un pourceau mourant. Le

1. Cf. HF, p. 25.

2. M. Mondor relève les vers de V. Hugo, ML, p. 230-242, et il évoque le « goût parnassien » naissant à propos du *Rêve antique* et de *Lœda* (p. 260). — Mais pourquoi parler de « faux grec » (p. 230), à propos du nom de Lycoris, qui avait été chantée par Virgile (voir *Églogues*, VI et X) ? c'était le nom sous lequel Gallus chantait la comédienne Cythéris. Hugo, comme Chénier, a repris ce nom à Virgile. — Remarquons que Victor Hugo se vantait (abusivement) d'avoir « massacré l'albâtre, et la neige, et l'ivoire » (*Réponse à un acte d'accusation*, *Cont.*, I, VII). — La citation de Chénier se trouve dans l'édition Latouche, Paris, Charpentier, 1852, p. 60.

3. Cf. les vers cités déjà dans HF, p. 47, notamment :

> Les nymphes en riant fuient un faune lascif....

4. Cf. HF, p. 37.

héros de Mallarmé, Siben-abd-Alimah est au contraire foudroyé pour avoir tué un grillon, crime qui pèse plus lourd que les plus noirs forfaits ! On croit déceler ici une intention parodique, ce qui montrerait que, même alors, Mallarmé ne renonçait pas à juger ceux qu'il admirait.

En décembre 1859, Mallarmé achète les *Poésies complètes* de Gautier ; mais on ne voit guère de traces d'une influence immédiate dans les poèmes composés à cette époque. L'influence de Gautier grandira par la suite, et dominera notamment *Le Guignon*, inspiré, on le sait, par *Ténèbres*. Mallarmé rendra un hommage éclatant à Gautier dans sa *Symphonie littéraire* de 1864, avant de consacrer à sa mémoire le magnifique *Toast funèbre* de 1873 [1].

Dès avant 1859, semble-t-il, Mallarmé possédait « un Lamartine » [2]. Quoi qu'il en soit, dans plusieurs poèmes du recueil, aussi bien que dans les poèmes pieux qui le précèdent ou l'accompagnent, on sent la présence de cette « âme lamartinienne » que Mallarmé reconnaissait en lui. Ainsi, dans *Aveu* (février 1859, p. 189), *Le Nuage* (mars 1859, p. 176), et *Adieu* ! (juillet 1858 (?), p. 160). Quant à Béranger, que l'enfant Mallarmé avait voulu « remplacer », il est piquant de remarquer que la série de ses « Hommages et Tombeaux » s'ouvre par un poème *Sur la tombe de Béranger* ! (septembre 1859, p. 159). Ce n'est pas là non plus la seule trace de l'aimable chansonnier. On retrouve ses thèmes dans un sonnet de mars 1859 (p. 208), et même dans *Aveu*, à côté d'accents lamartiniens. On peut croire aussi à un goût passager pour Murger, dont plusieurs poèmes figureront dans l'anthologie poétique de Mallarmé. C'est ainsi qu'il s'écrie :

> Je vais de folle en folle, agitant ma crécelle :
> Bohème est ma patrie !... (p. 208).

Et dans une *Ballade*, de juin 1859 : « J'aime une fille bohème... » (p. 146). Mais ces influences mineures ont sans doute préparé l'engouement pour Musset, par qui les mêmes thèmes sont repris. Si nous en savions plus sur les lectures d'enfance du poète, nous pourrions sans doute relever d'autres échos d'écrivains tombés dans l'oubli. Mais les influences capitales sont bien celles que relève M. Mondor, et que

1. Voir, pour les détails des éditions de Gautier achetées par Mallarmé, OC, p. 1391, 1406. Cf. *supra*, p. 70, n. 3, pour un emprunt possible à Gautier. Un autre se trouve peut-être dans le poème *On donne ce qu'on a* (p. 196). Cf. cette énumération de Mallarmé :

> *L'aube* de sa paupière rose
> Sur l'églantier *épand ses pleurs* ;
> L'églantier donne à l'aube éclose
> Ses chants d'oiseaux et ses senteurs !

Cf. Gautier :

> Dans un baiser l'onde au rivage
> Dit ses douleurs ;
> Pour consoler la fleur sauvage
> *L'aube a des pleurs....*

(*Poésies complètes*, éd. Jasinski, Paris, Firmin Didot, t. II, p. 237.)

2. Cf. HF, p. 24. De quel volume, ou volumes, s'agit-il ? Les premiers vers de Mallarmé s'inspirent surtout, semble-t-il, des *Harmonies*... plutôt que des *Méditations*.

nous avons tenté de compléter, et de ranger, approximativement, dans leur ordre successif, qui va de Lamartine à Musset, et de Musset à Victor Hugo. Seul des grands romantiques, Vigny ne semble guère avoir influencé, même passagèrement, le jeune poète [1].

Mais l'étude chronologique d'*Entre quatre murs* ne permet pas seulement de suivre les premiers goûts littéraires de Mallarmé : elle laisse entrevoir aussi son évolution spirituelle et morale. Il est évident que cette année 1859 est pour lui une période de crise. Jusqu'alors, il semble avoir accepté avec résignation les deuils et les épreuves d'une enfance sevrée de bien des joies normales à cet âge : ses premiers essais littéraires, tous d'inspiration religieuse, en témoignent [2]. Mais dès les premiers poèmes du recueil de 1859-1860, une orientation toute nouvelle apparaît. Désormais d'autres thèmes se feront entendre : à côté des plaintes élégiaques, des fanfaronnades bachiques et, bientôt, des rêveries érotiques et des éclats blasphématoires. Ce sont les vers d'un adolescent « troublé » par la puberté [3], et qui cherche dans les œuvres de ses auteurs préférés les échos de ses propres émois, qu'il exprime à son tour en empruntant leurs effets de style. Une verve, une gaieté un peu forcées alternent avec une tristesse réelle, qui deviendra la note dominante de ses poèmes du *Parnasse* de 1866, avant de céder la place à la sérénité comme d'outre-tombe qui plane sur les grands poèmes de sa maturité.

A travers ce premier cahier, on voit l'enfant pieux s'émanciper des contraintes morales et doctrinales qui l'avaient dominé jusqu'alors. Il se livre à ce qu'il croit être la « débauche », non sans remords ; et la perte d'une jeune amie, après celle de sa mère et de sa sœur, le dresse dans une révolte, d'abord assez violente, bientôt apaisée, et non encore définitive, contre Dieu. Fier de sa découverte du romantisme, il croit être parvenu à la pleine maturité. C'est ainsi qu'en avril 1860, jetant un dernier regard sur sa première enfance encore classique, il dit n'avoir connu alors que :

Les fleurs de rhétorique et les fleurs du Parnasse [4].

1. Qui avait eu, pourtant, dès avant 1859, ses œuvres dans sa bibliothèque, cf. HF, p. 24, 91. — M. Mondor dit justement, ML, p. 326, que Vigny était le poète « dont Mallarmé devait le moins parler ».

2. Lors de la première communion de sa sœur Maria, Mallarmé parle avec solennité de ce « si beau jour » ; il y voit « un des actes les plus importants de la vie » (ML, p. 61). Plus tard, il a noté, comme la première date mémorable de sa propre vie, celle de sa première communion à lui. Voir EL, p. 55, le texte de ce curieux mémorial, que M. Mondor ne fait que paraphraser dans ML, p. 116.

3. M. Mondor en fait la remarque, ML, p. 10, 283. Rappelons que Mallarmé avait dix-sept ans en 1859, dix-huit en 1860.

4. ML, p. 220. Le poème se termine par une image qui, chose curieuse, reviendra plus tard dans une lettre de Lefébure sur les nouvelles ambitions poétiques de Mallarmé :

Mon idéal était ces vieux coqs étamés
Qui grincent bêtement sur les clochers ruinés !

Cf. EL, p. 247 : « La flèche de la cathédrale romantique, dont vous serez le coq, puisque vous vous placez en haut. »

Mais ce qu'il ignore encore, en écrivant ces vers, c'est que d'autres fleurs l'attendaient, dont la révélation va enfin le « changer en lui-même ». Car Mallarmé ne s'était pas trouvé, ni dans les suavités lamartiniennes de ses débuts, ni dans les forfanteries libertines imitées de Musset qui leur avaient succédé, ni dans les déclamations grandiloquentes à la manière de Victor Hugo qui dominent le recueil [1]. Tout au plus aura-t-il dû à ses premiers maîtres d'avoir, en les imitant, abordé une assez grande variété de formes poétiques [2]. Mais d'une façon générale, la qualité de ces vers est assez médiocre. Montrent-ils vraiment « une maîtrise technique, assez rare, sans doute, chez un rhétoricien de l'époque » ? (p. 227). Même en l'admettant, on doit reconnaître que ces vers, s'ils révèlent un amour passionné de la poésie et la volonté d'être poète, ne laissent guère pressentir les merveilles à venir [3] Sur un point capital, cependant, ils permettent d'entrevoir un trait mallarméen par excellence : ce « regard lucide scrutant l'espace dévoré par le vol » de l'inspiration, qu'invoquera plus tard le traducteur de Poe. « Ces vers sont bien mauvais », s'écrie Mallarmé, dans un poème de novembre 1859 [4]. Dans ce cri se trouvait le salut du jeune poète, qui portait déjà en lui son critique le plus sévère. En 1860, il n'écrit que deux courts poèmes ; mais il remplit trois cahiers de vers choisis parmi ceux de ses poètes de prédilection.

III

Le nombre de vers copiés est si considérable (près de huit mille, écrit M. Mondor, p. 295), que l'on peut se demander si Mallarmé n'avait pas cessé sa production personnelle pour étudier de plus près son métier [5]. Quoi qu'il en soit, ces trois cahiers anthologiques nous apportent

1. Ce que dit Lefébure d'un recueil de Coppée s'appliquerait bien à ces vers : « Ces passions peintes des jeunes poètes, ces spleens en quatorze vers qui ne laissent pas trace à la page suivante sentent pour moi la forfanterie d'un lycéen » (EL, p. 238).

2. L'alexandrin domine ; l'octosyllabe est fréquent ; mais le sonnet, qui sera plus tard sa forme de prédilection, n'est que discrètement représenté, et les exemples en sont assez faibles.

3. Voir les excellentes remarques de M. Mondor, ML, p. 227-238, surtout p. 229 ; aussi p. 272 et p. 357 : « Tant mieux, que les premiers essais de Mallarmé ne se distinguent guère de ceux de tout le monde, et qu'il ait dû, d'abord, beaucoup apprendre et retenir de l'œuvre des autres. Sa leçon n'en devient que moins décourageante. » — Il faut dire que le poème *Pan* laisse entrevoir, exprimée avec la fougue et la gaucherie de la jeunesse, mais avec des fragments du vocabulaire du grand poème de 1873, la doctrine que proclamera avec sérénité, quatorze ans plus tard, le *Toast funèbre*. On trouve déjà dans *Pan* l'interrogation « Qu'est la terre ? », l'exhortation aux hommes de « voler vers le soleil » et de « ravir l'étincelle » pour pouvoir ensuite dormir sereins, ayant « placé leur astre » au front de notre siècle. Il y manque, évidemment, la conception du rôle précis du poète, dont la parole confère l'immortalité aux phénomènes.

4. Le poème est daté de « Novembre (classe de logique) » (p. 198). C'est en octobre 1859 que Mallarmé entre en Logique (voir OC, p. xvii). Les six derniers vers ont pu être ajoutés après coup, évidemment.

5. Cf. la remarque de M. Mondor, ML, p. 277.

des documents précieux sur le développement de ses goûts littéraires à partir de 1860. Pour les bien interpréter, cependant, il ne faut pas oublier que seuls figurent les poètes dont il ne possédait pas encore les œuvres. S'il n'y a rien de Gautier, c'est qu'il venait d'acheter ses *Poésies* : il achètera, en 1863, le dernier volume dès sa publication. S'il n'y a rien de Banville, on peut croire qu'il avait le volume de ses poésies publiées en 1857 chez Poulet-Malassis, ainsi que *Les Odes funambulesques* : il acquiert, en 1864, *Diane au bois*, qui devait jouer un rôle assez important dans la première conception de *L'Après-Midi d'un Faune* [1]. Il a dû acquérir aussi, à un moment donné, les œuvres publiées jusqu'alors de Leconte de Lisle, sur qui il écrivit, en 1863, une étude qui n'a pas été retrouvée [2]. En septembre 1860, il achète les œuvres de Mathurin Regnier, et il les étudie de près [3]. Dès 1861, il se procure la seconde édition des *Fleurs du Mal*, à laquelle il ajoute, écrites de sa main, les six pièces condamnées [4].

Sur la présentation de cette anthologie, quelques observations s'imposent. Il serait absurde d'en souhaiter la publication intégrale. Mais il faut dire que l'inventaire donné ici n'est pas suffisamment précis pour permettre au lecteur de reconstituer lui-même le choix de Mallarmé. Lorsqu'il s'agit d'extraits des *Tragiques* de d'Aubigné, des *Châtiments* de Victor Hugo, ou des *Iambes* de Barbier, il ne suffit pas de donner les *incipit* : il aurait fallu indiquer le dernier vers de chaque extrait aussi, les lacunes, et le nombre de vers cités. Et quel est ce poème des *Châtiments* que Mallarmé a intitulé *Résignation* ? Serait-ce « Puisque le juste est dans l'abîme... » ? (V. p. 303 et note.)

Pour d'Aubigné, nous sommes à même d'apporter la clef de l'énigme ; et, heureusement, pour celles que posent la plupart des poèmes du XVI^e^ siècle. Le commentaire de M. Mondor est à rectifier sur ce point. Il écrit, p. 319 :

> Il n'est pas facile de découvrir dans quel catalogue scolaire Stéphane Mallarmé avait trouvé tous les poèmes du XVI^e^ siècle qu'il a transcrits. Pour un provincial, à cette date, les recueils étaient rares. Où voir figurer La Taille, Brodeau, Gohorry, Tahureau, Magny lui-même ? L'anthologie de Sainte-Beuve ne pouvait suffire....

Mais si ! elle a suffi si bien qu'il n'y a qu'à ouvrir le *Tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle* de Sainte-Beuve (mentionné d'ailleurs par M. Mondor, p. 109 et 317, aussi bien que dans le passage cité ci-dessus), pour voir que Mallarmé y a trouvé son anthologie du XVI^e^

1. Cf. HF, p. 48, 85. — En 1867, Banville envoie *Les Exilés* à « mon cher poète et ami Stéphane Mallarmé » (OC, p. XX).
2. Cf. OC, p. 1380. — Remarquons que Lefébure envoyait, dès 1859, des textes de Leconte de Lisle à son ami Privé (voir EL, p. 38). Mallarmé connaissait-il déjà ce condisciple ?
3. Cf. HF, p. 25.
4. Cf. *ibid.*, p. 49.

siècle toute faite [1] ! On y rencontre les vers que Mallarmé a retenus de La Taille, Brodeau, Gohorry, Tahureau et de Magny lui-même ; on y rencontre aussi ceux de du Bellay, de Baïf, de Belleau, de Desportes, de Bertaut, de Vauquelin, de Durant, de d'Aubigné... [2]. Les seules additions faites par Mallarmé aux poèmes cités par Sainte-Beuve sont trois poèmes de Passerat, deux d'Olivier Basselin, et les quatre fables de Martin Le Franc, Baïf, François Habert, et Jean Vauquelin père, citées p. 306, comme en appendice [3]. Peut-être aura-t-il prolongé aussi certaines citations dont Sainte-Beuve ne donnait que le début : nous n'en savons rien, puisque seul le premier vers, ou le titre, est transcrit. Mais on peut affirmer avec certitude que, sauf ceux que nous venons de citer, tous les poèmes du XVI^e^ siècle copiés par Mallarmé viennent du livre de Sainte-Beuve.

Il n'y a rien là d'étonnant, ni de déshonorant pour un lycéen qui savait se renseigner. Mais rien non plus, nous semble-t-il, qui justifie l'éloge que M. Mondor lui décerne en ces termes :

> Cette large part que le débutant tenait absolument à leur faire n'en paraît que plus intéressante.... Cette autre priorité n'est pas négligeable, chez un rimeur qui n'a pas vingt ans. Il ne collectionnait pas les vers d'autrefois, mais les choisissait, sachant éviter les cacographes ou tels aberrants dont Sainte-Beuve avait dit du bien... (p. 319-320).

On ne voit guère d'indices montrant que le jeune Mallarmé évitait des « cacographes » ou des « aberrants » loués par Sainte-Beuve : la seule omission notable est du Bartas. Quant à Maurice Scève (cf. p. 320), Sainte-Beuve disait que la *Délie* était « à peu près illisible » : Mallarmé l'aura cru sur parole. Pour Jean de Sponde, il aurait été bien étonnant que Mallarmé en sût quoi que ce soit, puisque ce poète n'a été redécouvert que de nos jours, grâce à M. Alan Boase. Nous ne croyons donc pas qu'il y ait lieu de signaler une « priorité » à cet égard, ni même une révélation quant aux goûts personnels de Mallarmé : il suivait,

1. Les poèmes du XVI^e^ siècle copiés par Mallarmé sont disposés en deux groupes, dont le premier termine le premier cahier, et le second commence le troisième cahier. Le premier groupe suit pas à pas l'ordonnance de la première partie du *Tableau*, publiée dès 1828, le second groupe est puisé dans la seconde partie, ajoutée en 1843. Il nous paraît superflu de donner les références précises, que nous avons minutieusement relevées, d'après la réimpression de 1869 (Paris, Charpentier), de la nouvelle édition de 1843, celle que Mallarmé a utilisée. Grâce à l'extrême obligeance de M. Roger Pierrot, nous avons pu consulter l'édition de 1843 dans l'exemplaire personnel de Sainte-Beuve, prêté par la Bibliothèque municipale de Lyon pour l'exposition Sainte-Beuve à la Bibliothèque Nationale. Ses annotations manuscrites ne touchent en général que le texte : les citations des auteurs sont essentiellement les mêmes.

2. Signalons quelques erreurs de transcription, soit de Mallarmé, soit de son éditeur, ML, p. 305 : « pour Mamy », lire « Mauny » ; pour « Butaut », lire « Bertaut » ; le poème « Quel destin favorable... » est de Desportes, et non de Baïf, ainsi que le poème « Hélas si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites... » ; en revanche, « De l'aimable Cypris ô lumière dorée... » est bien de Baïf.

3. L'ami de Lefébure, Privé, mentionné *supra*, p. 75, n. 2, avait écrit sur Olivier Basselin « une véritable monographie » (voir EL, p. 38). Privé aurait-il attiré l'attention de Mallarmé sur le *Tableau* ? Aurait-il apporté les quelques poèmes qui y manquaient ? Aurait-il servi de trait d'union entre Mallarmé et Lefébure ?

avec trente ans de retard, la mode romantique qui, à la suite de Sainte-Beuve, exaltait le XVIe siècle pour mieux combattre les derniers partisans d'un classicisme doctrinaire.

Aucune initiative, aucune recherche personnelle non plus dans le choix des poèmes réunis sous le titre de *Poésies amoureuses modernes* (p. 308). M. Mondor dit justement qu'il s'agit là d'un « catalogue de galanteries, parure de jeune mâle qui se prépare une érudition grivoise.... Ce sont des poèmes très mineurs, empruntés à des auteurs du temps, de l'actualité, plus ou moins distingués par la mode » (p. 313). Mais ne nous figurons pas que Mallarmé s'était livré à de longues recherches pour les réunir. « Dans quelles revues les trouvait donc le jeune amateur de province ? » demande M. Mondor. Il nous a semblé probable, *a priori*, que Mallarmé avait puisé, ici encore, dans un recueil ; et ce recueil, nous avons fini par l'identifier. Il s'agit bien d'une anthologie : *Les Poètes de l'Amour. Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie amoureuse en France aux XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, précédé d'une introduction par Julien Lemer* [1]. On y retrouve tous les poèmes cités par Mallarmé, p. 308, ainsi que les deux poèmes d'Auguste Vacquerie cités p. 303. Il faut dire que le livre est éclectique, mêlant grivoiserie et sentiment. Mallarmé ne semble pas avoir choisi les plus verts des poèmes : la plupart de ceux qu'il a retenus sont relativement chastes et absolument médiocres, à l'exception des vers d'Alexandre Dumas fils, assez bien venus, et des *Courtisanes* d'Auguste Vitu, poème assez baudelairien de facture et de pensée. Il est à remarquer que Mallarmé s'est borné aux contemporains ; mais on peut se demander s'il s'agit vraiment de son propre choix : avait-il eu communication du livre, ou seulement d'extraits déjà faits par un camarade [2] ?

Après les déclarations du jeune poète sur son amour de la Bohème, on ne s'étonnera pas de voir figurer dans son anthologie plusieurs poèmes d'Henri Murger, qui devait mourir prématurément en 1861 [3]. Pour le reste, c'est un mélange assez hétéroclite : Paul Féval voisine avec Musset (*l'Académie*) et Lamartine (*le Rossignol*) ; L. Veuillot avec Alexandre Dumas ; André Lemoyne avec un certain Dupré. Il aurait peut-être fallu publier les poèmes les moins connus, ou bien donner des références précises permettant de les retrouver. Auguste Barbier est représenté par trois fragments des *Iambes* : ici encore, on

1. Publié d'abord chez Garnier, en 1850, le livre venait d'être réédité en 1858, à la Librairie Moderne, Gustave Havard, éditeur. — Le choix de Mallarmé a dû être fait d'après la seconde édition, sensiblement moins riche que la première, qui avait contenu, par exemple, *Lesbos* de Baudelaire, quatre poèmes de Théodore de Banville, et bon nombre d'autres poèmes supprimés en 1858.

2. Il faut lire, p. 308 et 313, « A. Esquiros » et non « A. Esquirol » : il s'agit du poète et non de l'aliéniste.

3. P. 306, « Cent ans d'honneur héréditaire » n'est pas le titre d'un poème, mais un vers du poème *Le Testament*.

aimerait plus de précisions [1]. Joséphin Soulary, que Mallarmé se proposera de visiter à Lyon en 1864, fournit quatre *Sonnets humouristiques* (telle est l'orthographe de Soulary lui-même) : on y trouve l'inévitable *Deux cortèges*. Mallarmé recueille, p. 307, « quelques-uns des plus jolis vers de Théophile de Viau qui ne se trouvent pas dans *Les Grotesques* de Théophile Gautier» » [2]. Mais pourquoi a-t-il choisi, comme seuls poèmes anglais (à part ceux de Poe, dont nous parlons plus loin), les « Cloches » de Moore, et *Les Funérailles de Sir John Moore*, de Charles Wolfe ? Et cite-t-il ce dernier poème en anglais ou en français ? On comprend que l'auteur du *Toast funèbre* ait admiré le dernier vers, où le Héros est laissé dans sa gloire solitaire.

En dehors de ces poèmes divers, quatre groupes importants se font remarquer : dix poèmes ou extraits des *Châtiments*, livre interdit, que Mallarmé s'empressera de se procurer un peu plus tard, lors de son premier voyage en Angleterre [3] ; neuf poèmes de Sainte-Beuve ; neuf poèmes d'Edgar Poe (en comptant *Les Cloches*, p. 300) ; enfin, vingt-neuf poèmes de Baudelaire. Nous ne nous attarderons pas sur Hugo, que Mallarmé admirera toujours, mais dont l'influence cesse d'être importante, sauf pour quelques détails, à partir de cette date [4]. Ni sur Sainte-Beuve, à qui Mallarmé devra quelques suggestions dans les poèmes du *Parnasse* de 1866, notamment *Les Fenêtres* et *Soupir* [5]. Baudelaire et Edgar Poe, influences capitales, nous retiendront plus longuement : ils mettent Mallarmé, en effet, dans la voie qu'il cherchait jusqu'alors en vain.

Quels poèmes de « Beaudelaire » [*sic*] le jeune anthologiste a-t-il retenus ? Suivons-le dans son travail de copiste, fait certainement avec une ardeur de néophyte. Il transcrit la pièce liminaire *Au lecteur*, puis *Bénédiction* (I) [6]. Un bond en avant l'amène jusqu'à *La Beauté* (XVII). Il revient alors en arrière pour récupérer *La Muse*

1. Le fragment « O race de Paris, race au cœur dépravé » vient du poème *La Cuve*, qui exalte la Révolution de 1830, comme *La Curée*. *L'Idole*, c'est Napoléon. Combien de ces vers déclamatoires Mallarmé a-t-il retenus ? Et pourquoi ? Par esprit républicain ?

2. Cf. p. 320, 326-327. On peut légitimement voir ici une preuve d'initiative et de curiosité de la part de Mallarmé.

3. Cf. VM, p. 78.

4. Sur la permanence de l'admiration vouée par Mallarmé à Hugo, voir notre article sur *Mallarmé, Victor Hugo et Richard Wagner* (*R. H. L. F.*, 1951, p. 156-157). Une anecdote de Paul Claudel rapportée par M. Henri Guillemin confirme que Mallarmé « aimait » et « admirait profondément » Hugo à l'époque des Mardis (voir *Claudel et Hugo*, dans *Le Monde* du 11 mai 1955, p. 9). — L'article d'Adile Ayda, *L'Influence de Victor Hugo sur Stéphane Mallarmé*, Dialogues, Istanbul, 1953, exagère beaucoup, par des rapprochements souvent peu convaincants, la durée et l'étendue de l'influence de Hugo sur Mallarmé. Et l'essentiel échappe à ce critique, à savoir que la poétique de V. Hugo est fondée sur l'amplification, l'énumération, celle de Mallarmé, au contraire, sur la condensation, la concentration.

5. Mallarmé se moque d'ailleurs de Sainte-Beuve dans une note, citée p. 326. Et le choix des *Larmes de Racine* n'allait peut-être pas sans ironie, non plus. Nous n'avons pas identifié le poème *Au plus fin diamant* : où se trouve-t-il exactement ?

6. Les chiffres romains indiquent les numéros de la première édition, de 1857.

vénale (VIII) et *L'Homme et la Mer* (XIV). Ce sont alors *L'Idéal* (XVIII), *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle...* (XXIII), *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés...* (XXV), *Une charogne* (XXVII), *Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive...* (XXXI), *Tout entière* (XXXVI), *Causerie* (LI), *La Cloche fêlée* (LVIII), *Spleen* (lequel, des quatre ?), enfin *Tristesses de la lune* (LXXV). Nouveau retour en arrière, pour copier successivement *Le Mort joyeux* (LXXIII), *Le Revenant* (LXXII), *La Servante morte* (LXIX, le titre est de Mallarmé), *Le Crépuscule du matin* (*à Paris*, précise le jeune provincial, LXVIII), enfin *A une mendiante rousse* (LXV). En somme, dix-neuf poèmes sur soixante-quatorze de la première section, *Spleen et Idéal.*

De la seconde section, *Fleurs du Mal*, il retient cinq poèmes sur neuf : omettant *Destruction*, *La Fontaine de sang*, *Allégorie*, et *L'Amour et le Crâne*, il transcrit *Les Deux bonnes sœurs* (LXXXIII), *Les Femmes damnées* (LXXXII), *La Béatrice* (LXXXVI), *Une Martyre* (LXXIX), et *Un Voyage à Cythère* (LXXXVIII).

Il garde la troisième section, *Révolte*, tout entière. Il copie d'abord *Abel et Caïn* (XCI), pièce à laquelle il ajoute le titre *Injustice*, puis *Les Litanies de Satan* (XCII) ; enfin il revient en arrière sur *Le Reniement de saint Pierre* (XC).

De la quatrième section, *Le Vin*, il ne retient que la pièce la plus violente et la plus blasphématoire, *Le Vin de l'Assassin* (XCV). Pourtant son poème *Galanterie macabre* s'inspirera fortement du *Vin des chiffonniers*, ainsi que du *Flacon...*. On s'étonne qu'il n'ait pas été séduit par *Le Vin du solitaire*, ni par *Le Vin des Amants.*

De la dernière section, *La Mort*, il n'a rien pris ; et pourtant ces trois poèmes auraient pu le frapper, surtout *La Mort des Artistes.* Il est vrai que ce dernier poème se présentait ici sous une forme singulièrement faible : Baudelaire récrira presque tout entiers les deux quatrains, et éliminera plusieurs faiblesses d'expression dans les tercets. Peut-être que cette leçon ne fut pas perdue, lorsque Mallarmé, ayant acquis la seconde édition, put collationner les deux textes.

Ce qui frappe dans ce choix, ce sont les omissions autant que les poèmes retenus. La première édition des *Fleurs du Mal* ne comptait pas 150 pièces (v. p. 318), mais seulement 100, et, plus exactement, 94, après la suppression des pièces condamnées. En copiant 29 poèmes, c'était donc presque le tiers du recueil que Mallarmé se procurait. Mais s'il est exact de dire « qu'il en aimait presque toutes les pages », peut-on soutenir que « toutes les cordes baudelairiennes sont représentées dans ce large choix » ? Un choix qui omet *Correspondances*, *Élévation*, *La Vie antérieure*, *L'Invitation au Voyage*, *Parfum exotique*, *Le Serpent qui danse*, *Le Balcon*, *Harmonie du Soir*, *L'Ennemi*, *Le Guignon*, *Moesta et Errabunda*, *L'Irréparable*, *L'Irrémédiable*, *La Musique*, *Les Phares*, et, à l'exception de *Tout entière*, tout le cycle de Madame Sabatier, et, sauf *Causerie*, tout le cycle de Marie Daubrun, ne saurait être considéré comme pleinement représentatif. L'es-

thétique des correspondances, la nostalgie d'un Orient de rêve, la vaine aspiration vers un amour idéal, une Béatrice, la recherche également vaine d'un amour simplement humain, auprès de la Belle aux cheveux d'or, le culte de l'art : tous ces éléments essentiels du recueil échappent, pour le moment, au jeune lycéen, qui bientôt, pourtant, devait assumer pleinement l'héritage de Baudelaire. Mais, cette réserve faite, on souscrira entièrement à la suite de cette phrase de M. Mondor, où il précise que, des « cordes baudelairiennes », Mallarmé a retenu « surtout les plus spécifiques, morbides et sinistres : le romantisme noir..., la recherche d'étrangeté..., le goût du macabre et le sublime du familier... ». En somme, c'est le « romantisme » de Baudelaire et non pas son « symbolisme » qui a frappé d'abord Mallarmé. C'était bien « les violentes gorgées du poison nouveau » qu'il buvait avidement, savourant leur contraste avec les fadeurs de ce qu'il appelait « la classique tisane ». Trente-trois ans plus tard, il verra encore dans cette poésie

... un poison tutélaire
Toujours à respirer si nous en périssons....

Mais il aura appris de Baudelaire d'autres leçons, notamment celle qui touche à « l'effort magistral de l'Imagination désireuse, non seulement de se satisfaire par le symbole éclatant dans les spectacles du monde, mais d'établir un lien entre ceux-ci et la parole chargée de les exprimer » ; il aura dit, à la suite de Baudelaire, que « le tour de telle phrase ou le lac d'un distique... aident l'éclosion, en nous, d'aperçus et de correspondances » [1]. L'influence de Baudelaire continuera à s'exercer ainsi en profondeur sur Mallarmé, longtemps après que, cessant de l'imiter directement, il s'en fut volontairement « séparé », comme il l'affirmera dès 1867 [2].

Cependant, Mallarmé devait à Baudelaire une autre découverte : M. Mondor le rappelle, p. 319 : « Baudelaire l'amenait à Poe et, sur ce point, le jeune disciple allait chercher aussi à surpasser l'initiateur. » Car Baudelaire avait dit qu' « une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, ne peut être qu'un rêve » (cité p. 322). Mallarmé a cru pouvoir « relever le défi de l'aîné ou, plutôt, reprendre la tentative abandonnée par Baudelaire » (p. 323). Une lettre de Mallarmé à Villiers de l'Isle Adam, du 30 septembre 1867, nous apprend qu'en entreprenant cette traduction, il « acceptait » effectivement « cette tâche comme un legs de Baudelaire » [3]. Sur la question de la priorité de Mallarmé dans cette entreprise, il faut se reporter au livre de M. Mondor sur Eugène Lefébure, où nous

1. Voir OC, p. 646, 921.
2. Voir VM, p. 238.
3. Cf. PP, p. 94-95, lettre publiée d'abord dans la *Revue de Paris*, novembre 1948, p. 16 : « Ah ! s'écrie Mallarmé, si j'avais l'édition complète de Poe, comme l'a eue Baudelaire, je traduirais les marginalia, les articles d'Esthétique et que de surprises... » (PP, p. 96). Paul Valéry a traduit quelques fragments des *Marginalia*, dans *Commerce*, XIV, Hiver 1927.

apprenons que le futur égyptologue, l'aîné de Mallarmé de trois ans et demi, se plaisait, dès 1857, à des citations de Poe ; qu'il avait, lui aussi, traduit les poèmes de Poe ; et qu'il avait « probablement » précédé Mallarmé dans cette entreprise [1]. Si l'on se rappelle qu'en 1865 Mallarmé devait appeler Lefébure son « initiateur » [2], on peut se demander si cette initiation n'aurait pas concerné précisément Baudelaire et Poe : il nous paraît invraisemblable que le plus jeune ait devancé l'aîné dans cette double découverte. Or dans *Mallarmé lycéen*, M. Mondor affirme que la traduction de Lefébure « ne devait être révélée à Mallarmé qu'en 1862 » (p. 322). Il est exact que la première lettre conservée de Lefébure à Mallarmé date d'avril 1862 ; mais l'on ignore à quelle date ils se sont connus. Cette première lettre nous montre que Mallarmé venait de réclamer à Lefébure les « poésies d'E. Poe », et qu'il lui avait fait part de son intention de publier ses traductions [3]. Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous semble impossible de trancher cette question de priorité.

Plus important pour nous que ce problème est la lumière que pourrait nous apporter l'étude de ces premières traductions de Poe par Mallarmé. Mais si nous apprenons que les « Poésies choisies d'E. Poë [*sic*] » sont présentées d'abord en traduction littérale, et que le texte anglais se trouve à la fin du second cahier, nous n'avons pas l'essentiel : le texte de la traduction elle-même. Il y a là un document capital, aussi bien pour apprécier la connaissance de l'anglais que pouvait avoir Mallarmé à cette époque, que pour étudier la traduction définitive. Nous espérons qu'un jour, nous pourrons le connaître.

Avouons aussi qu'il est regrettable que Mallarmé ait voulu apprendre l'anglais « simplement pour mieux lire Poe » (cité p. 325). Le rapprochement que fait M. Mondor (p. 321) avec Gérard de Nerval, traducteur à dix-huit ans, du *Faust* de Gœthe, est périlleux pour Mallarmé : Gérard eut la main plus heureuse, et dans son choix, et dans le résultat final, que Gœthe disait préférer à l'original [4] ! Si Mallarmé a choisi Poe, plutôt que de bien meilleurs poètes de langue anglaise, c'est que le poète américain se présentait à lui, auréolé d'un vague prestige, dans le mirage évoqué par les hyperboles de Baudelaire [5]. Comme l'indique très justement M. Mondor, c'est à la poésie de Mallarmé lui-

1. Cf. EL, p. 58.
2. Cf. *ibid.*, p. 165-166.
3. Cf. *ibid.*, p. 169.
4. Gérard s'était-il fait aider ? Ce n'est pas prouvé.
5. Voir sur ce point P. Mansell Jones : *The Background of Modern French Poetry*, Cambridge University Press, 1951, p. 38-58, pour une admirable discussion du problème que pose cet engouement pour Poe, quant au jugement littéraire de Baudelaire, de Mallarmé et de Valéry. M. Mansell Jones rappelle l'excellente distinction que fait Aldous Huxley entre le « raffinement du fond » et la « vulgarité de la forme » chez Poe ; il montre aussi la confusion faite par Baudelaire et Mallarmé entre l'idée de la « pureté » et celle de la « perfection » ; enfin, il affirme qu'ils ont pu entrevoir, à travers quelques-uns des poèmes de Poe, les « qualités éthérées » du romantisme anglais, mieux illustrées pour des lecteurs anglais par Coleridge, Shelley ou Keats.

même que l'on songe en lisant cette phrase : « C'est quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal » (cité p. 325). Mais « l'esprit souffle où il veut, comme il peut », dit Valéry ; et pour lui comme pour Mallarmé, la poésie de Poe, et plus encore, ses théories, ont été le point de départ d'une esthétique nouvelle, soumise à la recherche des « effets calculés », au principe de la « composition lucide », enfin à l'idéal de la « poésie pure ».

Quoi qu'il en soit, on souhaiterait voir dans l'anthologie de Mallarmé quelques-uns des grands poètes romantiques de l'Angleterre, Wordsworth et Coleridge, Keats et Shelley, voire même Byron. Mallarmé les a sans doute connus plus tard [1]. Mais rien ne montre qu'il ait lu, dans cette première période, d'autres poètes anglais que Shakespeare [2]. Aucun poème grec ou latin, non plus, en dépit des humanités assez solides que le poète venait de faire, non sans succès. D'une façon générale, Mallarmé se situe, malgré *L'Après-Midi d'un Faune. Églogue*, et ses « bouquins refermés sur le nom de Paphos », en dehors des traditions helléniques, encore si fortes au XIX^e^ siècle en France. C'est un des points qui le distinguent le plus de son disciple Valéry, Méditerranéen, fils d'Apollon, traducteur, lui, des *Bucoliques* de Virgile. Le clair-obscur mallarméen fait songer à ses « origines bourguignonnes, lorraines aussi et même hollandaises » [3].

Après cette anthologie, M. Mondor a republié le premier conte de Mallarmé : *Ce que disaient les Trois Cigognes*. Il a bien fait : car c'est certainement une des meilleures compositions du lycéen. Il aurait peut-être mieux fait encore en republiant, dans ce volume, l'ensemble des Juvenilia, avec ceux qui ont suivi, aussi bien que ceux qui ont précédé, ce recueil. On aurait eu alors le tableau complet de « Mallarmé avant lui-même ». En ce qui concerne ce conte, nous nous bornons à poser un problème : où faut-il le situer exactement dans la chronologie mallarméenne ? L'auteur lui-même a inscrit, bien plus tard, cette indication en tête : « Narration — sur un sujet libre — en seconde ou troisième du lycée de Sens » (v. p. 337). Mallarmé était en troisième en 1856-1857, en seconde en 1857-1858 : il aurait donc eu quinze ou seize ans au moment d'écrire ces trente-et-un feuillets. Il a pu se tromper sur la date : cette alternative trahit déjà une incertitude. La critique

1. Il a même préparé une anthologie des poètes et des prosateurs anglais, « de Chaucer à Tennyson et de Bacon à Carlyle ». — Voir sa lettre à Ingram, du 5 février 1878, dans *Empreintes*, n^os^ 10-11, Bruxelles, 1952, p. 65. Bien qu'il s'agisse d'un « petit livre de classe », « rien du tout », dit Mallarmé, il serait bien intéressant de connaître ce choix commenté.

2. Il y a une allusion, dans un *Sonnet* (ML, p. 206), à « mon vieux Shakespeare », dont Mallarmé possédait, dès 1859, une édition anglaise (cf. VM, p. 23), et à Falstaff dans *Mélancolie* (p. 217). Le poème *Adieu !* (p. 160) porte une épigraphe, à la mode romantique, empruntée à Byron. — Mallarmé possédait aussi « les poésies de Gœthe, de Henri Heine » (cf. VM, p. 23) : dans quelles éditions ? Sa femme allemande avait-elle quelques livres à elle ?

3. Cf. OC, p. 662.

interne suggérerait plutôt 1859 ou 1860. Outre que la tenue littéraire du conte paraît supérieure à celle de la plupart des poèmes du recueil [1], certains échos baudelairiens se font remarquer, ce qui semblerait impossible avant 1860. Cf. p. 340 : « je t'adore à l'égal... » ; p. 341, toute la description du chat, et surtout sa « queue pleine de nonchaloir » ; *ibid.* : « la bûche sifflait sa chanson » ; p. 347 : « le sombre hibou qui dardait ses yeux rouges » ; enfin, p. 356 : « l'aurore grelottante... ». Cf. Baudelaire :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne.... (XXII)
Et tes flancs qu'assouplit *un charmant nonchaloir*.... (XXXII)
Lorsque *la bûche siffle et chante*.... (LXIX)
Les hiboux se tiennent rangés....
Dardant leur œil rouge.... (LXVII)
L'aurore grelottante en robe rose et verte.... (LXVIII) [2].

Ces rapprochements nous semblent assez frappants pour exclure l'hypothèse d'une série de rencontres fortuites. Mais, dira-t-on, « ce conte est de l'époque séraphique du poète » (p. 337). C'est exact ; du moins en apparence. Mais il s'agissait d'un exercice scolaire ; et la juxtaposition de *Sa fosse est creusée* et de *La Prière d'une Mère*, deux poèmes exactement contemporains, montre que Mallarmé ne dédaignait pas l'hypocrisie qu'entraîne souvent un dressage religieux trop strict. Peut-être goûtait-il aussi un malin plaisir à glisser dans ce texte édifiant quelques allusions discrètes à un poète qui faisait scandale. On y trouve également des propos qui, malgré leur forme humoristique, laissent percer le ressentiment suscité par la mort de sa sœur et de son amie [3]. Il nous semble donc légitime d'émettre l'hypothèse que ce conte pourrait dater de 1860, alors que Mallarmé commençait à connaître l'œuvre de Baudelaire. Nous n'avons relevé, dans les poèmes de 1859-1860, aucune trace d'une connaissance, même superficielle, de Baudelaire. Les autres sources du conte restent, d'ailleurs, à explorer. La Esmeralda de Victor Hugo a certainement influencé l'évocation de la danse de Déborah.

Quelle conclusion tirer de ces « années d'apprentissage » de Stéphane Mallarmé ? Laissons parler d'abord l'intéressé. Dans une lettre à Lefébure de février 1865, il prononçait ce jugement sur Taine :

Ce que je reproche à Taine, c'est de prétendre qu'un artiste n'est que l'homme porté à sa suprême puissance, tandis que je crois qu'on peut parfaitement avoir un tempérament humain très distinct du tempérament littéraire.... Je trouve que Taine ne voit que l'impression comme source des œuvres d'art, et pas assez la réflexion. Devant le papier, l'artiste *se fait.*

1. C'est aussi l'avis de M. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 54 : « Précoce dans le maniement de la prose, supérieur à ses vers de cette époque, malgré trop d'adjectifs faibles ».
2. Nous renvoyons toujours à la première édition de 1857.
3. Cf. p. 342 : « On dit que Dieu le père est bien vieux : il s'est trompé sans doute et l'a fauché du coup qui m'était destiné.... — Enfin, quand Dieu le fils lui succédera, il ne jettera pas sur l'enfant la terre qui devait recouvrir l'aïeul ! »

Suit cette confession, qui constitue le meilleur commentaire possible sur les premières tentatives de Mallarmé, et sur ce qui les distingue des œuvres de sa maturité :

> Taine ne croit pas... qu'un écrivain puisse entièrement changer de manière, ce qui est faux, je l'ai observé sur moi. Enfant, au collège, je faisais des narrations de vingt pages, et j'étais renommé pour ne savoir pas m'arrêter. Or, depuis, n'ai-je pas, au contraire, exagéré plutôt l'amour de la condensation ? J'avais une prolixité violente et une enthousiaste diffusion, écrivant tout du premier jet, bien entendu, et croyant à l'effusion, en style. Qu'y a-t-il de plus différent que l'écolier d'alors, vrai et primesautier, avec le littérateur d'à présent, qui a horreur d'une chose dite sans être *arrangée* [1] ?

Voilà pour l'aspect technique de cette transformation. Mais il y a aussi l'aspect moral. Soucieux de dégager, pour les « jeunes gens épris de poésie » (p. 357), la leçon que suggère la « vocation » de Mallarmé, M. Mondor l'a admirablement résumée, en une phrase lapidaire, qui sera notre conclusion :

> Plus le début paraît éloigné de la maîtrise, mieux l'on contemple la hauteur, la continuité d'élévation, et plus la part de l'homme semble rivaliser avec celle des dieux (p. 10).

Lloyd James Austin.

1. Cf. EL, p. 341-342 ; PP, p. 52-53.

LA CLEF DE MALLARMÉ EST-ELLE DANS LITTRÉ ?

M. Charles Chassé, qui avait publié, en 1947, un petit livre plein d'aperçus ingénieux, *Lueurs sur Mallarmé*, s'est aussi signalé, en 1949, à l'attention des « mallarméistes » par une trouvaille d'importance : il a exhumé et publié (dans la *Revue de Littérature comparée*, nº de janvier-mars) une traduction littérale en anglais *faite par Mallarmé lui-même* du fameux *Tombeau d'Edgar Poe* à l'intention de Mrs Sarah Helen Whitman. Cette traduction prouvait, à ceux qui affectaient encore de penser le contraire, qu'il était légitime de chercher un sens aux poèmes de Mallarmé : Mallarmé lui-même ne nous y a-t-il pas encouragés — non sans ironie — en déclarant que « tout écrit, extérieurement à son trésor, doit, par égard envers ceux dont il emprunte, après tout, pour un objet autre, le langage, présenter, avec les mots, un sens même indifférent » [1] ? Ainsi se trouvent justifiées les « traductions en clair » déjà tentées par bien des critiques perspicaces pour les poèmes les plus hermétiques ; et nous pouvions nous attendre à voir M. Chassé, lui aussi, nous proposer ses interprétations personnelles. Il vient de le faire, en réunissant en volume un certain nombre d'articles publiés, depuis 1949 justement, dans diverses revues, et qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre.

C'est qu'en effet M. Chassé prétend avoir trouvé une clef de Mallarmé s'adaptant à *toutes* les difficultés, « un passe-partout », dit-il, « pouvant nous ouvrir toutes les parties obscures de son œuvre » (p. 39). *Les Clefs de Mallarmé* (tel est le titre de son livre) sont, nous apprend-il, dans le grand Dictionnaire de Littré, assidûment compulsé par le poète pour y trouver des étymologies lointaines et des sens rares. Certes, il n'est nullement déraisonnable de penser que Mallarmé feuilletait souvent, et avec profit, les dictionnaires : quel poète ne l'a fait ? Les mots ne sont-ils pas la matière première du poème, les mots qui, dit Mallarmé, « s'exaltent à mainte facette reconnue la plus rare ou valant pour l'esprit » [2] ? On sait bien que Baudelaire était, de même que Gautier,

1. *Le Mystère dans les Lettres*, Œuvres, éd. de la Pléiade, p. 382.
2. *Ibid.*, p. 386.

atteint de « lexicomanie » ; et nul n'ignore tout ce que Hugo doit au Dictionnaire de Moreri. Que Littré ait fourni à Mallarmé des sens rares, anciens, ou étymologiques, pourquoi non ? surtout quand on sait, comme M. Chassé le fait justement remarquer, l'importance accordée par le poète à la philologie, la curiosité qui le poussait à remonter aux origines des vocables.

Ce qui a suscité, dès le début, l'inquiétude et la défiance des « mallarméistes », c'est le postulat qui sert de point de départ à M. Chassé : suivant lui, Mallarmé, pour dissimuler sa stérilité et sa pauvreté de pensée grandissantes après 1876, se serait appliqué à obscurcir *après coup* des idées très banales ou très vulgaires, en empruntant à Littré des acceptions rares et difficiles à découvrir (cf. le chapitre V : *Comment Mallarmé obscurcissait ses pensées*) ; de sorte que ses poèmes seraient à déchiffrer comme de véritables cryptogrammes (M. Chassé parle même de « mots croisés » !), dont l'hermétisme ne servirait qu'à déguiser des réalités le plus souvent très prosaïques. « J'admire que vous ayez pu condenser le cosmos en un sonnet, monsieur Mallarmé. — Pas du tout ! ce que j'ai décrit là, c'est mon buffet. » Si vraiment Mallarmé a tenu ce propos, avec quelle douce ironie il a dû voir « les malins », comme il les appelait, s'en emparer.... Par surcroît, M. Chassé nous explique pourquoi le poète se serait toujours jalousement refusé à avouer sa dette à l'égard de Littré : « dévoiler Littré, n'aurait-ce pas été pour lui renoncer à son auréole de mage hermétique ? » (p. 42). On comprend les réticences qui ont accueilli la thèse de M. Chassé, et dont il se plaint avec amertume : tout ceci sonne faux — faux pour notre raison, qui a peine à se représenter comment Mallarmé s'y est pris pour dissimuler le sens *livide* sous le mot *oublié* (rattaché par Littré à *lividus*), et pour remonter de l'un à l'autre, à moins de feuilleter tout le dictionnaire ; faux pour notre sentiment de la poésie, qui se refuse à admettre l'étrange idée que se fait M. Chassé de la composition poétique, par « habillage » d'une idée au moyen de mots plus ou moins obscurs — comme s'il ne s'agissait pas de deux réalités consubstantielles : idée et mots naissant ensemble, âme et corps du poème, de l'*être* poétique.

Ces répugnances ne nous autorisent pas, cependant, à repousser sans les examiner les théories de M. Chassé. La question reste posée : oui ou non, la clef-Littré ouvre-t-elle la serrure-Mallarmé ; nous permet-elle de donner un sens cohérent à des poèmes que jusqu'alors on ne comprenait pas, ou que l'on comprenait de façon erronée ? Pour y répondre, un seul moyen : regarder d'un peu près les solutions que proposent *Les Clefs de Mallarmé.*

Dans la seconde partie de l'ouvrage, *Traduction en clair des poèmes de la période hermétique de Mallarmé*, j'ai relevé (sauf oubli) trente-neuf mots auxquels Mallarmé aurait, nous dit M. Chassé, donné un sens rare en puisant soit dans les définitions de Littré, soit dans les

exemples qu'il cite, soit encore dans les rubriques étymologiques. Il faut y ajouter quelques trouvailles faites, cette fois, dans Larousse. Le chiffre est sans doute assez imposant ; mais regardons les choses de près : quels sont, parmi ces mots, ceux dont le « déchiffrement » apporte vraiment une révélation en ce qui concerne l'interprétation d'un poème, ou d'un fragment de poème ? Très peu, en vérité. Tantôt nous rencontrons des mots dont le sens étymologique est très connu (*aucun*, sans idée négative ; *veuve*, au sens de vide, de *vidua* ; *avare*, à propos duquel M. Chassé nous renvoie bien inutilement à *avere*, alors que le sens de avare = cupide, de *avarus*, est connu de tous les écoliers qui ont expliqué des textes du XVII^e^ siècle, où ce sens est habituel) ; tantôt il s'agit non pas d'une acception particulière, mais simplement d'une construction peu usitée, dont Littré offrait des exemples à Mallarmé — ce qui n'est du reste pas sans intérêt : l'*aujourd'hui* (« le bel aujourd'hui ») justifié par une citation de Bossuet ; *ciel évanoui*, qui se rencontre dans Delille ; *soupirer que*, qui se trouve chez M^me^ de Sévigné. Ailleurs encore, Mallarmé aura simplement trouvé dans Littré la confirmation du sens d'un mot : *prose*, par exemple, qui désigne en langue d'église « une hymne latine rimée » (mais pourquoi M. Chassé, après avoir ainsi expliqué *La Prose pour des Esseintes*, nous propose-t-il ensuite une autre interprétation, extrêmement contestable celle-là ?), *raturer*, ou une explication étymologique de *amazone*. Mais croit-on que Mallarmé avait besoin d'aller apprendre chez Littré ce qu'est un *réverbère* ?

Il arrive aussi que M. Chassé, loin d'expliquer un sens difficile, complique un sens qui était clair, en voulant absolument recourir à une acception rare ou au sens étymologique. Pourquoi vouloir que le verbe *encombrer*, dans le vers du sonnet *Sur les bois oubliés* où Mallarmé décrit un sépulcre qui

... Du manque seul des lourds bouquets s'encombre

soit en rapport avec *encombre* (que nous trouvons dans « sans encombre ») et qui signifie, dit Littré, « un accident fâcheux qui empêche, qui fait échouer » (voir p. 121) ? Est-il si étonnant de voir Mallarmé supposer un tombeau encombré par l'absence de bouquets, lui qui parle dans *Le Nénuphar blanc* d' « absence éparse », ou qui nous décrit (la remarque est due à G. Davies [1]) des époques littéraires qui, n'ayant rien laissé, n'ont fait que « charger le sol d'un vestige négatif considérable » ? On se demande, aussi, pourquoi M. Chassé se donne tant de mal pour nous expliquer l'emploi du mot *grief*, au sens de *lutte*, dans

1. Cf. G. Davies, *Les « Tombeaux » de Mallarmé*, Corti, 1950, p. 120. La citation faite par G. Davies est tirée de *Crayonné au Théâtre*, *Œuvres* de Mallarmé, p. 298. M. Adam est partisan d'une autre interprétation du vers de Mallarmé : suivant lui, le tombeau est réellement encombré de bouquets, mais cette présence de bouquets ne constitue qu'un témoignage de plus de l'absence, du *manque* de la morte. Quoi qu'il en soit, l'interprétation de *s'encombre* reste la même — c'est le sens usuel.

le fameux vers du *Tombeau d'Edgar Poe* (où Mallarmé le traduit par *struggle*) :

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !

Il remonte à l'adjectif ancien *grief*, et au latin *gravis*, « pénible, douloureux », pour nous expliquer qu'il s'agit d'un « effort », d'un « combat douloureux », alors qu'il serait beaucoup plus simple de passer du sens habituel de grief, « motif de plainte » (cf. avoir des griefs contre quelqu'un), à l'idée d'hostilité qui n'en est pas tellement éloignée. Et pourquoi supposer que l' « hydre oyant jadis l'ange », dans le même poème, fait allusion au Sphinx et à Œdipe ? Toute l'ingéniosité de M. Chassé pour nous expliquer que l'*hydre*, étymologiquement, est un monstre né de l'eau, donc identifiable avec le Sphinx que Mallarmé, dans *Les Dieux Antiques*, a dépeint comme une créature qui cause... la sécheresse, l'empêche de voir que Mallarmé, qui a déjà assimilé le poète à un ange dont la parole est un *glaive nu*, songe visiblement à la lutte de saint Michel contre le dragon, ou *hydre* (qui est ici la Foule aux mille têtes). Et il est fort possible qu'il se soit souvenu du vers de Hugo dans *Le petit roi de Galice* :

Lutte énorme ! Combat de l'Hydre et de Michel

Dans de tels cas, un recours trop systématique à Littré et à l'étymologie nous apporte un obscurcissement, plutôt qu'un éclaircissement du texte.

Reste un petit nombre de cas, dans lesquels le sens proposé par M. Chassé à la lumière de Littré apporte vraiment, ou prétend apporter, un renouvellement dans l'interprétation des textes. Je ne crois pas qu'il y en ait plus de sept ou huit. Mais quelle valeur faut-il accorder à ces nouvelles interprétations ? Rendent-elles compte de toutes les difficultés du texte ? J'ai bien peur que non, dans la plupart des cas. Prenons, par exemple, le début du *Tombeau de Verlaine*, qui depuis longtemps embarrasse les commentateurs :

Le noir roc courroucé que la bise le roule
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Quel est ce *noir roc* ? S'agit-il du tombeau de Verlaine (mais pourquoi « noir » ? pourquoi « s'arrêtera » et « le roule » ?) ; s'agit-il d'un nuage sombre (mais pourquoi « sous de pieuses mains » ?) ? Ne s'agirait-il pas plutôt, j'en viens à me le demander, de Verlaine lui-même, poursuivant sous cette forme symbolique son destin vagabond, et refusant de s'arrêter sous la pierre du tombeau, ce qui expliquerait qu'à la fin du sonnet Mallarmé conseille à qui veut suivre cette trajectoire, ce bond « tantôt extérieur », de chercher plutôt Verlaine sous l'herbe où il a fini par se cacher — mais j'avoue qu'il reste bien des difficultés. M. Chassé, lui, a eu une illumination en découvrant dans Littré, au

mot *moule*, une citation nous apprenant que, suivant Vitruve, on faisait avec certaines pierres, capables de résister à la violence du feu, « des moules pour jeter diverses sortes d'images » (p. 116). Ceci nous fait comprendre, paraît-il, que le « noir roc » est un aérolithe (de basalte), lequel refuse de s'arrêter pour devenir le tombeau de Verlaine sous la pieuse main d'admirateurs-sculpteurs. Dois-je avouer que cette explication ne m'explique rien du tout, la difficulté ne me paraissant nullement résider dans le « moule » (quoi d'étonnant à ce qu'on puisse voir dans Verlaine le moule, c'est-à-dire le modèle d'un destin funeste ?), mais avant tout dans ce geste de *bénir* dont son interprétation ne rend pas compte.

Je ne m'étendrai pas sur les sens donnés par M. Chassé à *oublié* et à *Chimère*, qui portent sur des points de détail : Mallarmé a-t-il rattaché *oublié*, comme le faisait Littré, à *lividus*, et faut-il prendre « bois oubliés » dans le sens de « rendus livides par le givre » ? Pourquoi, après tout, les deux sens ne seraient-ils pas superposés ? Mallarmé a pu rencontrer cette étymologie dans Littré — plutôt, j'imagine, qu'il n'a cherché un autre terme pour « déguiser » *livides*. La Chimère est-elle, conformément à l'étymologie, une simple chèvre, et la

soie aux baumes de temps
Où la Chimère s'exténue

une « périphrase à la Delille » (p. 199) pour désigner un fin tissu de cachemire ? J'avoue que j'ai peine à le croire, alors qu'il est question de drapeaux dans la strophe suivante : on sait combien pour Mallarmé (M. Chassé le dit lui-même) chaque sonnet devait former un tout, un réseau de correspondances d'une strophe à l'autre.

J'étais beaucoup plus séduite par l'interprétation du fameux *ptyx* du sonnet en *-yx* :

Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore

trouvée celle-là dans Larousse, qui cite un texte de Pausanias d'après lequel l'eau du Styx était si corrosive qu'on ne pouvait la recueillir qu'avec des récipients en corne (p. 126) : le ptyx serait donc une corne de bœuf, ayant sans doute servi jadis de cor à un berger (« aboli bibelot d'inanité sonore »). Comble de malchance : M. Fromilhague, qui a consacré un important commentaire au sonnet en *-yx*, a fait la remarque qu'en 1873, date de la première rédaction du poème, le fascicule S de Larousse, contenant le mot *Styx*, n'avait pas paru.... Difficulté que M. Chassé signale très loyalement, et qui l'oblige à supposer que Mallarmé a fait du ptyx un coquillage dans sa première version (c'était l'interprétation de M^me^ Noulet), une corne dans la seconde, datant de 1887. C'est bien compliqué, et bien douteux.

Beaucoup plus convaincante est l'explication donnée pour *basse* dans ce vers obscur du sonnet *A la nue accablante tu* :

Basse de basalte et de lave

mais, comme le fait remarquer Mme Noulet dans l'article qu'elle consacre aux *Clefs de Mallarmé* [1], « M. Chassé ne semble pas tirer parti de sa propre trouvaille ». Ayant découvert qu'une *basse* est, en termes de marine, une sorte de haut fond, un « petit banc ou îlot de rochers » dangereux pour la navigation (ce qui explique et le naufrage, et basse *de basalte*), il continue à croire qu'il s'agit non d'un véritable banc rocheux, mais du nuage, de la nue, dont la noirceur ferait songer à un rocher de basalte. On peut remarquer du reste que M. Chassé éprouve souvent un certain embarras, même quand il découvre un sens plausible, à en tirer une interprétation cohérente du texte. Il peut être assez tentant de rattacher le mot *orgueil*, comme le fait Littré, à une racine haute allemande qui signifie : remarquable, exceptionnel, et de le comprendre au sens d' « homme supérieur » dans le sonnet *Tout orgueil fume-t-il du soir*. Dès lors, il ne s'agit plus, comme on le croyait, dans les premiers vers de ce poème, d'un feu éteint, mais d'un homme supérieur qui s'est évanoui en fumée au soir de sa vie (p. 135). Seulement, partant de ce sens, M. Chassé se trouve désormais incapable d'expliquer pourquoi « la chambre ancienne de l'hoir », au second quatrain,

Ne serait pas même chauffée
S'il arrivait par le couloir

et il est conduit à imaginer que si le fantôme revenait, « ce fantôme serait si glacé qu'il ne réussirait pas à réchauffer l'atmosphère de la chambre vide » — ce qui, en effet, serait un exploit pour un fantôme ! Il est bien certain que, lorsqu'une interprétation nouvelle prétend transformer complètement le sens d'un texte, il faut qu'elle se tienne dans tous ses détails ; faute de quoi, si ingénieuse soit-elle, elle n'emportera pas la conviction.

Restent les poèmes érotiques (chapitre 20) et scatologiques (chapitre 21), que M. Chassé s'est attaché à déchiffrer, avec ingéniosité et dilection. Loin de moi l'idée de nier que Mallarmé ait plus d'une fois glissé dans son œuvre des sous-entendus érotiques ; et là, le déchiffrement se justifie, car on comprend fort bien que le poète n'ait pas voulu s'exprimer plus clairement. M. Chassé a-t-il trouvé la clef de *M'introduire dans ton histoire* et de *Dame sans trop d'ardeur* ? Je lui abandonne le premier, qui prête assurément « aux interprétations les plus scabreuses », dit G. Michaud [2] ; mais j'avoue que la méthode de M. Chassé m'inspire des doutes quand je le vois, avec une assurance imperturbable, un mépris souverain pour tous les autres exégètes, fonder sa curieuse interprétation du second sur le mot *crise*, terme « spécialement médical à son origine avec le sens — dit Littré — d'exsudation ou d'hémorragie ». (P. 206.) Littré dit, exactement : « *Crise*. Terme

1. « Les Clefs de Mallarmé », *Nouvelle Revue Française*, 1er septembre 1954, p. 498.
2. *Mallarmé, l'homme et l'œuvre*, Boivin, 1953, p. 127.

de médecine. Changement qui survient dans le cours d'une maladie et s'annonce par quelques phénoménes particuliers, comme une excrétion abondante, une hémorragie considérable, des sueurs, un dépôt dans les urines, etc. » Si vraiment la « crise de rosée » dont parle Mallarmé est une hémorragie mensuelle, et vient compléter le « blanc habit de pourpre » du premier quatrain, comment se fait-il que Mallarmé, dans la première version, n'ait pas parlé d'habit de pourpre, mais de « voile lourd de parfums » ? A vrai dire, personne jusqu'à présent n'avait vu dans cette « crise de rosée » autre chose qu'une « crise de larmes » — Mallarmé, qui vient de comparer Méry à une rose, ironisant sur les « crises de rosée » et sur les « orages » qui viennent troubler leur ciel amoureux, et songeant d'autre part visiblement au sonnet de Ronsard sur la mort de Marie.

Mais les pires inquiétudes se trouvent justifiées quand M. Chassé aborde *Petit Air II* pour nous montrer son inspiration « incontestablement » scatologique (p. 214). Mallarmé, ayant évoqué le chant d'un oiseau qui a éclaté,

là-haut perdu
Avec furie et silence

écrit :

Le hagard musicien,
Si de mon sein pas du sien
Cela dans le doute expire
A jailli le sanglot pire

Sous prétexte qu'un *sanglot* est défini par Littré comme une « contraction spasmodique » du diaphragme, suivie « d'un mouvement de relâchement par lequel le peu d'air que la contraction avait fait entrer dans la poitrine est chassé avec bruit », M. Chassé ne va-t-il pas imaginer qu'un « sanglot pire » est « celui qui part dans la mauvaise direction, celui qui sort par le bas, au lieu de sortir par le haut » ? Mais que fait-il, alors, de la précision « de mon sein » ? Comment ne voit-il pas le sens d'une phrase où le poète se demande, bien évidemment, si c'est de son sein ou de celui de l'oiseau qu'a jailli le pire sanglot ? Et il faut voir à quelle interprétation saugrenue du reste de la pièce l'entraîne ce contresens.... Voilà un poème dont les commentateurs ont admiré la mélancolie, la force de suggestion : M. Chassé y découvre aussitôt un sens scatologique. Et il le fait de la façon la moins convaincante qui soit, en tirant le texte, c'est le cas de le dire, vers le bas, par une inadmissible jonglerie.

Puisque M. Chassé a tellement protesté contre le « mur du silence » qui se dressait devant ses interprétations, je ne puis lui taire qu'en ce qui me concerne, tout au moins, je ne suis nullement convaincue que sa clef ne soit pas une fausse clef. Le recours à Littré peut nous apporter çà et là des indications précieuses, mais à condition de ne pas vouloir systématiser, et de ne pas tomber dans le délire d'interprétation. Pour être aussi tranchant que M. Chassé, il faudrait apporter des révé-

lations dont la luminosité nous éblouisse, et ne pas donner l'impression que le texte est tiré dans le sens le plus favorable, ou compliqué à plaisir pour fournir un « sens second ». Quel dommage que l'auteur des *Clefs de Mallarmé* ne se soit pas consacré davantage à l'étude d'autres sources : la peinture, la mythologie, les idées de l'époque ! Les remarques qu'il fait à leur sujet sont, chose paradoxale, la meilleure partie de son livre. Ce qui nous est dit, par exemple, d'une influence possible de G. Moreau sur Mallarmé, ou de l'intérêt incontestable que Mallarmé portait à l'occultisme, peut nous aider à suivre dans sa démarche la pensée du poète. M. Chassé tire aussi un parti très intéressant des *Dieux Antiques*, adaptés de l'ouvrage de Cox par Mallarmé, en 1881, et de l'idée, lancée alors par la science folklorique, du « mythe solaire ». Il est hors de doute qu'il faut, comme il le dit, replacer Mallarmé, plus qu'on ne l'a fait, dans son milieu et dans son siècle. Le Professeur Mondor nous a apporté une masse d'inestimables documents. Nous pouvons maintenant tenter de mieux comprendre Mallarmé — l'homme et la pensée.

Des travaux de ce genre, toutefois, ne semblent devoir enrichir notre connaissance profonde du poète que s'ils sont menés dans un esprit de sympathie et de compréhension : il semble vraiment difficile de faire œuvre critique utile quand on y met un parti-pris de dénigrement. Or, on a parfois un peu trop l'impression que M. Chassé vise surtout à arracher à Mallarmé « son auréole », comme il dit, « de mage hermétique ». Je ne pense pas plus que lui que « l'exaltation aveugle » soit la meilleure forme d'admiration ; je doute que le dénigrement systématique soit bien préférable. Mallarmé était-il vraiment ce poète stérile qui, après 1875, aurait camouflé son impuissance à penser sous un hermétisme purement artificiel, et pratiqué la poésie comme un « mot-croisisme » ? Il faut, pour le penser, laisser délibérément de côté *Le Coup de Dés*, poème dont nul mallarméiste ne songe plus désormais à nier l'importance, et qui est très certainement le premier « fragment d'exécuté » de ce Grand Œuvre auquel le poète rêva toute sa vie, mais qu'une vie d'homme ne pouvait suffire à réaliser. Il faut taire la beauté, la force poétique de poèmes tels que *Le Tombeau d'Edgar Poe*, *Sur les bois oubliés*, *A la nue accablante tu*, ou des poèmes écrits sur le thème de la « chambre vide ». Il faut, enfin, donner la vedette aux boutades, calembours et bouts rimés qui n'étaient, dit fort bien M^me^ Noulet, que les « délassements charmants ou polissons du poète ». Il est significatif de voir M. Chassé reprocher à M. Fromilhague de chercher dans le sonnet en *-yx* un « sens mystique » (p. 134), sous prétexte que dans *La Marchande de plantes aromatiques* il serait vain de chercher « un sens éthéré survolant un couplet sur les joies qu'apporte la défécation ». Parbleu ! On réduirait tout aussi bien Victor Hugo au rang d'aimable plaisantin sous prétexte qu'il a écrit *Les Chansons des rues et des bois*. Encore les « versiculets » de *Chansons bas*, comme les appelait Mallarmé, sont-ils beaucoup plus drôles que les platitudes de

Hugo, et Darius Milhaud ne les a pas jugés indignes de stimuler sa verve musicale....

M. Chassé a, voici longtemps, découvert qu'*Ubu-Roi* n'était qu'une « mystification » de Jarry. On se demande (malgré ses précautions oratoires) si son arrière-pensée n'est pas, à l'égard de Mallarmé, la formule même qu'il employait jadis à l'égard d'*Ubu-Roi* : « L'important est de savoir si, maintenant que l'outre est vide de tout le vent qui la gonflait, elle pourra encore tenir debout. » Eh oui ! répondait alors Thibaudet, *Ubu-Roi* est debout, et n'a pas perdu un pouce de sa taille. Quant à Mallarmé, malgré les piqûres d'épingle de M. Chassé, il ne semble guère vouloir se « dégonfler » : sans doute parce que Mallarmé n'était pas cette baudruche enflée, ce mystificateur de mauvais aloi que *Les Clefs de Mallarmé* veulent nous représenter, mais un écrivain de race, qui a su créer un nouveau langage poétique, un grand esprit aussi, et surtout un artiste probe, celui peut-être dont la sincérité peut le moins être mise en doute, car il a payé par des années d'efforts, de méditation et parfois de douloureuse recherche, le droit de parler (dans les dernières lignes qu'il écrivit pour sa femme et sa fille) de « toute une vie d'artiste sincère ».

Suzanne Bernard.

NOTES ET DOCUMENTS

LA PREMIÈRE VERSION IMPRIMÉE DU « DON DU POÈME »

J'étais à Worcester (Massachusetts). Je compulsais, à la bibliothèque de l'American Antiquarian Society, dans le précieux fonds louisianais d'Edward Laroque Tinker, *L'Avant-Coureur*, « journal officiel de la paroisse Saint-Charles » : quelle ne fut pas ma surprise, en ouvrant le numéro du 2 février 1867, de tomber en arrêt sur un vers bien connu :

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !

Vérification faite, la surprise grandit : car le *Don du poème*, qui suit tout entier fidèlement, était encore inédit en France ; il ne devait paraître qu'en 1883 dans *Lutèce* avec les *Poètes maudits*. On en connaît toutefois deux versions de l'époque, toutes deux envoyées à Théodore Aubanel, la première, intitulée *Le Jour*, durant l'automne de 1865, la seconde, *Le Poème nocturne*, avant le 21 décembre de la même année. Et c'est ce dernier texte, sous le même titre du *Poème nocturne*, que publie le journal louisianais, avec quelques variantes qui le rapprochent de sa forme définitive. Nous le reproduisons ci-dessous, en indiquant en italiques les mots qui restaient à corriger, en petites capitales les modifications déjà intervenues, en grandes capitales le mot unique qui ne correspond à aucune rédaction connue :

Le poème nocturne.

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !
NOIRE, à l'aile saignante et PALE, déplumée,
Par le verre BRULÉ D'AROMATES et d'or,
Par les carreaux GLACÉS, hélas ! mornes encor,
L'aurore se jeta sur *ma* lampe angélique.
Palmes ! et quand elle a *délaissé sa* relique,
A ce père *rêvant* [1] un sourire ennemi,
La solitude bleue et stérile a *gémi*.
O la berceuse, avec TA fille, et l'innocence
De vos pieds froids, accueille une triste naissance,
Et ta voix rappelant viole et clavecin

1. Le texte, *rêvant*, est conforme au *Poème nocturne* de 1865. Le *Don du Poème* reprendra au *Jour* le participe *essayant*.

Selon le doigt fané presseras-tu le sein
DE qui coule en blancheur sibylline la femme
Pour *des* lèvres que l'air du vierge azur affame ?

Comment le poème a-t-il atteint ce lointain hebdomadaire d'Amérique ? Ne nous en étonnons pas outre-mesure. Dans une Louisiane encore française de langue, la presse était en grande partie entre les mains de républicains exilés de France pour leurs convictions : Eugène Dumez, éditeur de *L'Avant-Coureur* avec son beau-frère Thomas Bellow, avait dirigé jusqu'au 2 décembre *Le Courrier Républicain de la Côte-d'Or* ; son agent à Donaldsonville, Eugène Supervielle, était lui-même un Français expatrié sous Louis-Philippe ; tous gardent des attaches en France, pillent sans scrupule les publications françaises ; le même numéro de *L'Avant-Coureur* insère des extraits de Louis Veuillot, de Proudhon et de George Sand. Mais je ne vois aucune relation entre eux et les amis de Mallarmé.

Le contexte nous apportera-t-il quelques lueurs ? Le poème, anonyme, est immédiatement suivi par un autre morceau, *Azur et suie* ; le tout, deux colonnes, est suivi de la signature Petrus, qui donne l'impression de se rapporter à l'ensemble, et coiffé d'un titre commun :

POÉSIE

IMPROVISATION
RIMES SANS RAISON

Voici *Azur et suie*, sorte de parodie médiocre, de style fort peu mallarméen ; le début à la rigueur pourrait s'inspirer de *L'Azur* (écrit dès 1864, et publié dans *Le Parnasse contemporain* le 12 mai 1866), la suite porte surtout l'empreinte du baudelairisme :

L'azur noir sanglotait dans les cieux entr'ouverts
Sur mon âme, cadavre émietté par les vers.
De noirs tire-bouchons, en spirale plaintive,
Déroulaient leurs anneaux sur la locomotive,
L'âcre suie et le coke escaladaient l'éther.
Aux parois du wagon, comme au *Stabat Mater*,
Mon cœur crucifié pendait, infâme loque,
Triste étendard, chiffon que l'amour effiloque,
Oripeau maculé des crachats du gandin,
Vieux mouchoir à carreaux bleus, tombé d'un gradin
Du casino Cadet, par terre, dans la lice
Où chahute et se tord la Provençale Alice ;
Piétiné, trépigné, plus fripé qu'un haillon
De cuisine, interné dans la soute au graillon.
Cependant le convoi, bifurquant vers la Suisse,
Glissait, râlait, sifflait sur le rail au dos lisse.
Jud feignait de ronfler dans le compartiment ;
Sous mes yeux grimaçait une infecte maman.
Jud me cria : Ton âme est une cheminée
Qu'encrassent le remords, la suie et la fumée ;
Ton cœur est l'âtre rouge où flambe un feu d'hiver,
Où nuit et jour pétille un fagot sec ou vert,
Quelque amour déjà rance, ou bien quelque tocade
Fraîche éclose d'hier dans ton cerveau malade.
Car vous croisez vos pas sur le même chemin,
Immuable idéal, éternel féminin !
Car l'infini s'absorbe, et dans la créature
Mêle l'incorruptible avec la pourriture,
Ineffable amalgame où la combinaison
Des extrêmes produit la suprême raison !

Avatar de l'esprit, sainte métamorphose
De la parole en chair, du ver de terre en rose !

Des nuages ponceau balafraient l'Occident,
Larges crevés de pourpre en pourpoint d'un géant.
L'horizon vert, criblé de flèche (*sic*) de lumières (*sic*),
Pataugeait dans le sang. — On ouvrit la portière,
Le conducteur, Argus à mine de furet,
Cria : Pontanevaux ! cinq minutes d'arrêt !

Identifiera-t-on ce morceau ? Mes quelques recherches n'ont pas abouti : et d'ailleurs, puisque *Le Poème nocturne* était inédit, ne risque-t-il pas de l'avoir été tout autant ? Il nous révélerait peut-être l'intermédiaire. Un érudit nous précisera-t-il les points de repère ? Qui signe Petrus ? Qui est Jud ? Qu'est-ce que « le casino Cadet... où chahute et se tord la Provençale Alice » ? (J'ai songé à Alice Ozy, de folâtre mémoire, mais elle était Parisienne.) Pontanevaux se trouve sur l'indicateur des chemins de fer : c'est une station entre Mâcon et Lyon, — sur le trajet de Paris à Tournon, mais non sur celui, notons-le, qui après Dijon « bifurque vers la Suisse »....

L'énigme a son intérêt. Mais surtout il valait la peine d'exhumer cet état du texte, intermédiaire entre ceux que nous possédions, et de signaler cette première publication, antérieure de seize ans à celle de Verlaine [1].

Auguste Viatte.

ENTRE PARNASSE ET SYMBOLISME : EPHRAIM MIKHAEL

(Autour d'une correspondance)

Ephraïm Mikhaël n'a pas connu la célébrité : il n'avait pas vingt-quatre ans lorsqu'il est mort et son œuvre ne comprenait qu'un recueil de vers, deux pièces de théâtre, quelques poèmes en prose et articles de journaux. Il ne convient pas de négliger cette création poétique, ni surtout le rôle joué par le jeune écrivain dans les débuts du symbolisme.

Les générations nouvelles comprendront-elles la perte que nous fut sa soudaine et prématurée disparition ? L'exemple, le stimulant, le conseil fraternel et avisé que cet enfant apportait, prodiguait à ceux qu'il considérait comme ses pairs et ses camarades, le soupçonnera-t-on jamais [2] ?

Et ce n'était pas seulement un sacrifice à un genre littéraire à la mode que la célébration, par tous les écrivains de cette génération, du souvenir de leur ami disparu. Gustave Kahn, Van Lerberghe, Stuart Merrill, Henri de Régnier, Saint-Pol Roux, Vielé-Griffin et d'autres collaborèrent au *Tombeau d'Ephraïm Mikhaël* [3]. Ils reconnaissaient que cette mort hâtive avait enlevé aux lettres un poète au talent riche et souple. « Pour lui trouver un maître, dira Marcel Coulon, il faut envisager ce monstre invraisemblable, cette exception très exceptionnelle qui s'appelle Arthur Rimbaud ».

Une étude complète se devrait de montrer tous les aspects d'une

1. Je dois des remerciements au professeur Mondor, pour m'avoir fait bénéficier de ses lumières, et au docteur Gabriel Nadrau, de Rutland (Massachusetts), qui a bien voulu m'aider à distance dans mes vérifications.
2. André Fontainas, *Mes souvenirs du symbolisme*, 1928.
3. Mercure de France, 1897, xxi-147 pages.
3. *Témoignages*, 1913.

personnalité diverse et toujours sincère : nous y découvririons un jeune homme que ses dons mêmes empêchent d'abord d'être original et de se libérer des influences qu'il subit ; nous pourrions surtout reconnaître dans son évolution un raccourci de celle de son époque, et voir une poésie de rythmes et de couleurs faire place peu à peu à un art plus dépouillé, plus musical, plus imprégné de sensations que d'idées. Mais cette analyse dépasserait le cadre du présent essai, qui n'a pour but, en introduisant une correspondance encore inédite, que de replacer dans son époque l'auteur de *L'Automne*. Elle est fiévreuse, si jamais il en fût, cette époque. Le naturalisme qui triomphe à peine est déjà menacé de partout ; la recherche littéraire prend les aspects les plus divers et les plus passionnés ; la poésie devient une religion dont les brasseries, certain appartement de la rue de Rome sont les temples et les « petites revues » les rituels.

Georges-Ephraïm Michel était né à Toulouse le 26 juin 1866. Sa famille, de stricte tradition israélite, possédait dans cette ville un magasin d'articles de piété « sulpiciens » rue Lapomme : mais il serait à vrai dire hasardeux de rapporter à cette enfance seule les nombreuses allusions aux somptuosités de l'autel que nous trouvons dans les œuvres de Mikhaël (*L'impiété*, 1884, par exemple). Sa ville natale ne lui a pas laissé de souvenirs très durables.

« Je me retrouve à Toulouse comme un étranger, et ce m'est une sensation fort agréable. Mon sentiment dominant était une immense joie d'être étranger », écrit-il en septembre 1887. L'installation de ses parents à Paris lui vaudra de fréquenter Condorcet. Il y aura des condisciples très « littéraires » : André Fontainas, Jean Ajalbert, Rodolphe Darzens [1], Stuart Merrill, Paul Roux qui n'avait pas encore changé son nom, des amis aussi tels Marcel Collière et Pierre Quillard (le Bloch de Proust).

Le matin, on voit passer dans la cour, les poches débordantes de brochures, le « Prof. d'Anglais » Mallarmé. Dès la rhétorique, ces jeunes gens éditent leur revue — lithographiée — *Le Fou*.

A sa sortie du Lycée, Mikhaël (c'est ainsi dorénavant qu'il signe) suit les cours de l'École des Chartes, passe sa licence, est admissible à l'agrégation. Ses maîtres remarquent son mémoire sur les « Mythes grecs » : sa thèse de sortie est consacrée au théologien médiéval Richard de Saint-Victor et Mikhaël s'y montre déjà analyste fin d'une mystique épurée. Ainsi se manifeste chez lui, jointe à une curiosité précoce des idées et des formes, une érudition qui nourrira ses poèmes « antiques ».

Il est devenu bibliothécaire adjoint à la Nationale, mais reste écrivain. Bientôt les petites revues qui existent un peu partout ne suffisent plus à Mikhaël et à ses amis. Jean Ajalbert nous raconte comment on décida, le soir de Noël 1885, de créer *La Pléiade*. Le premier numéro souleva les huées : « Les collaborateurs, et particulièrement M. Mikhaël, prenaient le chemin de l'Institut en passant par Bicêtre », écrivit-on [2]. Le plus audacieux de cette publication était peut-être l'orthographe singulière du prénom d'un jeune Flamand qui signait Mooris Maeterlinck.

Dès cette époque paraissent, à *La Pléiade* surtout, mais aussi dans *La Basoche*, et *La Jeune France*, les poèmes qui composeront *L'Au-*

1. Rodolphe Darzens, le futur rédacteur sportif et directeur du « Théâtre des Arts » qui sera, en 1887, le héros d'une histoire de style Boubouroche : « Retour de Moscou, surprise de la jeune amie, tentative de duel avec un Moréas insolent, provocateur et lâche » (lettre de Mikhaël, 1887. Notre poète est le témoin de Darzens).

2. Voir Jean Ajalbert, *Mémoires en vrac du temps du symbolisme*.

tomne, plaquette éditée à compte d'auteur chez Alcan-Lévy à l'automne de 1886. Ces vers reçoivent l'approbation de Théodore de Banville, dont l'affabilité est grande ; mais ce qui subsiste de « Parnasse » déplaît à la jeune critique, ainsi qu'en témoignent Teodor de Wyzewa (*Revue indépendante*), Jules Tellier (*Nos poètes*). L'auteur lui-même écrit à son ami Camille Bloch :

Il me tarde d'être débarrassé de ce livre qui n'est décidément pas bon. Il y a là des pièces inutiles que je trouve déjà bien jeunes. (23 septembre 1886.)

Nous retrouvons ces poèmes, d'autres aux accents plus mûrs et des fragments prometteurs dans l'édition des « Œuvres complètes » que les amis du jeune poète feront, après la mort de celui-ci, paraître chez Lemerre.

Henri de Régnier fait, grâce à Mikhaël, la connaissance de son futur beau-père, Hérédia, qui « reçoit », rue Balzac, et nous le décrit à cette époque :

Je le revois, ce grand garçon un peu dégingandé et qui semblait mal à l'aise dans un corps maladroit, son veston trop large, sa lavallière négligemment nouée à son cou maigre qui supportait une tête au nez long, au menton court, aux yeux abrités derrière les verres d'un immuable binocle. Une brosse de cheveux roux se hérissait au-dessus d'un front soucieux. Cet aspect gauche, malingre, peu attrayant, n'empêchait pas qu'il y eût en Mikhaël quelque chose qui commandait la sympathie, quelque chose de franc et de net. Bientôt on s'apercevait qu'il y avait en lui une sensibilité délicate cachée sous des dehors souvent ironiques, et que sa réserve n'était que la timidité d'un cœur tendre et fidèle à ses amitiés [1].

Digne, certes — il nous apparaît tel, et chapeauté sur le bois de Valloton qui illustre l'étude à lui consacrée par Remy de Gourmont [2], mais ironique aussi !

Par une préfiguration du « canular » Mikhaël a inventé vers cette époque un frère inconnu d'Adoré Floupette. Il s'agit du grand poète Blokolmiki (Bloch-Collière-Mikhaël-Quillard) qui est arménien ou bien polonais, on ne sait au juste, et qui, créé de toutes pièces, devait abuser Vanor (Georges Vann) le futur directeur des *Entretiens politiques et littéraires*. La plaisanterie réussit pleinement, et Blokolmiki se vit bientôt pourvu d'un chat (« celui-ci fut capturé par Collière et par moi à des heures nocturnes dans la rue d'Orchampt. C'est pourquoi il porte le nom de Montmartre. Montmartre promu à la dignité de chat de Blokolmiki », écrit Mikhaël), d'une fille dont l'Orient natal était en réalité une loge de concierge, et d'une œuvre marquée au coin du bon sens,

Depuis quatre-vingt-neuf les gens
sont beaucoup plus intelligents.

ou largement sentimentale :

Elle est petite, elle est boulotte, elle est noiraude
Et je vais me jeter dedans la rivière Aude.

Son activité littéraire ne s'arrête certes pas là. *La Pléiade*, hélas, n'est plus, à la grande amertume de ses rédacteurs.

La Pléiade est absolument inintelligible pour eux (les gens). Ils n'y ont vu que de la folie pure, du galimatias et pas une idée. Je parle des gens

1. *Nos rencontres*, 1931.
2. *Le Deuxième Livre des Masques*, 1898.

intelligents d'ici.... Il n'y a pas de parti-pris : cette répugnance pour nous leur est innée. La morale de tout cela, n'est-ce pas, c'est qu'il ne faut même pas de polémiques et de critiques. Il n'y a qu'à continuer sans rien dire... (lettre de mai 1886).

Malgré d'épiques tentatives de renflouement (un rimailleur de province offre une mensualité en échange du titre de secrétaire de la rédaction), elle ne reparaîtra qu'en 1889 avec Barrès, Tailhade, Rachilde, Vallette, Régnier pour prendre au 5e numéro le nom redevenu fameux de *Mercure de France* [1].

Mais Mikhaël donne prose et vers à d'autres revues : la *Jeune France* (1886-1887), les *Chroniques* (1887), la *Revue Continentale* (1889), la *Grande revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (1890). Citons en particulier le poème intitulé *Florimond* qui lui vaudra, grâce à l'appui de Catulle Mendès, le « Grand Prix de Poésie » décerné (déjà !) par *L'Echo de Paris* en 1890.

Il n'a guère le loisir de quitter Paris — ni très envie de le faire. Quelques voyages le conduisent ces années-là dans les Vosges, chez son ami Bloch, à Nîmes, chez son cousin Bernard Lazare — qui s'appelait encore Lazare Bernard et ne pressentait pas la sorte de célébrité que lui donnerait l'affaire Dreyfus (cf. Péguy, *Notre jeunesse*). Il va même une fois jusqu'à Biarritz et Saint-Sébastien, où il s'émeut plus à contempler les vieilles pierres qu'à admirer la mer. Bientôt notre citadin se lasse de « se vautrer dans des couleurs » et regagne le Faubourg Poissonnière.

Il s'y livre à des essais d'autre nature — *Une Fiancée de Corinthe*, légende dramatique en trois actes, paraît chez Dalou, en 1888, sous la signature de Mikhaël et de Lazare. L'œuvre ne sera pas représentée sous cette forme, mais son premier acte, remanié par Mendès, fournira le livret de la *Briséis* d'Emmanuel Chabrier (1897). Une bleuette, *Le Cor fleuri* est jouée au Théâtre-Libre en décembre 1888, « assurant pour un soir aux fées, aux Sylphes, aux lutins, une scène promise aux protagonistes du théâtre « rosse » : parisiennes de Becque, paysans de Brieux, marâtres de Jules Renard... » (M. Coulon). Mikhaël semble atteindre à la notoriété ; il médite son œuvre, s'efforçant de

> ... façonner des rimes
> Bijoux sacrés ayant d'étranges chatoiements
> (Clair de lune mystique).

Quelques indications de ses œuvres — car ses lettres restent d'une pudeur presque craintive et n'évoquent guère que des grisettes — nous permettent de sentir ce jeune poète qui avait tant maudit la femme (*Florimond*, *La Dame en deuil*, etc.) amoureux et comblé. Il ne devait pas connaître longtemps « ces heures heureuses, ces moments de joie et d'espoir » (R. de Gourmont, o. c.). Faute d'argent, il contracta une maladie stupide en donnant ses rendez-vous sur l'impériale de l'omnibus Trocadéro-Gare de l'Est « où la solitude était garantie » (H. de Régnier). Une de ses dernières joies fut la décision, prise à l'unanimité, de ce jury de *L'Écho de Paris* que nous avons évoquée.

Il ébauchait quelques vers libres, très beaux dans leur étrangeté, lorsqu'il s'alita pour ne plus se relever. Le 5 mai 1890, il mourait, n'ayant pas achevé sa vingt-quatrième année.

1. Des débats ayant préludé à cette résurrection, voir un récit plein de vie et de méchanceté dans le *Journal* de Jules Renard (14 décembre 1889, p. 33).

Il suffit, dit encore Remy de Gourmont, d'avoir écrit ce peu de vers et ce peu de prose. La postérité n'en demanderait pas davantage. (O. c., p. 240.)

La correspondance qu'il nous a paru intéressant de mettre en ordre s'étend sur ces quatre années décisives pour la formation de Mikhaël, de 1884 à 1887. Le destinataire de ces lettres, M. Camille Bloch, membre de l'Institut, mort il y a peu, avait été un des amis les plus chers du poète. Il ne s'agit pas d'une correspondance littéraire, mais bien plutôt d'une conversation qui se prolonge lorsque les deux interlocuteurs sont séparés : son intérêt réside essentiellement dans une spontanéité qui nous laisse, parmi les notations familières, entrevoir la formation d'une personnalité.

Au commencement — et toujours — il y avait la littérature.

Je viens de relire, moi aussi, des vers de Leconte de Lisle : l'Aboma, le Chapelet des Mavromikhalis, l'Incantation du loup et Sacra fames [1]. Celle-là surtout est superbe. Beaucoup de gens diront qu'elle ne signifie pas grand' chose. Pour moi, elle a un sens très profond et c'est une des plus pessimistes de Leconte de Lisle.... A la fin, cette apostrophe au requin :

« Va, monstre, tu n'es pas autre que nous sommes....
Et l'homme et le requin, égorgeur ou victime,
Devant ta face, ô mort, sont tous deux innocents. »

Il me semble que la pensée « latente » de cette pièce est celle-ci : il n'y a de beau que l'état inanimé. Toute *vie* est mauvaise. Il y aurait une bien belle étude à faire sur la philosophie de Leconte de Lisle. Peut-être un jour cette étude paraîtra quelque part, et les « Aryas blancs » verront, au bas de l'article, un nom sémite « Ephraïm Mikhaël. (27 août 1884.)

Faut-il préciser que l'auteur — qui signe d'ailleurs très calmement sa lettre Georges Michel — est en train de suivre les cours du philosophe Caro en Sorbonne ?

Peu de jours plus tard, il revient à son héros :

« Je m'ennuie, d'un ennui féroce
Qui dans un bâillement avalerait le monde [2]. »

Je vais tous les jours travailler à la bibliothèque de la Sorbonne. Je lis Boutroux, Ollé-Laprune.... J'ai abandonné pour le moment l'idée d'une étude sur Leconte de Lisle parce que je n'ai pas de Leconte de Lisle chez moi et je ne veux pas aller le lire dans une bibliothèque. L'autre jour, comme je bouquinais sur la place de la Sorbonne, je l'ai rencontré qui bouquinait aussi, son monocle à l'œil [3].

Il fumait un londrès et n'avait pas l'air pessimiste du tout. (17 septembre 1884.)

L'étude promise ne verra jamais le jour. Mais Mikhaël continuera, dépassé son engoûment pour Leconte de Lisle, de considérer le pessimisme — produit d'une vue critique des hommes et des choses — comme la seule attitude grande et féconde. Non pas le désespoir romantique.

Léopardi [4] manifeste un pessimisme étroit et même niais. Il ne suffit pas de manquer de « gaîté française » pour être un poète lyrique. On m'avait

1. *Poèmes tragiques.*
2. Baudelaire, Au lecteur (*Les Fleurs du Mal*).
3. Une remarque semblable chez Romain Rolland (journal de la rue d'Ulm, 1888) : « Je rencontre sous les galeries de l'Odéon Leconte de Lisle, le monocle à l'œil, gras, réjoui, bien portant ; il est au bras de quelqu'un, pose et blague très fort. On ne saurait croire combien cela m'a vexé. »
4. Les poèmes de Leopardi viennent d'être traduits à deux reprises, en 1867, par Vernier et, en 1880, par Aulard.

raconté que Léopardi était une espèce de Baudelaire italien. J'aime mieux le nôtre. (2 mai 1885.)

mais une position métaphysique.

Dans un article d'octobre 1885, il précisera sa pensée et le sens qu'il donnait au pessimisme de Leconte de Lisle.

« Notre siècle, qui a inventé le feuilleton-roman, le linoléum et le suffrage universel, n'a pas la gloire d'avoir inventé le pessimisme. Çakya-Mouni était pessimiste avant Schopenhauer.... »

« Il apprit chez Spinoza (qu'il lisait assidûment depuis sa « philosophie », nous dit P. Quillard à son propos) la vanité de la joie et de la douleur. »

Mikhaël n'a pas non plus échappé à l'admiration de sa génération pour Hugo, qu'il plagiait instinctivement dans les vers de sa seizième année (cf. les deux inédits publiés dans *Vers et prose*, 1905, IV) :

Comme dit à peu près le Maître
il n'en reste plus qu'un et je suis celui-là.
(27. octobre 1884.)

Immédiatement après la mort du poète, il lui dédie une pièce qui débute ainsi :

Le Maître a convoqué pour la Cène du Verbe
Ceux qui doivent porter aux Nations les Vers.
(*La Cène*, mai 1885.)

Cependant, d'instinct, le jeune écrivain repousse les médiocres et les fantoches ; il a horreur du manque d'originalité, de l'esprit de système et combat les poncifs avec une verve réelle quoique parfois un peu grosse :

J'étais hier au Théâtre Français, non pas seul comme Musset, ni presque seul car il y avait un nombre respectable de bonnes gens venues pour ouïr la prose lamentable d'un certain Delavigne (Casimir). La chose qu'on jouait (cinq actes, s'il te plaît) a nom Don Juan d'Autriche. Figure-toi un bon bourgeois ayant toujours vécu sans tache et pris tout à coup du coupable désir d'écrire un drame romantique. Il sait bien ce que c'est que le romantisme, parbleu ! C'est, monsieur — la confusion des genres, le mélange du comique et du tragique. Donc pour faire un drame romantique on mêle la Belle Hélène et la Tour de Nesle et c'est fait.

Il y a dans ce drame monumental un roi d'Espagne qui vous donne le frisson. C'est le colonel Ramollot déguisé en Espagnol. Le malheureux Raphaël Duflos [1] est obligé de ronchonner pendant cinq actes « Foutrais au bûcher, moi, Scrongneugneu », « Nom de Dieu ! dona Florinde, suis pas une tourte, moi : suis le roi. Entendez-vous c' qu' je vous parle. Foutrai au clou de l'inquisition »... (11 mai 1885.)

Le clinquant « décadent » lui est tout aussi insupportable. Il ne peut s'empêcher en particulier d'être très sévère pour Mendès, qui lui est pourtant vaguement apparenté et qui l'a encouragé dans sa carrière littéraire.

Zo'har (un roman fantastico-érotique) a paru. Cela doit t'être, comme il convient, bien indifférent.

Mikhaël se voit offrir une manière de préceptorat auprès des enfants de Catulle — dont Huguette, la future Madame Barbusse —

1. Duflos avait débuté à la Comédie Française en 1883, dans *Hernani* (rôle de Don Carlos) et avait été félicité par le vieil Hugo.

Alors je demande : Mais *il* ne va pas au Lycée ? — Au Lycée ? mais ce sont mes filles. Alors je fais la grimace et je lui exprime aussi clairement que possible que je me soucie peu de faire des bachelières. Mais il était ce jour-là dans la pire catégorie des sourds.

— C'est entendu, n'est-ce pas ? trois fois par semaine ? Et puisque ma sœur ne revient pas, descendons causer en bas. Nous descendons. Oui, eh bien ! voilà (j'ai lu la première pièce de votre plaquette [1], c'est superbe). Oui, je ne suis pas riche. (Voyez donc la jolie statuette que Rodin m'a envoyée.) Je ne puis offrir que cent francs par mois. Est-ce que ça ne vous paraît pas tout à fait inacceptable ? J'accepte avec le ton d'un homme qui veut refuser, avec des « enfin » et des « après tout » très explicites. Peine perdue. Il m'a dit simplement avec son sourire à l'usage des femmes : Est-ce que vous refusez ? (23 septembre 1886.)

Le naturalisme ne le touche pas plus. Si la sûreté de son goût, qui est réelle, lui permet d'apprécier les écrivains mêmes dont l'esthétique n'est pas la sienne, il répudie l'école de Zola.

1° Lazare est un veau
2° *L'Éducation sentimentale* est un très-beau livre.
3° Flaubert est un individu absolument miraculeux.
4° Balzac aussi.
5° Mais Zola commence à bafouiller.

Quant aux « événements littéraires » tels que le manifeste de Guiches, Bonnetain et autres, tu as parfaitement compris en ta subtile sagesse que je n'en avais aucun souci [2]. (10 septembre 1887.)

Les Goncourt, dont on parle beaucoup, lui semblent superficiels :

J'ai gaspillé cinquante-cinq sous de belle galette, parce qu'un nommé Jules de Goncourt a écrit autrefois des lettres ineptes et vaines [3]. (1886.)

Je ne trouve pas cela — Manette Salomon — très extraordinaire. Je n'ai encore lu que la moitié du livre, mais je n'aime pas beaucoup ce que j'ai lu. C'est de l'anecdote, de la dissertation, du journal. Ce n'est pas un livre. (Juillet 1887.)

Un passage des mêmes auteurs l'entraîne à essayer de définir de manière un peu plus complète sa position devant la réalité....

Pour le morceau de Goncourt que tu me transcris, je le trouve très bien, mais très incomplet. Que la nature doive faire de l'herbe un jour avec mon « cerveau de philosophe », cela ne m'inquiète guère.

L'impression produite plus petite que l'impression attendue ? C'est pour quelque chose aussi. Mais ce n'est pas tout. Il m'est arrivé de voir des paysages beaucoup plus beaux que je ne me les étais imaginés. Et l'impression d'ennui est venue aussi. J'ai beaucoup réfléchi sur la *campagne* là-bas. Pour moi, j'ai à la campagne non seulement de l'ennui, mais encore une vague inquiétude. Et voici comment je l'explique. L'habitude d'analyser les impressions nous fait considérer seulement les choses comme les *accessoires* du *moi*. La campagne alors ne nous apparaît plus que comme *un décor* pour des actions humaines. Or, ce décor est très grand et les actions attendues ne se produisent pas.

Pour moi, un paysage m'apparaît toujours comme un endroit *où il va se passer quelque chose*. Seulement il ne se passe jamais rien. D'où l'inquiétude et l'ennui de voir les choses immuables, insuffisantes par elles-mêmes, et annonçant éternellement une « suite » qui ne viendra jamais.

1. *L'Automne*, qui vient de paraître.
2. Zola vient de publier *La Terre*. Le manifeste des Cinq, signé par Bonnetain, Descaves, Guiches, Paul Margueritte et J.-H. Rosny, dans *Le Figaro* du 18 août 1887, s'est élevé violemment contre le roman « naturaliste ».
3. Cette correspondance a été éditée, en 1885, par les soins d'Edmond de Goncourt avec une préface d'Henry Céard qui était un des familiers du « Grenier ».

C'est peut-être bien tiré par les cheveux. Mais je crois qu'il y a du vrai dans cette explication. J'ai remarqué du moins que je m'intéresse toujours aux gens, infiniment plus qu'aux choses. Tu comprends ce que cela signifie? En voyage, j'ai oublié quelquefois de visiter les curiosités du cru pour écouter causer les naturels du pays. (23 septembre 1886.)

Ce refus de la réalité non élaborée, du cadre vide, Mikhaël le pratique dans toutes ses œuvres. Il précisera davantage sa position dans un article de *La Grande Revue*, paru moins d'un mois avant sa mort — 10 avril 1890 — et consacré à trois nouveautés « naturalistes » (*La Bête humaine* de Zola, *Monsieur Betsy* de Paul Alexis et *Un Caractère* de Hennique). Il y dit en substance : les jeunes abandonnent le document ; car les dramaturges (*Monsieur Betsy* était une pièce de théâtre) ne veulent pas reproduire toute la vie : leur homme nouveau doit être médiocre, mais aussi coquin et vicieux.... « Dans ce théâtre, il n'arrive rien. » L'amour n'y est qu'un état érotique, la manifestation d'un désir physique.

« Ils n'ont créé que des fantoches. »

« L'art réaliste est éphémère ; les lettres françaises ne s'américaniseront point. »

Et la conclusion nous révélera les goûts et les enthousiasmes de Mikhaël, dont sa correspondance nous apporte d'autres échos. Il est ici beaucoup question de Villiers : suit l'obligatoire couplet à la gloire de Wagner, dont il jugeait d'ailleurs, comme la plupart de ses contemporains, en homme de lettres [1].

Nous aimons en lui toute la splendeur des chevaleries, toute la mystique gloire des légendes sacrées. Nous l'aimons parce que lui seul nous a donné l'émotion symbolique dont nous avions soif, parce que, musicien-poète, il a conçu les véritables drames que souhaitaient nos rêves.

Et il ajoute :

De plus en plus, les jeunes se détournent des insipides spectacles de la rue ; ils regardent vers l'au-delà et, ne se souciant plus des proches bavardages qui bruissent autour d'eux, ils aiment mieux écouter au loin des poèmes plus vrais que des documents, des musiques héroïques et pieuses plus significatives que les vaines paroles des passants.

Tout Mikhaël est là : refus du trop vrai, par tempérament et par principe, amour d'un lyrisme orné, goût du fantastique qui orientera ses lectures et ses amitiés.

S'il ne nous dit pas avec précision dans quelles conditions il a rencontré Villiers de l'Isle-Adam, il est aisé de le deviner. Mikhaël, en effet, aimait Montmartre : il nous évoque à plusieurs reprises ce quartier qui était à la fois paisible et exotique.

Hier soir nous avons erré lamentablement dans Montmartre et nous avons fini par nous échouer au Clou, solitaires et altérés. Et nous sommes rentrés après une pacifique conversation avec une femme soûle et florentine. Elle nous a donné de très beaux renseignements sur Florence. Il paraît qu'on trouve à la gare des naturels du pays spécialement chargé d'offrir des femmes aux Français. (Juillet 1887.)

Mais plus que le « Clou », c'est la Brasserie Pousset qui fut sur les hauteurs de la Butte — aux pieds des hauteurs, plus exactement — (angle de la rue du Faubourg Montmartre et du Boulevard Poisson-

1. Qu'on se rappelle Mendès écrivant à Mallarmé en 1870 : « Wagner a inventé un soleil !... Et, je vous le répète, ce n'est pas de la musique ! Est-ce que je m'inquiéterais de musique, moi poète ? » (Cité par H. Mondor, *Mallarmé*.)

nière) son quartier général. On l'appelait dans son cercle « l'église des culs de bouteille » à cause des tronçons de litres dont sa façade était constellée.

... Cette belle expression, essentiellement féminine, me ramène vers la noble cité de Montmartre.

Hélas ! pour Montmartre. Il ne s'y passe rien de nouveau. Villiers a complètement disparu et la brasserie Pousset est un repaire de vils bourgeois. Je n'ai mis les pieds depuis ton départ dans aucun des inclytes établissements où s'exalte la gaîté française. Les hétaïres du Moulin et de l'Élysée sont privées de la gloire de me voir.... (1886.)

Car le Moulin de la Galette et l'Élysée-Montmartre sont les « lieux de perdition » à la mode.

C'est chez Pousset sans doute qu'il avait découvert ce génial bohème de Villiers.

J'ai lu aussi du Gérard de Nerval. Je te recommande : Le Rêve et la Vie [1]. C'est un livre très curieux. C'est absolument fou et ça n'a aucune espèce de signification. Mais c'est d'une grande puissance poétique. Ça rappelle les conversations de Villiers, celles d'autrefois, les soirs où il nous racontait chez Pousset tant d'histoires embrouillées, incohérentes et splendides. Tu sais ? Ça ne voulait rien dire et ça nous faisait voir des mondes. J'ai retrouvé un peu de cela dans Gérard. (1886 ou 1887.)

Et, à peu près à la même époque, cette évocation d'une telle soirée :

J'ai assisté hier soir à l'Église des culs de bouteille à un sermon sur l'idée de Dieu par le Révérend Père Auguste Villiers de l'Isle-Adam. Il est toujours aussi étonnant. Il est arrivé à dix heures. Quand je suis parti, à une heure moins le quart il parlait encore et personne de nous n'avait prononcé une parole. (27 avril 1888.)

L'auteur d'*Axël* lui sera donc une sorte de guide littéraire :

J'ai à peine vu Villiers une fois. Il m'a fait de grands compliments de mes poèmes en prose [2]. Il a étudié tout cela de près et m'a promis de me donner des conseils pour corriger ce qui ne va pas. Il les a fait lire à Huysmans, et même à Bloy qui a daigné approuver.

La brasserie fermée, de longues errances nocturnes ramenaient alors Mikhaël et Villiers vers la rue de Maubeuge, où celui-ci demeurait alors et où l'entretien se poursuivait encore devant la porte.

Autre jugement de même espèce, celui qu'il porte sur « Gaspard de la nuit », et qui ne doit pas nous surprendre puisque nous avons saisi au coin de ses remarques « de monsieur qui ne veut pas être dupe » son attirance pour le mystère :

Je viens de relire le Gaspard de la Nuit d'Aloysius Bertrand. Il y a vraiment de bien belles choses. Ce ne sont que des tableaux, mais de bons.... (1886.)

Cette recherche d'une surréalité se heurte et c'est un de ses drames intimes — à un sens critique trop aigu :

Je viens de relire Edgar Poe que tu m'as laissé. Je ne sais vraiment qu'en penser. Cette lecture me produit une sensation très pénible. Ce n'est pas

1. Plus connu sous le titre d'*Aurélia* — nouvelle fantastique écrite par un Nerval malade, et qui reste au delà de la création lucide. Swedenborg, dont Mikhaël reparlera, y est cité avec respect.

2. *Le Magasin de jouets*, *Le Sillage*, entre autres, qui ont paru dans *La Pléiade*.

du tout la fameuse terreur dont on nous a rebattus. J'avoue que les poils de mon corps ne se sont pas du tout hérissés. Mais je ne puis arriver à saisir cet homme-là. Il me paraît autre chose certainement qu'un Rollinat [1] cherchant à épater les gens avec des histoires de revenants. Il y a des phrases à tout moment qui me *paraissent* contenir une idée. Et pourtant je ne puis tirer au clair toutes ces idées. Il y a surtout deux nouvelles qui m'inquiètent : *Ombre* et *Silence* [2]. Je trouve cela très beau mais il me semble qu'il y a là-dessous un sens qui m'échappe. (1886.)

Car Mikhaël veut comprendre, sans renoncer à sentir ! Son amour du « rare » l'avait fait aller vers Villiers et les poètes de la Pléiade. C'est lui qui introduit Rodenbach dans le groupe :

Car Georges Rodenbach est arrivé à Paris. Darzens qui lui en veut surtout depuis qu'il a regardé le « soleil de la Pléiade » prétend que c'est le Coppée de la Belgique. Je ne connais guère ses vers. Mais j'ai causé assez longtemps avec lui et il m'a lu quelques pages d'un roman [3]. Il m'a paru intéressant. Son roman sera curieux et pas si « coppéien » que Darzens se l'imagine. (Septembre 1886.)

Mais son vœu de lucidité l'amènera chez Mallarmé [4].

Il en écrit assez peu, car tous ses amis sont comme lui des fidèles des « mardis » — et peut-être aussi parce qu'il n'a pas envie de jouer sa partie dans un concert trop enthousiaste. Une mention en passant :

Mardi soir nous est apparu un Mallarmé intime. Il a déclaré formellement que Kahn [5] était détraqué et que le « Geste ingénu » [6] était absolument incompréhensible. Et il a donné à entendre qu'il considérait les symbolistes-instrumentistes comme de jeunes couillons. (1888 ?)

Une de ses dernières lettres marque une étape d'une évolution : il a définitivement, semble-t-il, abandonné le Parnasse pour un symbolisme « re-créateur » — sous l'influence de Mallarmé ?

Il me semble que tu es arrivé à une bien mauvaise conception de l'art en disant

1° qu'il est dangereux de soulever des questions morales ou métaphysiques dans un livre de littérature

2° qu'il faut les résoudre.

Il me semble à moi que l'art doit être une reproduction idéaliste de la réalité, de toute la réalité (et tu comprends n'est-ce pas, ce que je veux dire ? Il ne s'agit pas du réalisme qui reproduit l'extériorité des choses, mais d'un réalisme supérieur pour lequel le rêve est aussi réel que l'action). Par conséquent l'artiste a le droit de soulever des questions morales puisque ces questions existent *en tant que questions* dans les âmes humaines (ce n'est pas d'une « belle écriture » ce que je te dis là, mais on comprend tout

1. L'écrivain berrichon s'était fait une spécialité de poèmes terrifiques qu'il déclamait lui-même en les accompagnant au piano (aux Hydropathes, puis au Chat noir).

2. Ces deux nouvelles ont été traduites par Baudelaire (*Nouvelles Histoires extraordinaires*). Dans l'une et dans l'autre, il s'agit d'apparitions dans un paysage fabuleux. Les récits, l'atmosphère étrange qui les baigne ont sans nul doute influencé les propres poèmes en prose de Mikhaël (par ex., *Le Sillage*, *Royauté*).

3. Georges Rodenbach avait déjà fait des études de droit à Paris et reviendra s'y fixer définitivement en 1887. Il s'agit dans ce voyage sans doute d'une reprise de contact : le roman en question est-il *L'Art en Exil* (Quantin, 1889) ou le célèbre *Bruges la Morte* déjà (Flammarion, 1892) ?

4. Cf. Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, *passim* et particulièrement p. 645.

5. Gustave Kahn vient d'écrire *Les Palais nomades* (1887) et se targue — entre autres — d'avoir libéré le vers.

6. Quant au *Geste ingénu* de René Ghil (1887 en revue, 1889 en volume), il est, dans la pensée de l'auteur, la première partie d'une œuvre cosmique et absconse. Ghil, après la définition du symbolisme par Moréas (1886), s'est fait le prophète de l'école « évolutive instrumentiste ».

de même ?) Et l'artiste a le droit de ne pas résoudre les questions si la société ne les a pas résolues. Dans Phèdre, dans Hamlet, il y a des problèmes psychologiques ou métaphysiques que l'artiste n'a pas résolus. Et Racine et Shakespeare étaient parfaitement dans leur droit d'artistes. Ta remarque faisait supposer que tu considères l'art ou bien comme un pur amusement ou bien comme un moyen d'enseignement direct. Dans les deux cas, je crois que tu as tort [1]. (1889 ?)

Mikhaël avait assez réfléchi sur son art pour en définir ainsi l'essence sans nullement vaticiner.

Cette correspondance, nous l'avons dit, ne peut être considérée que comme un reflet de conversations à bâtons rompus — et ces lettres traitent aussi de soucis de blanchissage, de gentes amies et de préparation à l'agrégation, comme il est parfaitement naturel ; elles ne nous livrent pas une esthétique ni un système poétique. Nous pouvons voir cependant Mikhaël se dépouiller de cet appareil philosophico-historique qui l'avait séduit. Il n'a pas conservé la foi familiale qu'il raille doucement.

D'abord reçois toutes mes félicitations pour ta filiale obéissance. Tu n'as pas écrit pendant les jours sacrés [2] ; c'est fort bien. Je te vois déjà dans ce coin du Paradis réservé aux enfants sages, où le vieux Jahveh se promène le dimanche au bras de Monsieur Ratisbonne [3]. Tu triompheras ô Camille, parmi les Séraphins, les Orphanim et Haïots [4] qui lisent couchés sur des nuages bien propres le Magasin d'Education et de Récréation. Et Moïse — consolé des calomnies anciennes proférées par Alfred de Vigny — sourira doucement en t'entendant réciter le « Gâteau bien placé ». (12 mars 1887.)

Mais il s'intéresse aux manifestations spiritualistes les plus curieuses — par désir « d'autre chose » ou par curiosité ?

Je sais où est la Chapelle Swedenborgienne [5] : elle joue tous les dimanches. Je compte y aller. De plus, j'espère être mis prochainement en rapports avec les Wronskistes [6] qui sont, paraît-il, très supérieurs aux Swedenborgiens. (1887.)

Nous n'avons pas là à faire à un climat qui lui serait personnel : ces courants de religiosité, cet essai de « sanctifier » à nouveau la chose écrite sont caractéristiques de cette génération.

Mikhaël n'échappera donc pas à l'horreur de ses contemporains (le jeune Barrès, Régnier et d'autres) pour le « vulgaire vain » qui ne voit pas le monde, — ce que M. Guy Michaud appelle dans son ouvrage sur le symbolisme « la conception de l'homme seul ».

Bien qu'il n'ait jamais succombé à l'esprit de chapelle, il se sent, comme le héros d'un de ses poèmes en prose (Stellus), « à part ».

1. La lettre se poursuit sur une plaisante évocation du cortège du Shah de Perse — Nasr-ed Dîn qui avait entrepris un voyage en Europe — dont les membres ressemblent tous à « des boursiers canailles et à des généraux de table d'hôte ».

2. Fête de la Pâque israélite.

3. Louis Ratisbonne, d'origine israélite (il était le neveu des deux frères Ratisbonne, convertis et devenus prêtres), était l'auteur de *La Comédie enfantine* (1860) qui a fourni en « textes à dire » deux générations. D'où l'allusion au « Gâteau bien placé ».

« Ce Ratisbonne latin qu'on appelle Horace », dit ailleurs Mikhaël (17 septembre 1884).

4. Esprits célestes dans la Bible.

5. On connaît, à travers Balzac et Baudelaire, l'auteur des « Arcana Cœlestia ». Ses disciples se réunissaient rue Thomis.

6. Le comte de Hoene-Wronski (1778-1853) avait été l'objet d'une révélation en 1803, et avait, dix ans plus tard, vendu comptant l'infini à un banquier de Varsovie !

Il s'en explique dans une pirouette :

Lorsque ta dernière épître parvint à nos demeures, je revenais de Trouville.... Nous avons vogué sur la mer à l'instar de Jean Richepin, marinier. Décidément, ce n'est pas beau — un navire quand la mer est mauvaise. Tout le monde rendait l'âme. Ces gens vomissaient comme s'ils avaient le dégoût de leur stupidité. C'est à se demander si le mal de mer n'aurait pas une cause surnaturelle. Peut-être ces gens ont-ils, en regardant la mer, une soudaine révélation d'eux-mêmes. Dès lors, tous les vomissements sont expliqués. (10 septembre 1887.)

Ce Stellus dont nous parlions, victime d'un dégoût semblable, mais lyriquement exprimé, regagne les étoiles pour y trouver ses frères.

Mikhaël n'avait pas vingt-quatre ans lorsqu'il est mort : toutes les sagesses d'Occident s'étaient affrontées en son cerveau inquiet. Nulle « pose », cependant. Sa jeunesse restait la plus forte, et ses derniers vers chantaient une délivrance

Voici que vous venez des pays de la vie
. . . . . .
Vous avez pris ma main dans l'ombre merveilleuse
Et je vous suis vers la lumière des vivants.
(J'ai vécu dans mon rêve.)

sans dissimuler la cause de ses maux :

La porte mal close qui garde la tour
où nous sommes captifs de nos seules pensées [1].
(Le ciel, ce soir.)

On s'est trop hâté de faire de notre poète un « ultime descendant de René » (M. Coulon). Il n'aurait pas prétendu à ce titre — mais peut-on hasarder des hypothèses ? Son rôle eût-il été, dans cette génération de 1890 qui vivait si ardemment, celui d'un Novalis ? Il avait du romantique allemand l'ironie nostalgique et le don de divination. Le temps ne lui a pas été donné d'accomplir sa pleine tâche.

HENRI PERRIN.

APOLLINAIRE JOURNALISTE

(Études apollinariennes, I)

Moins certes qu'un Stendhal qui attendit presque un siècle la gloire, — comme il l'avait prévu — ou qu'un Lautréamont qu'eût sans doute abasourdi l'encens des Surréalistes, Apollinaire voit, bien après sa mort, ses mérites proclamés et son œuvre mieux jaugée, sinon en partie découverte. On a marqué déjà [2] les trois étapes de cette progressive appréciation : celle des thuriféraires au lendemain de sa mort (1918) ; à partir de 1932, les mises au point d'amis et contemporains ; depuis 1945, des témoignages essentiels, des inédits, permettant une première Somme édifiée, non sans failles, en 1952 [3]. Depuis lors, une quatrième phase, la plus féconde, s'affirme.

1. Ce poème dont nous avons parlé introduisait dans l'œuvre de Mikhaël un rythme libéré, qu'il sentait nécessaire. (Voir A. Fontainas, *Mes Souvenirs du symbolisme*, 1928, p. 130, 131.)
2. M. Décaudin, « État présent des études sur Apollinaire », *L'Information littéraire*, mai-juin 1953.
3. M. Adéma, *Guillaume Apollinaire le Mal-aimé*, Paris, 1952. Nous citerons cet ouvrage : Adéma.

Ce qui surprend, en ces trente années de travaux divers, est certaine carence de la critique savante ; la thèse, encore utile, de l'Allemand E. Wolf, resta longtemps la seule [1]. L'hommage au poète, volontiers dit impénétrable, sinon mystificateur, tenait-il lieu de recherche systématique ? L'un des plus pénétrants commentateurs, A. Rouveyre [2] confirma, lors de la réimpression (1954) d'un article de 1919, son regret de voir ruinée, sur la naissance du poète, une hypothèse plus pittoresque que vérifiable [3] !

La bibliographie elle-même, souvent ébauchée déjà, fourmille encore en imprécisions ; nous avons pu, quant au domaine particulier de nos recherches (Apollinaire et l'Allemagne), rectifier certains détails et proposer quelques précisions [4] ; il nous faut constater l'ampleur, — jusqu'à ce jour à peine signalée, — des activités du poète comme journaliste et dégager, de cet aspect peu connu de son œuvre, un complément utile à l'esquisse de sa physionomie intellectuelle et au commentaire de sa création, lyrique ou narrative.

L'examen du rôle d'Apollinaire comme journaliste se heurte encore inégalement, aux trois obstacles longtemps opposés à une plus juste connaissance d'Apollinaire : 1° l'ignorance, durable et déconcertante, quant à nombre de détails de sa biographie, dont tel aspect crucial n'a été que récemment précisé [5] ; 2° l'absence de toute édition critique digne de ce nom [6] ; 3° le soin singulier de tels, parmi ses amis, à perpétuer la fiction d'un Apollinaire fantasque, mystérieux autant que divers.

Si, — mis à part ses principaux recueils poétiques, — des ouvrages essentiels, et combien révélateurs !, tels *L'Hérésiarque* ou *Le Poète assassiné*, n'ont encore fait l'objet d'aucun examen systématique, quoi d'étonnant à ce qu'on ignore presque tout de son copieux bagage d'articles ?

Dans leur forêt touffue, il faut distinguer deux périodes de floraison : l'une, à ses débuts besogneux, où le souci alimentaire rend d'abord raison de son zèle ; l'autre, autour des années 1910, lorsque plus connu déjà, et engagé dans la bagarre parisienne autour de nouvelles formules d'art, il cherche, puis se voit offrir des tribunes où plaider la cause d'un « esprit nouveau » qu'il a faite sienne. Entre temps, — et autant par conviction littéraire ou esthétique que par souci du pain quotidien, — il collabore à des revues, littéraires surtout, en crée avec ardeur ; il tente, puis accepte de fournir des textes récents ou retrouvés dans quelque tiroir, à des périodiques de caractère et de notoriété divers. Sur ces collaborations, les bibliographies actuelles disent l'essentiel [7].

1. Depuis, ont paru notamment les travaux de P. Guiraud, *Index des mots d'Alcools de G. Apollinaire*, Paris, 1953, et la thèse de J. Lawler, *Contribution à l'étude du vocabulaire d'Apollinaire*, thèse compl., Paris, 1954.
2. A. Rouveyre, *Apollinaire*, N. R. F., Paris, 1945.
3. Rouveyre, *loc. cit.*, p. 49.
4. Nous en faisons état (*R. L. C.*, XXIX, 3, p. 380-397) et communiquons à M. Adéma diverses précisions, en vue de la nouvelle Bibliographie d'Apollinaire qu'il élabore présentement.
5. Cf. L. C. Breunig, « Apollinaire et Annie Playden », *Mercure de France*, 1er avril 1952, p. 638 et suiv.
6. M. Décaudin prépare pour la *N. R. F.* une édition critique de l'œuvre lyrique. L'édition des *Alcools*, avec une préface de Tr. Tzara (Club du meilleur livre, Paris, 1953), utile sur certains points, est loin d'avoir résolu tous les problèmes quant à ces textes.
7. Malheureusement, celle d'Adéma, *op. cit.*, p. 281 et suiv., établie par ordre alphabétique des périodiques, ne facilite pas l'examen chronologique de ces textes, qu'il convient de reclasser dans leur succession capricieuse.

Nous limiterons donc le présent examen aux débuts d'Apollinaire dans la carrière journalistique, et rechercherons quelles attitudes mentales s'y précisent, qui aidassent à définir sa personnalité, assez tôt caractérisée.

Selon les données bibliographiques actuelles, c'est en 1901-1902, — donc avant et pendant son séjour en Rhénanie (août 1901-août 1902) — qu'Apollinaire commence à publier : d'abord dans des revues littéraires comme *La Grande France* (trois poèmes en septembre 1901) [1], *La Revue Blanche* des frères Natanson (où le premier récit du futur recueil *L'Hérésiarque* paraît en mars 1902), puis dans l'hebdomadaire *L'Européen*, où Adéma note ses débuts à partir d'octobre 1902, tandis que Wolf ne les a enregistrés qu'à partir de 1903. Retenons cette coïncidence entre l'expérience allemande et les débuts de l'apprenti journaliste.

Qu'à l'inverse de tant d'autres jeunes, qui tentent leur chance sur de premiers vers, Apollinaire compte sur le journal pour se lancer n'est sans doute pas le fait du hasard. Dès le Collège Saint-Charles à Monaco, il crée, avec son condisciple Toussaint-Luca, un journal manuscrit, *Le Vengeur*, dont toute trace est perdue [2]. C'est aussi l'époque où tous deux se passionnent pour « le Pall Mall Semaine » de Jean Lorrain, qui tenait cette chronique dans *Le Journal* (*loc. cit.*, p. 18). Nous le savons aussi, alors, intéressé par le détail pittoresque des événements, lisant, en 1899, *L'Aurore* (*ibid.*, p. 26), *La Volonté* et le *Journal du Peuple* que dirige l'anarchiste Séb. Faure (Adéma, *op. cit.*, p. 16) ; il comprend dès olrs quelle large audience la feuille imprimée, périodique, assure à tout fait ou idée ; autant que les légendes anciennes, celles de l'actualité l'amusent : les bijoux de la belle Otéro, le suicide tenté par Liane de Pougy solliçitent sa juvénile imagination (Toussaint-Luca, *op. cit.*, p. 18).

C'est en ce sens que s'exerce l'influence de son séjour en Allemagne. Après les poèmes de 1901, ses premiers envois à *La Grande France* seront des chroniques de la vie allemande, dont l'une, — sur Munich, — sera commentée ailleurs. Düsseldorf et la Ruhr, qui commencent à inquiéter l'opinion publique étrangère, lui inspirent divers « papiers ». Ce souci de reportage est encouragé, à partir de février 1902, quand il entreprend, à travers l'Allemagne, un long voyage qui, par Berlin et Munich, le mène en divers lieux, encore imprécis, d'Europe centrale. Même à *La Revue Blanche*, où il a réussi à faire paraître divers contes, il envoie un court article sur le temple de Pergame, reconstitué dans un musée berlinois (15 mai) ; ainsi, ses débuts littéraires vont de pair avec ceux du journaliste en herbe.

Cette ambition se précise bientôt. Faute d'études de détail sur ses relations avec les revues françaises d'alors, il nous faut préciser ici celles avec *La Plume*. Fondée en 1889, inaugurant alors ses fameuses « Soirées » au café des Fleurs, elle y a, six ans durant, attiré bon nombre d'écrivains et amateurs d'art, et les reprendra le 18 avril 1903. En 1901, elle a quelque audience à Paris, et sa couverture d'alors ressemble singulièrement à celle du *Festin d'Esope* qu'Apollinaire va bientôt lancer.... Ses éditions sont appréciées ; celle des *Cantilènes* de Moréas, — annoncée en septembre 1902 — n'est pas indifférente à notre homme ; tels numéros spéciaux ont dû l'intéresser et il se souviendra, en 1903, — nous le rappellerons, — de tel recueil de vers

1. La thèse de Wolf datait inexactement cette publication de juillet 1902.
2. Toussaint-Luca, *Guillaume Apollinaire, souvenirs d'un ami*, Monaco, 1954 ; qui complète le volume plus bref sous le même titre, éd. de La Phalange, Paris, 1920.

de F. A. Cazals, dont il a lu l'ébourriffant « Privilège » publié par A. Jarry, au nom de la Pataphysique, alors que lui-même revenait de Rhénanie ; peut-être même aurait-il aimé emporter « le Rhin » que cette revue annonçait alors, dans sa série prévue de « Guides d'art », et à défaut duquel il se munit de tel autre guide.

Bref, quand il séjourne à Munich, il écrit à K. Boès une lettre — déjà citée (Adéma, *loc. cit.*, p. 53) — répondant à l'enquête ouverte par *La Plume* sur la Russie. Les biographes d'Apollinaire, certes, ne facilitent pas notre tâche ; car sa lettre est du 27 avril, — conservée au fonds Doucet, n° 7213-1, — alors que le programme de « l'Enquête sur le mouvement révolutionnaire en Russie » n'a paru que dans le n° du 15 mai ; précisons donc qu'Apollinaire, ou bien a reçu de Boès la lettre que celui-ci dit avoir adressée « à un certain nombre de personnes... la plupart de nationalité russe », ou bien en a eu connaissance au cours de son voyage. De cette lettre, on a loué la perspicacité des indications sur la Russie ; on n'a pas noté le passage où, prenant acte du vœu de Boès, qui demande « le plus grand nombre de faits possible », il répond en proposant ses « opinions ». On le comprend ! La mention qu'il fait des « Doukhobors... résultat du Tolstoïsme »[1], écho à un poème de jeunesse, confirme une attitude à laquelle vient de l'encourager son tour d'Allemagne, et tel détail même de ses phrases est significatif : son ascendance polonaise, — sans doute trop sous-estimée jusqu'à ce jour, — l'encourage dans sa méfiance envers la politique tzariste ; et, quand il critique ce souverain , « dominé par la cléricaille », il le dénomme « empereur » ; le terme, équivalent français de celui de « Kaiser », n'est pas sans raison échappé à sa plume....

Le lendemain, 28 [2], il précise ses offres de service : « quelque chose » qu'il enverrait en poursuivant son « tour d'Allemagne, dans toutes les villes allemandes, plus Prague et Vienne en Autriche », — si bien qu'il faut se demander, ce que ses biographes ont négligé, s'il n'a pas allongé ce « tour » dans l'espoir d'une moisson journalistique fructueuse ?

A défaut d'articles, que Boès semble ne pas avoir demandés, elle apparaîtra, au retour, dans tels des fragments du futur *Hérésiarque* et aussi du *Poète assassiné*, sans doute ébauchés dès lors [3], et dans ses écrits journalistiques....

De cet essai de collaborer à *La Plume* et des apports précités, il résulte que le séjour allemand a développé en lui, outre sa vocation littéraire [4], son instinct de chroniqueur.

1. Cette mention a-t-elle échappé à M. Décaudin, qui a commenté le poème *Les Doukhobors*, récemment publié : *Le Flâneur des deux rives*, *Bulletin d'études apollinariennes*, année 1954, fasc. 1 et 3 ? Se basant sur un article consacré par L. Descaves aux Doukhobors dans l'*Echo de Paris* du 7 novembre 1897, Décaudin estime ce poème écrit « peu après », et signale d'importantes variantes d'après les deux versions qu'en conserve Mme Apollinaire, et qu'il est difficile de dater avec précision.

2. La date du 29 avril, attribuée à cette lettre, est celle du cachet postal allemand (Fonds Doucet, 7213-2).

3. Si fragiles que soient les témoignages fournis par les divers spécimens de papier sur lesquels Apollinaire a coutume de rédiger ses textes, ils permettent au moins des suppositions ; nous en préciserons diverses, quant à tels fragments de récits, plus tard insérés dans *Le Poète assassiné* ; plusieurs figurent sur le même papier à lettre de l'hôtel munichois Vier Jahreszeiten, — sur lequel Apollinaire, qui logeait alors ailleurs à Munich, a écrit à Boès, visiblement pour lui inspirer confiance... : c'est notamment le cas pour un fragment du futur récit *La Favorite* (Fonds Doucet, 1034-2) — paru dans *Le Poète assassiné*, p. 155 et suiv., — dont la suite est esquissée sur un autre papier, quadrillé, analogue à celui sur lequel ont été ébauchés divers textes lyriques, indiscutablement de l'époque rhénane.

4. Sur le plan littéraire, Apollinaire ne sera agréé à *La Plume* qu'au cours de l'année 1903, après la reprise des Soirées, où il semble que Roinard notamment l'ait

Son retour à Paris l'y confirme. Logé, — médiocrement, — en famille, 23, rue de Naples, employé dans une banque, il est aussi soucieux de placer ses vers et sa prose que d'assurer son budget ; sans surestimer ce légitime souci matériel, qui le hantera sa vie durant [1], n'oublions pas non plus que, de toute évidence, il a quelque chose à dire et, au gré d'une nature tumultueuse, l'exprimera sur tous les modes.

Aussi le voit-on porter des vers à F. Gregh [2], donner à une feuille modeste, *Le Tabarin*, de courtes proses, une chronique sur « les mauvaises routes d'Allemagne [3] et une Ode sur l'Humanisme, que Gregh rappellera (*ibid.*) et, bientôt, faire vraiment œuvre de journaliste.

Débuts non ignorés, certes ; ses biographes et bibliographes ont donné là-dessus diverses indications, plus ou moins précises : la thèse d'E. Wolf, qui mentionna d'abord ses articles à *L'Européen*, n'en cite que de 1903, alors que sa signature y apparaît dès 1902 ; la bibliographie d'Adéma lui attribue, outre divers articles signés, des échos sous la griffe *L'Ecolâtre*, alors qu'elle se réfère à ceux qu'il donna, quinze ans plus tard, à *L'Europe Nouvelle*, etc.

Mais, surtout, sa collaboration n'y a jamais été recensée systématiquement, ce qui nous obligea à une longue prospection, dont il faudra dire les conclusions, en partie hésitantes ; elle a été moins encore expliquée, quant à son point de départ et au rôle qu'eurent alors certains de ses amis, ou située dans l'ensemble des préoccupations qui, dès lors, sont le monde où se meut sa pensée.

A s'en tenir aux articles recensés, l'apport d'Apollinaire à *L'Européen*, de 1902 à 1904, constitue l'essentiel de sa production journalistique initiale, — nous n'évoquons ici que pour mémoire les diverses collaborations enregistrées vers les années 1910 ; — c'est sur ce chapitre initial que nous insisterons ; mais cet examen nous a menés à examiner aussi sa collaboration, en apparence au moins inattendue, à certain *Journal de Salonique* [4] qui nous semble utile pour préciser à la fois les chemins obscurs qui le mènent au journalisme et les attitudes, et opinions, qu'il y affirme.

Auprès de l'un et l'autre journal, qui fut son introducteur ? A cette question, en apparence préjudicielle, il ne sera guère possible de répondre qu'au terme du présent exposé !

Apollinaire a l'Européen.

Fondé en 1901, — succédant à un autre périodique du même nom apparu en 1893, — cet hebdomadaire, installé, 24, rue Dauphine, eut, deux ans durant pour directeurs Ch. Seignobos et Bj. Björnson. Sa Table des matières, qui ne cite que les « principaux articles », en mentionne quelques-uns sous son nom (ou ses initiales : G. A.) à par-

remarqué, et recommandé à Boès (cf. Adéma, p. 62) ; la liste des personnes présentes aux diverses soirées, notamment à celles où Apollinaire assiste, mérite examen. Ses premiers poèmes y paraissent en mai et août, — donc avant ceux parus dans *Le Festin d'Esope*, — puis en 1905.

1. Souci d'autant plus légitime que, — on l'a rappelé déjà (Wolf, *G. Apollinaire*, p. 5, n. 1), — à *La Grande France*, par exemple, loin de toucher des honoraires, il est invité à aider, de ses deniers, la revue à subsister. *La Plume* ne paie pas davantage....

2. F. Gregh, *L'Age d'or*. Les souvenirs sur Apollinaire ne précisent pas la date de cette offre ; le contexte permet d'admettre l'année 1902, que F. Gregh désigne comme étant, pour lui, « l'année de *La Grande France* ».

3. Texte cité par Adéma, *op. cit.*, p. 52, mais omis dans sa Bibliographie.

4. Cité, sans autres précisions, par Adéma, *op. cit.*, p. 288.

tir de 1902, sans jamais, semble-t-il, l'avoir considéré comme un collaborateur attitré.

Personne, parmi les témoins de son adolescence, n'a eu souci de nous expliquer cette collaboration ; les relations, qu'on serait tenté d'invoquer, nouées avec tel rédacteur du journal rencontré aux soirées de *La Plume* (par exemple, A. Hammer), n'expliquent rien, ces soirées n'ayant repris qu'assez longtemps après l'apparition du nom d'Apollinaire au Sommaire du journal [1]. Tenons-nous en donc d'abord aux textes.

La difficulté, ici, est double ; les articles signés n'ont été ni tous cités par les Tables, — d'où leur omission et par Wolf et Adéma, — ni, par conséquent, examinés en dehors des problèmes principaux auxquels ils se référaient (l'Allemagne, le Pape, l'Albanie) ; et le journal lui-même attribue à Apollinaire, sans autre précision, des Échos sur l'Allemagne, dont aucun n'a été recensé, et encore moins commenté à ce jour. Nous réservons pour une autre étude ces textes sur l'Allemagne ; il nous faut néanmoins tenir compte de certains, pour résoudre un problème préjudiciel ; quels textes de *L'Européen*, — à part ceux signés de son nom, — lui sont imputables, et que nous apprennent-ils sur son comportement journalistique et humain ?

Le recensement partiel de M. Adéma [2] est encadré par deux textes : l'un sur « L'exposition de Düsseldorf », l'autre sur « Deux faux princes d'Albanie ». C'est assez dire l'ampleur des sujets abordés par notre auteur ; on verra qu'au delà de ces problèmes, bien d'autres aspects de l'actualité européenne l'ont passionné.

Le dénombrement des apports d'Apollinaire à *L'Européen* est difficile ; quelle aubaine pour ceux selon qui, chez lui, tout reste mystère ! Selon le relevé le plus récent (Adéma, *loc. cit.*, p. 282), Apollinaire a donné, du 11 octobre 1902 au 1er octobre 1904, douze articles : deux en 1902, six en 1903 et quatre en 1904, sans compter les « échos ». Or, selon la Table annuelle, certains échos sur l'Allemagne sont seuls mentionnés, une fois, avec la mention imprécise : *passim*, à la rubrique « Echos et on-dits » ; d'autre part, le relevé des articles signés n'englobe pas tous ceux parus effectivement, à diverses rubriques, sous sa signature. Apollinaire s'en fût amusé, lui dont l'humeur et l'humour consistaient bien plus à constater le bizarre dans les faits qu'à le leur imposer ou à le créer de toutes pièces !

Un examen attentif des sommaires hebdomadaires et des numéros du journal nous a permis, d'abord de retrouver divers articles signés, — qui ne figurent même pas toujours à ces sommaires (d'où leur omission dans la Table annuelle, et par conséquent chez Wolf et Adéma), puis de relever, à la rubrique « Echos » et ailleurs, des textes non signés, parfois longs, et sur des sujets divers, pour lesquels il est souvent loisible de supputer sa paternité. Nous avons écarté, de ce relevé, certains textes non signés, ou comportant en signature, — selon l'usage de ce journal, — une ou deux initiales, même quand elles ne répondent à aucune de celles d'autres collaborateurs identifiables (dont la Table mentionne certains). Nous établirons plus tard une liste des textes qui paraissent émaner de lui, sollicitant sur ce point l'avis des con-

1. Les *Souvenirs sans fin* d'A. Salmon (1955) abondent en détails sur cette époque, et ce journal, mais ne précisent en rien comment Apollinaire y entra (cf. p. 37, 112 et suiv.).

2. Nous avons fourni à M. Adéma, pour sa Bibliographie d'Apollinaire, diverses indications, rectifiant celles, en partie erronées, parues à ce jour ; ainsi, l'article indiqué par lui, — d'après Wolf : — *Deux fous, princes d'Albanie*, s'intitule : *Deux faux princes d'Albanie*.

naisseurs ; écartant ceux qui sont relatifs à l'Allemagne, insistons ici sur les autres aspects de sa contribution.

Pour la seule année 1903, on recense, au lieu des six articles cités par Adéma, douze textes, dont cinq signés de ses initiales ; quant aux échos sur l'Allemagne, la Table ne cite que celui, signé G. A., sur la Zukunft, et d'autres échos, sur l'Europe orientale, avec la mention « passim », qu'on vérifie ainsi s'appliquer à d'autres collaborateurs aussi, ce qui restreint la portée de cette mention.

Pour l'année 1904, la Table annuelle ne cite, sous son nom, que les quatre articles déjà dûment enregistrés à son bilan.

Ainsi, pour lui attribuer à coup sûr, ou avec la prudence nécessaire, un certain nombre de ces textes anonymes, il faut tenir compte, essentiellement, autant des sujets traités, — et des analogies avec les articles signés, — que de certain style, parfois aisé à déceler ; la date de ces textes, la concordance chronologique avec d'autres curiosités attestées chez Apollinaire, sera souvent décisive [1].

Et d'abord, quand débute-t-il ? Sa signature n'apparaît qu'à son retour de Rhénanie ; aussi bien admet-on communément qu'il n'adopta ce pseudonyme d'Apollinaire qu'après certaine visite aux eaux d'Apollinaris [2]. Mais, si l'on se souvient que, dès 1901, il a fait paraître ailleurs d'autres textes, surtout anecdotiques, — ainsi, dans *La Grande France* dès janvier 1902, — on est tenté de soupçonner sa part, vers la même date, dans tels échos (sur l'Université populaire de Nice, sur la colonie polonaise de Paris, et surtout dans tel extrait de la *Kœlnische Zeitung*, que, probablement, on lisait à Honnef). D'autres échos, sur des sujets allemands, confirment au moins ce doute.... Deux, qu'on ne peut citer ici, attestent qu'en tous cas, dès l'automne 1902, — donc avant la date retenue par Wolf, — il a envoyé au journal (outre l'article initial d'octobre) divers papiers du genre anecdotique. Il faut donc admettre qu'au plus tard à l'automne 1902, il est agréé comme fournisseur d'échos, d'abord sur des sujets allemands, et sans doute aussi sur d'autres.

Notons dès à présent la prépondérance des textes de caractère politique et d'actualité ; pour lui attribuer d'autres textes, il convient de tenir compte de l'orientation de la tribune qu'il s'est ainsi ménagée.

Or, dès son premier numéro, l'hebdomadaire nouveau a défini son attitude : informer le public de l'actualité européenne et « tenir compte de l'évidente solidarité entre nations » (7 décembre 1901). Ce que souligne l'équipe dirigeante, où Seignobos est assisté d'un Hollandais, van der Vlugt, que remplacera, en août 1903, Björnson [3], avec F. Herold comme rédacteur en chef (puis L. Dumur) et A. Vallette comme administrateur. Les précisions que le journal apporte coïncident curieusement avec des attitudes qu'on retrouve, ici et ailleurs, chez Apollinaire : selon l'éditorial, « l'affaire Dreyfus,... les massacres d'Arménie, les manifestations diverses de l'impérialisme et du panslavisme... ont fait apparaître cette union de pensée entre des hommes

1. Parmi les autres arguments en faveur de sa paternité éventuelle, il faut retenir aussi certaine concordance entre des textes, anonymes, de *L'Européen* et d'autres textes, par exemple, certains parus dans les revues où la contribution d'Apollinaire est avérée : *Festin d'Esope*, *Revue d'art dramatique*, etc. Cf. tel article sur Herder....

2. Encore que le témoignage d'Apollinaire lui-même à ce propos mérite vérification ! L'acte de baptême enregistre le nom d'Apollinaire parmi les prénoms, tant du père que de l'enfant. (Adéma, *op. cit.*, p. 7.) Cette pièce figure dans les archives que conserve Mme Apollinaire. Le problème de ce pseudonyme est loin d'être résolu !

3. Dont l'entrée, au journal, est présentée comme confirmant son caractère « international ».

de tous les pays » qu'il veut présenter à une « opinion européenne ». D'où les collaborateurs étrangers qui orienteront cette opinion. Qui ne voit aussitôt l'écho qu'un tel programme trouve en l'âme tumultueuse du jeune précepteur, que ses ascendances complexes, sa formation hétéroclite, ses Wanderjahre y rendent sensible ? Tout le porte à s'associer à un effort en faveur des peuples européens, méconnus, opprimés ; ce qu'il vient d'apprendre en Allemagne l'y incite.

Il est ainsi plus aisé de rechercher ses apports ; si tel sujet paraît avoir pu retenir son attention, la façon de le traiter confirmera parfois sa rédaction. Bornons-nous à quelques exemples. Mais, pour confirmer l'orientation probable de son intérêt, rappelons que *La Plume* (dont il n'a pas encore alors forcé la porte), un mois après l'enquête sur la Russie, — dont on a dit ci-dessus comment il s'y intéressa, — annonçait une enquête corollaire [1], sur les « peuples martyrs ». Sans doute, cette enquête aboutira-t-elle d'abord à un numéro spécial consacré, dès juillet, à la Finlande, mais elle a fait allusion aux Boers et à l'expédition internationale contre la Chine, — sujets auxquels on verra Apollinaire attentif ; — elle a plaidé, contre l'Europe coupable, la cause des Arméniens et celle des Polonais, « martyrisés par trois empereurs ». *La Plume* n'a pas agréé les offres de Munich, soit ; Apollinaire est prêt à traiter ces problèmes à la tribune de *L'Européen*, qui s'est ouverte à lui !

En fait, dans *L'Européen*, les problèmes d'Europe centrale et orientale prennent une place prépondérante, parallèlement aux problèmes allemands. Aussi peut-on supposer sa part dans deux échos des 9 et 30 août, commentant « le voyage de Guillaume II en Russie » et « la visite en Allemagne du roi d'Italie ». Ses lettres ne l'ont-elles pas montré, dès 1901, friand de nouvelles concernant les têtes couronnées ? Certes, ces attributions restent douteuses ; mais le même rédacteur qui, le 11 octobre, a signé le papier sur l'Exposition de Düsseldorf ne peut-il aussi avoir donné, ensuite, ceux sur une Foire d'échantillons à Dresde (25 octobre) ou sur une Exposition d'art à Dresde (1er novembre) où il a séjourné en mars ? Si l'on tient compte de son tempérament, de son goût accentué pour toute espèce de sensation, du jeu imprévu des idées et réminiscences, de la fraîcheur de ses impressions et souvenirs, de certaine émotivité slave aussi, ne s'explique-t-on pas aisément la naissance, sous sa plume alerte, d'un papier de circonstance, où mûrira vite le legs d'un proche passé ?

Le recensement que nous avons tenté, de ce point de vue, quant aux thèmes allemands, nous sollicite de lui attribuer, en 1903-1904, — et dès l'automne 1902, — une trentaine de textes, dont les uns supposent une justification isolée, les autres trouvant confirmation dans tel autre passage de son œuvre ; sa paternité, évidente quant à quelques sujets, incite à lui en attribuer d'autres semblables ; nous verrons dans un cas similaire des concordances non moins évidentes justifiées par tel extrait du *Festin d'Esope*, etc.

A partir de ces vérifications, réciproques, on voit se préciser chez lui une attitude politique, intellectuelle et morale, qui ne peut être que décisive, à cette phase initiale de sa carrière.

Des sujets allemands, — sur lesquels on ne saurait insister ici, — ressort un trait accessoire, mais caractéristique : une fois tel sujet repéré, tel thème traité, Apollinaire s'y accroche avec opiniâtreté, — démentant, une fois de plus, certain reproche de légèreté qu'on

1. Ces « enquêtes » étaient alors à la mode ; on en trouve plusieurs dans *L'Européen* ; Apollinaire, à son tour, en ouvrira dans *Le Festin d'Esope*.

lui fit trop aisément. — N'est-ce d'ailleurs point dans les mœurs journalistiques ? Agréé dans tel domaine, le collaborateur, même accidentel, place plus aisément ses papiers ; ainsi citerait-on, dans un seul numéro de *L'Européen*, jusqu'à cinq échos, sur les sujets les plus divers, mais tous, de quelque façon, solidaires du problème allemand !

Essentiellement, le séjour en Rhénanie et le « tour d'Allemagne » ont cristallisé ses opinions en deux sens : 1° il y a deux Allemagne, non plus celle à la Staël contrastant avec celle qui se dégagea du « mirage allemand », mais la Prusse protestante et la Bavière catholique, et deux pôles : Berlin et Munich, autour desquels tourne son esquisse, ce que ses amis, au retour, se chargent de confirmer ; 2° la politique allemande lui apparaît donc hésitante entre deux pôles : le caporalisme prussien, incarné par le Kaiser, et l'éclectisme esthète des provinces méridionales ; de cette vision, sommaire, mais compréhensible ressort, vigoureuse, la méfiance envers toute forme d'autocratie ; l'expérience allemande a renforcé des convictions préformées, que tout le porte à affirmer désormais.

Jugeons-en plutôt. Jusqu'au printemps 1903, les échos sur l'Allemagne se succèdent ; le 11 avril, son premier article signé s'intitule : « Bulgares, Turcs, Macédoniens, Grecs », bientôt suivi d'un écho, — inédit à ce jour — sur Constantinople ; l'été le voit préoccupé des problèmes intérieurs allemands, et surtout du problème clérical, puis des questions syndicales ; mais, à partir de juin, tous les problèmes européens se succèdent en échos dont il faut souligner la cohérence [1].

Depuis qu'il a vu de près l'Allemagne de Guillaume II, il s'affirme hostile à toutes les menées nationalistes, méfiant envers tous les visages de l'autorité, accueillant à toutes les complaintes de tous les innocents en tous les recoins du monde, européen d'abord. Ses diatribes se succèdent, de problème à pays.

Son bref séjour à Prague, — qu'évoqueront divers textes, — après une halte à Vienne, — à qui se rapporte tel récit bien connu, — lui ont fait au moins pressentir le drame ethnique et national de la Double Monarchie [2] ; et comment, Polonais, y fût-il resté insensible ? D'autres auteurs, certes, dans le journal, traitent de ces problèmes [3] ; mais il nous semble reconnaître la manière d'Apollinaire dans tel écho du 2 mai 1903, « sur les luttes nationales en Autriche », qu'un incident lui permet d'évoquer ; après avoir évoqué l'alerte provoquée, dans le camp pangermaniste viennois, par une revendication tchèque, ne le devine-t-on pas dans cette conclusion incisive : « La Vienne allemande s'était réveillée pour se rendormir aussitôt » ? Car l'atmosphère ainsi évoquée rappelle étrangement celle qu'il décrira plus tard dans un conte [4]. Et ne le voit-on pas signer, bientôt, à la rubrique Autriche, un article traitant de : Cléricalisme et Irrédentisme ?

C'est, chronologiquement, le moment de poser une question : les soirées à *La Plume*, — créées en 1889, — viennent de reprendre, le

1. La variété des textes, supposés de lui, entre les 6 et 27 juin, est significative.

2. Peut-être y est-il d'autant plus sensible que l'enquête, précitée, de *La Plume* a, curieusement, omis les problèmes des peuples balkaniques soumis, les uns à Vienne, les autres à Constantinople.

3. Notamment un universitaire tchèque, M. Hantitch, qui mène une longue polémique avec Mme Schirmacher, agrégée de l'Université, au sujet des langues en Autriche et de la langue d'État en Bohême. Cf. les numéros de *L'Européen* à partir du 5 février 1903.

Problème à rapprocher de celui auquel on verra bientôt Apollinaire attentif, lorsqu'un de ses articles fait rebondir la question de l'espéranto, d'une « langue internationale » et des vertus propres des langues « nationales ».

4. Cf. Fonds Doucet, 1034-10, et *Le Poète assassiné*, p. 209.

18 avril ; à la suivante (25 avril), Apollinaire assista [1] et la liste de présents eût mérité plus d'attention de ses biographes ; tel littérateur en vogue dans ce milieu a pu contribuer à entretenir en lui certaine nostalgie de l'Allemagne, au moins bavaroise ; tel autre collaborateur de *La Plume*, — où il plaide pour Heine, — nous est connu par *Les Anecdotiques* ; ses séjours en Orient aident à comprendre l'intérêt que, désormais, Apollinaire porte à ces contrées lointaines, où la magie s'allie au drame quotidien de l'actualité ; autant que l'enquête annoncée l'année précédente par la revue, ou que les directives de *L'Européen*, ces fréquentations amicales, où tout était fait pour séduire notre homme, expliquent sans doute que le débutant poète s'oriente, comme journaliste, dans le monde illimité des problèmes de l'Orient européen, ce que confirment, désormais, les sommaires du journal [2]. Dès lors, on le voit en effet varier les sujets de ses articles et échos, les uns confirmant les autres, les uns et les autres étant confirmés par d'autres textes parus ailleurs, et par des fragments inclus dans des écrits littéraires ultérieurement parus. Le journal lui-même, en faisant figurer sa signature à la rubrique « Autriche », l'y encourageait.

Après Vienne, la Russie, et plus précisément le Tzar deviennent l'une de ses cibles favorites. L'époque s'y prête ; ne discute-t-on pas ferme, alors, à Paris, de l'alliance franco-russe, des — déjà — fameux emprunts russes, etc. ? Son ire est naturelle, à l'égard du Moscovite oppresseur de sa patrie, et de tant de peuples ! D'autres rédacteurs traitent le sujet, plaidant pour les nations opprimées, ou pour la classe ouvrière que menace la Sibérie. La liste serait assez longue, des échos dans son style, égrenés, un an durant, au hasard de l'actualité ; n'en est-ce pas une sorte de confirmation que l'article qu'il signera, le 30 juillet 1904 : « Historique des relations entre la Russie et le Japon » ? Sa sévérité envers la politique tzariste s'y déploie, comme dans nombre de textes anonymes antérieurs, dont le thème est toujours l'autocratie du souverain, l'oppression des nationalités allogènes, le « despotisme russe » (11 juillet 1903), « l'exposition panslaviste de Pétersbourg » (8 août 1903), etc. De même peut-on supposer son rôle dans tels échos plus spécialement curieux des problèmes polonais, qu'il faudrait examiner de plus près, celui sur un scandale Potocki à Vienne (27 décembre 1902) ou ceux sur un congrès de rabbins à Varsovie : sa curiosité de journaliste rejoint ici la curiosité du poète-touriste rhénan, dont la « Synagogue » a mérité un examen approfondi [3].

Plus encore que Kaiser et Tzar, le Sultan sollicite sa verve vengeresse. La date des deux seuls articles jusqu'à présent cités de lui sur l'Empire ottoman [4] suggérait qu'il n'était pas resté indifférent au problème des nationalités opprimées par la Porte ; et, quant au problème albanais, on se borne ici à rappeler l'intérêt constant qu'y porte Apollinaire, en partie certes en raison de ses relations avec le pittoresque directeur de la revue *Albania*, ce Faïk-beg-konitza qui, sous le pseudonyme de Thrank-Spiroberg [5], écrira dans *Le Festin d'Esope*,

1. Cf. le compte rendu dans le numéro de *La Plume* du 1er mai. Apollinaire est encore plusieurs fois cité, de même qu'au banquet du 6 juin (n° du 15 juin, p. 714) ; par contre, il manque à la réunion du 16 mai, présidée par A. Jarry.

2. Remercions ici M. P. Pia de ses indications sur ces amitiés oubliées d'Apollinaire, qui contribuent à expliquer ses curiosités d'alors.

3. Par L. C. Breunig, *Le Flâneur des deux rives*, fasc. 4, décembre 1954.

4. Article du 11 avril 1903 : Bulgares, Turcs, Macédoniens, Grecs (celui-ci, suivi, dans le journal, de deux articles d'A. Leroy-Beaulieu sur la question de la Macédoine) ; article du 1er octobre 1904, sur les *Deux faux princes d'Albanie*.

5. Pseudonyme qu'Apollinaire a pris soin de révéler dix ans plus tard : cf. *Anecdotiques*, rééd. de 1954, p. 65 et suiv.

de même qu'il jouera un rôle non négligeable dans la querelle, déjà évoquée, à propos d'une langue internationale [1].

Un long écho, non signalé par la Table, mais signé, — et pourtant resté inaperçu à ce jour, — permet de dater cette nouvelle zone de sa curiosité : le 26 septembre 1903, il narre en détail un « Incident de l'ambassade ottomane à Vienne ». Cette coïncidence de date avec la polémique sur la « langue internationale » (une lettre d' « Albania » paraît dans le journal du même jour) contribue sans doute à éclaircir un détail biographique, jusqu'à ce jour mentionné, mais non expliqué : sa connaissance du personnage de Faïk, dont on savait, sans plus, qu'il invita Apollinaire à Londres [2]. Selon nous, cette polémique, — qui mérite une étude plus détaillée, — résout le petit mystère de l'apparition, dans sa vie, de ce personnage, auquel Apollinaire devra, notamment, la fameuse rencontre avec Annie, d'où naîtra, au moins quant à son fonds, la « Chanson du Mal-aimé », après Londres, en novembre 1903.

N'insistons pas sur ce nouvel aspect de son apport journalistique : pourfendeur de tyrans, il réserve ses sarcasmes à Abdul-Hamid ; ils se multiplient, à vrai dire, en 1904, bien que son premier article ait été agréé (11 avril 1903) à la rubrique : « Bulgarie », confirmant d'ailleurs la complaisance du journal envers lui ; ce que contribue à expliquer, sans doute, la présence, aux soirs de *La Plume*, d'A. Hammer, rédacteur au journal. D'où le long écho, — lui aussi inédit, — du 25 avril 1903, intitulé : « Mermer-ali », qui blâme la fermeture, à Constantinople, d'une église orthodoxe miraculeuse, concluant, d'une belle envolée : « La Panaghia solitaire attend le jour où les croyants chrétiens livides, sur le grabat où ils avaient été déposés par et... [3] musulmans forceront les portes et rallumeront les veilleuses mortes et les cierges éteints. »

Pourquoi, ensuite, ces thèmes orientaux ne reparaissent-ils qu'en 1904, — à l'exception du texte déjà cité du 26 septembre, — qui d'ailleurs atteste encore, par un détail, le lien parisien entre ces sujets et *La Plume* ? — A ce petit problème, ignoré jusqu'à présent comme les textes y relatifs, nous croyons pouvoir proposer une réponse, que les spécialistes d'Apollinaire pourront sans doute confirmer.

Apollinaire et le Journal de Salonique.

Un titre de journal dans la bibliographie d'Adéma, et deux lignes dans son texte [4], nul n'en savait davantage, semble-t-il, sur ce nouvel aspect de son activité journalistique. Notre patient examen de ce bi-hebdomadaire permettrait un long exposé, dont il suffit de résumer ici les conclusions. Pas plus que pour *L'Européen*, on n'est en mesure d'affirmer comment s'ouvrit à lui cette tribune ; l'intervention d'Edmond Fazy, qui avait séjourné longtemps en Orient, est plausible [5], de même que tel contact à *La Plume* avec la victime de l'incident que relate l'article précité (du 26 septembre 1903). La présence de ce périodique à la Nationale en atteste une certaine diffusion à Paris ; rédigé en français, ce fut l'un des journaux étrangers

1. Sur ce problème albanais, cf. Adéma, texte et bibliographie ; et aussi P. Pia, *Apollinaire par lui-même*, bibliogr., p. 183.
2. Cf. Adéma, *op. cit.*, p. 61-68. Adéma croyait, alors, le personnage de Thrank Spiroberg « une invention d'Apollinaire, après une conversation avec Jarry » (p. 69),
3. Texte mutilé à l'impression.
4. Adéma, *op. cit.*, p. 66 ; il cite (p. 288) ce journal comme quotidien, — alors que c'est un bi-hebdomadaire.
5. Cf. *Anecdotiques, loc. cit.*, p. 58.

que la Porte tolérait ; ses rédacteurs manifestent, au surplus, leur loyalisme envers le Sultan et ses gouverneurs ; fondé en 1895, par Moïse Allatini, dirigé par D. Saadi-Lévy (mort en janvier 1903), trois de ses quatre pages sont consacrées à l'information politique, vue à travers les agences, et à une chronique locale souvent amusante ; divers correspondants à l'étranger écrivent, de Paris, Milan, Vienne, etc. Quelques feuilletons, passablement d'annonces, et des noms propres hétéroclites, assez évocateurs de certain cosmopolitisme de l'Empire ottoman d'alors, et de l'emporium commercial international qu'est Salonique. Certains durent amuser Apollinaire !

On peut admettre sa collaboration, dont la mention bibliographique d'Adéma n'apporte aucune preuve. Faute de sommaire par numéro et de toute Table analytique, nous dûmes dépouiller ces pages, une à une, acquérant l'impression croissante que le ton du journal, le large éventail de ses informations sur le monde turc et oriental, et plus d'un détail avaient pu l'intéresser. Sous sa signature, nous avons fini par retrouver deux textes qui s'ajoutent ainsi à la longue liste des « inédits » ou « oubliés » d'Apollinaire : le 3 septembre 1903, en feuilleton, *La Rose de Hildesheim*, qu'il qualifie de « nouvelle inédite », bien qu'elle ait paru un an plus tôt à Paris [1] ; le 9 novembre, un long compte rendu du *Jardin des Ronces* de F. A. Cazals, paru à *La Plume* (1902) avec le fameux *Privilège d'Ubu-roy, le pataphysicien Jarry* [2]. On a signalé depuis [3] que le récit *Le Gitan* a aussi été publié dans ce journal, le 31 août 1903.

Même si cette collaboration se limite à ces textes, elle est instructive : la lecture du *Journal*, à Paris, nous explique l'intérêt, — et une partie au moins des articles consacrés par Apollinaire aux problèmes de l'Empire ottoman. En voici au moins une preuve, inédite : dans les « Notes du mois » qu'Apollinaire rédigeait pour *Le Festin d'Esope*, figure [4] un court texte, intitulé : « Une nouvelle sensationnelle ». Elle relate le décès, à Salonique, le 30 janvier, à 10 h. 50, de Jo-jo, l'homme-chien né en Sibérie. La nouvelle est agrémentée de remarques diverses, dont celle-ci : « Les difficultés de la Russie, sa patrie, avec le Japon, ont hâté sa fin. » Nous avons retrouvé, dans le *Journal de Salonique*, 1er février 1904, en éditorial, cette information, sans l'allusion à la Russie, mais avec une phrase textuellement reproduite par Apollinaire : « La douleur de son impresario faisait peine à voir. »

Apollinaire a donc lu attentivement ce journal, et bien des détails s'expliquent désormais.

Nous renonçons à détailler ici d'autres constatations ; et, pour l'instant au moins, à indiquer quels textes, anonymes, peuvent, à notre avis, provenir de sa plume. Non point telles « Lettres odéoniennes », qui rendent compte, — parfois avec esprit — des représentations à l'Odéon, ni telles autres lettres parisiennes, puis « sorbonniennes », signées Parisette (qui semblent émaner d'une étudiante salonicienne à Paris) ; non plus que divers textes sur la vie à Paris, dont tels fleureraient sa verve toujours en éveil ; ni tel article non signé sur « La Physiognomonie ou l'art de juger les gens sur l'apparence », ou tels « Propos de mi-carême » déplorant la fin des « serpentins » et raillant

1. Dans la *Revue Blanche* du 1er décembre 1902, citée par P. Pia dans sa réédition de l'*Hérésiarque*, 1954.
2. Ce « Privilège » avait paru dans *La Plume*, en 1901, p. 680 ; le compte rendu a été reproduit dans *La Table ronde*, numéro spécial consacré à Apollinaire, 1952, p. 41, sans indication de source.
3. Adéma, *Le Flâneur des Deux Rives*, fasc. 7-8, p. 35.
4. N° 4, février 1904.

ceux que le *Journal Officiel* décerne, sous forme de décorations [1]. On le devinerait peut-être avec quelque vraisemblance dans un texte signé T. Reporter, intitulé « Chronique sentimentale », qui déplore, sous forme d'interview à Paris avec le journaliste errant Sam. Lévy, que « la sentimentalité s'en aille » et qui est assez curieusement dédié « à M. Salmon, du *Festin d'Esope* » ; qui, de Salonique, en janvier 1904, eût pu imaginer pareille dédicace ? Le même T. Reporter, deux mois plus tard, cite un long extrait de L. Halévy, faisant la même constatation nostalgique sur « Jadis et aujourd'hui » [2].

Mais surtout, constatée ou une fois admise, la paternité d'Apollinaire dans des échos fort disparates de *L'Européen*, on est tenté de lui attribuer certains de ceux qu'à partir du 6 juillet 1903, le *Journal de Salonique* insère à une rubrique nouvelle, la « Petite chronique », qui deviendra, le 6 août, « Variétés ». Il faudrait accumuler les citations de détail pour justifier cette supposition. Nombre de titres, de sujets, de noms propres, coïncident curieusement avec ceux fréquents dans *L'Européen* : la place faite aux informations allemandes y répond, de l'une à l'autre tribune, et sur des thèmes souvent plus qu'analogues. De même, telle série, frappante, d'échos sur Léon XIII, — avec la mention de deux journaux allemands qui ont annoncé d'avance sa mort ; — de même, aux *Variétés* ; or, curieusement, ce genre d'échos est à peu près encadré, dans ce *Journal*, entre les dates des deux textes signés Apollinaire, et ils disparaissent ensuite. Selon nous donc, Apollinaire, toujours soucieux de placer sa prose, de relater les événements curieux ou pittoresques, a volontiers accueilli la suggestion d'envoyer à Salonique tels des papiers que, peut-être, *L'Européen* n'avait pas retenus, et d'arrondir son escarcelle... Surtout, il en a profité pour compléter son information sur un secteur européen que tout le portait à observer d'un peu près ; en bon journaliste, il a judicieusement réparti, entre l'une et l'autre feuilles, ce qui tentait sa plume.

Notons encore que, dès juin, telles informations parues dans la feuille salonicienne font écho à celles auxquelles on le voit attentif, à la même date, dans *L'Européen* : un entrefilet concernant le bateau de guerre allemand « La Loreley », une mention de cet espion Wessel cité à propos de l'affaire Dreyfus (dont il ne peut ne pas avoir remarqué l'intérêt accentué qu'y porte le *Journal de Salonique*), enfin les informations, fréquentes, sur la situation en Macédoine, certains « crimes rituels », source de progromes en Bulgarie [3], ou les massacres de Kischinew, évoqués ici, des mois durant [4], comme ils le furent à Paris, etc.

Des vérifications ultérieures nous permettront sans doute de préciser tel détail. Retenons, de ces contacts attestés, et d'autres vraisemblables, avec ce lointain *Journal*, qu'Apollinaire s'est ainsi trouvé encouragé à observer attentivement l'actualité ottomane ; ce qu'attestent les échos, fréquents en 1904, dans *L'Européen*, où ils nous

1. Encore que ce sujet, à cette date, doive être rapproché du séjour strasbourgeois d'Apollinaire ; cf. notre article sur « Apollinaire à Strasbourg » (*Etudes apollinariennes*, II, à paraître dans la *RHLF*).

2. A moins que, — selon une indication récente de M. Adéma, — ces textes ne puissent être attribués à un directeur, ou correspondant du *Journal* à Paris, où M. Adéma l'a rencontré avant 1939....

3. Le *Journal* en relate deux, le 27 avril 1903, à Dubosary, puis, le 11 avril 1904, à Lom.

4. A partir du 14 mai 1903 ; cf. dans *L'Européen*, une série de notes et articles sur ce sujet, à partir du 6 juin 1903, puis, notamment, des articles des 22 et 29 août, etc.

semblent ainsi mieux expliqués, quant à leur date d'abord. Quant aux sujets qu'y traite Apollinaire, ils relèvent tous de son éternelle fringale d'inédit ; on pressent son amusement dans l'aventure, brièvement narrée, de « l'eunuque et la poudre épilatoire », qui eût enchanté Jarry (14 novembre 1903), dans ceux plus acerbes : « A quoi pense le Sultan ? » (19 mars 1904), « Le maître au grand cœur » (30 juillet), ou les deux sur le triste sort de Mourad V, le frère infortuné du Sultan, etc. Faut-il encore noter la concomitance entre ces textes, un écho sur tel Dictionnaire albanais, et l'article signé sur *Les Faux princes d'Albanie*, dont on n'a pas signalé, croyons-nous, la reproduction dans la revue *Albania* de Faïk (1904).

Resterait à expliquer le silence d'Apollinaire dans les colonnes de *L'Européen* durant l'été 1904 : son second séjour à Londres y suffit, avec le souci que lui vaut *Le Festin d'Esope*, à la veille de sa fin [1]. Bientôt d'ailleurs, *L'Européen* disparaît à son tour, après des remaniements internes annoncés le 12 novembre, l'entrée à la rédaction de F. de Pressensé, et un éditorial affirmant encore la nécessité de « créer l'Europe une » (5 décembre).

Retenons, en tous cas, de cette confrontation de textes, — dont on pourrait multiplier les exemples, — que ceux parus dans l'un et l'autre journal se recoupent souvent, que certains sujets, tant de politique ou d'actualité européenne que spécifiquement germaniques, correspondent assez souvent à des « Notes du mois », authentiquement de sa plume, et à d'autres textes du *Festin*, et qu'au total, notre attribution à Apollinaire d'un assez appréciable contingent de textes, — si oubliés qu'ils constituent aujourd'hui autant d'inédits, — s'est progressivement confirmée au cours de recherches inachevées encore.... Dix ans plus tard, tel écho paru au *Mercure* [2] confirmera le goût d'Apollinaire pour « les zarfs du Sultan », et aussi le rôle d'E. Fazy comme informateur, dès 1903, sinon plus tôt.

Bilan provisoire.

De cette cinquantaine, ou centaine de textes, en partie signés, et la plupart aujourd'hui inédits, des traits communs se dégagent.

Aussi bien les textes relatifs à l'Allemagne que les autres permettent d'affirmer, à l'encontre des opinions trop souvent reçues, l'étonnante véracité de notre auteur. Diverses vérifications prouvent que sur le fond des choses, — et comme il l'écrivit à H. Martineau dans une lettre souvent citée déjà, — Apollinaire n'a rien inventé. Si surprenant que soit souvent le fait rapporté, il trouve presque toujours confirmation. Le tempérament, l'imagination d'Apollinaire s'affirment lorsqu'il s'agit de dégager l'aspect étrange des choses, la conclusion, parfois inattendue, la morale de l'anecdote, la pointe incisive ou l'exclamation généreuse.

Retenons aussi la part des soucis d'ordre politique. Attitude constante autant que précoce. Ne la retrouve-t-on pas, jusque dans tel

1. Sur cette époque de sa vie, cf. Adéma, *op. cit.*, p. 70 et suiv.
Un dépouillement attentif du *Festin d'Esope*, à cette date, confirmerait divers détails des préoccupations d'Apollinaire, alors ; cf., par exemple, les allusions au tzar, peu explicables, autrement, dans cette revue littéraire....

2. Cf. *Anecdotiques*, rééd. 1954, p. 58. On sait qu'outre ces *Anecdotiques*, Apollinaire a rédigé, au *Mercure*, de nombreux *échos*, non réunis encore ; certains confirmeraient sans doute diverses de nos suppositions.

poème du 17 mars 1915, envoyé de Nîmes à Louis de Gonzague Frick,

/toi/ Qui vaillant combats le macabre
Janus : Bismarck et Metternich [1]....

Inscrivons-nous donc en faux contre telle affirmation de J. Lawler qui à propos du séjour à Stavelot, où ses *Cahiers inédits* indiquent des réflexions sur le socialisme et l'anarchie, — et rappelant un article de la *Revue Immoraliste* (avril 1905) — conclut que c'est là « le seul article consacré à la politique » [2].

Constamment, au contraire, Apollinaire s'est préoccupé de politique, et d'actualité. Que ce soit pour vivre, ou pour s'en distraire, peu importerait ; mais le bilan de son activité journalistique, au début de sa carrière, souligne au contraire, outre ce souci, une conviction, précoce et vigoureuse : il fait sienne la cause de tous les opprimés, individus et peuples ; il décèle et fustige les exactions des souverains autocrates et le péril des nationalismes exacerbés ; Géorgiens, Albanais, Polonais, ont droit à son ardente sympathie. Il faudra recenser spécialement ses textes en faveur de sa patrie polonaise, et souligner cet aspect, un peu négligé, de sa pensée [3].

Cette attitude devrait être nuancée encore : hostile aux despotes, il l'est autant à l'Eglise : le Pape, les Jésuites espagnols, et d'autres stimulent sa verve.

Et, s'il ne s'est pas aventuré à conclure, retenons au moins un curieux témoignage : dans ses *Anecdotiques*, il rappelle, en 1912, des « Prédictions concernant le Maroc et Tripoli », selon une brochure qu'on lui aurait donnée, dans la rue, à Paris, en 1903. Admettons, avec Adéma, l'existence de cette brochure, et qu'il soit « difficile d'y déceler sa part d'invention personnelle » [4]. Qu'en retient-il ? L'annonce prophétique d'un regroupement de l'ancien Empire romain de César en vingt-deux royaumes ou états, « la séparation de la Macédoine, l'Albanie et la Syrie de la Turquie », l'apparition des états slaves des Balkans, sans oublier « l'extension de la France jusqu'au Rhin », etc. Réel ou inventé, retenons de ce texte la certitude qu'il semble partager d'une refonte politique de l'Europe romaine.... Prophétie que l'histoire n'a qu'en partie vérifiée, mais qui confirme, chez lui, des vues généreuses.

Il y aurait encore à glaner dans ce butin, si dubitatif reste-t-il partiellement. Certains détails de son vocabulaire s'y accusent, qu'on ne rapprochera pas sans profit de tels autres écrits. On y vérifierait la même propension qu'en ses vers ou récits à s'accrocher à certaines images, expressions qui, correspondant à une certaine vision du monde, sont désormais intégrées à son univers, et le vont hantant. Telle allure de ses billets, leur rédaction concentrée, leur conclusion incisive, montrent le progrès de son style. On ne le saurait étudier désormais sans tenir compte de ces textes ensevelis dans ces périodiques défunts.

Et surtout, sa physionomie s'y dégage plus ferme et consciente. Ce déraciné, — il en souffrira toujours, — sans foyer ni métier, qui n'a pas encore pris racine dans Paris et émigre chaque soir vers un logis maternel bientôt banlieusard, commence par se domicilier dans un monde de lettrés et journalistes, de salles de rédaction et aussi de solides convictions ; elles reflètent certains courants vigoureux du Paris d'alors ; par la large assise de son information, par l'ardeur de

1. Apollinaire, *Textes inédits*, éd. J. Moulin, Droz, Genève, 1952, p. 154.
2. J. Lawler, « Le séjour d'Apollinaire à Stavelot », *Mercure de France*, 1er février 1955, p. 309.
3. F. Gregh, toutefois, semble y avoir été sensible. Cf. *L'Age d'or*, Paris, 1947.
4. Adéma, préf. aux *Anecdotiques*, rééd. de 1954, p. 10 ; et le texte de ces *Prophéties*, p. 60 et suiv.

certaine foi humaine, il se naturalise lentement dans la république des lettres et, sans nulle littérature, dans la vaste cité des espoirs humains.

Le cadre de la présente étude ne nous permet pas d'y inclure le rappel, même sommaire, de ses activités ultérieures comme journaliste ; à défaut d'étude sur cet aspect de sa création, les bibliographies permettent de reconstituer sa patiente ascension dans ce monde, qui toujours le séduit, du périodique et du quotidien ; indiquons ici qu'un dépouillement de ses *Carnets*, encore inédits, apprend que tel de ses amis, de 1903 (sinon d'avant), le fait entrer à la *Revue d'art dramatique* (1903-1904) [1] ; qu'à ses diverses collaborations, signalées par Adéma (p. 74 et suiv.), s'ajoute sans doute au moins celle au *Petit monégasque* [2] ; qu'il oscillera longtemps entre les chroniques d'art et les articles de circonstance, fidèle à son goût pour l'interview imprévu [3], avant d'accéder, vers 1910, aux grands quotidiens où son apport reste divers autant qu'irrégulier.

Le dernier aspect imprévu de cet apport n'est pas l'incessant passage d'un genre à un autre. Au quotidien *Le Soleil*, — où nous avons retrouvé un conte inédit signé de lui [4], — on peut encore supputer sa part dans tel texte anonyme... .Et, dans sa revue littéraire, *Le Festin d'Esope*, nous croyons avoir trouvé l'explication d'un détail ignoré de sa biographie, et d'un poème oublié dont nous proposerons bientôt ici-même une interprétation fondée sur un détail de l'actualité politique en 1904.

Il nous semble enfin que l'activité journalistique d'Apollinaire en ces années 1902-1904, essentielles pour ses débuts littéraires comme pour sa formation intellectuelle, aide seule à comprendre maint aspect de son œuvre ultérieure, et permettrait de brosser, de son état d'esprit, au retour d'Allemagne, après le drame d'amour qui le sacra poète, une esquisse psychologique indispensable à sa compréhension. L'exercice du métier de journaliste n'a pas nui, au contraire, à l'essor de son œuvre littéraire ; devant les exigences des protes, les suggestions des faits, et les horizons ouverts à son insatiable curiosité, il a échappé très tôt, à certaine culture « livresque » qu'on lui reprocha injustement, mûri ses convictions et enrichi son expérience d'homme.

Les années 1903-1904 s'affirment décisives dans sa vie. Et son activité, comme journaliste, dément l'assertion de R. Desnos [5] : « Le journal est un ogre qui tue ceux grâce auxquels il vit. »

RAYMOND WARNIER.

1. Remercions ici Mme J. Apollinaire d'avoir bien voulu rechercher, pour nous, dans les archives conservées par elle, cette indication, extraite d'un carnet d'Apollinaire en 1903.
2. Que nous signale M. P. Pia.
3. Adéma en cite un exemple imprévu : *op. cit.*, p. 88.
4. Texte à paraître.
5. R. Desnos ; cité par A. Breton, *Second Manifeste surréaliste*, 1930, p. 59.

COMPTES RENDUS

DANILO ROMANO, **Essai sur le comique de Molière**. Un vol. in-8° de 156 pages. Berne, A. Francke, 1950 [1].

Philosophes, esthéticiens, critiques littéraires se sont de tout temps penchés sur le problème du rire et sur celui du comique. On s'étonne qu'au terme de pareilles études, aussi attentives que nombreuses, notre ignorance reste à peu près aussi grande. L'accord se fait assez facilement sur des cas concrets : Bergson, pour ne citer que lui, a laissé des analyses valables de plusieurs scènes de Molière. Mais dès qu'on essaie de dégager une loi du comique, dès qu'on prétend édifier une théorie du rire, les thèses divergent étrangement. Tout au plus dira-t-on qu'on s'entend sur quelques aspects du phénomène, sans pouvoir affirmer qu'on en tient l'explication.

M. Romano n'a pas voulu réussir là où Bergson, Dugas, Kuno Fischer, Freud et bien d'autres ont échoué. Il circonscrit étroitement le champ d'application de son essai. Il ne s'aventure guère dans le domaine de la théorie. Il tente modestement d'éclairer l'intelligence de la comédie moliéresque et n'a recours aux systèmes qu'autant qu'ils facilitent sa critique. Au reste, il mène la discussion avec une grande netteté d'idées et un ordre qu'on a plaisir à suivre. Après avoir établi sa méthode, il distingue entre les éléments du comique, ses formes et ce qu'il appelle sa morale. C'est dans les deux dernières parties qu'il montre surtout un esprit pénétrant. S'en prenant à l'*ambiguïté comique* ou au *refoulement*, il fait preuve d'une maturité qui n'est pas sans étonner chez un jeune docteur. Sa conclusion s'élève à des considérations à retenir sur l'opposition entre l'attitude du poète comique et celle du poète tragique. C'est le problème sur lequel M. Gouhier a récemment jeté la lumière : les vues de M. Romano vont dans le même sens.

Ce n'est pas qu'il soit toujours possible de suivre l'auteur de cet essai. S'il a réussi à se débarrasser du préjugé intellectualiste qui vicie l'étude de toute la littérature dramatique et surtout de l'œuvre de Molière, il se laisse encore égarer par l'esprit de système quand il veut, par exemple, ranger en deux groupes les personnages de ce théâtre : « Héros comiques » et « personnages naturels ». Cette distinction lui paraît faciliter son analyse, mais ne rend point compte de la complexité du monde moliéresque. On ne lui accordera pas davantage que, de 1660 à 1672, la comédie de Molière ait évolué vers l'idéologie ou la thèse. Bien qu'il s'en défende ouvertement, il lui arrive de faire état de la prétendue philosophie moliéresque dont Brunetière a accrédité la légende. Il croit pouvoir se servir du rire comme d'un critère pour discerner ce que pense le poète. Il ose avancer que Molière a parfois préféré son propre plaisir à celui du public. Ce sont des affirmations qui ne résistent pas

1. Ce compte rendu était demeuré dans les papiers de M. René Bray. Nous le publions en y joignant notre hommage à la mémoire de ce maître si regretté. — *N. D. L. R.*

à l'examen ; mais il faut reconnaître que M. Romano a fait un réel effort pour considérer le théâtre, non plus dans la perspective de la littérature, mais dans celle de la scène. D'autre part, il a bien vu le rôle capital de l'imagination dans la création comique. A cet égard, sa critique tranche heureusement sur celle de la plupart de ses prédécesseurs.

Lui reprochera-t-on une interprétation tendancieuse de *Tartuffe* et une analyse inexacte d'une scène des *Précieuses* ? Sans doute a-t-il été desservi par une connaissance imparfaite de la langue, qui apparaît encore dans des remarques sur M. de Sotenville ou sur M. de la Souche, et sous laquelle on aurait tort d'accabler un étranger qui fait preuve, au contraire, d'une louable familiarité avec notre parler. On ne sera pas plus sévère pour des lapsus qui lui font confondre Angélique et Agnès, Célie et Lélie, Argante et Argan, ou qui lui font prendre Amphitryon pour le roi de Thèbes et Alcmène pour une reine : ce sont fautes vénielles, car personne ne s'y fourvoie.

On ne demandera pas à ce petit livre un système qu'il ne prétend pas nous apporter, ni même une étude complète du phénomène comique chez Molière. C'est un essai plein de mérite qui contribue à faciliter l'intelligence d'une œuvre toujours vivante et toujours discutée. On s'y reportera volontiers chaque fois qu'on voudra voir clair dans la question du rire ou dans le génie du créateur de *Tartuffe*.

René Bray.

Pierre Grosclaude, **Le renoncement de Jean Racine**. Paris, Éditions Magnard [1955], 64 pages.

L'auteur de cet opuscule reprend sur le renoncement de Racine à l'art tragique, en 1677, la thèse (que Léopold Lacour avait adoptée, dès 1916, dans une de ses Conférences à l'Odéon [1]) selon laquelle la raison principale de cette retraite a été l'honneur que Louis XIV fit au poète de *Phèdre* en lui confiant, ainsi qu'à Boileau, le soin d'écrire l'Histoire de son règne. M. Grosclaude souligne l'importance de la campagne militaire de 1677. Il a retrouvé aux Archives Nationales les pièces comptables relatives à cette désignation (voir déjà P. de Lacretelle, *La Vie privée de Racine*, Hachette, p. 247), et il reproduit, page 31, le fac-similé des quittances des deux écrivains. Il rappelle, par quelques témoignages, la malveillance et l'envie que le choix royal a suscitées, notamment de la part de Bussy-Rabutin. — Ce que M. Grosclaude dit de la carrière et des sentiments de Racine demanderait peut-être à être retouché par endroits. Mais sa brochure se lit avec agrément.

J. P.

Pierre-Georges Castex, **Vigny, l'homme et l'œuvre**. Coll. « Connaissance des Lettres ». Paris, Boivin et Cie, 1952. Un vol. in-16 de 176 pages.

Encore un excellent ouvrage, enrichissant une collection dont la valeur pédagogique n'est plus à démontrer. Ce n'était pas un mince travail que de faire tenir en 176 pages de petit format un *compendium* de ce que l'étudiant — et le lettré — doivent connaître de Vigny pour aborder avec sûreté l'étude de son œuvre. M. Castex a accompli cette tâche avec une rigueur d'information qui n'altère en rien le charme de son exposé, ni l'émotion sympathique qu'il fait naître chez le lecteur.

Il partage l'existence de Vigny en trois périodes. La première, qui embrasse les œuvres de jeunesse, s'achève en 1830. Dans la deuxième (1830-1837), Vigny écrit « l'épopée en prose de la désillusion ». La troisième s'ouvre

1. *Conférences de l'Odéon (1915-1916) publiées par Paul Gavault*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1916, p. 153-159.

avec les « grandes douleurs » (deuil de fils, deuil d'amant), et s'achèvera en 1863 : c'est l'époque des *Destinées*.

M. Castex intitule *Premières Amertumes* son chapitre liminaire. Il est bien vrai que Vigny grandit ou crut grandir à l'ombre d'une « prison » sociale. Peut-être pourrait-on souligner comment il cherche à s'en évader vers la vingtième année ; qu'on relise le chant de la volupté dans *Eloa*. N'a-t-on pas tendance à exagérer un peu la trace que Delphine Gay laissa dans sa vie ? Il me souvient que Vigny, lorsqu'elle disparaît, en 1855, évoque, dans ses *Notes inédites*, la mémoire de la « Muse » assez froidement. Son naturel, dit-il, était « juste et charmant », mais l'influence de sa mère (mère d'une Muse à marier !), jetait sur elle quelque chose de « théâtral » et de « bâtard ». Ces deux mots sont soulignés.

Rien de plus solide et de plus clair que la deuxième partie du livre, où le « désenchantement » de Vigny s'affirme tour à tour dans la « détresse du poète » (*Stello*), la « détresse du soldat » (*Servitude*), la détresse du théosophe (*Daphné*). Stello dénonce la « malédiction » qui pèse sur la vie du poète. Est-ce à dire que les « poètes maudits », dans le sens où l'entend Verlaine, soient des descendants de Stello ? Vigny n'a jamais frondé la morale ou les convenances bourgeoises ; il me paraît certain qu'il eût rejeté avec dégoût le Rimbaud de l'*Orgie parisienne* ou des *Premières Communions*. Et que dire de Maldoror ?

La troisième partie du livre n'est pas moins riche et solide, juste de ton, mesurée et pénétrante. Quelques lecteurs pourront s'étonner un instant que l' « élaboration d'une sagesse » (chapitre premier) paraisse être suivie des « poèmes du désespoir » (chap. II). Il apparaît bientôt que ce premier chapitre sert d'introduction générale aux trois chapitres suivants, et nous souscrivons pleinement à la progression établie par M. Castex du « désespoir » à l' « équilibre », de l' « équilibre » à la « religion de l'esprit ». Regrettons cependant (et ce n'est pas diminuer le mérite de M. Castex) que l'ouvrage, faute d'un très court retard dans sa publication, n'ait pu corriger, à propos de l'*Esprit Pur*, l'erreur commune qui fait de ce poème le cri suprême d'un solitaire, enfermé dans le veuvage et l'austérité. Il a fallu les « Lettres d'un dernier amour » pour établir que, vingt ans après Augusta Holmès, Vigny avait aimé une autre Augusta. Busoni l'avait su vaguement ; mais, trompé par la discrétion du poète, il croyait la seconde Augusta, alors une enfant, fille de la première. Et comment croire que Vigny eût dédié l'*Esprit Pur* à une enfant ?

On sait maintenant à quelle femme Vigny a dû, très probablement, lire les vers célèbres :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le siècle me nomme...

et sa dernière maîtresse put croire les avoir suscités. En quoi elle se trompait. Les quatre premiers vers de l'*Esprit Pur* avaient vingt ans de date ; nous les avons lus au dos d'un brouillon de la *Maison du Berger*.

PIERRE FLOTTES.

JEAN THORAVAL, **L'Art de Maupassant d'après ses variantes**. Paris, Imprimerie Nationale, 1950. Un vol. grand in-8° de 168 pages.

La fortune de Maupassant est de celles dont l'étude tente les comparatistes. L'auteur de *Pierre et Jean*, après avoir connu la gloire en France, a poursuivi sa carrière posthume à l'étranger, surtout aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Allemagne. Combien de romanciers anglo-saxons et d'auteurs de *Short stories* ont hautement avoué leur dette envers l'un des maîtres de la technique romanesque ! Et voici qu'en France, après les études de MM. Maynial et Dumesnil, après la biographie fort suggestive

de M. Paul Morand, Maupassant reçoit les honneurs universitaires : la thèse principale de M. Thoraval, puis celle de M. Vial ont fait retentir de son nom les amphithéâtres de la Sorbonne.

Les jugements contradictoires qui ont été portés sur la « facilité », la générosité d'inspiration prêtée à Maupassant sont à l'origine des recherches de M. Thoraval. Celui-ci a donc comparé les versions successives où l'écrivain utilisait un même thème, — et déjà cette remarque prouve que la richesse des conceptions ne lui appartenait pas, — il a lu parallèlement *Le Mariage du Lieutenant* et *Les Idées du Colonel*, *La Main d'écorché* et *La Main*. A la Bibliothèque Nationale, il a scruté les manuscrits de *Le Horla*, de *Pierre et Jean* et de *Notre Cœur*. Et dans les intrigues, dans les descriptions, dans les caractères, les portraits et les scènes, dans le choix des procédés stylistiques, dans l'utilisation du dialogue, il nous a montré l'artiste œuvrant sinon avec peine, du moins selon les exigences d'une conscience toujours lucide. C'est avec beaucoup de finesse et un sens très vif du détail que M. Thoraval étudie ces variantes et suit les progrès de l'écrivain au travail. Mais il faut lui savoir un plus grand gré encore d'avoir élargi cette étude en la plaçant dans une perspective diachronique, — si les stylisticiens nous permettent cet emprunt, — où se voient mieux les liens ténus, essentiels pourtant, qui unissent, par exemple, une modification de l'intrigue au choix d'un autre procédé d'expression ; tel caractère en se transformant entraîne telle déviation du récit, et ainsi, de proche en proche, par l'action réciproque de menues retouches, l'ouvrage tend vers son point de perfection.

Ces recherches originales et convaincantes, M. Thoraval les prolonge par une deuxième partie consacrée à la doctrine littéraire de Maupassant. Cette étude a l'avantage de rassembler en un discours continu l'ensemble des jugements que le romancier a formulés ici et là sur son métier et sur son esthétique : vraisemblance par l'élimination des cas exceptionnels, beauté tributaire de la qualité de l'interprétation, impersonnalité par le refus non de l'incarnation de l'auteur dans ses personnages, mais des confidences stériles, étrangères au dessein du roman, tels sont, selon Maupassant les caractères de l'œuvre d'art. Avec M. Thoraval, on aura reconnu ici les articles essentiels du credo de Flaubert. A confronter les deux esthétiques, on mesure mieux encore comment l'une découle de l'autre et combien sont justifiés les titres de « maître » et de « disciple ». Et M. Thoraval rejoint finalement son premier propos en interprétant les variantes à la lumière des théories de Maupassant. Ses scrupuleuses recherches permettent de se poser la question, peut-être insoluble du reste : en se corrigeant, Maupassant obéissait-il à ses théories ? ou n'a-t-il proclamé celles-ci que pour justifier ses corrections ?

On ne dira jamais assez l'utilité et l'agrément de ce genre d'études. S'il y a quelques chances de saisir la démarche même du génie ou du talent que tourmente le démon de l'expression, plus impitoyable encore que celui de la connaissance, c'est grâce à des investigations dont la thèse de M. Thoraval offre un excellent modèle et où la science requiert le goût comme inséparable compagnon[1].

JACQUES VIER.

1. S'il fallait chercher à tout prix une petite querelle à M. Thoraval, on lui reprocherait de ne s'être pas assez méfié, dans les citations qu'il fait du livre de Pierre Borel : *Maupassant et l'Androgyne*, du caractère fantaisiste de certains textes. Cf. l'article de M. Artine Artinian, *Modern Language Notes*, avril 1952, p. 251-253. — Et signalons enfin, p. 105, une coquille presque inévitable dans le titre du roman de Godard d'Aucourt : *Thermidor* pour *Themidor*. Il est vrai que l'un conduit si bien à l'autre !

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

XVIII^e SIÈCLE *(Suite* [1]*.)*

Sade. — Catalogue du reste des livres à m'envoyer, pièce datée 12 mai 1791, 8 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 134.

— Les Dangers du libertinage ou les Suites du dégoût. Copie de la main de Barras, 26 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 8.

— Inventaire de sa bibliothèque à Saumane, 1778. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20236.

— Lettre à l'abbé d'Amblet (s. d.), 4 p. in-4°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24600.

— Lettre à un ami, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25402.

— Lettre à M^lle Charlotte Archias, Saint-Ouen, 16 Prairial [An VI], 3 p. in-8°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23946 (3).

— Lettre à son avocat, 24 avr. 1790, 4 p. in-4°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 89.

— Lettre à son avocat, s. d., 4 p. in-8° [Il lui demande de s'occuper de son château de La Coste mis au pillage]. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23064 (3).

— Lettre à Fayolle père, notaire [1773], 1 p. in-4°. — V., New York, P.-B., 14-V-52, n° 447.

— Lettre à sa femme, de prison, 1 p., in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 103.

— Lettre à sa femme, de prison, s. d., 1 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 80.

— Lettres (3) à Gauffridi, 5^e complémentaire An VII, 25 juillet An VII et s. d., 8 p. et pièces le concernant. — R.-D., cat. 26 ('50), n° 7848.

— Lettres (3) à Gauffridi, s. d., 1778, An VII et pièces le concernant. — R.-D., cat. 34 ('54), n° 2247.

— Lettre à Gauffridi, s. d., 4 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1505.

— Lettre à Gauffridi, 22 août 1793, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 104,

— Lettre à Gauffridi, 29 Brumaire An III, 7 p. in-4°. — V., Co., 24-II-49, n° 156.

— Lettre au citoyen Gauffridi père, 11 déc. 1796, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23064 (2).

— Lettre à Gauffridi, 29 Floréal An 7, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23946 (2).

— Lettre à François Gauffridi fils, Versailles, 25 juil. An VII, 3 p. in-4°. — R.-D., cat. 31 ('52), n° 801.

— Lettre à Gauffridi [26 Nivôse An VIII, 16 janv. 1800]. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24563.

— Lettre à Rayolle, avocat à Apt, s. d., 2 p. in-4°. — Sa., cat. 17 ('50), n° 6541.

— Lettre [1772], 4 p. in-4°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23946 (1).

1. Voir RHL, oct-déc. 1955, p. 534-565. On y trouvera (p. 535-536) l'index des libraires et la table des sigles.

— Lettre [Paris, 18 juin 1786], 1 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24889.

— Lettre, 6 avr. 1793, 4 p., in-4°. — V., Co., 10-v-49, n° 131.

— Lettre, 12 Pluviôse An II [31 janv. 1794], 2 p. in-4°. — Sa., cat. 13 ('48), n° 5043. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22817.

— Lettre, Saint-Ouen, 18 Messidor An VII, 2 p. in-4°. — V., Co., 21-xi-50, n° 152.

— Lettre, 9 Vendémiaire An VIII [30 sept. 1799], 3 p. gr. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23064 (1).

— Lettre, 24 sept. 1811, 8 p. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19966. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1096.

— Lettre. — V., Co., 29-vi-51.

— Sujet de Zélonide. Dialogue entre un prêtre et un moribond. Notes et extraits. Cahier « fini le 12 juillet 1783 », 48 p. in-4°. — V., C.., 17-vi-54, n° 732.

Saint-Lambert. — Article pour l'*Encyclopédie*, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24184.

— Demande à Agasse, 22 juil. an II, 1 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21581.

— Lettres (148) à son éditeur, 1791-1802, 250 p. env. in-4° et in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24150.

— Lettres (175) à l'éditeur Agasse et à MM. Pointard, Decroix, de Vaux (époque révolutionnaire). — V., Ar., 21-iv-48, n° 168.

— Lettres (10) à Agasse, an VI, an IX, 24 p. in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25060.

— Lettres (3) à Agasse, 28 mai, 3 août, 31 oct., 28 p. — V., Co., 17-iv-45, n° 122.

— Lettre à Agasse, 13 août, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19720.

— Lettre à une dame (brouillon), 2 p. in-fol. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 21104 (1).

— Lettre à Didot l'aîné, Paris, 3 mars, 1 p. in-12. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19174.

— Lettre à Didot, 1794, 1 p. — V., Co., 17-iv-45, n° 123.

— Lettre au citoyen Didot, 3 Floréal 1794, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 21104 (2).

— Lettres (27) à M^me^ d'Houdetot, 71 ff. — V., Ar., 21-iv-48, n° 166. (Acquis depuis par la B. N., n. a. fr. 13626.)

— Lettres (41) à M^me^ d'Houdetot, vers 1760, 170 p. in-4°. — V., Ar., 21-iv-48, n° 167.

— Lettres (2) à M^me^ d'Houdetot. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23067.

— Lettre à un juge de paix, s. d., 1 p. in-4°. — D., cat. 54 ('52), n° 2035.

— Lettres (9) à Pointard, juge de paix à Paris, 16 p. — V., V.-M., 29-vi-50, n° 28.

— Lettres (10) à M. Pointard, 18 p. — V., Co., 6-v-52, n° 162.

— Lettre au citoyen Poissard, 15 germinal, 1 p. — V., Co., 17-iv-45, n° 121.

— *Voir aussi* Rousseau (J.-J.) et Voltaire.

Saint-Martin (Louis-Claude de). — Notes sur les traités de magie du Père Lebat, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 21 ('51), n° 8108.

Saint-Pierre (abbé de). — Compliments, à la Reine, au Dauphin, à Madame, 1713, 3 p., in-4°. — V., V.-M., 9-vi-47, n° 131. — V., V.-M., 1-xii-50, n° 138. — Mo., nov. 54, n° 82.

— Lettres (49) à M^me^ Dupin, 1735-1742, 83 ff. in-8° et in-4°. — V., Co., 17-v-51, n° 39-44 *bis*. (Acquis par la B. N., n. a. fr. 13629.)

— Lettre à M^me^ Dupin, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24750.

Saint-Simon (duc de). — Lettre au duc de Berwick, Paris, 24 nov. 1720, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22820.

— Lettre au duc de Berwick, Meudon, 1er août 1722. — V., Co., 5-II-46, n° 60.

— Lettre au Cardinal Dubois, Couhé, 26 oct. 1721, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 109.

— Lettre au maréchal de Villars, 19 août 1716, 2 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 110.

— Lettre, Meudon, 6 oct. 1722, 1 p. in-4°. — V., Co., 31-V-49, n° 91.

— Lettre, 25 juil. 1725, 3 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 136.

— Lettre, Paris, 20 mars 1728, 4 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 203. — Bl., cat. 299 ('49), n° 631.

Saurin (Bernard-Joseph). — Pensées sur la nature, les femmes, etc., 4 p. in-fol. — V., Co., 17-IV-45, n° 124.

— Pensées sur « l'intérêt ». — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24184.

— Poésie dédiée à Voltaire, 2 nov. 1770. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19974.

Sedaine (Michel-François). — Anacréon, pièce en un acte représentée aux Italiens en 1758. — V., Co., 6-V-52, n° 172.

— Billet (s. d.) et reçu, 24 Vendémiaire an V. — Bl., cat. 299 ('49), n° 634.

— Lettre au comte d'Angeviller, 1er sept. 1780, 1 p. in-fol. — V., V.-M., 9-V-49, n° 64. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23074.

— Lettres (2), 15 avr. 1778, 1 p. ; 14 nov. 1780, 2 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 126.

— Lettre, Paris, 30 janv. 1792, 3 p. in-fol. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22828.

— Premières scènes d'une fête villageoise, 6 p. in-fol. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 137.

Sénac de Meilhan. — Lettre à M. Bouriez, Paris, 31 déc. 1777, 3 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 115.

— Lettre au comte de Laroche-Aimon, Vienne, 4 mai 1795, 2 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 139.

Tencin (marquise de). — Lettre au Cardinal Fleury, Blois, 1er juil. 1730, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24581.

— Lettres (2) au duc de Richelieu, 16 sept. 1743, 8 p. et 7 janv. 1743. — V., Co., 17-IV-45, n° 134.

Turgot. — Lettres (4) à Caillard, son secrétaire, 1771-1779. — T., cat. Hiver 52-53, nos 21158-21162.

— Lettre à Caillard, Limoges, mars 1770, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 68.

— Lettre à Caillard, Limoges, le 16 mars 1770, 3 p. in-4°. — T., cat. Été 52, n° 20176.

— Lettre à Caillard, 7 avr. 1770, 2 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 169.

— Lettre à Caillard, Limoges, 16 oct. 1770, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 121.

— Lettre à Caillard, Limoges, 12 juin 1772, 3 p. in-4°. — T., cat. Hiver 51-52, n° 19211.

— Lettres (27) à Condorcet, 1770-1776, 88 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 641.

— Lettre (minute) à Euler, 2 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 639.

— Lettre à M. de La Bachellerie, Limoges, 3 déc. 1765, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 21 ('51), n° 8129.

— Lettre à l'abbé de La Valette, Paris, 14 juil. 1775, 1 p. in-4°. — Sa., cat. 19 ('50), n° 7363.

— Lettre, Paris, 26 juil. 1767. — D., cat. 54 ('52), n° 2076.

— Lettre, Paris, 13 fév. 1778, 4 p. in-4°. — V., A., 16-XII-46, n° 191. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 155.

— *Voir aussi* : Condorcet, Lespinasse (M^lle^ de) et Voltaire.

Vauvenargues. — Dialogues, 72 p. in-4°. — Pensées diverses, 23 p. in-4°. — Nouveaux caractères, 67 p. in-4°. — Joint un 4^e^ ms. de la main d'un secrétaire. — V., Ar., 18-III-48, n° 219.

— Fragm., 1 p. [relatif aux Discours prononcés à l'Académie]. — V., Co., 17-IV-45, n° 140.

— Jugement sur une certaine classe d'écrivains, 4 p. [de la coll. Fillon]. — V., Ch., 26-II-53, n° 118. — Bl., cat. 303 ('53), n° 2535.

— Lettre au marquis de Villevielle, Nancy, 2 mai 1743, 1 p. in-4°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 82.

— Satire contre les écrivains mondains et leurs lecteurs, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24390.

Voisenon (abbé de). — Lettre à M. Poisson, 26 janv. 1762, 2 p. in-12. — R.-D., cat. 31 ('52), n° 807.

— Lettre d'un chanoine de province à M. de Voltaire, 19 p. in-fol. — V., Ar., 21-IV-48, n° 185.

— La Petite Iphigénie, parodie de la grande (en un acte en vers). Ms. aut., 40 p. in-4° [parodie de l'Iphigénie en Tauride de Guimond de La Touche jouée par les Comédiens italiens le 21 juillet 1757]. — V., V.-M., 2-V-50, n° 49.

— La Plaisanterie de campagne, comédie en un acte en vers libres, 28 p. avec 1 lettre du 6 janv. 1740. — V., Co., 6-V-52, n° 194. — T., cat. '54, n° 22198.

— « Vous à qui les louanges pèzent », poème, 1 p., in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23093.

Voltaire. — [Considérations d'économie politique sur l'importance relative de l'agriculture et de l'industrie et sur la circulation de la monnaie], 4 p. — Exposition l'Encyclopédie, New York, 1950-1951, n° 52 (Coll. W. Benjamin).

— Épître à un homme, minute de l'Épître à Turgot, pièce de vers, 2 p. — V., Ar., 18-III-48, n° 230.

— La Henriade (La Haye, 1728). Ex. annoté pour V. par un secrétaire. — Lo., cat. 118 ('50), n° 71.

— Langues. Ms. complet, 4 p. in-fol. — V., Ch., 26-II-53, n° 121.

— Lettres (2) à d'Argental, déc. 1754, 2 p. in-8° ; 1764, 4 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 188.

— Lettre à d'Argental, 30 juil. 1755, 4 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 189.

— Lettre à d'Argental, 12 déc. [1761], 3 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 144.

— Lettre à d'Argental, juil. 1766, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20264 (1).

— Lettre à Audibert, 17 juin 1762, 3 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 161.

— Lettres (2) à Baculard d'Arnaud, Cirey, 29 déc. 1748, 1 p. in-12 et janv. 1749, 1 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 225.

— Lettre à la Margrave de Bayreuth Potsdam, 5 juin [1752], 1 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 173.

— Lettre à la Margrave de Bayreuth, 1 p. in-4° [vers 1755]. — Ch., cat. 683 (fév. 51). n° 23969.

— Lettre à la Margrave de Bayreuth, Lausanne, 17 fév. 1768, 2 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 189. — Arg. ('54), n° 56.

— Lettre à la Margrave de Bayreuth, s. d., 1 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 189.

— Lettre (dictée) au chevalier de Beauseville Ferney, 13 janv. 1767, 3 p. in-4°. — Arg. '54, n° 55.

— Lettres (2) au cardinal de Bernis, 29 août 1763 et 14 oct. [1773], 4 p. in-4° et 3 p. in-12. — V., Ar., 21-IV-48, n° 187. — Bl., cat. 299 ('49), n° 658.

— Lettre à M. de Bordas, château de Pragnan, 28 janv., 2 p. in-4° (prose et vers). — V., Ar., 18-III-48, n° 226.

— Lettres (5) au chancelier de Frédéric II, 1751, 14 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24839.

— Lettre au M^is de Chauvelin, Ferney, 18 sept. 1763, 4 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 78.

— Lettre à Condorcet, 25 fév. 1774, 3 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 229. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23094 (2).

— Lettre à Condorcet (dictée), 11 déc. 1774, 3 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 191.

— Lettre (en anglais) à Joseph Cradock, Ferney, 9 août 1773, 1 p. in-4°. — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 427.

— Lettre à Gabriel Cramer, Ferney, 31 mars 1770, 3 p. — V., Ar., 21-IV-48, n° 187. — Bl., cat. 299 ('49), n° 657.

— Lettre à Gabriel Cramer, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19478.

— Lettre à Gabriel Cramer, 15 lignes, 1 p. in-16. — V., V.-M., 29-IV-53, n° 237.

— Lettres à M^me Du Deffand. Recueil de copies, légué par M^me Du Deffand à Horace Walpole, 2 vol. in-fol. — Exposition Manuscrits et livres précieux retrouvés en Allemagne, B.-N., 1949, n° 27.

— Lettres (10) à M^me Dupin, 1742-1771, 17 p. — V., Co., 17-V-51, n^os 46-53.

— Lettres (2) à M^me Dupin, 16 sept. 1752 et 22 mai 1759, 2 et 4 p. in-4°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 2149-2150.

— Lettre à M. Du Pont, avocat au Conseil souverain d'Alsace, Ferney, 30 mai 1769, 2 p. in-4°. — V., Londres, S., 11-VII-51, n° 547.

— Lettre à M. Du Tillet, Postdam, 8 juil. 1762, 2 p. in-4°. — V., Co., 5-II-46, n° 66.

— Lettre à M^me d'Épinay [oct. 1759], 1 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 284. — Bl., cat. 299 ('49), n° 656.

— Lettre à Florian, 22 janv. 1775, 2 p. in-12. — V., Ar., 21-IV-48, n° 187. — Bl., cat. 299 ('49), n° 655. — T., cat. Été 52, n° 20181.

— Lettre au prince Frédéric de Hesse-Cassel, 26 mai 1753, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22855.

— Lettre à M^me de Grafigni, 1 p. in-12. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 21137.

— Lettre au président Hénault, Cirey, 13 juil. [prose et vers], 4 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 66.

— Lettre au baron de Keiserling [prose et vers], août 1738, 4 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 191.

— Lettre au président de La Marche, Aux Délices, 25 août 1762, 3 p. in-4°. — V., G.-B., 16-III-51, n° 66.

— Lettre à M. de La Préverie, 16 nov. 1733, 3 p. in-8°. — V., Co., 10-V-49, n° 32.

— Lettre au comte de Laurencin, Ferney, 24 juin 1767, 4 p. in-4°. — V., Co., 31-V-49, n° 102.

— Lettre à Lekain, Ferney, 3 juil. 1759, 2 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 120.

— Lettre à Lekain, sept. 1765, 3 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 228. — L., bull. XII ('54), n° 94.

— Lettre à Lekain, Ferney, 24 9^bre 1772, 3 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 79.

— Lettre à M. de Lille, 7 mars, 2 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 191.

— Lettre à M. Mayet, Ferney, 10 août 1776, 1 p., in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 175.

— Lettre à Mégroz, Ferney, 2 9bre 1768, 1 p., in-4°. — V., Zurich, G.-K., 15-XI-50, n° 255.

— Lettre à Moncrif, mai 1732, 1 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 76.

— Lettre à l'abbé Morellet, Ferney, jeudi soir, 1 p. in-8°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 191.

— Lettre au comte de Podewils, 1750, 3 p., in-4°. — T., cat., Hiver 51-52, n° 19219 (1).

— Lettre à Mme de Pommereul, 29 déc. 1768, 2 p. in-4°. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1229.

— Lettre au Sénéchal de Richelieu, mars 1729, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25424.

— Lettre à de Ségui, 3 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 227.

— Lettre à Thiériot, de la Bastille, avril 1726, 1 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 142.

— Lettre à Thiériot, Cirey, 13 oct. 1735, 4 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 189.

— Lettre à Thiériot, Aux Délices, 4 août 1759, 1 p. in-4°. — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 426.

— Lettre à M. Vernes, Ferney, 31 [*sic*] novembre 1770, 1 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 174.

— Lettre, Bruxelles, 26 fév. 1741, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51) n° 24177.

— Lettre, Lausanne, 2 nov. 1757, 1 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 67

— Lettre, Ferney, 29 mars 1761, 4 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 132.

— Lettre, Aux Délices, près de Genève, 2 juil. 1762, 3 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 77.

— Lettre, Ferney, 10 janv. 1766, 4 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 188.

— Lettre, Ferney, 3 oct. 1769, 1 p. in-12. — V., Co., 29-IV-47, n° 1.

— Lettre (signée Raton), 6 fév. 1775, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23094 (1).

— Lettre, Ferney, 8 mai 1776, 1 p. in-8°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 191.

— Lettre, Potsdam, 4 nov., 3 p. in-4°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 103.

— Lettre, Ferney, 8 oct. [sur des pertes dues au change]. — V., Co., 28-II-50, n° 149.

— Lettre (signée V.), 1 p. — V., Co., 1-VII-48, n° 35.

— Lettres (6) à divers. 1 vol. relié in-fol. contenant d'autres pièces concernant des personnes de l'entourage de Voltaire. — V., Ar., 21-IV-48, n° 203.

— Ms. relatif aux superstitions, 2 p., in-fol. — V., Ar., 9-VI-49, n° 104.

— Ms. relatif aux vaisseaux qui allaient en Amérique du Sud, 2 p. in-fol. — V., Ar., 9-VI-49, n° 105. — V., Zurich, L'Art ancien, 10-III-50, n° 797. — D., cat. 53 ('51), n° 1588.

— Mémoire secret à M. de L. de M., 3 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 188.

— Mémoire secret adressé à M. de Marville, 26 avr. 1746, 3 p. in-4°. — V., Co., 11-VI-48, n° 144.

— Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire écrits par lui-même. Copie du XVIIIe siècle, 329 p. in-4°. — V., A., 4-XII-45, n° 223.

— Notes et fragm. aut. relatifs au *Siècle de Louis XIV* et à l'*Histoire universelle*, 17 p. — V., Ar., 21-IV-48, n° 190.

— Panégyrique de Saint-Louis. Voir Rousseau (Jean-Jacques).

— La Pucelle d'Orléans. Ms. en partie aut. (le reste des mains de Mme du Chatelet, de Saint-Lambert et d'un secrétaire), 179 p. in-4° (90 vers de la main de Voltaire). — V., Ar., 21-IV-48, n° 186.

— La Religion naturelle. Copie anciene, 29 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 52 (3).

— Réunion de 16 pièces dont 2 avec corr. aut. de Voltaire, la plupart copies de l'époque d'extraits de ses œuvres. — V., Co., 17-IV-45, nº 144.

— Siècle de Louis XIV, Épitre dédicatoire de la main d'un secrétaire avec corrections autogr. et note de la duchesse du Maine, 20 p. in-4º. — V., Co., 23-II-54, nº 160.

— Testament olographe, signé deux fois, daté 10 juillet 1769, 2 p. in-4º. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, nº 87.

— Lettres (6) de la duchesse de Saxe-Gotha à V. (1752-1754), 14 p. in-4º. — R.-D., cat. 22 ('49), nº 6736.

— *Voir aussi* : Argenson, Condorcet, Dacier, Du Chatelet (Mme), Frédéric II, Grimm, La Condamine, Ligne (Prince de), Richelieu (Ml de), Rousseau (J.-J.), Saurin, Voisenon.

XIXe SIÈCLE [1]

About (Edmond). — « Ce matin, cher Théo, de la ville à la plaine ». Poème, 4 p. in-8º. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 20877.

— « Cinquième Au Gaulois », art. sur la diffamation, 5 p. in-8º. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 18966.

Abrantès (duchesse d'). — Lettres (8) au colonel Bonny de Saint-Victor, 28 p. — C., cat. ('54), nº 447.

Adam (Juliette). — Lettres (93) à Alphonse Daudet, 1880-1911. — V., Co., 19-I-50, nº 1.

— Lettres (80), 1862-1898. (Avec en plus 8 lettres de P. Marguet à J. A.) — R.-D., cat. 34 ('54), nº 2203.

Agoult (Marie d'). — Lettres (19), 1855-1874, 24 p. — R.-D., cat. 34 ('54), nº 2205.

Allais (Alphonse). — Le Bottin, article, 6 p. in-8º. — V., J. 9-XII-54, nº 4.

— Charles Cros, article nécrologique, 3 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 270.

— Le Chiendent ou un pochard qui a de l'astuce, 7 p. in-8º. — Sa., cat. 22 ('51), nº 8282.

— Chronique sur les salons des Champs-Élysées et du Champ de Mars (signée Francisque Sarcey), 5 p. in-8º, Le Théâtre du Chat noir à Marseille, chronique (même signature). 4 p. in-8º. — V., Co., 21-XI-50, nº 2.

— C. r. du livre de P. Delcourt, *Le Vice à Paris*. 1 p. in-8º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 2869 (2).

— Conte de la Semaine Sainte, 6 p. in-8º. — Ch., cat. 678 (oct. 49), nº 22869 (1).

— Conte de Noël, 6 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 429.

— Erreur, 8 ff. in-8º. — V., C., 17-VI-54, nº 632. — Mo., cat. nov. 54, nº 2.

— Lettres d'un explorateur. [Satire politique signée Jacques Lehardy], 5 p. in-8º. — V., V.-M., 25-III-52, nº 2.

— Railway, art. daté : 6 juin 1888, 4 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 271.

— *Santa Claus Mistake*, conte, 3 p. in-fol. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25090.

— Les Sept sérums, 5 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 259. — M., cat. Surréalisme ('49), nº 1. — V., J., 9-XII-54, nº 3.

— Shocking, 7 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 272.

— Un salon, 7 p. ; *Excentric*, 6 p ; Abus de pouvoir, 5 p. ; Dans l' train, 5 p. ; *O Tempora o Mores !*, 3 p. ; A votre santé, 4 p., 6 ms de contes. — V., V.-M., 29-VI-50, nº 1.

1. Comme il a été indiqué dans l'introduction, pour le XIXe siècle, sauf cas exceptionnels, on n'a relevé que les correspondances groupant au moins cinq lettres adressées au même destinataire.

— Une mort bizarre, 4 ff. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 633.
— Vert-Vert, conte dédié à Séverine, 5 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22869 (3).

Arène (Paul). — Au bon Soleil. Prière d'insérer aut., 1 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51).
— Les Chats de Monsieur Peirese, 12 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 252.

Arvers. — Bury, poésie [*Mes Heures perdues*] et lettre à Tattet. — Bl., cat. 298 ('48), n° 17 (avec E. O.).
— Lettres (18) à Alfred Tattet, 1830-1849, 80 p. in-8°. — D., cat. 56 ('53), n°s 2978-2995.

Association littéraire, prospectus manuscrit avec approbations aut. de Vigny, E. Deschamps, A. Dumas, Hugo, Sainte-Beuve, Nodier, Chateaubriand, Balzac, etc., 8 p. in-fol. [1831-1832]. — Bl., cat. 299 ('49), n° 496.

Augier (Émile). — Le Cavalier et la Fille, Églogue datée 1846, 36 vers, 1 p. in-fol. — Mo., cat. nov. 54, n° 6.
— Un homme de bien. Comédie, 82 p. de la main d'un secrétaire corr. aut. d'É. A. — V., Co., 6-V-52, n° 67 (1).

Azais (P.-H.). — Lettres (36) à Villenave, 1817-1819, 40 p. in-4° et in-8°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20017.

Balzac. — L'Ange domestique, poésie, 1846, 1 p. — Exposition Balzac, B. N., 1950, n° 694(Coll. Edme Richard).
— Avant-propos *de la Comédie humaine*, brouillon de la main d'Hetzel, 3 p. in-4°. — Exposition Balzac, Berès, 1949, n° 392. — Exposition Balzac, B. N., n° 572 (Coll. Bonnier de La Chapelle).
— Béatrix (Souverain) 1839), Ex. portant des corrections de l'auteur. — Exposition Balzac, Berès, n° 339.
— La Bourse. Épreuves corrigées et fragment manuscrit destinés à l'éd. originale (*Scènes de la vie privée*, t. III, 1834). — Exposition Balzac, Berès, n° 244. — Exposition Balzac, B. N., n° 185 (Coll. Jean Lanssade).
— Le Cabinet des Antiques, préface, 8 ff. in-4°. — Exposition Balzac, Berès, n° 326. — Villiam H. Schab, New York, cat. 20 ('54), n° 10.
— Ce qui disparaît de Paris. *Voir* Gaudissart II.
— Les Célibataires, épreuves corrigées des Scènes de la vie privée, 4 p. in-12. — V., Ar., 9-VI-49, n° 5.
— La Chine et les chinois, par Auguste Borget. Épreuves corrigées d'une série d'articles publiés dans *La Législature* en octobre 1842, 9 p. in-fol. — Exposition Balzac, B. N., n° 590 (Musée de Saché, Coll. Métadier).
— Le Contrat de mariage. Épreuves corrigées (p. 9-58 de l'éd. orig. reprises pour *La Comédie humaine*). — Exposition Balzac, B. N., n° 294.
— Cromwell, tragédie en 5 actes et en vers, ms. de la main de Laure Balzac avec quelques corrections de l'auteur. — Exposition Balzac, B. N., n° 55 (Archives Calmann-Lévy).
— Le Curé de Tours, feuille d'épreuves corrigée pour l'E. O. — Exposition Balzac, Berès, n° 245. — Exposition Balzac, B. N., n° 186.
— Déclaration du Vol de sa montre [1837], 2 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 23988.
— Eugénie Grandet (Béchet, 1834). Ex. portant des corrections de l'auteur. — Exposition Balzac, Berès, n° 272.
— Eugénie Grandet. Épreuves corrigées (p. 11-74 de l'éd. orig. reprises en vue de l'éd. Charpentier, 1839). — Exposition Balzac, B. N., n° 298.
— [Gaudissart II]. Un Gaudissart de la rue Vivienne, ms. et 8 jeux successifs d'épreuves corrigées ; suivi de *Une rue de Paris et son habitant* ; fragm.

ms et 5 jeux successifs d'épreuves corrigées ; *Ce qui disparaît de Paris*, 4 jeux successifs d'épreuves corrigées ; [*Une prédiction*] *Les Morts de Paris*, ms et 4 jeux successifs d'épreuves corrigées. — Exposition Balzac, Berès, nº 418. — Exposition Balzac, B. N., nº 690. — Be., cat. 50 ('51), nº 130.

— Guide âne à l'usage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs. Ms. et épreuves corrigées, 7 ff. et 12 p. — Exposition Balzac, Berès, nº 359. — Exposition Balzac, B. N., nos 605-606 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Histoire intellectuelle de Louis Lambert (Gosselin, 1833). Ex. portant des corrections de l'auteur. — Exposition Balzac, Berès, nº 252.

— Illusions perdues (Scènes de la vie de province, t. IV, 1837), Ex. portant des corrections aut. — Exposition Balzac, Berès, nº 305.

— Illusions perdues. Épreuves corrigées destinées au t. VIII de *La Comédie humaine* (1843) avec en autographe la dédicace à Victor Hugo, 16 p. — Exposition Balzac, Berès, nº 307.

— Illusions perdues. Un grand homme de province à Paris (Souverain, 1839). Ex. portant des corrections aut. — Exposition Balzac, Berès, nº 334.

— L'Interdiction, début autographe de premier jet, 1 p. in-4º. — Exposition Balzac, B. N., nº 390 (Coll. André Gérard).

— L'Interdiction, 66 ff. in-4º [On a relié à la suite le ms. d'un article intitulé *Politique extérieure* publié dans *La Chronique de Paris* du 25 février 1836, 16 ff. in-4º]. — Exposition Balzac, Berès, nº 311. — Exposition Balzac, B. N., nº 391 (Coll Pierre Berès).

— Lettres (5) à Sophie Gay. — Exposition Balzac, Berès, 1949, nº 73. — Exposition Balzac, B. N., nº 209 (Coll. Mme Louis Gillet).

— Lettres (13) à P.-J. Hetzel. — Exposition Balzac, Berès, nos 184-187, 383, 390, 396, 398-399. — Exposition Balzac, B. N., nos 581-584.

— Lettres (21) à Louise « la Mystérieuse » [1836-1837]. — Exposition Balzac, Berès, nº 142. — Exposition Balzac, B. N., nº 396.

— Lettres (5) au Dr J.-B. Nacquart. — Exposition Balzac, Berès, nos 97, 119, 302, 385. — *Id.* (7). — Exposition Balzac, B. N., nos 290, 405, 372, 460, 610, 761 *bis*, 784 (Coll. baron de Fontenay).

— Lettres (6) au général baron de Pommereul. — Exposition Balzac, B. N., nº 146 (Coll. Déan de Luigné).

— Lettres (4) à Charles Sauvageot, 1849-1850. — V., Co., 6-11-50, nos 1-4. — Exposition Balzac, B. N., nos 778-782. — Bl., cat. 304 ('54), nº 3006 (3 seulement.).

— Lettres (57) à l'éditeur Hippolyte Souverain [1839-1850]. — Exposition Balzac, Berès, nº 182. — Exposition Balzac. B. N., nos 486, 618, 665, 764, 776.

— Le Lys dans la Vallée. Épreuves corrigées de la totalité du texte publié dans la *Revue de Paris* [nov.-déc. 1835], 2 vol., 171 et 199 ff. in-8º. — Exposition Balzac, Berès, nº 296. — Exposition Balzac, B. N., nº 400.

— Le Lys dans la Vallée. Épreuves corrigées, texte de la *Revue de Paris* repris pour l'éd. orig. (Werdet, 1836), 66 ff. — Exposition Balzac, B. N., nº 404.

— Mémoires de deux jeunes mariées (Souverain, 1842). Ex. portant des corrections de l'auteur. — Exposition Balzac, Berès, nº 379. — Exposition Sand, B. N., 1954, nº 143 (Coll. Jean Davray).

— Monographie de la presse parisienne. Épreuve corrigée, 1 p. — Exposition Balzac, Berès, nº 408. — Exposition Balzac, B. N., nº 596.

— Notes pour mes affaires [septembre 1848], 12 p. in-4º. — Exposition Balzac, Berès, nº 9. — Exposition Balzac, B. N., nº 774. — Be., cat. 50 (151), nº 132.

— Les Peines de cœur d'une chatte anglaise. Épreuves corrigées, 6 p. — Exposition Balzac, Berès, nº 357.

— Pensées, sujets, fragments. Carnet, 54 p. in-8º obl. — Exposition Balzac, Berès, nº 188. — Exposition Balzac, B. N., nº 370.

— Politique extérieure (*Chronique de Paris*, 25 février 1836). — *Voir* l'Interdiction.

— Pierrette. Épreuves corrigées des p. 63-246 du t. II de l'éd. Souverain, 1840, destinées au t. V de *La Comédie humaine* (1843). — Exposition Balzac, Berès, nº 345. — Exposition Balzac, B. N., nº 541.

— Tony sans soin, 4 p. in-4º (Ms publié dans le *Livre des petits enfants*, Hetzel, 1843). — Exposition Balzac, B. N., nº 632 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Une prédiction. Épreuve corrigée, 1 p. — Exposition Balzac, B. N., nº 691 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Une prédiction. — *Voir aussi* Gaudissart II.

— Une rue de Paris et son habitant. — *Voir* Gaudissart II.

— Une Ténébreuse affaire, 64 ff. in-4º. — Exposition Balzac, Berès, nº 403. — Exposition Balzac, B. N., nº 619 (Ancienne Coll. Stefan Zweig).

— Une Ténébreuse affaire. Jeux successifs d'épreuves corrigées et fragments manuscrits, 537 ff. in-4º. — Exposition Balzac, Berès, nº 404. — Exposition Balzac, B. N., nº 620.

— Ursule Mirouet, fragm. du Ms., 1 p. — Exposition Balzac, Berès, nº 372. — Exposition Balzac, B. N., nº 602 (Coll. Bonnier de La Chapelle).

— Ursule Mirouet, épreuves corr. (p. 65-68 et 77-80 du t. V de la *Comédie humaine*). — Be., cat. 50 ('51), nº 131.

— La Vendetta (Fragment du t. I des *Études de mœurs au XIX^e siècle*, 1835). Épreuves corrigées pour l'éd. des *Scènes de la vie privée*, t. II (Charpentier, 1839). — Exposition Balzac, Berès, nº 215. — Exposition Balzac, B. N., nº 293. (Acquis par la B. N., Impr. Rés., p. Y^2. 2160).

— *Voir aussi* Hugo.

Banville. — L'Ame de la morte, poème, 2 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 287.

— « Au milieu du quartier Latin »..., poème daté 15 avril 1887 [avec un ex. des *Statactites*, 1846]. — Be., cat. 42, nº 20.

— Ballade à Jacques Truffier pour sa bienvenue, 2 p. in-4º. — V., Ar., 9-VI-46, nº 7.

— La Bonne Lorraine, poésie, 1873, 5 p. in-fol. — Du., cat. 107 ('54), nº 25.

— Le Cinquantenaire du *Charivari*, poème, 6 p. in-fol. — Ch., cat. 689 (déc. 53), nº 24917.

— Comédie en vers, fragment, 10 p. in-4º. — V., Be., 27-V-46, nº 51.

— La France à Milan, poésie, 6 p. in-4º [avec 4 lettres à Paul Dalloz]. — V., Co., 28-II-50, nº 2.

— « J'ai vu mettre dans le tombeau » Rondel, 14 vers, fév. 1858. — Ch., cat. 679 (juil. 49), nº 22648.

— Lettres (30) à Alphonse Daudet, 1875-1890. — V., Co., 19-I-50, nº 2.

— La Pauvreté de Rotschild [*Odes funambulesques*], 3 p. in-fol. — V., Ar., 9-VI-49, nº 6.

— Poème dédié à sa mère, 19 nov. 1875 [Publié dans *Les Roses de Noël*]. — Ch., cat. 668 (oct. 45), nº 19774.

— Sur la Saint-Ildefonse. Poème, 72 vers, 3 p. in-fol. — Ch., cat. 669 (janv. 46), nº 20018 *bis*.

— *Voir aussi* Houssaye.

Barbès (Armand). — Lettres (11) à Martin Bernard, 1843-1856, 44 p. — V., Co., 10-V-49, nº 44.

Barbey d'Aurevilly. — « A Madame Claudel », poésie, 1 p. in-8º. — V., V.-M., 25-III-52, nº 9. — Ga., cat. 26 ('53), nº 35.

— A Mon Ami Hector de Saint-Maur, vers, 1 p. in-4º obl. — Sa., cat. 8 ('47), nº 2976.

— Article sur Prosper Mérimée, 6 p. in-fol. — V., Co., 4-VI-51.
— La Belle affaire, 3 p. in-8°. — V., Co., 12-XII-47, n° 2.
— *Les Chants modernes* de Maxime Du Camp, 4 p. in-fol. — L., cat. 75 ('50), n° 290.
— Les Diaboliques. Ms. daté Valognes, 1866-1872, comportant : Le Rideau cramoisi, Le Bonheur dans le crime, La Vengeance d'une femme, A un dîner d'Athées, 122 p. — Le plus bel amour de Don Juan, épreuves corrigées, 16 p. — V., Co., 5-II-46, n° 4.
— Les Écoles historiques du XIX^e siècle. I. L'École Trumeau (*Madame de Pompadour*, par M. Capefigue). — II. M. Michelet et le Cardinal de Richelieu, 2 art., 4 et 5 p. in-4°. — V., Bl., 16-XI-54, n° 6.
— Éloge du gouvernement de Napoléon III ; notes pour un Essai sur les mystiques ; notes de physiologie, 4 p. in-fol. — V., J., 9-XII-54, n° 9.
— L'Ensorcelée (Cadot, 1855). Ex. corrigé par l'auteur. — V., G.-B., 20-V-48, n° 212.
— Étude sur le voyageur italien Belzoni ; étude sur la Nouvelle-Hollande, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n 24919.
— Lettres (8) à Bottin Desylles, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, 1877-1878, 24 p. in-8°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 9.
— Lettres (5) à Élysabeth Bouillet, 1873-1882, 8 p. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 4.
— Lettres (6) à M^me Duval-Cardinal, 6 p. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 10 (3).
— Nénuphars blancs, pièce de vers, 3 p. in-8°. — V., Ar., 17-III-48, n° 15.
— Poésies commentées par lui-même, ms. calligraphié par Léon Bloy. — Suivi de la Méduse-Astruc, premier écrit de Bloy en copie autographiée par l'auteur. — V., V.-M., 24-II-49, n° 4. — Exposition Bloy, n° 328 *bis*. — Exposition La Civilisation du Livre, 1954 (Librairie H. Matarasso, p. 72). — M., cat. ('54), n° 4.
— Les Prophètes du passé (Caen, in-16). Ex. en marge duquel Trébutien a transcrit les lettres de B. d'A. à T. — M., cat. '54, n° 5.
— Un prêtre marié, 2 vol., 580 p. in-4°. — Bl., cat. 298 ('48), n° 29.
— Un prêtre marié. Fragment du ms., 1 p. [avec un ex. de l'éd. pré-originale]. — V., Cogeval, 9-V-52, n° 19.
— Une histoire sans nom. Fragments aut., 31 ff. gr. in-4° et gr. in-8°. — Bl., cat. 299 (oct.-nov. 49), n° 500.
— Une vieille maîtresse. Préface pour la nouvelle édition, datée 30 sept, 1865, 5 p. in-fol. — V., Ar., 17-III-48, n° 14.
— *Voir aussi* Gourmont.

Bashkirtseff (Marie). — Album d'autographes, lettres d'elle ou à elle, de sa mère, de Coppée, d'Ed. de Goncourt, etc., fragm. de journal intime. — V., G.-B., 28-III-50, n° 15.
— Récit de voyage (sept. 1874), 33 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 5.

Baudelaire. — Adieux à Paris, sonnet de François Maynard, copie de la main de B. — V., V.-M., I-XII-50, n° 14.
— Bibliographie aut. de ses œuvres, 2 p. in-4°. — Exposition la Civilisation du Livre, 1954 (Librairie Tausky, p. 89).
— Les Fleurs du mal. Projet de préface pour la 2^e éd., 3 p. in-8° et 9 p. in-fol. (recueil formé par Poulet-Malassis). — V., Co., 5-II-46, n° 6.
— L'Imprévu. Poème, 1862, 4 p. in-8° (relié dans un album in-4°). — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 97.
— Lettres (13) à Ancelle, 1852-1865. — V., Ar., 5-VII-48, n^os 4, 7-15, 17-19.
— Notes nouvelles sur Edgard Poe, épreuves corrigées. — Lettre à M. le Directeur de la *Revue française* sur le Salon de 1859, épreuves corrigées. — V., Ar., 5-VII-48, n° 23.

— Pierre Dupont. — Leconte de Lisle. Épreuves corrigées, 8 p. — V., Lo., 8-VI-48, nº 154.

— Plans-Projets : notes et réflexions sur divers sujets, 2 p. in-fol. — V., Co., 5-II-46, nº 5.

— Notes pour un Poème en prose inspiré par deux gravures de Rethel : Première apparition du choléra à Paris au bal de l'Opéra ; la Mort comme ami (en allemand et en français), 1 p. in-4º. — Ch., cat. 688 (mai '53), nº 24779.

— *Voir aussi* Hugo.

Beauvoir (Roger de). — *Voir* Janin (Jules).

Becque (Henri). — Causerie [article sur le journalisme], 14 p. in-8º. — V., A., 10-VII-45, nº 33. — Ch., cat. 269 (déc. 53), nº 24921.

— Deux sonnets : *La Haine* et *Le Temps et ses leçons amères*. — Be., cat. 42, nº 42.

— Lettres (31) à Léon Deschamps, directeur de *La Plume*. — Be., cat. 50 ('51), nº 158.

— Sonnets mélancoliques, 5 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 156.

Béranger. — Le Juge de Charenton, chanson, 3 p. in-fol. — Ch., cat. 675 (avr. '48), nº 21634.

— Lettres (16) à Peyrat, 1831-1842, 40 p. in-8º. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23787.

— Lettres (20) à Peyrat, 1827-1853, 50 p. in-8º. — V., J., 9-XII-54, nº 12.

— Lettres (10), 22 p. — V., Co., 23-XI-54, nº 8 (2).

— Margot, chanson, 2 p. in-4º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 17.

— Mon curé, chanson, 4 p. in-4º. — V., Co., 23-XI-54.

— L'Ombre d'Anacréon, chanson, 3 p. in-8º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 18.

— Le Vieux drapeau, chanson, 3 p. in-12. — V., V.-M., 2-V-50, nº 3.

Bertrand (Aloysius). — Caractacus, poème en prose, 4 p. in-8º. — Lo., cat. 122 ('51), nº 59. — Lo., cat. 128 ('53), nº 49.

— Le Sous-lieutenant de hussards, folie vaudeville en un acte, 41 p. in-4º. — M., cat. ('49), nº 12. — V., Co., 21-XI-50, nº 14.

Bloy (Léon). — L'Ame de Napoléon, ms. pour l'impression. — Exposition Bloy, Librairie Jean Loize 1952, nº 178 (Coll. W. Froehlich).

— L'Ame de Napoléon, épreuves corrigées, envoi à André Martineau, 5 mai 1912. — V., Co., 28-XI-50, nº 4. — Exposition Bloy, nº 329.

— L'Archiconfrérie de la Bonne mort, 3 p. in-4º. — Bl., cat. 298 ('48), nº 59.

— Art. sous forme de lettre à M. Jurgensen, art. destiné au journal danois *Tilskueren*, 5 p. in-8º. — V., V.-M., 2-VI-48, nº 6.

— Art. en forme de lettre à la mémoire d'André Dupont mort pour la France en 1916, 2 ff. in-8º. — V., V.-M., 22-XII-49, nº 7.

— De la Béatification de Christophe Colomb, 32 ff. in-4º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1183. — Exposition Bloy, nº 173 (Coll. W. Froehlich).

— Belluaires et porchers. Épreuves corrigées. — V., Co., 28-XI-50, nº 1.

— Cahiers (4) contenant le second état de la plupart de ses œuvres. — Exposition Bloy, nºs 166-169.

— Carnets de notes (4). — Exposition Bloy, nºs 180-183.

— La Colère d'une dame, 4 p. in-fol. — V., Co., 28-XI-50, nº 5.

— Conférence faite en Belgique, 2 p. in-8º. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, nº 354.

— Conférence que devait prononcer Bloy à Bruxelles en 1895, 4 p. in-4º. — V., Co., 10-V-49, nº 51.

— Les Dernières colonnes de l'Église. Épreuves corrigées pour la publication dans le *Temps*. — V., V.-M., 25-XI-48, nº 2.

— Le Désespéré, préface datée : janv. 1912. — Exposition Bloy, nº 179 *bis*.
— L'Enragé volontaire ou la Conspiration du silence, novembre 1913, 4 p. in-4º. — V., Co., 17-VI-54, nº 647. — Mo., nov. 54, nº 14.
— De l'Enthousiasme en littérature, 8 p. in-8º. — V., Co., 28-XI-50, nº 3. — Exposition Bloy, nº 172 (Coll. W. Froehlich).
— Exégèse des lieux communs, 1 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 308.
— Le Fils de Louis XVI, ms. pour l'impression. — Exposition Bloy, nº 176 (Coll. W. Froehlich).
— L'Hallali du poète. — Exposition Bloy, nº 179.
— Histoires désobligeantes : Pédagogie. *All's well that ends well.* La Chambre noire, 3 ms., 10 p. in-4º en 1 vol. — V., Bl., 16-XI-54, nº 14.
— Je m'accuse. Épreuves corrigées, 60 p. in-16. Envoi à Félix Raugel. — V., Co., 28-XI-50, nº 6.
— Journal, 1861-1866, 2 vol. — Exposition Bloy, nº 171.
— Journal, 1892, agenda. — Exposition Bloy, nº 170.
— Journal, 1917, agenda. — Exposition Bloy, nº 170 *bis*.
— Léon Bloy devant les cochons. La Vigne abandonnée, 18 p. — Exposition Bloy, nº 175 (Coll. J. Kappes-Grangé).
— Léon Bloy, notice autobiographique [1902], 1 p. in-8º. — V., C., 17-VI-54, nº 644.
— Lettres (39) à l'abbé Cornuau, 1908-1917, 81 p. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 116.
— Lettres (60) au P. Paul Jury, 1894-1905, 150 p. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 124.
— Lettres (12) à R. Martineau (1901-1916). — V., A., 10-VII-45, nº 41.
— Lettres (8) à un ami, 1886-1891, 22 p. — V., Co., 26-I-49, nºs 1-7.
— Lettres à divers. — Exposition Bloy, nºs 191-207 *bis*.
— Lettres reçues par lui [lettres d'Hello, Salis, Péladan, Tailhade, Rictus, etc.]. — Exposition Bloy, nºs 274-302.
— Le Mendiant ingrat. Épreuves corrigées complètes pour l'E. O. — V., Bruxelles, V.-P., 21-V-48, nº 88.
— Le Pal, prologue, 3 p. in-8º obl. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 69.
— Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, 10 ff. in-8º. — R. D., cat. 32 ('53), nº 992. — V., V.-M., 1-III-54, nº 20. — Exposition Bloy, nº 177.
— Le Salut par les Juifs, 37 ff. in-4º. — V., Bruxelles V.-P., 21-II-48, nº 97. — Exposition Bloy, nº 174 (Coll. W. Froehlich).
— Le Salut par les Juifs, épreuves corrigées, 132 p. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-151, nº 239.
— Le Salut par les Juifs. Préface pour la 2e éd., datée 19 novembre 1905, 1 ff. in-4º. — V., C., 17-VI-54, nº 645.
— Sépulcres blanchis, 6 p. in-fol. — V., Co., 28-XI-50, nº 2.
— Sueur de sang, 108 ff. in-fol. (Page de titre calligraphiée et coloriée). — V., Co., 23-II-54, nº 12.
— Vie de Mélanie, 146 p. in-8º. — Bl., cat. 300 ('50), nº 1184.
— *Voir aussi* Barbey d'Aurevilly.

Bonnaire. — Poésies fugitives, 1829, 2 vol. — V., Bl., 27-IV-48, nº 28.

Bornier (Henri de). — Le Départ (60 vers). — Fa., bull. s. d., nº 7244.
— Lettres (7) à Coquelin aîné, 10 p. — Fa., bull. s. d., nº 7244.

Boullan (abbé J. A.). — Dossier de 21 lettres et de 13 rapports, le tout aut. touchant la magie, l'occultisme, le satanisme et adressé à Huysmans, 144 p. — V., V.-M., 22-V-47, nº 68.

Bourges (Élémir). — L'Enfant qui revient, 19 ff. in-4º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-X-51, nº 242.
— La Nef (1904). Épreuves corrigées. — V., J., 15-I-47, nº 80.

Boyer (Philoxène). — Lettres (41) à Eugène Crépet, 1853-1862, et 10 pièces aut. — V., V.-M., 6-v-52, nº 18.
— *Voir aussi* Deschamps (Émile) et Gautier.

Boylesve (René). — Alcindor ou suite à la Leçon d'Amour dans un parc 47 p. in-4º. — La Revanche d'Alcindor, 17 p. in-4º. — Bl., cat. 298 ('48), nº 70. — Bl., cat. 299 ('49), nº 510.
— Les Goncourt, ms. aut., 7 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 187.
— Grenouilleau, nouvelle, 7 ff. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 243 (1).
— Le Jardin de la France, conférence dactyl. corrigée, 31 p. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 244.
— Je vous ai désirée un soir..., copie dactyl. avec corr. aut. pour l'éd. Fayard, 1924, 45 p. et E.-O. (1922), corrigée pour la même éd. — V., Bruxelles, V.-P., 21-II-48, nº 176.
— Lac de Côme ; le Coucher de soleil sur le lac Majeur, 2 p. — M., cat. '54, nº 12.
— Madeleine jeune femme, dactyl. corr., 499 ff. in-fol. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 245.
— Les Pilules dorées, 37 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 21-v-48, nº 188.
— Souvenirs du jardin détruit, dactyl. corrigée, 80 p. in-fol. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 246.
— Tu n'es plus rien. Épreuves corr., 322 p. in-8º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 248.
— La Vie courante, un genre littéraire en danger, le roman-article, 6 p. in-4º. — V., Zurich, l'Art ancien, 18-x-51, nº 243 (2).

Brifaut (Charles). — La Lanterne magique, 6 p. — V., Co., 6-v-52, nº 54 (5).

Brizeux (Auguste). — La Chanson de Marie. La Fleur d'or. Poèmes, 4 p. in-8º. — Ch., cat. 687 (nov. 52), nº 24624.

Brunetière. — Lettres (11) à Mme Alphonse Daudet. — V., Co., 19-I-50, nº 7.

Camuset (Dr Georges). — Les Sonnets du Docteur, 78 p. datées de 1879 à 1884, cahier petit in-8º. — V., Lo., 28-v-50, nº 729.

Capus (Alfred). — Lettres (14) à E. La Jeunesse. — V., V.-M., 25-III-52, nº 88 (2).
— Préface à Robinson, 2 p. in-4º. — V., J., 16-I-47, nº 262.

Castiglione (Comtesse Virginia). — Journal intime, 1854-1856, 250 p. in-8º obl. — Journal intime, fév.-mars 1863, 54 et 68 p. — V., Bl., 11-VI-51, nos 9-10. (Nombreuses pièces concernant la Castiglione à cette vente.)

Céard (Henry). — Critique de l'École des veufs, 12 p. in-8º. — V., J., 16-I-47, nº 263.
— Lettres (127) à Mme Alphonse Daudet, 1900-1927. — V., Co., 19-I-50, nos 9-11.
— *Voir aussi* Daudet, Goncourt.

Chateaubriand. — Analyse raisonnée de l'Histoire de France : La Bataille de Poitiers. Copie de Mme Récamier, 65 p. in-8º. — Exposition Chateaubriand, B. N., 1948, nº 491 (Fonds Lenormant, acquis depuis par la B. N.).
— Aventures du dernier Abencérage. Avertissement, 3 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 188.
— Carnet de poche, 1832, 111 p. — Exposition Chateaubriand, B. N., nº 582. — Exposition, Chefs-d'œuvre de la curiosité du monde, Musée des arts décoratifs, 1954, nº 526 (Coll. Ronald Davis).

— Discours de réception à l'Académie française. Copie manuscrite, 11 p. in-4°. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 340 (Coll. Le Savoureux).

— « Discours que M. de Chateaubriant (*sic*) devait prononcer à l'Institut et qui a été refusé. » Copie du Discours de Chateaubriand pour sa réception à l'Académie qui n'a jamais été prononcé, 8 p. in-fol. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 30.

— Discours sur la liberté de la presse (1828), copie avec corrections de l'auteur, 49 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 60.

— Études historiques. Ms. de la main de Pilorge, corrigé par l'auteur, 333 ff. in-4°. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 490.

— Itinéraire de Paris à Jérusalem. Fragment d'une 1re rédaction, 165 p. de formats divers. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 248 (Coll. Comtesse de Durfort).

— Lettres (14) à la duchesse de Duras, 1809-1822. — Exposition Chateaubriand, B. N., nos 318-323, 326, 329, 351, 357, 370, 381, 389-390.

— Lettres (15) à son secrétaire Henri Hildebrand (du 11 oct. 1828 au 12 nov. 1832), 27 p. — V., Ar., 9-VI-49, n° 36.

— Lettres à Joubert. — Exposition Joubert, B. N., 1954.

— Lettres (7) au sculpteur Lemoyne-Saint-Paul (dictées et signées), 19 p. — V., A., 27-V-46, n° 50 (2).

— Les Martyrs. Livre XVIII. Argument. La Persécution, 59 p. in-4°. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 301.

— Mémoires de ma vie, commencés en 1809. Livre I, fragment, 44 p. — Exposition Chateaubriand, B. N., nos 6, 10, 19, 23 et 579 (Coll. Comtesse de Durfort).

— Mémoires d'Outre-Tombe. Première partie, livre IIe, « Incidences, Digression philosophique ». Copie de Pilorge corrigée par l'auteur, 107 p. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 584 (Coll. Comtesse de Durfort).

— Mémoires d'Outre-Tombe, 4e partie, vol. III et IV. Ms. de 1841-1845 ; copie de Pilorge corrigée par l'auteur. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 592.

— Mémoires d'Outre-Tombe. Copie complète, paraphée par l'auteur, 3514 p. en 10 vol. in-4°. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 593 (Étude de Me Dufour).

— Mémoires d'Outre-Tombe. Livres XX et XXI. Copie dite Ms. de 1848, ayant servi à l'impression. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 594.

— Prière pour l'absence d'un ami, 3 p. in-8°. — Exposition Chateaubriand, B. N., n° 213 (Coll. Pierre Bezançon).

— Pensée : « Rome déchue offre un asyle aux puissances tombées, ses ruines sont un lieu de franchises pour la gloire persécutée et les talents malheureux. Chateaubriand. » — L., cat. 75 ('50), n° 328.

— *Voir aussi* Hello et Hugo.

Cladel (Léon). — Lettres (12) à Alphonse Daudet, 1874-1885. — V., Co., 19-I-50, n° 12.

Claretie (Jules). — A propos d'un livre de Lamartine, 7 p. in-4°. — V., J., 16-I-47, n° 265.

— Une gageure, 10 p. — V., Co., 6-V-52, n° 57 (2).

— *Voir aussi* Donnay (Maurice).

Colet (Louise). — Le Génie de la France, Chant National, poème, 4 p. — V., V.-M., 25-III-52, n° 135 (4).

— Lettres (86) à Jacques Langlais (relative au procès provoqué par la publication des lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier). — V., Lille, R., 30-III-46, n° 224.

— Lettres (10), 12 p. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 35.

— *Voir aussi* Desbordes-Valmore.

Constant (Benjamin). — Lettres (180) à Mme Récamier, 1807-1830, 300 p. in-4° ou in-8°. — V., Genève, K., 28-III-50, n° 277. (Acquis par la B. N., n. a. fr. 13265.)

— Lettres (89) à Rousselin de Saint-Albin, 1800-1830, 222 p. in-4°. — V., Co., 21-I-47, n° 151. (Acquis par la B. N., n. a. fr. 13123.)

— Lettres (68) et 18 pièces diverses le concernant, lettres relatives à ses œuvres, projet de contrat avec Bossange, lettres au baron de Reinhard, à M. Guérin, etc. (1798 à 1830). — V., Co., 6-V-52, n° 30.

— *Voir aussi* Colet (Louise).

Coppée (François). — « Amour plus que beauté me touche », quatre quatrains. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 402.

— Le Cabaret, sonnet daté 1866, 1 p. — V., V.-M., 18-III-48, n° 184 (2). — V., Co., 6-V-52, n° 32 (1).

— Le Convalescent, nouvelle, 4 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 197.

— Lettres (104) à M. et Mme Alphonse Daudet, 1874-1907. — V., Co., 19-I-50 n° 13.

— Mon ami Meurtrier, nouvelle, 9 p. in-4°. — 12 pièces de vers, 1874-1878, 21 p. ; lettres (15) à M. et Mme P. Dalloz, 1875-1887. — V., Co., 28-II-50, n° 22.

— Promenades et intérieurs [*Le Moniteur*, 19 juin 1871], 24 p. in-12. — V., Co., 28-II-50, n° 23.

— Ms. daté février-mars 1874 [Idylle pendant le siège] 40 p. in-fol. ; Pièce de vers « D'être ou de n'être pas je n'ai point eu le choix », 4 p. ; Ennery, prince de Moria, 295 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 24.

— Retour, sonnet, juin 1884, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20931.

— Sainte-Beuve art. 2 p. in-fol. — Sa. cat. 23 ('52), n° 8664.

— Une mauvaise soirée, 9 p. in-4°. — V., V.-M., 2-VI-53, n° 379.

— Vitrail, poème, 1 p. in-4°. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8665.

— *Voir aussi* Bashkirtseff.

Corbière (Tristan). — Lettres (6) à ses parents et à sa sœur, 1859, 17 p. — V., C., 17-VI-54, nos 655-660.

— Ode à Déperrier [parodie du poème de Malherbe], 1 p. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 661.

— Les Pannoïdes ou les Trois mystères du greffier Panneau, poème, 4 p. in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 662.

Cros (Charles). — Avec un ruban peint, poème, 16 vers, 1 p. in-8°. — Ga., cat. 26 ('53), n° 109.

— Chanson des hydropathes, poème, 2 p. — L., cat. 75 ('50), n° 342.

Crozet (Louis). — Journal, janv.-avril 1805, 17 p. in-fol. [15 lignes de la main de Stendhal]. — Be., cat. 50 ('51), n° 390.

Dash (comtesse, pseud. de Mme de Saint-Mars). — Lettres (40) à Louis Desnoyers (1850-1860), 52 p. — V., Cn., 8-V-45, n° 279.

Daudet (Alphonse). — La Correspondance adressée à A. Daudet et à Mme A. Daudet par de nombreux écrivains a fait l'objet du catalogue de la Vente Co., 19-I-50. — Voir aux différents noms.

— Derniers exploits de l'illustre Tartarin [première version de Port-Tarascon], 124 p. in-12. — V., C., 17-VI-54, n° 664.

— Histoire de mes livres, carnet de notes et plans d'ouvrages, 190 p. in-12. — Groupe de libraires, cat. 1 ('53), n° 181.

— Jack, 180 ff. in-fol. — Bl., cat. 298 ('48), n° 139. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1695.

— Jack, pièce en 5 actes, copie ms., avec corr. aut., 6 cahiers in-4°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3013.

— Jack, pièce en 14 scènes, 38 p. dans un carnet in-8°. — Ga., cat. 25 ('51), n° 201.

— Jack, actes 1 et 2, 43 p. d'un carnet in-8°. — V., C., 17-VI-54, n° 663.

— Jack. Acte V, 11 p. in-8°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24800.

— Lettres (5) à Timoléon Ambroy, 1885-1887, 7 p. — V., Co., 19-I-55, n° 16.

— Lettres (35) à Henry Céard. — V., Co., 28-II-50, n°s 31-32.

— Lettres (31) à Paul Dalloz, 1867-1881, 36 p.—V., Co., 28-II-50, n°s 25-30.

— Lettres de mon Moulin. Contes du Lundi. 2 carnets in-12 et in-16 de 135 et 265 p. (Contes inédits et ébauches). — Ga., cat. 25 ('51), n° 200.

— Misère de l'amour, poème, fév. 1858, 2 p. in-fol. — V., Co., 17-IV-45, n° 154.

— Projet de roman, ms. avec ratures et corr., 5 p. in-8°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24956.

— Rose et Ninette. Ms. en partie aut., en partie de la main de M^me^ Daudet, 309 p. in-8°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3014.

— Tartarin sur les Alpes. Ms. complet en partie aut., en partie de la main de M^me^ Daudet, 7 cahiers in-4°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1839.

Delavigne (Germain). — Notice sur Casimir Delavigne, 69 p. petit in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), n° 527.

Delcassé (Théophile). — M^me^ Carrière, drame, 127 p. — V., Co., 6-V-52, n° 50 (1).

Delécluze (Étienne-Jean). — Journal, 1824-1828, 6 cahiers. — Exposition Chateaubriand, B. N., 1948, n° 419. — Exposition Mérimée, B. N., 1953, n° 45 (Coll. M^me^ Georges Viollet-le-Duc).

Demolder (Eugène). — A Rome ! A Rome ! 3 ff. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, n° 90.

— L'Agonie d'Albion. Ms. aut. complet, 63 p. in-8° et épreuves corrigées. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 417.

— Le Cœur des pauvres, 67 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 415.

— Le Jardinier de la Pompadour, 290 p. in-8°. — V., Bruxelles, Simonson, 20-XI-47, n° 86.

— Le Jardinier de la Pompadour, 239 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 500.

— Lettres (11) à Edmond Picard (1891-1900). — Sa., cat. 11 ('48), n° 4198.

— Le Massacre des Innocents. « Conte enfantin », 13 ff. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, n° 89.

— La Mort aux berceaux, 9 ff. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 416.

— La Route d'Émeraude, 200 ff. in-fol. — V., Bruxelles, Simonson, 29-XI-47, n° 83.

— Trois Contemporains, 36 ff. in-fol. avec les épreuves corrigées, 62 p. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 414.

Desbordes-Valmore (Marceline). — L'Atelier d'un peintre (1833, 2 vol.). Ex. corrigé par l'auteur. — Exposition Manuscrits et Livres précieux retrouvés en Allemagne, B. N., 1949, n° 57.

— Le Bon ermite, poème 48 vers, 2 p. in-4°. — L., cat. 76 ('50), n° 327.

— En offrant les portraits de ses enfants. Poème, 12 vers (note au crayon : A Madame de la Tombelle). — V., V.-M., 25-III-52, n° 135 (1).

— La Fuite [Affliction], fragm. — V., Lille, R., 30-III-46, n° 272.

— Je l'ai vu, poème, 2 p. in-4°, 32 vers. — L., cat. 75 ('50), n° 351.

— Lettres (10) dont 7 à Mme Léonide Allard, 1850-1857, 21 p. in-8°. — V., Co., 19-I-50, n° 20.

— Lettres (111) à Ondine Valmore, 1843-1852. — V., Lille, R., 30-III-46, nos 282 et 295.

— Lettres (20) à Ondine Valmore (1845-1852), 60 p. — Bl., cat. 299 ('49), n° 529.

— Lettres à divers (80 environ). — V., Lille, R., 30-III-46, nos 266-308.

— Lucretia Davidson, poème aut., 4 p. in-4°. — V., Lille, R., 30-III-46, n° 274.

— Le Nuage et l'enfant, poème aut. daté juin 1848, 4 p. in-4°. — V., Lille, R., 30-III-46, n° 271.

— Le Petit Arthur de Bretagne à sa tour de Rouen, poème, 72 vers, 3 p. in-12. — V., A., 25-VI-45, n° 34.

— Poème sur la mort de Mlle Mars, 1 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 35.

— Portrait d'un ami, poème, 3 p. in-8°. — V., Lille, R., 20-III-46, n° 273.

— *Id.* et un autre poème : « Le barbet ne savait qu'aimer... », 64 vers. — V., Co., 8-VI-49, n° 48.

— La Première heure de l'année, poème aut., 4 p. ; Les Enfants à la communion, poème aut., 3 p. ; La Mère qui pleure, poème aut., 3 p. — V., Ar., 20-IV-48, n° 39.

— Prière : « Dieu d'amour, Dieu des mères », 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 353. — V., C., 17-VI-54, n° 21.

— Prière, poème de 16 vers, 1 p. in-4°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 40.

— Prière au village, 28 vers, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20029.

— « Quand j'ai grondé mon fils, je me cache et je pleure », poème, 4 vers, 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 352.

— Vers dédiés à Louise Colet : « Que vous soyez pour tous la charité qui pleure », 1 p. in-4° obl. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1011.

— Vers dédié à Adolphe Nourrit, datée Lyon, juillet 1834, 3 p. in-4°. — Sa., cat. 5 ('46), n° 1976.

— La vente à Lille, Raoust exp., 29-30-III-46, lui a été presqu'entièrement consacrée, nombreuses lettres la concernant aut. de son mari, de ses enfants etc....

— *Voir aussi* : France (Anatole) et Hugo.

Descaves (Lucien). — Cartes de visites interceptées, 14 p. in-8°. — V. J., 16-I-47, n° 271.

— Encourageons l'industrie. — Le Chat-huant. — Par le théâtre. — Les Cartes de joie, 4 ms. en 1 vol. — V., Bruxelles, Miette, 1-XII-45, n° 201.

— Gens de théâtre, 6 p. in-4°. — Sa., cat. 23 ('52), n° 8675.

— Petites confessions. — Petites causes du jour, 18 articles, 18 p. in-8°. — V., J., 16-I-47, n° 272.

Deschamps (Émile). — Lettres (5) à Victor Hugo, 1825-1827, 10 p. — V., Co., 29-IV-47, n° 37.

— Sonnet à Philoxène Boyer, 20 sept. 1857, 1 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1181.

— *Voir aussi* : Gay (Sophie) et Hugo.

Destrée (Jules). — Lettres à Jeanne, 1884, 139 p. pet. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 14-III-47, n° 92.

Dierx (Léon). — Avant la nuit, poème, 15 vers, 1 . ffin-4°. — V., Bl., 5-VI-45, n° 184.

— Discours aux obsèques de Villiers de l'Isle-Adam. — V., V.-M., 12-XI-54.

(A suivre.)

ROGER PIERROT.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1955.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée*

DIVERS

— * Cazamian (L.). — A history of French literature. — Oxford, Clarendon Press, 1955.

— * Durry (M.-J.). — Autographes de Mariemont. 1re partie. Avant 1800. T. I. De Jean Rolin à Mme de Pompadour. Tome II : De Vauvenargues à Dolomieu. — Nizet, 1955 [1].

— * Natoli (Glauco). — Figure e problemi della cultura francese (Biblioteca di cultura contemporanea. XLIX). — Messina, G. d'Anna, 1956.

— * Pannenborg (W. A.). — Écrivains satiriques. Caractère et tempérament, étudiés d'après des données empruntées à des biographies et à d'autres enquêtes (Coll. « Caractères »). — Presses Universitaires, 1955.

— * Valensin (Aug.), S. J. — Regards sur Platon, Descartes [Images de D.], Pascal [Leçons sur P.], Bergson [B. ou l'art de faire s'évanouir un certain nombre de problèmes]. Introduction d'André Blanchet. — Aubier, 1955.

— Allen (Louis). — The contempt of literature. — *Essays in criticism*, July.

— Calmel (R. Th.), O. P. — L'écrivain chrétien. — *L'École*, 11 juin.

— Hassan (Ihab H.). — The problem of influence in literary history : notes towards a definition. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, September.

— Legotien (Hélène). — Du roman au film [l'adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire]. — *Esprit*, juillet.

— Monicat (Jacques). — Les archives notariales. — *Revue Historique*, juillet-septembre.

— Pinatel (J.). — Intellectualisme et littérature. — *L'Enseignement chrétien*, mai.

— Changing perspectives in modern literature : a symposium. — *CL*, Spring.

— Autographes récemment acquis par le Musée pédagogique [Mme de

1. Ces volumes seront dépouillés dans la Bibliographie n° 2 de 1956.

Genlis, Sainte-Beuve, Taine, V. Duruy, L. Pergaud, etc.]. — *Cahiers des Amis du Musée pédagogique*, nº 1, février.

Académies. — Henriot (E.). — L'Académie française. — *Les Annales*, juillet.

— L'Institut de France. — *Notes et études documentaires*, nº 2032, 14 juin.

Baroque. — * Raymond (Marcel). — Baroque et renaissance poétique. Préalable à l'examen du Baroque littéraire français. Quelques aspects de la poésie de Ronsard. Esquisse d'un Malherbe. — J. Corti, 1955.

— Rossat-Mignod (Suzanne). — L'imposture du baroque. — *La Pensée*, juillet-août.

— Spirito (Ugo). — Barocco e Controriforma. — [In] * Medioevo e Rinascimento. Studi in onore di Bruno Nardi, t. II. — Firenze, Sansoni, 1955.

Bibliophilie. Livre. — * Le Livre français du XVe s. à nos jours, Aix-en-Provence, 1955. [Catalogue rédigé par Erwana Brin, Anne V. Basanoff et Jeanne Veyrin-Forrer, sous la direction de Jacques Guignard et Annick de Kerversau. Le livre et la reliure, par J. Guignard. Introduction par Hubert de Boulois et Ludovic Vaccon. Préface de Julien Cain]. — Aix-en-Provence, 1955.

— * Ville de Tours. Bibliothèque municipale. IVe centenaire de l'impression du premier livre de Plantin. L'art du livre en Touraine de la Renaissance et de nos jours. [Catalogue. Introduction de R. Fillet. Préface de J. Guignard]. — Tours, 1955.

— Genty (M.) et Nicole-Genty (G.). — Les incunables de l'Académie de médecine. — *La Presse médicale*, 5 octobre.

Critique. — * Bonenfant (J.-C.). — La critique littéraire au Canada. — Québec, Ed. Culture [1955].

— Cases (Cesare). — I limiti della critica stilistica e i problemi della critica letteraria. — *Società*, febbraio-aprile.

— Levin (Harry). — Criticism in crisis. — *CL*, Spring.

— Spitzer (Leo). — Stylistique et critique littéraire. — *Critique*, juillet.

Edition. — Crick (Maurice). — Du droit de production et de publication des lettres. — *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), juin.

— Henrion (Marcel). — Appoint à l'étude des privilèges de librairie aux XVIe et XVIIe siècles. — *Revue internationale du droit d'auteur*, janvier.

Enseignement. — Dainville (François de). — Effectifs des collèges et scolarité aux XVIIe et XVIIIe s. dans le Nord-Est de la France. — *Population*, juillet-septembre.

— Harsany (Z. E.). — Le lycée de Metz au siècle passé. — *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 1952-1953 [1955].

Esthétique. — * Soreil (Arsène). — Introduction à l'histoire de l'esthétique française, contribution à l'histoire des théories littéraires et plastiques en France, de la Pléiade au XVIIIe s. [Nouvelle éd. revue]. — Bruxelles, Palais des Académies, 1955.

— Crema (Edoardo). — Lógica racional y lógica estética. — *Revista nacional de cultura* (Caracas), marzo-abril.

Fable. — * Janssens (Jacques). — La Fable et les fabulistes (Coll. Lebègue et Nationale. Nº 113). — Bruxelles, Office de publicité, 1955.

Folklore. — * Bayard (Jean-Pierre). — Histoire des légendes (« Que sais-je ? ». Nº 670). — Presses Universitaires, 1955.

— Bayard (J.-P.). — Les thèmes éternels dans le conte de *La Barbe bleue*. — *MF*, juillet.

— Brethé (E.). — Une supercherie littéraire : la chanson de la *Chasse Gallery*. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, juillet-septembre.

Langue. — Bonnerot (Jean). — Petite histoire du mot *ramponô* [d'après M. Piron, (in) *Romanica Gandensia*]. — *BB*, nº 3.

— Feillet (M.). — Le langage est d'or. I. Le langage, l'école et la vie. II. Défense de la langue française et bilinguisme. III. Le prix d'excellence ou le piquet : pas de milieu pour la langue française. — *L'École* (1er cycle. Enseignement littéraire), 23 octobre, 20 novembre 1954, 8 janvier 1955.

— Lavis-Trafford (M.-A. de). — Du vocabulaire des anciens voyageurs [l'emploi de *mont*, *montagne* et *sommet*]. — *Revue de Savoie*, juillet-septembre.

— Orr (John). — Étymologie et sémantique du mot *patois*. — *Revue de linguistique romane*, janvier-juin.

— Orr (John). — L'étymologie populaire. — *Revue de linguistique romane*, juillet-décembre 1954.

— Pignon (Jacques). — La littérature patoise en Poitou. — *Les Dialectes belgo-romans*, janvier-juin.

— Trudel (Marcel). — A propos de cette unique grammaire de 1760. — *Revue de l'Université Laval*, mai.

— Wagner (R.-L.). — Anticipation ou de la mort du passé simple et du subjonctif. — *MF*, septembre.

Littérature canadienne. — Bachert (Gérald). — Le sentiment religieux dans le roman canadien-français. — *Revue de l'Université Laval*, juin.

— Voir : *Divers. Critique.*

Littérature coloniale. — Charbonneau (Gal Jean). — Le Sahara dans la littérature. — *Cahiers Ch. de Foucauld*, 2e trimestre.

Littérature paysanne. — Labracherie (Pierre). — La littérature paysanne. — *L'Information agricole et rurale*, novembre-décembre 1954.

Littérature régionale. — Jan (Eduard von). — Die provenzalische Kunstlyrik des 17. und 18. Jahrhunderts. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Fr. Schiller-Universität Iena-Thüringen. Gesellschaft und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1954-1955, H. 5-6.

— Voir : *Divers. Théâtre.*

Nécrologies. — Levaillant (Maurice). — Un montaigniste souriant : F. Strowski, 1866-1952 [notice à l'Académie des sciences morales, 29 novembre 1954]. — *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*, nº 16, 1953-1954.

Poésie. — * Dilthey (Wilhelm). — Die grosse Phantasiedichtung und andere Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte [poésie des XVIe-XVIIe s. en Italie, Espagne, France]. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1954.

— Anderson (F. H.). — Poetry as knowledge. — *Transactions of the Royal Society of Canada*, section II, June 1954.

— Desnoues (Lucienne). — La jeune fille dans la poésie. — *RGB*, 15 novembre 1954.

— Ibert (J.-C.). — Une critique en poésie est-elle possible ? — *Levende Talen*, October 1954.

— Jouffroy (Alain). — Cerner l'incernable. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

— Loranquin (Albert). — Poésie et métaphysique. — *L'Esprit des lettres*, juillet-août.

— Vigée (Claude). — Metamorphoses of modern poetry. — *CL*, Spring.

Presse. — Gabriel-Robinet (Louis). — Le *Journal des Débats*. — *Les Annales*, octobre.

— Kayser (Jacques). — L'histoire de la presse française. — *Études de presse*, nº 12.

— Kayser (Jacques). — La presse de province sous la IIIe République. — *Revue française de science politique*, juillet-septembre.

— Mansire (Paul). — La presse en Seine-Inférieure sous la IIIe République (1871 à 1939). — *Études de presse*, nº 12, 1955. [Voir aussi : *Études normandes*, 1er trimestre 1956.]

Roman. — Estang (Luc). — La création romanesque. — *L'Esprit des lettres*, mai-juin.

— Kahler (Erich). — The transformation of modern fiction. — *CL*, Spring.

Théâtre. — * Fuzellier (Étienne). — Histoire du théâtre provençal (Cahiers de culture provençale. 2). — Saint-Rémy-de-Provence, 1955.

— * Kochno (Boris). — Le Ballet en France du xve siècle à nos jours (« Airs du monde »). — Hachette, 1954.

— Dumur (Guy). — Pour une poétique théâtrale. — *Théâtre populaire*, juillet-août 1954.

— Duvignaud (Jean). — Recherches pour une description sociologique de l'étendue scénique. — *Cahiers internationaux de sociologie*, janvier-juin.

— Gassner (John). — Forms of modern drama. — *CL*, Spring.

— Perman (R. C. D.). — The influence of the Commedia dell'arte on the French theatre before 1640. — *FS*, October.

— Vowles (Richard B.). — Dramatic theory : a bibliography. — *Bulletin of the New York Public Library*, August-November.

— Bibliothèques et collections des arts du spectacle [liste des principaux fonds en France]. — *Bulletin d'informations de la Direction des bibliothèques de France*, juillet-août.

Thèmes littéraires. — Pons (Roger). — Le prêtre héros de roman : de Balzac à Bernanos. — *L'Anneau d'or*, mai-août.

Thèses. — Las Vergnas (Raymond). — Thèses de Paris. — *RP*, septembre.

Traduction. — * Mounin (Georges). — Les belles infidèles. — Éd. des « Cahiers du Sud », 1955.

XVe SIÈCLE

Villon (F.). — Cohen (Gustave). — Un poète vagabond : F. V. — *RGB*, 15 février.

— Guerrieri Crocetti (C.). — Con V. e i suoi moderni interpreti. — *Giornale italiano di filologia*, novembre 1954.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Boughner (Daniel C.). — The Braggart in Renaissance comedy : a study in comparative drama from Aristophanes to Shakespeare [French comedy from Grévin to Molière]. — Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1954.

— Clements (Robert J.). — Iconography of the nature and inspiration of poetry in Renaissance emblem literature. — *PMLA*, September.

— Françon (Marcel). — Note sur l'influence italienne en France au xvie siècle. — *Italica*, June.

— Kingdon (Robert Mc Cune). — Geneva and the coming of the wars of

religion in France, 1555-1563 [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 5.

— Morrison (Mary). — Catullus in the neo-latin poetry of France before 1550. — *BHR*, fasc. 3.

— Schillings (A.). — Étudiants français à l'Université de Louvain de 1486 à 1527 [originaires de : Armentières, Arras, Cambrai, Valenciennes, Lille]. — *Revue du Nord*, avril-juin.

— Solier (René de). — Thèmes singuliers et fantastiques au XVIe siècle. — *Synthèses*, juillet.

— Stevens (Linton C.). — The contribution of French jurists to the humanism of the Renaissance. [In] Studies in the Renaissance (University of Texas Press), t. I, 1954.

— Walker (D. P.). — The *prisca theologia* in France. — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, July-December 1954.

— Wickersheimer (Ernest). — La *Prenostication nouvelle* pour 1504 de Bernard de La Forest et la *Grant prenostication nouvelle* pour 1515 de Wenceslas Fabri. — *BHR*, fasc. 3.

— Will (Samuel F.) et Wiley (W. L.). — Literature of the Renaissance in 1954. — *SP*, April.

— Progress of medieval and Renaissance studies in the United States and Canada (University of Colorado, Boulder). — *Bulletin*, nº 23, July.

Aubigné (**A. d'**). — Four de la Londe (Mis du). — A. d'A. et ses amours. *RGB*, 15 janvier.

— Voir : *Sand* (*G.*).

Baduel (**Cl.**). — Droz (E.). — Claude B. traducteur de Bucer. — *BHR*, fasc. 3.

Bodin (**J.**). — Mc Rae (Kenneth D.). — Ramist tendancies in the thought of B. — *JHI*, June.

Calvin (**J.**). — * Wallace (Ronald S.). — C.'s doctrine of the word and sacrament. — Edinburgh, Oliver and Boyd, 1953.

— Mason (S. F.). — The scientific Revolution and the protestant Reformation.... C. and Servetus in relation to the new astronomy and the theory of the circulation of the blood.... — *Annals of science*, 1953.

— Trinkaus (Charles). — Renaissance problems in C.'s theology. — [In] Studies in the Renaissance, t. I, 1954.

Des Périers (**B.**). — Hassell Jr. (J. Woodrow). — An Elizabethan translation of the tales of Des P. : *The Mirrour of Mirth*, 1583 and 1592. — *SP*, April.

Dolet (**E.**). — Mayer (C. A.). — The problem of D.'s. evangelical publications. — *BHR*, fasc. 3.

Érasme. — * Bouyer (Louis). — Autour d'E. Étude sur le christianisme des humanistes catholiques. — Éd. du Cerf, 1955.

— * Nulli (Siro Attilio). — E. e il Rinascimento (« Saggi »). — Torino, Einaudi, 1955.

Hotman (**F.**). — Mesnard (Pierre). — François H. (1524-1590) et le complexe de Tribonien. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Jodelle (**E.**). — * E. J. — L'*Eugene*. Édition critique avec une introduction et des notes par E. H. Balmas. — Milano, Cisalpino, 1955 ; Paris, Nizet. [Voir C. R. de R. Lebègue, in *BHR*, 1956, fasc. 1.]

Kerquefinen (C. de). — Ricart (Domingo). — C. R. de : Silvio F. Baridon : *Cl. de K., italianisant et hérétique* (Genève, 1954). Suivi du texte de la préface à l'édition lyonnaise de 1601 de la traduction des *Cent et dix Considérations divines* de Juan de Valdès. — *BHR*, fasc. 3.

Labé (L.). — * L. L. — *Il Canzionere. La disputa di Follia e di Amore.* A cura e con un studio di Enzo Giudici (« Collana di testi, saggi e monografie »). — Parma, Guanda, 1955.

— Giudici (Enzo). — L. L. e Martial d'Auvergne. — *Studi Urbinati*, 1955.

— Luzi (Mario). — La poesia di L. L. [C. R. de l'édition E. Giudici]. — *Paragone*, giugno.

La Ceppède (J. de). — Saulnier (V.-L.) et Worthington (Audrey). — Du nouveau sur J. de La C. L'édition originale retrouvée de ses poésies [Bibl. de Versailles ; description sommaire de l'ouvrage]. — *BHR*, fasc. 3.

Lefèvre d'Étaples (J.). — Renaudet (A.). — Un problème historique : la pensée religieuse de J. L. d'E. — [In] * Medioevo e Rinascimento. Studi in onore di B. Nardi, t. II. — Firenze, Sansoni, 1955.

Le Roy (L.). — Weisinger (Herbert). — Louis Le R. on science and progress (1575). — *Osiris*, t. XI, 1954.

Marguerite de Navarre. — Virolle (Roland). — Explication de texte. M. de N. et l'art d'aimer. — *L'École*, 1er octobre.

Marot (Cl.). — * Leblanc (P.). — La poésie religieuse de C. M. — Nizet, 1955.

Montaigne (M. de). — Beaulieux (Ch.). — Les traces de l'orthographe particulière de M. dans la première édition des *Essais*. — *BAM*, nº 16, 1953-1954.

— Dréano (Mathurin). — M. d'après Barbeyrac. — *BAM.*, nº 16.

— Étiemble. — M. et le racisme. — *Évidences*, juillet.

— Aux amis de M. Discours prononcé par A. France, le 8 juin 1912, au dîner des « Amis de M. » [introduction et notes de M. Rat]. — *BAM*, nº 16.

— Michel (Pierre). — M. au Brenner. — *BAM*, nº 16.

— Nicolaï (A.). — Le secret des *Essais*. — *BAM*, nº 16.

— Rat (Maurice). — Mme d'Estissac, son fils et M. — *BAM*, nº 16.

— Riveline (Maurice). — M. et les Juifs. — *BAM*, nº 16.

— Bibliographie (1949-1953). — *BAM*, nº 16.

— Voir : *Pascal (B.)*.

Rabelais. — * Lefebvre (H.). — R. (« Grandes figures »). — Les Editeurs français réunis, 1955.

Ramus (P.). — Voir : *Bodin (J.)*.

Ronsard (P. de). — Massart (Robert). — A propos de R. — *Marche Romane*, janvier-juillet.

— Silver (Isidore). — R.'s use of the Greek language. — *SP*, July.

— Voir : *Divers. Baroque.*

Servet (M.). — Voir : *Calvin (J.)*.

Vigneulles (Ph. de). — Livingston (Charles H.). — Manuccio Salernitato en France en 1515 [le 99e conte des *Cent nouvelles nouvelles* de Philippe de V.]. — *BHR*, fasc. 3.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Cauchie (Maurice). — Le rôle des poètes dans la seconde querelle de l'antimoine (1651-1656). — *RSH*, juillet-septembre.

— Marchand (Jean). — Peut-on identifier L. D. S. E. Q. V. ? — *BB*, n° 3.

— Pariset (F.-G.). — Journaux de voyage en Lorraine au XVII^e s. [I. Les voyages de Pierre Bergeron. — II. Les « Remarques triennales » de J.-B. du Val]. — *Annales de l'Est*, n° 1.

Jansénisme. — Chastand (Emm.). — Port-Royal [sur la pièce de Montherlant]. — *Le Christianisme au XX^e siècle*, 4 août.

— Cognet (Louis). — La direction de conscience à Port-Royal. — *La Vie spirituelle. Supplément*, n° 34, 15 septembre.

— Lesourd (Paul). — *Port-Royal* sert-il le catholicisme ? — *RGB*, 15 avril.

— Roger (Juan). — Historia del jansenismo y de Port-Royal. — *Arbor*, junio.

— Rouquette (Robert). — Réhabilitation du jansénisme ? — *Études*, juillet-août.

— Texte ancien. De la direction [XVII^e s., d'après une copie conservée à la Bibliothèque de la Société de Port-Royal ; attribution possible à Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly], publié par L. Cognet. — *La Vie spirituelle. Supplément*, n° 34, 15 septembre.

— Voir : *Pascal* (*B.*), *Racine* (*J*).

Théâtre. — * Védier (Georges). — Origine et évolution de la dramaturgie néo-classique. L'influence des arts plastiques en Italie et en France, le rideau, la mise en scène et les trois unités. — Presses Universitaires, 1955.

— Bourdel (Nicole). — L'établissement et la construction de l'Hôtel des Comédiens Français, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (ancienne Comédie), 1687-1690. — *RHT*, fasc. 2.

— Lough (John). — The Paris theatre audience in the early 17th century. — *Durham University Journal*, 1954.

— Mongrédien (Georges). — Jodelet. — *Miroir de l'histoire*, octobre.

— Mongrédien (G.). — Les comédiens du grand siècle. Mondory. — *Miroir de l'histoire*, juin.

— Mongrédien (G.). — Précurseur méconnu : Valleran le Conte. — *Miroir de l'histoire*, août.

Amyraut (**M.**). — Rex (Walter). — C. R. de : François Laplanche, *L'enseignement de Moyse Amyraut, professeur à l'Académie de Saumur (1626-1664), sur la grâce et la prédestination. Son retentissement dans les Églises réformées* [Th. de doctorat présentée devant la Faculté de théologie d'Angers, copie dactyl.]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, juillet-septembre.

Bayle (**P.**). — Bergeron (Henri-F.). — Le prétendu ami de Montauban. A propos des lettres de B. publiées par dom Paul Denis [in *RHLF*, 1912-1913 : une lettre de B. à son père, une à son frère aîné, publiées dans l'éd. des *Œuvres diverses de Mr Bayle*, 1737]. — *XVII^e siècle*, n° 28, juillet.

— Labrousse (Élisabeth R.). — B. et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre. — *RLC*, avril-juin.

Boileau. — Vier (J.). — Considérations sur N. B. — *L'École*, 14 mai.

Bossuet (**J.-B.**). — Daoust (J.). — B., Rancé et s. Benoît. — *Mélanges de science religieuse*, mai.

Bouhours (le P.). — Limouzin-Lamothe (R.). — Dominique B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 36, 1954, col. 1308-1309.

Bourdaloue (le P.). — Bernard-Maître (H.), S. J. — B. directeur de conscience. A propos d'une lettre inédite à Mgr Arthur de Lionne [Archives du Séminaire des Missions étrangères de Paris]. — *Revue d'ascétique et de mystique*, juillet-septembre.

— Limouzin-Lamothe (R.). — Le P. Louis B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 36, 1954, col. 1427-1429.

Boursault (E.). — Prevost (M.). — Edme B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 37, 1954, col. 14-15.

Callières (F. de). — Voir : *Pascal* (*B.*).

Casimir de Toulouse (le P.). — Tomás de Lezo (R. P.) O. F. M. Cap. — La filosofía del P. Casimiro di T. (1633-1673). — *Collectanea Franciscana*, juillet, octobre.

Corneille (P.). — Amour (L.-Maurice). — Les musiciens de C., 1650-1699 [Bibliographie musicale de C. au XVII^e s.]. — *Revue de musicologie*, juillet.

— Yarrow (P. J.). — The denouement of *Le Cid*. — *MLR*, July.

— Voir : *Péguy* (*Ch.*).

Cyrano de Bergerac. — Thérive (André). — Le centenaire de C. — *Rivarol*, 28 juillet.

Descartes. — Barthélemy (Madeleine). — Littérature et philosophie. De Doña Urraque, infante de Castille, à Élisabeth, princesse Palatine, le style de la morale cartésienne. — *Revue de l'enseignement philosophique*, juin-juillet.

— Doney (Willis). — The Cartesian circle. — *JHI*, June.

— Petit (Léon). — L'affaire Galilée vue par D. et Pascal. — *XVII^e siècle*, n° 28, juillet.

— Voir : *Divers* (A. Valensin).

François de Sales (S^t). — Christophe (P.). — La mère Angélique et s. F. de S. — *Revue de Savoie*, juillet-septembre.

— Delaruelle (chanoine E.). — Machiavel, s. F. de S. et Télémaque. — *Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne*, t. 69, 1955.

— L'Honoré (H.). — L'année salésienne. — *Annesci*, n° 3.

— Secret (Bernard). — Les faux s. F. de S. — *La Revue savoisienne*, 3^e et 4^e trimestres 1954.

Gassendi (P.). — * P. G. (1592-1655), sa vie et son œuvre [B. Rochot : vie et caractère. — Alex. Koyré : le savant. — B. Rochot : le philosophe. — G. Mongrédien : l'influence sur le milieu contemporain. — A. Adam : l'influence posthume]. — Centre international de synthèse, A. Michel, 1955.

— Collier (R.). — Le tricentenaire de la mort de G. — *Le Monde*, 6 août.

Guez de Balzac (J.-L.). — Winter (John Francis). — A 17^th century concept of the individual and society : G. de B. [Thèse Princeton University, 1950]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, n° 5.

La Fontaine. — Doucet (J.), S. J. — La F. orateur. — *Les Études classiques*, octobre.

La Grange-Chancel. — Lafon (Dr. Ch.). — La G.-C. et ses *Philippiques*. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, avril-septembre.

La Rochefoucauld. — Moore (W. G.). — C. R. de : Sister M. Zeller, *New aspects of style in the « Maximes » of La R.* (Washington, 1954). — *FS*, October.

— Wagner (N.). — De la méthode dans les *Maximes* de La R. — *IL*, mai-juin.

Le Gouz (Fr.). — Chauviré (Roger). — La Boulaie Le G., gentilhomme angevin et voyageur universel. — *BGB*, juin.

Malherbe. — Juin (Hubert). — Malherbe archétype. — *Critique*, août.

— Lebègue (Raymond). — Enfin M. revient. — *NL*, 15 septembre.

— Voir : *Divers. Baroque.*

Martin de Barcos. — Voir : *Pascal (B.).*

Méré (le chev. de). — Calame (A.). — Un correspondant de M. [M. de la Mésangère]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1954, nos 3-4.

Molière. — Deierkauf-Holsboer (S. Wilma). — La famille de la mère de M. [suivi de : Inventaire après décès de Louis Cressé, grand-père maternel de M.]. — *XVIIe siècle*, no 28, juillet.

— Hébert (Rodolphe-Louis). — An episode in M.'s *Amphitryon* and Cartesian epistemology. — *MLN*, June.

— Peyre (Sully-André). — Enseigne-moi M. — *Marsyas*, mars.

— Rat (Maurice). — Le père Poquelin et son fils M. ont-ils servi de modèle à Monsieur Jourdain. — *L'Illustre Théâtre*, no 4, automne.

Nicole (P.). — Mc Gregor Stack (Edward). — Literature and morality in P. N. [Thèse Princeton University, 1950]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, no 5.

Pascal (B.). — * Kruse (Margot). — Das P. - Bild in der französischen Literatur (Hamburger romanistische Studien. Reihe A. Bd. 41). — Hamburg, Cram, de Gruyter und Co, 1955.

— Bart (B. F.). — *Abêtir* in P. and Montaigne. — *Romance Philology*, August.

— Clément (Olivier). — P. et la politique. — *Les Libertés françaises*, juillet-septembre.

— Dufner (Max). — Early German P. editions. — *RLC*, avril-juin.

— Goldmann (Lucien). — B. P. et Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran. — *La Nouvelle NRF*, août.

— Gouhier (Henri). — A propos du Mémorial de P. — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, no 2.

— Mesnard (Jean). — Les demeures de P. à Paris, étude topographique. — *Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France, Mémoires*, 1952 [1955].

— Mesnard (J.). — C. R. de : J. Demorest, *Dans P. : essai en partant de son style* (Paris, 1953) ; Sister M.-L. Hubert : *P.'s unfinished Apology* (New Haven, Paris, 1952) ; L. Lafuma : *Controverses pascaliennes* (Paris, 1952) ; *Histoire des Pensées de P.*, 1954 ; P.'s, *Pensées*, ed. H. F. Stewart (Londres, 1950). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Pitou (Spire). — P., Callières and the *Bon mot.* — *MLN*, June.

— Pommier (Jean). — B. P. et le miracle de la Sainte-Épine [résumé d'une communication à la Société E. Renan, 18 décembre 1954]. — *Bulletin de la Société E. Renan*, 1954, no 3 [annexé à la *Revue de l'histoire des religions*, janvier-mars].

— Voir : *Divers* (A. Valensin), *Descartes.*

Racine (J.). — * Grosclaude (Pierre). — Le renoncement de J. R. — Éd. Magnard, 1955.

— * Musée national des Granges de Port-Royal. R. et Port-Royal. Juin-novembre 1955. [Catalogue rédigé par Bernard Dorival]. — Éditions des Musées nationaux, 1955.

— Gazagne (Paul). — L'âge d'Athalie. — *L'Illustre Théâtre*, nº 3, été.

— Henrion (Marcel). — Les « parts d'auteur » d'*Esther* et d'*Athalie*. — *Inter-auteurs*, 3e trimestre.

— Vanuxem (J.). — R. et le Carnaval de 1683 : la comédie des « Apartemens ». — *RHLF*, juillet-septembre.

Regnard (J.-F.). — Auvray (Émile). — Les voyages de R. — *Les Amis du Hurepoix et des arts de l'Yveline*, 18e Bulletin.

— Dage (René). — Les autographes de R. — *Les Amis...*, 18e Bulletin.

— R. D. — R. et les femmes. — *Les Amis...*, 18e Bulletin.

— Dage (R.). — Le voyage de R. en Laponie. — *Les Amis...*, 18e Bulletin.

— J. C. — J.-F. R., lieutenant des Eaux-et-forêts. — *Les Amis...*, 18e Bulletin.

— Laubier (R.). — Le théâtre de R. — *Les Amis...*, 18e Bulletin.

— Sanvic (Romain). — R., auteur comique et français. — *RGB*, 15 avril.

Régnier (M.). — Le Hir (Y.). — Aspects de la fantaisie verbale dans les *Satires* de M. R. — *FS*, October

— Raibaud (Gabriel). — Les dédicaces des *Satires* de R. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

Saint-Evremond. — * S. E. — Œuvres... [présentation par John Hayward, traduite par Roland de Margerie]. — (Paris), la Compagnie typographique, 1954, 2 vol.

Saint Glen (G. de). — Francès (Madeleine). — Un gazetier français en Hollande : Gabriel de S. G., traducteur de Spinoza. — *RSH*, juillet-septembre.

Saint-Simon. — * La Varende. — M. le duc de S.-S. et sa Comédie humaine. — Hachette, 1955.

— * Bibliothèque nationale. S.-S. (1675-1755). Exposition organisée pour le 2e centenaire de sa mort. 5 juillet-15 octobre 1955. Catalogue par Madeleine Laurain, Alice Garrigoux et Edmond Pognon. Préface de Julien Cain : S.-S. à la B. N. — Bibliothèque nationale, 1955.

— Bastide (Fr.-Régis). — S.-S. deux fois vivant. — *NL*, 7 juillet.

— Fatta (Baron). — S.-S. en Espagne. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 82, juin.

— Gaxotte (Pierre). — Comment S.-S. écrivit ses Mémoires. — *FL*, 16 juillet.

— Havard de la Montagne (Robert). — S.-S. — *Aspects de la France*, 17 juin.

— Lévis-Mirepoix (Duc de). — S.-S. portraitiste et mémorialiste. — *RDM*, 15 août.

— Mauriac (Fr.). — Le témoin. — *FL*, 23 juillet.

— Stylus. — Le maréchal d'Huxelles vu par S.-S. — *Vie et langage*, septembre.

— Ydewalle (Charles d'). — La confession de M. de S.-S. — *RGB*, 15 juillet.

Sévigné (Mme de). — Gaillard de Champris (Henry). — Autour d'un procès intenté à la mémoire de Mme de S. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2e semestre 1954.

— Wantz (Marcel). — A propos d'une nouvelle édition des *Lettres* de Mme de S. [éd. G. Gailly, Bibliothèque de la Pléiade]. — *Le Monde*, 31 août.

Tristan l'Hermite. — * T. l'H. — Deux poèmes oubliés. Présentation et notes conjointes par Amédée Carriat. — Limoges, Rougerie (1955).

— * Carriat (A.). — T. ou l'éloge d'un poète. Préface d'E. Henriot. — Limoges, Rougerie (1955).

— * Carriat (A.). — Bibliographie des œuvres de T. l'H. — Limoges, Rougerie (1955).

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Sauro (A.). — Études sur la littérature française du XVIIIe siècle. Vol. II. Candide. — Bari, Adriatica, 1955.

— Ambri Berselli (Paola). — Le *Journal des journaux* [publié à Bologne, septembre 1760-juin 1761, en français]. — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Bertelli (Sergio). — La crisi dello scetticismo e il rapporto erudizione-scienza agl' inizi del secolo XVIII. — *Società*, giugno.

— Bowen (Bernard P.). — La littérature à la lumière du thomisme... La soi-disant « philosophie » du XVIIIe siècle. — *Bulletin du Cercle thomiste Saint-Nicolas de Caen*, mai.

— Gay (Peter). — The enlightenment in the history of political theory. — *Political science quarterly*, September 1954.

— Guéhenno (Jean). — Notes sur le « grand siècle » [notes de lecture, 1941]. — *FL*, 13 août.

— Hampton (John). — Les traductions françaises de Locke au XVIIIe siècle. — *RLC*, avril-juin.

— Mortier (Roland). — Le *Journal de lecture* de F.-M. Leuchsenring (1775-1779) et l'esprit « philosophique ». [Appendice : *les Taximanes*, conte allégorique, publié en 1776, et dont l'attribution à Diderot est discutée.] — *RLC*, avril-juin.

— Pappas (John-Nicholas). — Berthier's *Journal de Trévoux* and the philosophes [Thèse Columbia University 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, no 7.

— Rosso (Corrado). — L'illuminismo francese e Pietro Verri [Maupertuis, Du Bos...]. — *Filosofia*, luglio.

— Snyders (Georges). — L'évolution du goût musical en France aux XVIIe et XVIIIe siècles [le rôle des philosophes du XVIIIe s.]. — *RSH*, juillet-septembre.

— Vaussard (Maurice). — Les lettres inédites de Giovanni Lami à sa famille sur la France du XVIIIe s. [Florence, Bibl. Riccardienne, Cod. 3826, texte de douze lettres inédites, 1729-1730]. — *Revue des études italiennes*, janvier-septembre 1954.

— Vidalenc (Jean). — Le monde, la Cour et la ville vus d'Aix-en-Provence (1770-1783). Le *Journal de nouvelles* du marquis d'Albertas, premier président du Parlement de Provence (B. N., F. fr. n. acq. nos 4386-4392). — [In] Comité des travaux historiques et scientifiques. Section d'histoire moderne et contemporaine. Actes du 79e congrès national des Sociétés savantes. Alger, 1954 [1955].

Théâtre. — Dainville (F. de). — Spectacles forains en Languedoc vers 1725. — *RHT*, fasc. 2.

André (le P.). — Troude (Robert). — Un philosophe oublié : le P. A. (1675-1764). — *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1951-1953 [1955].

Beaumarchais (P. C. de). — Guichard (Léon). — B. et Mozart. Note sur la première représentation à Paris des *Noces de Figaro*. — *RHLF*, juillet-septembre.

Boulanger (N.-A.). — * Hampton (John). — Nicolas-Antoine B. et la science de son temps. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

Brosses (Ch. de). — Leguay (P.). — Ch. de B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 38, 1954, col. 433-435.

Challes (R.). — Deloffre (F.). — Une correspondance littéraire au début du XVIIIe s. Robert C. et le *Journal littéraire* de La Haye. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 3-4.

Chénier (A.). — Vier (Jacques). — A. C. [d'après J. Fabre]. — *L'École*, 15 octobre.

Crousaz (J.-P. de). — * La Harpe (Jacqueline E. de). — Jean-Pierre de C. (1663-1739) et le conflit des idées au siècle des lumières. Préface de Daniel Mornet. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

Desmaiseaux (P.). — Broome (J. H.). — Pierre D. journaliste. Les nouvelles littéraires de Londres entre 1700 et 1740. — *RLC*, avril-juin.
— Voir : *Bayle (P.)*.

Diderot. — Belaval (Yvon). — Recherches nouvelles sur D. (I). — *Critique*, septembre-octobre.
— Doolittle (James). — The creative process in art and criticism according to D. [Thèse Princeton University, 1948]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, no 5.
— Lemke (Arno). — Ds Einfluss auf die deutsche Klassik. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der K. Marx-Universität Leipzig*, 1953-1954, H. 2-3.
— Proust (Jacques). — A propos d'un plan d'opéra-comique de D. — *RHT*, fasc. 2.
— Seznec (Jean). — D. et les plagiats de Monsieur Pierre. — *La Revue des arts*, juin.
— Vernière (P.). — Une anecdote inédite de D.-D. et M. de Bignicourt. — *RHLF*, juillet-septembre.
— Voir : *XVIIIe siècle. Divers* (R. Mortier).

Encyclopédie. — Cherpack (Clifton). — Warburton and the *E.* — *CL*, Summer.

Florian (J.-P. de). — Lelièvre (Jean). — F. et le duc de Penthièvre. — *Bulletin de la société Les Amis d'Anet*, juin.

Lavoisier. — * Œuvres de L. Correspondance, recueillie et annotée par René Fric. Préface de Louis de Broglie. — A. Michel, 1955.
— * Daumas (Maurice). — L. théoricien et expérimentateur. — Presses Universitaires, 1955.

Mably. — Composto (Renato). — Le teorie sociali dell'abate M. — *Belfagor*, 31 luglio.
— Harpaz (E.). — M. et ses contemporains. — *RSH*, juillet-septembre.

Marivaux. — * Deloffre (F.). — Une préciosité nouvelle. M. et le marivaudage. Étude de langue et de style (Annales de l'Université de Lyon. 3e série. Lettres. Fasc. 27). — Les Belles Lettres, 1955.

Maubert de Gouvest (J.-H.). — * Jean-Henri M. de G. — *Lettres Iroquoises.* Introduction par E. H. Balmas. — Milano, La Goliardica, Edizioni Universitarie, 1954.

Montesquieu. — Flecniakoska (Jean-Louis). — Les sources livresques de M. touchant l'Espagne et son Empire colonial. — *Les Langues néo-latines*, fasc. 3.

— Inciso della Rocchetta (Giovanni). — M. a Roma. — *L'Urbe*, luglio-agosto 1952.

— Krebs (Albert). — Influences françaises dans la Constitution américaine. — *Informations et documents*, 1er juillet.

— Martino (Francesco de). — L'opera del M. nel bicentenario della morte. — *Rinascità*, giugno.

— Rostand (Jean). — M. et la biologie. — *Revue d'histoire des sciences*, avril-juin.

— Shackleton (Robert). — M. et Doria. — *RLC*, avril-juin.

Morelly. — Barbi (Paolo). — M. e il *Codice della natura* [C. R. de M. : *Codice della natura*, traduzione di E. Piscitelli, Torino, 1952]. — *Rivista di filosofia neo-scolastica*, maggio-giugno.

Prévost (l'abbé). — Labriolle-Rutherford (M. R. de). — Les procédés d'imitation de l'abbé P. dans le *Pour et Contre* (1733-1740). — *RLC*, avril-juin.

— Rat (M.). — Qui fut Manon Lescaut ? — *FL*, 3 septembre.

— Roddier (Henri). — L'abbé P., homme de lettres et journaliste. — *RLC*, avril-juin.

Rousseau (J.-J.). — * Atene (Paolo). — G. G. R., la vita e le opere, il pensiero filosofico, politico, pedagogico e religioso. — Genova, Edizioni Fides, 1954.

— * Green (F. C.). — J.-J. R. A study of his life and writings. — London, Cambridge University Press, 1955.

— Gagnebin (Bernard). — La Société et le Musée R. — *Les Musées de Genève*, octobre.

— Gautier (René). — Une source possible du début des *Confessions* [dans une réfutation de l'*Émile*, par l'abbé André]. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

— Higgins (D.). — R. and the Pantheon. The background and implications of the ceremony of 20 vendémiaire year III. — *MLR*, July.

— Ragner (Jacqueline). — L'art de la phrase dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire* [Thèse State University of Iowa, 1954]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 4.

Vauvenargues. — Juin (Hubert). — Portrait du marquis de V. — *MF*, septembre.

Volney. — Solinas (Giovanni). — L'illuminismo nell'opera filosofica di V. — *Annali della Facoltà di lettere e filosofia e magistero dell' Università di Cagliari*, vol. XXI, 1953 [Studi offerte al prof. B. R. Motzo, t. II, Filosofia e letteratura].

Voltaire. — * Luporini (Cesare). — V. e le *Lettres philosophiques*. Il concetto della storia e l'Illuminismo. — Firenze, Sansoni, 1955.

— * Favre (Nicole). — Catalogue des ouvrages relatifs à V. de l'Institut et Musée V. Travail de diplôme à l'École de bibliothécaires [Un ex. est à la Réserve de la B. N. de Paris.. — Genève, 1954.

— Frémont (H.). — Sur un mémoire en faveur des Jésuites attribué à V. [rejette l'attribution à V.] — *BB*, nº 3.

— Fucilla (Joseph G.). — An Italian letter by V. [Biblioteca comunale Queriniana, Brescia ; à l'abbé Antonio Sambuca]. — *MLN*, June.

— Giddey (Ernest). — Les voyages en Suisse de Charles James Fox et ses visites à V. et à Gibbon. — *Revue historique vaudoise*, septembre.

— Govaert (Charles). — V. en Belgique. — *Le Thyrse*, octobre.

— Johannet (René). — Les « Délices », centre d'études voltairiennes. — *RDM*, 1er octobre.

— Pomeau (René). — La confession et la mort de V. d'après des documents inédits. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Savioz (Raymond). — Facétie de V. — *JG*, 18-19 septembre.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Foucher (Louis). — La Philosophie catholique en France au XIXe siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle. 1800-1880 [Lamennais, Maine de Biran, V. Cousin, Bautain]. — (Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France). — J. Vrin, 1955.

— Fleury (Michel). — L'intérêt du fonds des faillites aux Archives de la Seine comme source des études sur la mobilité sociale au XIXe siècle. — *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, janvier-février.

— Kellenberger (Richard Knowlton). — *La Décade philosophique* : a study in literary history and criticism [Thèse Princeton University, 1947]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 5.

— Jones (Philippe). — Les passants familiers chez Daumier. — *Arts et livres de Provence*, Bulletin nº 27, mai [Bulletin Daumier, nº 2].

— Shepherd III (James L.). — Eugène Vail, interprète de l'Amérique en France. — *Le Bayou*, nº 62, été.

Naturalisme. — Lacretelle (J. de). — Survivances du naturalisme. — *FL*, 17 septembre.

Romantisme. — * Bisi (A.). — L'Italie et le romantisme français. — Roma, Soc. ed. Dante Alighieri, 1955.

— * Brun (A.). — En Provence, de l'*Encyclopédie* au romantisme [Etienne-François Lantier. — Le préromantisme provençal. — En Provence avec V. Hugo]. — (Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence. Nº 8). — Gap, Éd. Ophrys, 1955.

— * Siciliano (Italo). — Romanticismo francese. — Venise, La Goliardica, 1955.

— Burgos (Pierre). — Réflexions sur le romantisme en France. — *L'École*, 1er, 15 octobre.

— Doderer (Klaus). — Das englische und französische Bild von der deutschen Romantik. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April.

— Isay (Raymond). — Vacances romantiques. — *RDM*, 15 septembre.

Théâtre. — * Descotes (Maurice). — L'acteur Joanny et son journal inédit. — Presses Universitaires, 1955.

— État des directeurs de troupes dramatiques qui ont donné des représentations sur le théâtre de Moulins, depuis 1830 jusqu'en 1852 inclusivement (Archives de l'Allier, série T, non coté). — *RHT*, fasc. 2.

— Liste des artistes en représentation dans les salons de l'Établissement thermal de Vichy. Saison 1863 (Archives de l'Allier, non coté). — *RHT*, fasc. 2.

Allais (A.). — Sainmont (J. H.). — L'affaire Jakovsky. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.

Aubanel (Th.). — * Th. A. — *La Grenade entr'ouverte*. Nouvelle édition en graphie occitane. Introduction de Claude Liprandi. — Avignon, Édouard Aubanel, 1955.

Balzac (H. de). — Dort (Bernard). — B. propriétaire. — *Les Lettres nouvelles*, juillet-août.

— Métadier (Dr Bernard-Paul). — B. et l'apparition des chemins de fer. — *Les Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, janvier-février.

— Pierrot (Roger). — A propos d'un livre récent. Hetzel et l' « Avant-propos » de la *Comédie humaine*. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Raviart (Dr G.). — La félure du génie chez B. — *RGB*, 15 septembre.

— Regard (Maurice). — B. et Ch. Didier (documents inédits). — *RSH*, juillet-septembre.

— Sablé (J.). — Une expérience de travail collectif en classe de seconde : autour d'*Eugénie Grandet*. — *IL*, mars-avril.

— Thuillier (Guy). — Comment B. voyait l'administration. — *La Revue administrative*, juillet-août.

— B. : a golden key [C. R. de : F. Marceau, *B. et son monde*, Paris, 1955]. — *TLS*, 29 th July.

Barbey d'Aurevilly (L.). — Simon (chanoine G. A.). — Les premiers essais poétiques de B. d'A. — *Sacerdoce et poésie*, nº 22, mai-juin.

Baudelaire. — * Huyghe (René). — L'esthétique de l'individualisme à travers Delacroix et B. (The Zaharoff lecture for 1955). — Oxford, Clarendon Press, 1955.

— Bounoure (Gabriel). — Les écrits intimes de B. — *MF*, octobre.

— Delahaye (Louis). — Le tableau que personne ne veut voir. — *MF*, octobre.

— Desforges (Jacques). — Le centenaire des *Fleurs du Mal*. — *Réforme*, 4 juin.

— Gavoty (A.). — Le centenaire des *Fleurs du Mal*. — *RDM*, 1er juin.

— Perroud (Robert). — Quelques traces des œuvres de Musset dans les *Fleurs du Mal*. — *Aevum*, marzo-aprile.

— Pichois (Claude). — La première poésie imprimée de B. [« Un soutien du Valet de Trèfle », dans *Le Corsaire*, 1er février 1841]. — *MF*, octobre.

— Pichois (Claude). — Une lettre inédite de B. à Arthur Stevens [15 août (18)63]. — *Le Livre et l'estampe* (Bruxelles), nº 3, 1er juin.

— Picon (Gaëtan). — Les derniers écrits esthétiques de B. — *MF*, octobre.

— Richard (Jean-Pierre). — Le vertige de B. — *Critique*, septembre-octobre.

— Sacy (S. de). — *Pauvre Belgique* ou l'échec parfait. — *MF*, juin.

— Schmidt (A.-M.). — 1er juin 1855. — *Réforme*, 4 juin.

— Taute (Stéphane). — De Rimbaud à B. Histoire d'un tableau. — *Études ardennaises*, juillet.

Béranger. — Voir : *Hugo (V.)*.

Bloy (L.). — Th. B. [Briant]. — Le secret de L. B. [l'influence d'Éliphas Lévi]. — *Le Goéland*, janvier-mars.

Bonald (L. de). — Mazlish (Bruce). — Burke, B. and de Maistre : a study in conservatism [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 7.

Bourges (E.). — Pouilliart (Raymond). — Un texte inconnu d'Élémir B. « Curiosités parisiennes : le chevalier Pompadour » [publié dans *Le Réveil littéraire et artistique*, 25 décembre 1875, et signé Étienne Bourges]. — *LR*, août.

— Vier (J.). — E. B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 36, 1954, col. 1482-1484.

Boylesve (R.). — *Iphigénie* [article écrit pour *Le Figaro* en 1915 et interdit par la censure]. — *Les Amis de R. Boylesve*, nº 2, 1955.

— Deux lettre [inédites] de R. B. à Charles Guérin, présentées par G.-Gailly [21 juin 1898, 9 juillet 1901]. — *Les Amis de R. B.*, nº 1, mars 1953.

— Gérard-Gailly. — Détails scolaires. — *Les Amis de R. B.*, nº 2.
— Gérard-Gailly. — Un pseudonyme de R. B. [Florentin Bridaine, « Romance », nouvelle publiée dans *Le Journal*, 18 décembre 1899]. — *Les Amis de R. B.*, nº 1.
— Hennion (Horace). — D'une conférence [souvenirs sur R. B.]. — *Les Amis de R. B.*, nº 1.
— Lossky (Boris). — Le portrait de R. B. — *Les Amis de R. B.*, nº 2.
— G. M. — Bibliographie de R. B. depuis 1945. — *Les Amis de R. B.*, nos 1 et 2.

Breil de Marzan (F. du). — Martineau (André). — Autour de M. de Guérin... F. du B. de M. — *Association bretonne*, 1954.

Brifaut (Ch.). — Leguay (P.). — Charles B. (1781-1857). — Dictionnaire de biographie française, fasc. 38, 1954, col. 309-310.

Brillat-Savarin. — Beau de Loménie (E.). — Mon cousin B.-S. — *Carrefour*, 29 juin.
— Chagny (A.). — En marge du centenaire de B.-S. — *Le Bulletin des lettres*, 15 juin.
— Jean-Anthelme B.-S. [pour le 2e centenaire de sa naissance, par M. Arland, P. Millaud, A. Franck, P. Labracherie, J. Lesage, P. Boussel, etc.]. — *Visages de l'Ain*, janvier-mars.

Céard (H.). — Cogny (Pierre). — C. R. de : C. A. Burns, *H. Céard (1851-1924). A bibliographical and literary study* (Th. de doctorat dactylographiée). — *Les Cahiers naturalistes*, nº 2.
— Voir : *Zola (É.)*.

Chateaubriand. — Gordon Hardiman (Milton). — The use of epithet in works of C. [State University of Iowa. Doctoral dissertations. Abstracts and references, 1952, X]. — *State University of Iowa studies aims and progress of research*, nº 83, 1954.
— Laulan (Robert). — C. ministre [communication à la Société Ch.]. — *MF*, mai.
— Laulan (R.). — Les vingt-cinq ans de la société Ch. — *MF*, septembre.
— Viatte (Aug.). — Un correspondant canadien de Ch. [lettre de l'abbé Painchaud, 19 janvier 1826]. — *RHLF*, juillet-septembre.
— Voir : *Mallarmé (S.)*.

Colet (L.). — Voir : *Vigny (A. de)*.

Constant (B.). — * B. C. — *Adolphe*. Texte établi avec introduction, bibliographie, variantes, notes..., par Jacques-Henry Bornecque (Classiques Garnier). — Garnier, 1955. [Voir R. Coiplet, in *Le Monde*, 31 décembre.]
— Cambieri (M.). — L'opera religiosa di B. C. nei « nuovi » Journaux intimes. — *Nuova Antologia*, giugno.

Coppée (F.). — Voir : *Verlaine (P.)*.

Cousin (V). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Cros (Ch.). — * Brenner (Jacques) et Lockerbie (Ian). — Ch. C. (« Poètes d'aujourd'hui ». Nº 47). — P. Seghers, 1955.
— Nicoletti (Gianni). — Ch. C. poeta senza etichetta. — *La Fiera letteraria*, 15 maggio.

Daudet (A.). — Conrazier (Joseph). — Il y a cent ans, A. D. faisait à Lyon ses débuts dans les lettres. — *La Croix*, 17-18 juillet.
— Saint-Vil (Joseph D.). — Notes sur l'usage du créole dans *Le Petit Chose* d'A. D. et le *Bug Jargal* de V. H. [extr. d'un article : La génération littéraire de B. J. Exotisme dans *Le Petit Chose*]. — *Conjonction*, avril.

Desbordes-Valmore (M.). — M. D.-V. — Chanson pour Albertine [première version d'un poème repris dans une élégie de 1825, « Albertine »]. — *LF*, 4-17 août.

— Guillemin (Henri). — Une lettre inédite de M. D.-V. à M. Dorval [s. d., décembre 1836 ?]. — *Le Monde*, 1er octobre.

— Schwab (Raymond). — Marceline D.-V. — *MF*, octobre.

Didier (Ch.). — Voir : *Balzac* (*H. de*).

Dumas père (A.). — * Finizio (S.). — A. D. père et ses romans qui ont trait à l'Italie méridionale. — Napoli, Conte ed., s. d. [C. R. de Velio Longo, in *Giornale italiano di filologia*, febbraio.]

— Villot (Rolland). — A. D. père et les survivants de Sidi-Brahim à Djemaâ Ghazouât. — *Algéria*, juin.

Dumas fils (A.). — Saunders (Edith). — The patron saint of courtesans [M. Duplessis]. — *The 20 th Century*, August.

Flaubert (G.). — Gugenheim (Susanna). — F. nei « Diari » di F. Kafka. — *LM*, luglio-agosto 1954.

— Herval (René). — Les origines de *Madame Bovary*. Étude et critique d'une légende. — Rouen, Association d'études normandes, 1955 [publié in *Études normandes*, 1er trimestre ; cf. C. R. de Gabrielle Leleu, *Annales de Normandie*, mai ; réponse de R. H. à Mlle Leleu, *ibid.*, octobre-décembre.]

— Hoy (Camilla). — The relation of the *Notes de voyage* to *Salammbô* and *Hérodias* [Thèse Bryn Mawr College, 1954]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 2.

— Lacour (José-André) et Colin (Gerty). — Ry contre Forges-les-Eaux. Querelle de Normands pour une ombre. — *Arts*, 29 juin-12 juillet.

— Pichois (Claude). — C. R. de : * *Œuvres complètes de G. F.* Correspondance. Supplément... (P., 1954, 4 vol.), suivi d'une note sur deux articles consacrés à *Madame Bovary*. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Poulet (Georges). — La pensée circulaire de F. — *La Nouvelle NRF*, juillet.

— Steisel (Marie-Georgette). — La phrase de F. étudiée dans *Salammbô* (State University of Iowa. Doctoral dissertations. Abstracts and references, 1952, X]. — *State University Iowa studies aims and progress research*, nº 83, 1954.

Fourier (Ch.). — Voir : *Saint-Simon* (*C.-H. de*).

France (A.). — * Flórián (László). — A. F., 1844-1924, bibliográfia életrajzi adatokkal és müveinek ismertetésével... (A Világirodalom klasszikusai, a Fövárosi Szabó Ervin könyvtár bibliográfiai sorozata. 4.). — Budapest, 1954.

— Datain (Jean). — Savoir lire... A. F. [étude de stylistique sur un passage du *Chat maigre*]. — *Vie et langage*, octobre.

— Laulan (Robert). — Un personnage épisodique du *Lys rouge* [l'académicien Schmoll : J. Oppert]. — *MF*, août.

— Voir : *Montaigne*.

Gautier (Th.). — Lefèvre (André). — Les Vosges de Th. G. — *Le Pays lorrain*, nº 2.

— Richer (Jean). — De *Constantinople* au *Roman de la momie*. Notes sur deux ouvrages de Th. G. — *RHLF*, juillet-septembre.

Gelu (V.). — Une chanson inédite de V. G. — *Lou Rampau d'oulivié*, avril.

Goncourt (**E. et J. de**). — Baldick (Robert). — The survival of the G.'s. — *The Listener*, 21 th July.

— Rat (Maurice). — Le *Journal* des *G.* —*EN*, 5 mai.

— The brothers G. Two masters of non-conformism. — *TLS*, 9 th September.

Gourmont (**R. de**). — Henriot (E.). — R. de G. et l'esthétique de la langue française. — *Le Monde*, 20 juillet.

Grousset (**P.**). — Bridenne (Jean-Jacques). — Un précurseur. Paschal G. — *L'École libératrice*, 14 octobre.

Guérin (**E. et M. de**). — Une lettre inédite d'E. de G. à Louise de Bayne [21 novembre (1835)]. — *L'Amitié guérinienne*, nº 2.

— Lombardi (Lia). — Eugenia de G., sorella di M. — [In] * Saggi di umanismo christiano (Pavia, 1954).

— Voir : *Breil de Marzan* (*F. du*).

Guizot (**Fr.**). — Lavondès (A.). — Deux étapes de la jeunesse de G. Nîmes-Genève. — *JG*, 24-25 juillet.

Hugo (**V.**). — * V. H. — Œuvres complètes. [31.] *Choses vues*, suivi de *Choses vues*, nouvelle série. [32.] *L'Art d'être grand-père...* [33.] *La fin de Satan. Dieu.* Préfaces de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1955.

— Dobzynski (Ch.). — H. à Guernesey. — *LF*, 2-9 juin.

— Guyard (Marius-François). — La crise mystique de V. H. — *Études*, juillet-août.

— Lacroix (J.). — Sur deux descriptions des *Orientales*. — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris)., 15 mars.

— Liprandi (Claude). — Gavroche et Béranger. — *RSH*, juillet-septembre [cf. lettre de J. Pommier, in *RSH*, octobre-décembre, signalant qu'une version de la chanson de Gavroche a été publiée dans la *Revue historique de la Révolution française*, juillet-septembre 1911].

— Vilar (Jean). — *Ruy Blas*. Notes pour les comédiens. — *Théâtre populaire*, mars-avril.

— Voir : *XIX*e *siècle. Romantisme*, *Daudet* (*A.*).

Huysmans (**J.-K.**). — Gotta (Italo). — J.-K. H. à l'étranger. Notes pour une bibliographie italienne sur J.-K. H. [trois lettres de Vittorio Pica à J.-K. H. ; le fragment de lettre de H. reproduit en fac-similé est tiré d'une lettre à G. Coquiot]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº hors-série, 1955.

— Jacquinot (Jean). — H., le Tiers-ordre de saint François et ses amis franciscains [Francis et Alice Poictevin]. — *Les Amis de saint François*, mai-juillet.

— Lefai (Henry). — L'écrivain J.-K. H. à N.-D. des Malades en 1897 [Paris, église Saint-Laurent]. — *Sanctuaires et pèlerinages*, nº 1, mai.

— Matha (Jean de). — H., fils de saint François. — *Almanach de saint François*, 1955.

La Madelène (**H. de**). — Les souvenirs d'Henry de la M., recueillis et présentés par Catherine Valogne. — *LF*, 8 septembre-12 octobre.

Lamartine (**A. de**). — Becqué (M.), C. SS. R. — Le cardinal Dechamps et L. [lettre de Valentine de Cessiat à Gratry, Paris, 13 mai 1867, Archives de la province de Belgique des Rédemptoristes]. — *FL*, 17 septembre.

— Fournet (Ch.). — L. mourut-il chrétien ? Un témoignage inédit d'après le *Journal intime* du R. P. Hyacinthe Loyson. — *FL*, 20 août.

— Praz (Mario). — Shelley, L., Hawthorne, Dostoevskij a Firenze. — *RLMC*, gennaio-marzo.

Lamennais (F. de). — Cohen (Victor). — L. — *The Quarterly Review*, October.

— Mourre (Michel). — L., les femmes et l'ange. — *La Parisienne*, juillet.

— Simon (chanoine A.). — L. — *RGB*, 15 février 1954.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Le Braz (A.). — Fleuriot de Langle. — Souvenirs sur A. Le B. — *Les Cahiers de l'Iroise*, juillet-septembre.

Leconte de Lisle. — Les détresses de L. de L. et la bienveillance de M. de Vigny. Documents inédits présentés par H. Guillemin. — *Le Monde*, 4 août.

— Levaillant (Maurice) et Varenne (Marc). — A. de Vigny, L. de L. et Louise Colet (documents inédits). — *Le Monde*, 30 septembre.

Lemonnier (C.). — Voir : *Zola* (*É.*).

Lenormant (Fr.). — Voir : *Quinet* (*E.*).

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit (5^e partie, Vers Pékin ; 6^e partie, A Pékin). — *Cahiers P. L.*, n° 13, août ; n° 14, novembre.

— Guéneau (R.). — Istanbul 1953 (*fin*). — *Cahiers P. L.*, n° 13, août ; n° 14, novembre.

— Moulis (A.). — Une visite de Marcel Sémézies à P. L. (avril 1884). — *Cahiers P. L.*, n° 13, août.

— Les Petites sœurs de l'Assomption. Il y a cinquante ans, P. L. protestait contre les expulsions [texte non repris dans ses œuvres]. Suivi de : A. Saxer : P. L. fut-il croyant ? — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, octobre.

— Wing (William G.). — L'art de la description de P. L. étudié dans *Pêcheurs d'Islande* (State University of Iowa. Doctoral dissertations. Abstracts and references, 1952, X). — *State University of Iowa studies aims and progress research*, n° 83, 1954.

Maeterlinck (M.). — * Compère (Gaston). — Le théâtre de M. M. — Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1955.

Maine de Biran. — Lavergne (Géraud). — [Sur la carrière administrative de M. de B. : corrige l'introduction de H. Gouhier à la réédition du *Journal* de M. de B.] — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, avril-juin.

— *XIX^e siècle. Divers.*

Maistre (J. de). — Voir : *Bonald* (*L. de*).

Mallarmé (S.). — * Larrauri (Agustin Oscar). — M., poeta símbolo. — Buenos Aires, F. A. Colombo, 1954.

— S. M. — Sonnet [publié dans la *Revue de l'Aude*, juillet 1888] ; lettre à A. Rouquet (mai, 15), publiés par René Lacôte. — *LF*, 4-17 août.

— Gill (A.). — From « Quand l'ombre menaça » to « Au seul souci de voyager » : M.'s debt to Chateaubriand. — *MLR*, October.

— Lhombreaud (Roger-A.). — « Deux âmes qui s'entendent merveilleusement », avec deux lettres inédites de M. à Villiers de l'Isle-Adam. — *RP*, août.

— Nardis (Luigi de). — Un frammento di M. [traduction et commentaire du fragment qui devait figurer dans *Réveil du Faune* et a été publié in *Empreintes*, n° 6, 1948]. — *LM*, luglio-agosto 1954.

— Parreaux (André). — Le Tombeau de Beckford par S. M. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Pavel (Henri). — A propos de M. — *L'École libératrice*, 13 mai.

Mariéton (P.). — Roche (Alphonse). — Paul M., félibre lyonnais. — *Fe*, été 1954.

Maupassant (G. de). — * Artinian (Artine). — Pour ou contre M. Enquête internationale. 147 témoignages inédits. [A. A. : M. aujourd'hui]. — Nizet, 1955.

— Dupuy (Aimé). — Autour de *Bel Ami*. M. et le problème colonial. — *Le Monde*, 25 août.

Mercœur (E.). — Gernoux (A.). — Elisa M., la muse nantaise. — [In] * Nantes de jadis à nos jours. — Nantes, Société académique, 1954.

Mérimée (P.). — * Martínez Ferrando (J. Ernesto). — Prospero de Bofarull y Próspero M. (Una amistad ejemplar). — Reus, Asociación de estudios reusenses (Publicación nº 8), 1954.

— Dutourd (Jean). — M., gentleman français. — *La Parisienne*, octobre.

— Renaudin (André). — Aspects peu connus d'un grand écrivain : M. en Normandie [d'après la correspondance publiée de P. M.]. — *Paris-Normandie*, 17-18, 19 septembre.

— Villelume (Mis de). — Deux lettres de M. [à Étienne-Hormisdas Thévenot, 14 août, 1er septembre 1846]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Michelet (J.). — * Johnson (Mary-Elisabeth). — M. et le christianisme. — Nizet, 1955.

— Reuillard (Gabriel). — La Normandie et les artistes. Un itinéraire de M. — *Paris-Normandie*, 24-25 septembre.

Mistral (F.). — Compan (André). — Le centenaire du Félibrige, 1854-1954. — *Nice historique*, janvier-mai.

Musset (A. de). — Beer (Jean de). — *Un Caprice* ou les caprices d'un chef-d'œuvre. — *L'Illustre Théâtre*, nº 4, automne.

— Le Hir (Yves). — L'expression du sentiment amoureux dans l'œuvre poétique d'A. de M. — *Le français moderne*, juillet.

— Shaw (Marjorie). — A propos du *Fantasio* d'A. de M. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Voir : *Baudelaire*, *Stendhal*.

Napoléon Ier. — Galini (colonel J.). — L'étrange odyssée de *Clisson et Eugénie*, roman de jeunesse de N. — *Revue de l'Institut Napoléon*, juillet.

Nerval (G. de). — G. de N. — *Le Prince des sots*. Deux chapitres du manuscrit inédit, publiés par Jean Richer. — *CS*, nº 331, octobre.

— Deux inédits de G. de N. présentés par P. Mac Orlan [Les ours et la poupée, 1847. — Robert Houdin]. — *LF*, 4-17 août.

— Une lettre inédite de G. de N. [à Marc Fournier, 29 avril 1852]. — *NL*, 28 juillet.

— Un inédit de N. : *Le Coucher du soleil*, odelette, publié par J. Richer. — *NL*, 20 octobre.

— Alfaro (María). — G. de N. o el sueño y la vida. — *Insula*, 15 de julio.

— Chauvaux (René). — Visage et destinée de G. de N. — *Synthèses*, septembre.

— Graaf (Daniel-A. de). — G. de N. traducteur de H. Heine. — *Les Langues modernes*, mars-avril.

— Jean (Raymond). — N. romantique (A propos du *Marquis de Fayolle*). — *CS*, nº 331, octobre.

— Lonchamp (F.). — Une « bévue » de N. traducteur de Gœthe. — *BB*, nº 3.

— Moulin (Jeanine). — G. de N., le ténébreux et l'inconsolé. — *RGB*, 15 mars.
— Prévost (I.-L.). — Mortefontaine, village de G. de N. — *Revue du Touring-Club de France*, juillet-août.
— Poulet (Georges). — N. et le cercle onirique. — *CS*, nº 331, octobre.
— Richard (J.-P.). — Langage et race chez N. — *CS*, nº 331, octobre.
— Richer (Jean). — G. de N. et *Sylvie*. — *RP*, octobre.
— Richer (Jean). — Le luth constellé de N. — *CS*, nº 331, octobre.

Nouveau (G.). — G. N. — Petits tableaux parisiens [Au Père-Lachaise. Les grands boulevards. La rue de la Gaîté. Textes publiés dans *La Nouvelle Lune* en 1882 et 1883]. — *La Nouvelle NRF*, octobre.

Pontmartin (A. de). — Voir : *Sainte-Beuve*.

Proudhon (P.-J.). — * Halévy (Daniel). — Le mariage de P. — Stock, 1955.
— Rist (Charles). — La pensée économique de P. — *Revue d'histoire économique et sociale*, nº 2.

Quinet (E.). — Trénard (L.). — Agitation universitaire sous Louis-Philippe : Q. et Lenormant. — *Le Bugey*, octobre 1954.

Rebell (H.). — Clerici (Fabio). — Hugues R. — *L'Italia che scrive*, maggio.

Renan (E.). — Irving Kose (Elvin). — E. R. and the Jewish world [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955 nº 5,.
— Lebègue (R.). — La Grèce vue par Renan, Taine et Barrès. — *France-Grèce*, 3e trimestre.

Rimbaud (A.). — Cano (D. José Luis). — L'énigme humaine de R. [suivi d'une note bibliographique]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 81, avril-mai.
— Chadwick (C.). — The date of R.'s *Illuminations*. — *FS*, October.
— Guillemin (Henri). — Les deux R. — *RGB*, 15 juillet.
— Guillemin (Henri). — R. et son mythe [résumé d'une conférence]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 81, avril-mai.
— Legangneux (Claude). — R. in Cyprus. — *Adam international Review*, nos 244-246, 1954.
— Starkie (Enid). — R. in England. — *Adam international Review*, nos 244-246, 1954.
— Thomas (Henri). — Great College Street [la maison de R. à Londres en 1873]. — *Adam international Review*, nos 244-246, 1954.
— Underwood (V. P.). — English influences in R.'s work. — *Adam international Review*, nos 244-246.
— Voir : *Claudel* (*P.*), *Verlaine* (*P.*).

Rollinat (M.). — Voir : *Giraudoux* (*J.*).

Saint-Simon (C.-H. de). — Dautry (J.). — La notion de travail chez S.-S. et Fourier. — *Journal de psychologie normale et pathologique*, janvier-mars.

Sainte-Beuve. — Bonnerot (Jean). — Propos sur S.-B. [S.-B. rapporteur du jury d'un prix décerné par la Société des gens de lettres en 1855]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, avril-juin.
— Dédéyan (Charles). — S.-B. et Nicolas Martin. « Envoi » inédit d'un sonnet. — *RSH*, juillet-septembre.
— Miserus (M. H.). — Critique sur S.-B. par un de ses rivaux, Pontmartin. — *Levende Talen*, October 1954.
— Thoorens (Léon). — S.-B. et la critique ouverte. — *RGB*, 15 janvier.
— Voir : *Divers*.

Sand (G.). — Une lettre de G. S. à Michelet [sur A. d'Aubigné, 28 janvier 1856], présentée par Yves Benot. — *LF*, 1er-8 juillet 1954.

— Dupuy (Aimé). — G. S. et l'Algérie. — *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin.

— Lemay (P.). — G. S. au Jardin du Roi [correspondance entre G. S. et Geoffroy Saint-Hilaire]. — *Le Progrès médical*, 10-24 août.

— Poli (Annarosa). — Le théâtre inédit de G. S. — *Europe*, juin-juillet.

Sandeau (J.). — Une correspondance inédite de J. S. présentée par Jacques Nanteuil [lettres à sa sœur]. — *Les Cahiers de l'Ouest*, octobre.

Schérer (E.). — Clark (John G.). — Edmond S. et la littérature anglaise. — *RLC*, juillet-septembre 1954.

Sénancour. — Hoffman (William Valentin). — Sensation as art in S.'s *Obermann* [Thèse Princeton University, 1951]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 4.

Sismondi. — * Felder (Hans-Rudolf). — Simonde de S., Gedanken über Freiheit [Thèse Zurich]. — Lucerne, Buchdruckerei H. Studer A. G., 1954.

Stendhal. — * Dans le sillage de S. Études stendhaliennes dirigées par Yves du Parc. — Lyon-Paris, Éd. IAC, 1955.

—* Litto (Vittorio del). — En marge des manuscrits de S. Compléments et fragments inédits (Publications de la Faculté des lettres de Grenoble). — Presses Universitaires, 1955.

— Une lettre inédite de S. au chevalier Cobianchi, publiée par le Dr Denier et Y. du Parc. — [In] * Dans le sillage de S.

— Alciatore (Jules C.). — The *Bride of Lammermoor* et *De l'Amour*. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Berrian (Albert Harry). — S. and the ideologues [Thèse New York University, 1954]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 6.

— J. B. [Burnay]. — La famille Mure et Alexandre Mure [complément au *Petit dictionnaire stendhalien*]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Colesanti (Massimo). — S., de Musset e il ricordo del tempo felice — *Idea* (Rome), 13, 20, 27 février, 6 mars.

— Creveuil (Georges). — La Belle nantaise de S. — [In] * Nantes de jadis à nos jours. — Nantes, Société académique, 1954.

— Dechamps (Jules). — Comment, en 1845, Elizabeth Barrett jugeait *Le Rouge et le Noir*. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Dollot (René). — Post-scriptum au séjour de S. à Trieste. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Fiumi (Lionello). — Pellico coqueluche de S. — *Realtà* (Napoli), julio-agosto.

— François (Alexis). — Stendhaliana. Le « bon Monti », marchand d'estampes. — La « fenêtre » de Calvin. — *Genava*, mars.

— Letonnelier (Gaston) et Parc (Y. du). — Les œuvres non littéraires de S. — [In] * Dans le sillage de S.

— Litto (V. del). — Dans l'entourage de S. Une lettre inédite de Louis Crozet à Félix Faure [9 avril 1837]. — *Le Divan*, juillet-septembre

— Litto (V. del). — Sur un volume annoté par S. [le recueil actice, intitulé « Elementari sulla poesia »]. — [In] * Dans le sillage de S.

— Lowe (Robert W.). — S. et Cimarosa. — *Le Bayou*, nº 63, automne.

— J. F. M. [James F. Marshall]. — S. et David Baillie Warden. — *Le Divan*, octobre.-décembre

— H. M. [Martineau]. — Lettre [de Léon Lambert] à Henri Beyle. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— H. M. — Grenoble fête S. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Martineau (Henri). — Sincérité et dissimulation. L'universalité de S. — *Les Cahiers de l'Ouest*, octobre.

— Merloz (Félix). — Après le drame du roman *Le Rouge et le Noir*. — *Évocations*, mai-juillet.

— Michel (François). — Le « dîner de Vizille » 1828. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1950-1952 [1955].

— Natoli (Glauco). — La pittura italiana e i personaggi di S. [communication aux Journées stendhaliennes de Grenoble]. — *Il Ponte*, giugno.

— Parc (Yves du). — Il signor Lisimaco, chancelier de S. — [In] * Dans le sillage de S.

— Parc (Y. du) et Vermale (Fr.). — Les colères de *Brulard* : défense d'Édouard Mounier. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1950-1952 [1955].

— Parc (Y. du) et Vermale (Fr.). — Du rôle de S. et de Ch. Sappey dans l'élection de l'abbé Grégoire (1819). — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1950-1952 [1955].

— Parc (Y. du) et Denier (Dr André). — S., Ernest Hébert et le prince Caetani. — [In] * Dans le sillage de S.

— Parc (Y. du) et Villard (André). — S. et Marseille : lettres consulaires. — [In] * Dans le sillage de S.

— Parc (Y. du) et Vermale (Fr.). — Vies parallèles de S. et d'Édouard Mounier. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1950-1952 [1955].

— Turnell (Martin). — S. as a diarist [C. R. de : *The private diaries of S.* Edited and translated by Robert Sage, Doubleday and Co, 1954]. — *The Sewanee Review*, Summer.

— Vaillant (Pierre). — Une relation anglaise annotée par S. des mœurs américaines vers 1830. — [In] * Dans le sillage de S.

— Wardman (H. W.). — *La Chartreuse de Parme* : ironical ambiguity. — *The Kenyon Review*, Summer.

Taine (H.). — Voir : *Divers*, *Renan* (*E.*).

Tocqueville (A. de). — Krebs (Albert). — A. de T. aux États-Unis. — *Informations et documents*, 1er août.

— Mayer (J. Peter). — T., prophète de l'état moderne. — *Critique*, septembre-octobre.

Vallès (J.). — Manevy (R.). — J. V. et Séverine. — *Études de presse*, no 12, 1955.

Verhaeren (E.). — E. V. — Lettre inédite [au directeur de la *Revue Générale*, 1878 ?]. — *RGB*, 15 avril.

— Christophe (Lucien). — V., le roi Albert et la reine Élisabeth d'après une correspondance inédite. — *MF*, avril.

— Gevers (Marie). — V. tel que je l'ai connu. — *RGB*, 15 avril.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — E. V. aurait cent ans. — *RP*, juillet.

— Larock (Victor). — V., poète du travail. — *Socialisme* (Bruxelles), juillet.

— Le Sidaner (Louis). — Souvenirs sur E. V. — *RDM*, 15 juillet.

— Marcel-Hubert (F.). — *La Multiple splendeur* de V. — *Nouvelle revue pédagogique* (Tournai), septembre.

— Renard (Raymond). — A propos de la « rédemption » de V. — *Le Thyrse*, juillet-août.

— Stijns (Livia). — L'amitié de V. et d'Elskamp. — *RGB*, 15 avril.

— Vivier (Robert). — En relisant V. — *Marche Romane*, janvier-juillet.

— Le centenaire d'E. V. [allocutions de Luc Hommel, L. Collard, la duchesse de La Rochefoucauld, M. Garçon, R. Queneau, H. de Ziegler, D. Valeri, M. Gilliams, P. Nothomb, Bruxelles, 21 mai 1955]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, no 2.

Verlaine (P.). — Ahting (Georg). — V., « Le ciel est, par-dessus le toit... ». Explication de texte. — *Die neueren Sprachen*, H. 7.

— Fongaro (Antoine). — Où est le vrai V. ? [C. R. de : A. Adam, *V., l'homme et l'œuvre*, Paris, 1953]. — *RLMC*, gennaio-marzo.

— Graaf (D. A. de). — Les succès théâtrals de Coppée et le mariage de V. — *Levende Talen*, October 1954.

— Le Clère (Marcel). — Autour d'un centenaire. L'affaire V.-Rimbaud. Extrait de la *Revue internationale de criminologie et de police technique* (Genève), juin.

— Richard (Jean-Pierre). — La « fadeur » de V. — *Les Lettres nouvelles*, juillet-août.

— Rizzardi (Alfredo). — Gli ultimi anni di V. — *La Fiera letteraria*, 12 giugno.

Verne (J.). — Abraham (Pierre). — J. V. — *E*, avril-mai.

— Alphandery (Fernande). — J. V., conseiller municipal [d'Amiens]. — *E*, avril-mai.

— Andreev (Cyrille). — Préface aux « Œuvres complètes » en U. R. S. S. — *E*, avril-mai.

— Audouit (Jean-Pierre). — J. V. — *Journal des professeurs de l'enseignement du second degré*, 6 août.

— Barthes (Roland). — Nautilus et bateau ivre. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

— Besnier (Charles). — Hommage à J. V. — *Journal des instituteurs*, 19 février.

— Bouissounouse (Janine). — J. V... à Toulon. — *E*, avril-mai.

— Bridenne (J.-J.). — Les positions sociales de J. V. — *L'École libératrice*, 29 avril.

— Bridenne (J.-J.). — Présence de J. V. — *Lectures culturelles*, juillet-août 1954.

— Devaux (Pierre). — J. V. prophète de la science ? — *La Revue française*, avril.

— Farrère (Claude). — J. V. — *La Revue maritime*, juillet.

— Frank (Bernard). — J. V., ou l'aventure immobile. — *Les Annales*, mai.

— Gasztowtt (Anne-Marie). — A propos du centenaire de J. V. — *L'École*, 28 mai.

— Guermonprez (Jean-H.). — Une œuvre inconnue de J. V. [fragments de *L'Oncle Robinson*]. — *Livres de France*, mai-juin.

— Hercé (Patrice). — « Vers l'immortalité et l'éternelle jeunesse » avec J. V. — [In] * Nantes de jadis à nos jours. — Nantes, Société académique, 1954.

— La Fuye (Dr Roger de). — Le paysage dans l'œuvre de J. V. — *E*, avril-mai.

— Sadoul (Georges). — Notes sur J. V. et le cinéma. — *E*, avril-mai.

— Sichel (Pierre). — Les illustrateurs de J. V. — *E*, avril-mai.

— Tersen (Émile). — Un personnage de J. V. [l'ingénieur T., dans *L'Ile à hélice*, 1895]. — *E*, avril-mai.

— Quelques lettres de J. V. — *Livres de France*, mai-juin.

— Éditions originales de J. V. Essai de bibliographie. — *Livres de France*, mai-juin.

Viardot (P.). — De Hérain (François). — Les dessins de Pauline V. — *Aesculape*, août-septembre.

Viennet (J.-R.-G.). — * Journal de V., pair de France, témoin de trois règnes. Préface et postface par le duc de La Force. — Amiot-Dumont, 1955.

Vigny (A. de). — Lettres inédites d'A. de V. à Mlle Élisa Le Breton. Documents réunis et présentés par le comte d'Ornano. — *FL*, 16 juillet.

— Bar (Francis). — Sur deux vers du *Moïse* de V. — *RHLF*, juillet-septembre.

— Guillemin (Henri). — Trois textes inédits de V. [lettre à Eugène Sue, 26 août 1843 ; première version de l'avant-propos de *Quitte pour la peur* ; plan d'une nouvelle comédie, 16 janvier 1853]. — *JG*, 14-15 août.

— Voir : *Leconte de Lisle.*

Villiers de l'Isle-Adam. — Drougard (E.). — Documents relatifs à l'impression d'*Axël* en volume. — *BB*, nos 2, 3.

— Voir : *Mallarmé (S.).*

Zola (É.). — * É. Z. — *Nana.* [Le mythe de Nana, introduction d'Armand Lanoux. Dessins de Georges Bellenger.] — (Club français du livre. Romans. 180). — Paris, Club français du livre, 1955.

— * Jagmetti (Antoinette). — *La Bête humaine* d'É. Z. Étude de stylistique critique [Diss. Phil. I. Zürich]. — Genève, E. Droz, 1955.

— Burns (C. A.). — É. Z. et Henry Céard. — *Les Cahiers naturalistes*, no 2.

— Chaikin (Milton). — Z. and Conrad's *The Idiots.* — *SP*, July.

— Girard (Marcel). — Positions politiques d'É. Z. jusqu'à l'affaire Dreyfus. — *Revue française de science politique*, juillet-septembre.

— Kayser (Jacques). — Z. journaliste. — *LF*, 6-12 octobre.

— Loquet (Francis). — La documentation géographique dans *Germinal.* — *RSH*, juillet-septembre.

— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — Camille Lemonnier et É. Z. — *Les Cahiers naturalistes*, no 2.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Hohoff (Curt). — Geist und Ursprung. Zur modernen Literatur [Bloy, Proust, Gide, Jammes]. — Munich, Ehrenwirth Verlag, 1955.

— * Hubbard (Louise Jones). — The individual and the group in French literature since 1914 (The Catholic University of America studies in Romance languages and literatures. Vol. LII). — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1955.

— Escholier (Raymond). — Actualité du catharisme. — *HM*, juin.

— Martin du Gard (M.). — Adrienne Monnier : « dans la plus stricte intimité ». — *Bulletin de Paris*, 1er juillet.

— P. P. [Pia]. — Adrienne Monnier. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.

Mémoires. Souvenirs. — * Larbaud (Valéry). — Journal. 1912-1935. Préface et notes de Robert Mallet. — Gallimard, 1955.

— Daudet (Mme Léon). — Deux salons politiques [Mme de Loynes, Mme Bulteau]. — *Les Libertés françaises*, octobre.

— Jourdain (F.). — Du côté de la *Revue Blanche.* — *E*, avril-juillet.

— Martin du Gard (M.). — Fargue et Ricardo Viñes. Un poème d'amour. Le chevalier Marsan. — *La Parisienne*, juillet.

Surréalisme. — * Duplessis (Yves). — Le Surréalisme. Édition revue et corrigée (« Que sais-je » ? No 432). — Presses Universitaires, 1955.

Aeschimann (P.). — Métérié (Alph.). — Le souvenir de P. A. — *Le Thyrse*, septembre.

Alain. — * A. — Lettres sur la philosophie première. — Presses Universitaires, 1955.

Alain-Fournier. — Borgal (Clément). — A.-F., auteur dramatique. — *Monde nouveau*, juillet.

Apollinaire (G.). — Adéma (P.-M.). — Éphémérides. 1901-1902. — *FDR*, n° 6, juin.

— Bates (Scott). — Sur Lul de Faltenin. — *FDR*, n° 6, juin.

— Faure-Favier (Louise). — Souvenir. — *MF*, août.

— Jacob (Max). — Souvenirs sur G. A. [présentés par Jean Denoel]. — *FDR*, n° 6, juin.

— Messac (Ralph). — Petites recettes de magie moderne, de G. A. à Gaston Leroux. — *FDR*, n° 6, juin.

— Warnier (Raymond). — Les traductions allemandes d'A. — *FDR*, n° 6, juin.

Aubault de la Haute-Chambre. — Thérive (André). — A. de la H.-C. — *La Parisienne*, juillet.

Barbusse (H.). — Jourdain (Francis). — H. B. est mort il y a vingt ans. — *La Pensée*, juillet-août.

Barrès (M.). — Voir : *Renan (E.)*.

Bergson (H.). — Voir : *Divers* (A. Valensin).

Birot (P.-A.). — Aux trente-deux vents. Poèmes de P.-A. B., présentés par Alain Bosquet. — *TR*, août.

Bourget (P.). — Rambaud (Henri). — En relisant *Le Disciple*. — *Le Bulletin des lettres*, 15 octobre.

— Vier (J.). — P. B. — Dictionnaire de biographie française, fasc. 36, 1954, col. 1486-1489.

Bousquet (J.). — Entretiens sur divers sujets, par J. B., René Daumal, Carlo Suarès. — *Les Lettres nouvelles*, octobre.

— Juin (Hubert). — Le souvenir d'un poète. J. B. — *Le Monde*, 29 septembre.

Bremond (H.). — Decker (Henry Wallace). — The debate on pure potry, 1925-1930 : a critical survey [Thèse University of Michigan, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, n° 4.

Claudel (P.). — * Andrieu (Jacques). — La foi dans l'œuvre de P. C. (Coll. « Nouvelle recherche »). — Privat, 1955.

— * Maurocordato (Prince Alexandre). — L'Ode de P. C. Essai de phénoménologie littéraire [Thèse de doctorat, Genève]. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— Hommage à P. C. 1868-1955. Le poète, le philosophe, le dramaturge. La Bible et le monde claudélien. Hommages. Souvenirs. Textes inédits. — *La Nouvelle N. R. F.*, septembre.

— P. C. — Textes inédits : le Dictionnaire des rimes. — Psaumes d'après David. Supplément à l'Apocalypse (Excursus II, 2e version). — Journal intime. Fragments. — *NRF*, septembre.

— P. C. — Lettre à Pierre Lhoste [Bruxelles, 9 avril 1934]. — *NRF*, septembre.

— Lettre de P. C. à l'abbé Gelin, P. S. S. [9 décembre 1948, extraits]. — *L'Ami du clergé*, 7 juillet.

— Un inédit de P. C. [Discours prononcé à Copenhague, 21 février 1921, « A mon ami Édouard Hansen »]. — *Bulletin de l'Institut français de Copenhague*, n° 37, octobre.

— Alexandre (Maxime). — Mon parrain P. C. — *NRF*, septembre.

— Amrouche (Jean). — C. au cœur de notre cœur. — *Le Nouveau Femina*, avril.
— Barrault (Jean-Louis). — Le dernier adieu sur la tombe de Brangues. — *FL*, 10 septembre.
— Beaumont (Ernest). — The understanding of P. C. — *The Month*, June.
— Berne-Joffroy (André). — A la lueur des mots. — *NRF*, septembre.
— Blanchot (Maurice). — L'autre C. — *NRF*, septembre.
— Cattaui (Georges). — La symbolique de C. et le cygne des Coûffontaine. — *Critique*, août.
— Charlier (Dom Célestin). — P. C. et la Bible. — *Bible et vie chrétienne*, n° 11, septembre-novembre.
— Duron (Jacques). — Le mythe de Tristan. — *NRF*, septembre.
— Etiemble. — P. C. et le Vin des Rochers. — *NRF*, septembre.
— Folliet (Joseph). — Inventaire après décès : P. C. — *Chronique sociale de France*, 30 juin.
— Grosjean (Jean). — C. biblique ou non. — *NRF*, septembre.
— Guillemin (Henri). — Deux poètes : C. et Rimbaud. — *Le Monde*, 10-11 juillet.
— Guitton (Jean). — Le souvenir de P. C. L'épitaphe. — *J'ai lu*, juin-juillet.
— Hellens (Franz). — C. en Belgique. — *NRF*, septembre.
— Honegger (Arthur). — Collaboration avec C. — *NRF*, septembre.
— Jaccottet (Philippe). — La terre parle. — *NRF*, septembre.
— Jouhandeau (Marcel). — Hommage. — *NRF*, septembre.
— Judrin (Roger). — C. et le septième signe. — *NRF*, septembre.
— Le Grand (Albert). — P. C. et la cathédrale des jours futurs. — *Culture*, juin.
— Le Hir (Y.). — L'inspiration biblique dans l'histoire de Tobie et de Sara. — *NRF*, septembre.
— Luca (Giuseppe de). — P. C. — *Nuova Antologia*, aprile.
— Lunel (Armand). — Découverte de P. C. — *NRF*, septembre.
— Madaule (Jacques). — Situation de P. C. — *RGB*, 15 juin.
— Mallet (Robert). — Un esprit concret. Pages de journal. — *NRF*, septembre.
— Mauriac (Fr.). — Hommage à la tortue. — *FL*, 24 septembre.
— Messiaen (Pierre). — Réflexions sur P. C. — *Les Amis de saint François*, mai-juillet.
— Milhaud (Darius). — Quelques souvenirs. — *NRF*, septembre.
— Mullenders (Nicolas). — Une muse qui est la grâce. — *Marche Romane*, janvier-juin.
— Oster (Pierre). — Note sur le présent claudélien. — *NRF*, septembre.
— Perros (Georges). — La Fureur dramatique. — *NRF*, septembre.
— Phillips (E. M.). — P. C. : two unpublished letters [Rome, 10 juin 1916 ; Copenhague, 30 décembre 1919, à Léon Marchand — 1887-1920 — connu sous le pseudonyme de Pierre Chavannes ; notes sur l'influence de P. C. en Angleterre entre 1912 et 1919]. — *FR*, July.
— Ponge (Francis). — Prose De Profundis (à la gloire de C.). — *NRF*, septembre.
— Poulet (Georges). — « Œuf, semence, bouche ouverte, Zéro ». — *NRF*, septembre.
— Rambaud (Henri). — Primauté des poètes. — *J'ai lu*, juin-juillet.
— Rolland de Renéville (A.). — A propos de P. C. — *NRF*, septembre.
— Romains (Jules). — P. C. et nous. — *NRF*, septembre.
— Saint-John Perse. — Silence pour C. — *NRF*, septembre.
— Schon (Peter M.). — In memoriam P. C. — *Die neueren Sprachen*, H. 6.
— Starobinski (Jean). — Parole et silence de C. — *NRF*, septembre.

— Supervielle (Jules). — L'arbre-fée. — *NRF*, septembre.
— Trooz (Charles de). — P. C. s'en est allé. — *RGB*, 15 mars.
— Viatte (Aug.). — Le génie de P. C. — *La Revue de l'Université Laval*, juin.
— Wahl (Jean). — L'octave de la création. L'exhalaison de la terre. — *NRF*, septembre.
— Propos sur P. C. [par J.-L. Barrault, B. Dort, G. Dumur, A. Alter, R. Barthes, J. Duvignaud, Jean Paris]. — *Théâtre populaire*, janvier-février.
— Voir : *Philippe* (*Ch.-L.*).

Colette. — * Maulnier (Th.). — Introduction à C. — La Palme, 1955.
— Cocteau (Jean). — Anna de Noailles et C. [discours à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique]. — *FL*, 8 octobre.
— Pirotte (Jacques). — Les images dans *Beaujolais 1947* [C., le *Fanal bleu*]. — *RLV*, n° 4.
— Thoorens (Léon). — Grandeur et misère de C. — *RGB*, 15 septembre 1954.

Copeau (J.). — * J. C. — Notes sur le métier de comédien [recueillies dans le journal et les écrits de C. par Marie-Hélène Dasté, précédées des « Réflexions d'un comédien sur le *Paradoxe* de Diderot » et suivies d'une lettre à Valentine Tessier]. — (Coll. « Écrits sur le théâtre ». 2.) — M. Brient, 1955.
— Martin du Gard (Roger). — Ma dette envers C. — *La Nouvelle NRF*, octobre.
— Voir : *Péguy* (*Ch.*).

Crevel (R.). — Digot (Jean). — Petite stèle pour un anniversaire. René C. (1900-1935). — *Le Bayou*, n° 63, automne.

Darien (G.). — * Auriant. — Georges D. — Les Presses libres, 1955.
— Pia (Pascal). — G. D. et *Le Voleur*. — *Les Lettres nouvelles*, septembre.
— Sainmont (J. H.). — Enfin D. ! — *Cahiers du collège de pataphysique*, n° 20.

Delarue-Mardrus (L.). — Deux poèmes inédits de Lucie D.-M. — *Points et contrepoints*, juin.

Drieu La Rochelle (P.). — D. La R. [par Pierre Andreu, Jean Bernier, J. Chardonne, Lucien Combelle, M. Martin du Gard, Paul Morand, Michel Mourre, François Nourissier, Willy de Spens]. Le suicide de D. La R. [texte anonyme d'un tract diffusé après la mort de D. La R.]. Bibliographie de D. La R. — *La Parisienne*, octobre.

Elskamp (M.). — Voir : *Verhaeren* (*E.*).

Fargue (L.-P.). — * L.-P. F. — Pour la peinture. — Gallimard, 1955.
— Voir : *XX^e siècle. Divers* (Mémoires, souvenirs).

Gide (A.). — * Marsalet (Maurice). — A. G. l'enchaîné. — Bordeaux, R. Picquot, 1955.
— A. G. — Un exercice préparatoire [Lettre à un élève de Première Supérieure, 2 avril 1933]. — *Cahiers des Quatre saisons*, n° 1, août.
— Battistini (Elio). — Rileggendo il teatro di A. G. — *La Fiera letteraria*, 19 giugno.
— Havard (abbé R.). — Les problèmes de la liberté [chez A. G.]. — *Bulletin du Cercle thomiste Saint-Nicolas de Caen*, mai.
— Simon (chanoine G.-A.). — A. G. à La Roque-Baignard. Quelques souvenirs. — *Le Pays d'Auge*, août.

Giraud (A.). — Liebrecht (Henri). — Quelques poèmes inédits d'Albert G. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 2.

Giraudoux (**J.**). — * Cinquantenaire du groupe parisien des anciens élèves du Lycée de Châteauroux. Exposition Rollinat-Giraudoux-Bernard Naudin. Juin 1954. Galerie Jean Loize. [Catalogue.]— Cambrai, Impr. Bruneel 1954.
— Leefmans (Bert M.-P.). — G.'s other muse. — *Kenyon Review*, Autumn 1954.
— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de J. G. La tentation de la divinité [*Suzanne et le Pacifique*]. — *L'École*, 11 juin.

Guillaumin (**E.**). — E. G. — Le Noël du petit bouvier (conte inédit). — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, nº 13.

Hart (**R.-E.**). — Charoux (Clément). — Mort d'un poète de l'Ile Maurice : Robert-Edward H. — *Le Bayou*, nº 63, automne.

Hémon (**L.**). — Selter (H.-F.). — Au sujet de Maria Chapdelaine. — *Le Cerf-Volant*, nº 11, octobre.

Jacob (**M.**). — Portrait de M. J. par lui-même, 1934 [Inédit]. Précédé de M. J., par l'abbé François Garnier. — *Les Cahiers de Saint-Martin* (Pontoise), nº 12, été.
— Desse (Georges). — M. J., farceur, mystificateur, séducteur [fac-similé d'un fragment de lettre inédite]. — *Réforme*, 26 mars.
— Voir : *Apollinaire* (*G.*).

Jammes (**Fr.**). — Escallier (Émile). — Les origines alpines de F. J. — *Le Dauphiné* (Grenoble), 3 avril 1954.

Jarry (**A.**). — A. J. — *Onésime ou les tribulations de Priou*, pièce alquemique [inédit]. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.
— Druart (René). — Un témoignage sur la générale d'*Ubu Roi* [celui de Jehan Adès]. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.
— Notes sur la seconde représentation d'*Ubu Roi*. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.
— Sainmont (J. H.). — Rennes visions d'histoire (en marge d'*Onésime*). — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.
— Shattuck (Roger). — Les traductions de J. en anglais [anglifications de J. Translation, traduction, transposition]. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 20.

Jouvet (**L.**). — Arnold (Paul). — Les cinq styles de L. J. — *RGB*, 15 janvier 1954.
— Liebowitz Knapp (Bettina). — L. J. [Thèse Columbia University, 1955]. — *Dissertation Abstracts*, 1955, nº 5.

Le Cardonnel (**L.**). — Vernet (Camille). — Le couvent de Fiancey et Mère Célestine de la Croix. — *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, octobre.

Marsan (**Eug.**). — Voir : *XXe siècle. Divers* (Mémoires, souvenirs).

Maurras (**Ch.**). — Joseph (Roger). — Le rôle d'Aix-en-Provence dans la formation et la vie de Ch. M. — *Aspects de la France*, 12 août.
— Léger (François). — Les *Œuvres capitales* de Ch. M. — *TR*, août.

Noailles (**Ctesse de**). — La Rochefoucauld (Edmée de). — Le souvenir d'Anna de N. — *RGB*, 15 mai.
— Voir : *Colette*.

Péguy (**Ch.**). — Ch. P. — Notes politiques et sociales [publiées dans la *Revue Blanche* : « Dessaisissement », 15 mars 1899 ; « L'opinion publique », 1er avril 1899 ; « L'enquête publiée », 15 avril 1899]. — *ACP*, nº 45, mai.

— Lettres du R. P. Exupère à Joseph Lotte [23 août, 24 octobre 1913, 27 avril, 26 mai 1914], présentées par A. Martin. — *ACP*, nº 45, mai.

— Bourgeois (Mireille). — P. et *Polyeucte* [conclusion d'un mémoire pour le DES : « P. critique littéraire »]. — *Les Cahiers de Neuilly*, juillet.

— Cassirer (Thomas). — Un indice de la renommée de P. en Allemagne pendant la première guerre mondiale. — *ACP*, nº 48, septembre.

— Copeau (Jacques). — P. et l'espérance [conférence de J. Copeau]. — Ch. P. [texte pour les soirées de la Comédie française, 1er, 2, 4 juin 1940]. — *ACP*, nº 44, mars.

— Fraigneux (Maurice). — L'espoir de P. — *RGB*, 15 octobre 1954.

— Guyon (Bernard). — P. vu du Canada. — *ACP*, nº 43, janvier.

— Lerminier (Georges). — P. et Copeau. Lettres et documents. — *ACP*, nº 44, mars.

— Looten (Françoise). — Forme de l'imagination poétique de Ch. P. dans les trois *Mystères* [extrait DES, Lille]. — *ACP*, nº 45, mai.

— Martin (Auguste). — En marge du livre de Victor Boudon. Suivi de : V. B. : Ch. P. du 4 août au 5 septembre 1914. — *ACP*, nº 48, septembre.

— Martin (Auguste). — Les pèlerinages de P. à Chartres. — *ACP*, nº 45, mai.

— Onimus (Jean). — Les manuscrits de P. La genèse de *Clio*. Suivi de : Note sur l'édition de *Clio* dans la *Grande Revue*. — *ACP*, nº 47, août.

— Onimus (Jean). — Sur la tombe de P. [allocution prononcée à Villeroy, le 12 septembre 1954 »]. — *ACP*, nº 43, janvier.

— Testis. — Une thèse de doctorat ès lettres sur P. à l'Université de Nancy [abbé J. Barbier : « Le vocabulaire, la syntaxe et le style des poèmes réguliers de Ch. P.]. — *ACP*, nº 45, mai.

— Tharaud (J. et J.). — Le souvenir d'André Bourgeois [préface inédite à la publication des lettres de P. à B., prévue pour 1950]. — *ACP*, nº 43, janvier.

— Voir : *Rolland (R.)*.

Pergaud (L.). — * L. P. — *De Goupil à Margot*. Pointes sèches de Gaston Barret. — Paris, P. de Tartas, 1954.

— Martineau (Henri). — L. P. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— L. P. en Sorbonne [C. R. thèses Macbeath, sur la vie et l'œuvre de L. P.]. — *MF*, juillet.

— Voir : *Divers*.

Philippe (Ch.-L.). — Ch.-L. P. Pages inédites. Extrait du ms. de *Croquignole (fin)*. — Vent [poème, 26 juillet 1894]. — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 13.

— Lettres de Ch.-L. P. à Adrien Mithouard. — *Les Amis de Ch.-L. P.*, nº 13.

— Chevalier (Jacques). — Ph. eut-il vers la fin de sa vie des « velléités catholiques » ? [suivi d'une lettre inédite de P. Claudel à Marcel Ray, après la mort de Ph.]. — *Les Amis...*, nº 13.

— Talva (François). — On ne saurait décider pour Ph. [réponse à J. Chevalier]. — *Les Amis...*, nº 13.

— Quand Ch.-L. P. habitait la rue des Mauvais-Garçons [d'après A. Fournier, * Chemins et parchemins de Paris, Genève-Paris Ed. Jeheber]. — *Les Amis...*, nº 13.

Proust (M.). — * Correspondance de M. P. et Jacques Rivière. 1914-1922. Présentée et annotée par Philip Kolb. — Plon, 1955.

— * Donzé (Roland). — Le comique dans l'œuvre de M. P. — V. Attinger, 1955.

— Antoine (R. P. Louis). — M. P. et l'éternité dans l'instant. — *Pédagogie*, octobre.

— Engel (Claire-Éliane). — P. à Londres. — *NL*, 6 octobre.

— Guillot (M.) et Guillot-Allègre (Mme S.). — P. et les souvenirs sensoriels [suivi de textes de M. P.]. — *Recherches*, nº 5, juin.

— Lynes (Carlos) Jr. — M. P. : his vision and his symbols. — *The Sewanee Review*, Summer.

— Nicholson (Harold). — P. et l'Angleterre. — *FL*, 15 octobre.

— Nordlinger-Riefstahl (Marie). — P. et le génie de Ruskin. — *Arts*, 12-18 octobre.

— Rousset (Jean). — Notes sur la structure d'*A la recherche du temps perdu*. — *RSH*, juillet-septembre.

Radiguet (R.). — * Goesch (Keith). — R. R. Étude biographique. Bibliographie. Textes inédits [de R. R.]. Avant-propos de Jean Cocteau. — La Palatine, Plon, 1955.

Rivière (J.). — Voir : *Proust* (*M.*).

Rolland (R.). — * Une amitié française. Correspondance entre Ch. Péguy et R. R., présentée par Alfred Saffrey (Cahiers R. R. 7). — A. Michel, 1955 [ce volume constitue aussi le nº 10 des *Cahiers de l'Amitié Ch. Péguy*].

— Starr (William T.). — R. R. and some Italian contemporaries [R. R. et G. d'Annunzio, Papini, Croce]. — *Symposium*, Winter 1956.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, nº 32, juin.

Saint-Exupéry (A. de). — * Racky (Ernst August). — Die Auffassung vom Menschen bei A. de S.-E. (Institut d'études romanes de l'Université de Mayence). — Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1954.

— Milligan (E. E.). — S.-E. and language. — *The Modern Language Journal*, May.

— Nokerman (J.). — A. de S.-E. A propos des « Lettres à sa mère ». — *LR*, août. [Voir lettre de Mme de S.-E., in *LR*, février 1956].

Segalen (V.). — V. S. — Notes sur l'exotisme. — *MF*., mars, avril.

— Deux séjours de V. S. à Nouméa, voici cinquante ans. Lettres inédites [communiquées par Mme Joly S.]. — *Journal de la Société des Océanistes*, décembre 1954.

— Sacy (S. de). — La révélation littéraire de l'année : V. S. — *Carrefour*, 12 octobre.

Thibaudet (A.). — * Davies (John C.). — L'œuvre critique d'A. T. — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

Valéry (P.). — * Schroeder (Lisa). — V.'s *Jeune Parque*. Versuch einer Interpretation (Hamburger Romanistische Studien. Reihe A. Bd. 39). — Hamburg, Cram, de Gruyter und Cº, 1955.

— P. V. — Variations sur les Bucoliques. Introduction du Dr A. Roudinesco [Les derniers vers de P. V.]. Suivi de : Virgile, *Bucoliques* I et VIII [traduction de P. V.]. — *La Nouvelle NRF*, août.

— Arnaud (Irénée). — Explication française (classe de 1re). V. : « Les vaines danseuses ». — *IL*, mai-juin.

— Bémol (M.). — C. R. de P. O. Walzer, *La poésie de V.* (Genève, 1953) ; P. Guiraud, *Langage et versification d'après l'œuvre de P. V.* (Paris, 1953). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Billy (André). — V. tenté par le catholicisme ? [lettre de Louis Artus à A. B.]. — *FL*, 3 septembre.

— Chaix-Ruy (J.). — P. V. et le thème du retour éternel. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

— Ireland (G. W.). — C. R. de N. Suckling, *P. V. and the civilized mind* (London, 1954). — *MLR*, October.

— Lacretelle (Jacques de). — Presenza di P. V. — *Convivium*, luglio-agosto.

— Lang (Renée). — Depuis dix années, P. V. repose dans son *Cimetière marin*. — R.-M. Rilke et le *Cimetière marin*. — *France-Illustration*, juillet.

— Pasteur-Vallery-Radot. — Souvenirs sur P. V. — *Historia*, juillet.

— Richthofen (Erich von). — *Présence* und *absence* des Ich bei P. V. — *Romanische Forschungen*, 1954, H. 1-2.

— Tournier (Marcel). — P. V. à Tunis. — *Carrefour*, 27 juillet.

Van der Meersch (M.). — Fleury (Dr Jean). — Médecins de *Corps et âmes* [discours de réception à l'Académie de Rouen, 19 mai 1951]. — *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1951-1953 [1955].

Vérane (L.). — Chabaneix (Philippe). — Hommage à Léon V. Suivi de poèmes inédits de L. V. et de « Le souvenir de Georges Bannerot ». — *Correspondances* (Tunis), janvier-février.

— Chabaneix (Ph.). — L. V. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Zamacoïs (M.). — Picard (Gaston). — Miguel Z. — *Larousse mensuel*, août.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.*— Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. Mignot

Imp. en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès Corbeil en avril 1956.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1956.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1637.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1002.